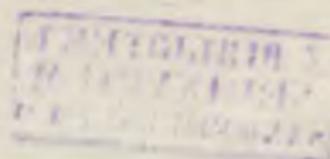


14042

Z. BIBLIOTEKI
SEMINARYUM
SANDWICENSIS

32041



SERMONS

XV DU PERE

BOURDALOÛE,

De la Compagnie de JESUS.

POUR LES DIMANCHES.

TOME QUATRIÈME.

SIXIÈME ÉDITION.

*Bibliotheca Padouensis Patrum
Scholarum post Jata P. Flo-
rentii Pothamiki.*



14042/4

A PARIS,

Du Fonds de MM. ANISSON.

Chez les LIBRAIRES ASSOCIEZ.

MDCCLXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

14042

Z BIBLIOTEKI
SEMINARIUM
SANDOMIERSKIEGO



S E R M O N S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POUR le seizième Dimanche
après la Pentecôte : *Sur l'Am-
bition.* 1.

Pour le dix-septième Dimanche
après la Pentecôte : *Sur le carac-
tère du Chrétien.* 34.

Pour le dix-huitième Dimanche
après la Pentecôte : *Sur la Re-
chute dans le péché.* 67.

Pour le dix-neuvième Dimanche
après la Pentecôte : *Sur l'Eter-
nité malheureuse.* 106.

Pour le vingtième Dimanche après
la Pentecôte : *Sur le zèle pour
l'honneur de la Religion.* 147.

Pour le vingt-unième Dimanche
après la Pentecôte : *Sur le pardon
des injures.* 185.

Pour le vingt-deuxième Diman-
che après la Pentecôte : *Sur la
Restitution.* 221

Pour le vingt-troisième Dimanche
après la Pentecôte : *Sur le désir
& le dégoût de la Communion.*
259.

Pour le vingt-quatrième Diman-
che après la Pentecôte : *Sur le
Jugement de Dieu.* 293.

Homélie : *Sur l'Evangile de l'A-
veugle-né.* 327.

SERMON



S E R M O N
POUR LE
SEIZIE'ME DIMANCHE
APRE'S LA PENTECOSTE.

Sur l'Ambition.

Dicebat autem & ad invitatos parabolam ;
intendens quomodo primos accubitus
eligerent.

*Il adressa ensuite aux conviez une parabole ,
prenant garde comment ils choisissoient les
premieres places. En saint Luc ch. 14.*

C'EST ainsi que le Sauveur du
monde profitoit de toute occa-
sion, & ne négligeoit rien de tout
ce qui s'offroit à ses yeux, pour
en tirer de salutaires enseigne-
mens, & pour expliquer sa divine morale.
Dans un repas où il avoit été convié, & où
se trouvoit avec lui une nombreuse assem-
blée de pharisiens, il est témoin de leur or-
Domin. Tome IV. A

güeil , & remarque leur affectation à s'attribuer tous les honneurs , & à se placer eux-mêmes aux premiers rangs. Car ce fut toujours l'esprit de ces faux docteurs de la loi , de vouloir par tout se distinguer , par tout dominer ; & d'être souverainement jaloux d'une vaine supériorité dont ils se flatoient , & dont se repaïssoit leur ambition. Mais pour rabattre ces hautes idées , & cette enflure de cœur , que fait le Fils de Dieu ? dans un exemple particulier, il leur trace une leçon générale , & dans la parabole de ce festin de noces , où il veut qu'une modestie humble & retenüe leur fasse chercher les dernières places , il comprend tous les états , tous les tems , toutes les conjonctures de la vie , où l'humilité doit réprimer nos desirs ambitieux , & nous inspirer une réserve sage & chrétienne : *Cum invitatus fueris ad nuptias , recumbe in novissimo loco.* Maxime qui ne dût guères être du goût de ces hommes superbes & orgueilleux , que Jesus-Christ se proposoit d'instruire ; & maxime qui de nos jours n'est guères mieux suivie dans le christianisme , ni mieux pratiquée. Depuis les grands jusqu'aux petits , & depuis le trône jusqu'à la plus vile condition , il n'y a personne , ou presque personne , qui plus ou moins , selon son état , n'ait en vüe de s'élever , & qui ne dise comme cet Ange qui s'évanouït dans ses pensées : je monterai , *Ascendam.* Or qui pourroit exprimer de quels désordres cette damnable passion a été jusqu'à présent le principe , & quels maux elle produit encore tous les jours dans la société humaine ? C'est donc ce qui m'engage à la combattre ;

& c'est pour la déraciner de vos cœurs, & la détruire, que je dois employer toute la force de la parole de Dieu. Vierge sainte, vous qui par votre humilité, conçûtes dans vos chastes flancs le Verbe même de Dieu, vous m'accorderez votre secours, & j'obtiendrai par votre puissante médiation les graces qui me sont nécessaires, & que je demande, en vous disant : *Ave.*

POUR bien connoître la passion que j'attaque, & pour en concevoir la juste horreur qui lui est dûë, il en faut considérer les caractères, que je réduis à trois : sçavoir, l'aveuglement, la présomption, & l'envie qu'elle excite, ou la haine publique qu'elle nous attire. Trois choses que je trouve marquées dans l'Evangile de ce jour, & dont je vais faire d'abord le partage de ce discours. Car cet homme, qui dans un festin de nocces, sans examiner si quelqu'autre plus digne & d'un ordre supérieur y a été convié, va se mettre à la première place, nous représente tout à la fois l'aveuglement & la présomption de l'ambitieux : & l'affront qu'il reçoit du maître qui le fait retirer, est une image naturelle de l'indignation avec laquelle nous regardons communément l'ambitieux, & de la jalousie dont nous nous sentons intérieurement piquez contre lui. Quoiqu'il en soit, mes chers Auditeurs, & à parler de l'ambition en général, j'y découvre trois grands désordres, selon trois rapports sous lesquelles je l'envisage. Elle est aveugle dans ses recherches, elle est présomptueuse dans ses sentimens, & elle est odieuse dans ses

suïtes. Mais à cela quel remède ? point d'autre que cette sainte humilité, qui nous est aujourd'hui si fortement recommandée, & qui seule est le correctif des pernicieux effets d'un désir déréglé de paroître, & de s'agrandir. Car si l'ambition, par un premier caractère, est aveugle dans ses recherches, c'est l'humilité qui en doit rectifier les vûes fausses & trompeuses. Si l'ambition, par un second caractère, est présomptueuse dans ses sentimens, c'est l'humilité qui doit rabaisser cette haute estime de nous-mêmes, & de nos prétendûes qualitez. Enfin, si l'ambition, par un dernier caractère, est odieuse dans ses suites, c'est l'humilité qui les doit prévenir ; & c'est elle, à quelque état que nous soyons élevez, qui nous tiendra toujours unis de cœur avec le prochain. Voilà en trois mots tout le sujet de votre attention.

I. PAR- IL n'y a point de passion qui n'aveugle
TIE. l'homme, & qui ne lui fasse voir les choses dans un faux jour, où elles lui paroissent tout ce qu'elles ne sont pas, & ne lui paroissent rien de ce qu'elles sont. Mais on peut dire, chrétiens, & il est vrai, que ce caractère convient particulièrement à l'ambition. Comme la science du bien & du mal fut le premier fruit que l'homme rechercha, & qu'il osa se promettre, quand il se laissa emporter à la vanité de ses desirs : aussi l'ignorance & l'erreur est la première peine qu'il éprouva, & à quoi Dieu le condamna, pour punir son orgueil, & pour le confondre. Il voulut, en s'élevant au dessus

de lui-même, connoître les choses comme Dieu : *Erris sicut Diu, scientes bonum & malum.* Et Dieu l'humilia, en lui ôtant même les connoissances salutaires qu'il avoit comme homme. Livré à son ambition, il devint dans sa prétendue sagesse, moins sage qu'un enfant, dépourvu de sens & de conduite; & il sembla que toutes les lumières de sa raison s'étoient éclipsees, dès qu'il conçût le dessein de monter à un degré plus haut que celui où Dieu l'avoit placé. Voilà, mes chers Auditeurs, le point de morale, que notre religion nous propose comme un point de foi, & qui est si incontestable, que les philosophes payens l'ont reconnu. Quelque ambitieux qu'ayent été ces sages du monde, ils ont confessé qu'en cela même ils étoient aveugles; & jamais ils n'ont paru, ni plus judicieux, ni plus éloquens, que quand ils se sont appliquez, ainsi que nous le voyons dans leur ouvrages, à développer les ténèbres sensibles que l'ambition a coutume de répandre dans un esprit. C'étoit le sujet ordinaire où ils triomphoient.

En effet, à considérer la chose en elle-même, & sans examiner ce qu'en a pensé la philosophie humaine, quel aveuglement pour un homme, qui dans son origine est la basse même, de vouloir à toute force se faire grand, ou dans le désespoir de l'être, de le vouloir au moins paroître, & d'en affecter les dehors & la figure! Quel aveuglement de désirer toujours ce qu'il n'a pas, & de ne se contenter jamais de ce qu'il a! de faire consister sa félicité à être ce qu'il n'est pas encore, & souvent ce qu'il ne sera jamais, &

de vivre dans un perpétuel dégoût pour ce qu'il est, de chercher toute sa vie ce qu'il ne trouve point, & ce qu'il est incapable de trouver, sçavoir, le repos & la paix du cœur, puisqu'autant qu'il est essentiel à un ambitieux d'aspirer à être content, autant est il certain que jamais il n'y parviendra; de prendre plaisir à se charger de soins, de peines, de fatigues, & à s'en charger jusqu'à s'accabler, s'il pouvoit, & à se faire une gloire de cet accablement: ce qui est la grande folie où aboutit l'ambition, & le terme où elle vise. Ce n'est pas assez. Quel aveuglement, & même quelle espèce d'enchantement, de s'engager en tant de misères, pour un phantôme d'honneur qui n'a rien de solide, qui ne donne point le mérite, ni communément ne le suppose point; qui plutôt contribue à le faire perdre; qui ne subsiste que dans l'idée de quelques hommes trompez; qui devient le jouet du caprice & de l'inconstance, & qui tout au plus ne peut s'étendre qu'à une vie courte, pour disparaître bien-tôt à la mort, & pour s'évanouir comme une fumée!

C'est ainsi qu'en a parlé Salomon le plus éclairé de tous les Rois, & c'est ainsi qu'il l'avoit connu par son expérience propre. Voilà ce qu'il nous a si bien représenté, & ce qu'il a compris en deux paroles, lorsque déplorant ses erreurs passées, j'ai voulu, dit-il, me satisfaire, & je n'y ai rien épargné. J'ay bâti de superbes palais; j'ay entassé trésors sur trésors; j'ay fait éclater la puissance & la magnificence de mon règne; j'ay tout employé à relever ma grandeur: mais

sous de si belles apparences, je n'ai trouvé qu'affliction d'esprit & que vanité. *Et ecce Eccles. universa vanitas & afflictio spiritus.* Prenez garde, chrétiens : affliction d'esprit & vanité, c'est à quoi se réduisent toutes les recherches de l'ambition, & ce qui en fait le double aveuglement. Car pour reprendre plus en détail ce que je vous ai seulement marqué d'abord en général, & pour vous en donner une intelligence plus parfaite, je dis que l'ambition est doublement aveugle dans ses recherches, & voici comment. En premier lieu, parce qu'elle s'y propose un prétendu bonheur, & qu'elle n'y trouve que des chagrins, des croix, tout ce que nous appellons affliction d'esprit, *Afflictio spiritus.* En second lieu, parce qu'elle s'y propose une véritable grandeur, & qu'elle n'y trouve qu'une grandeur vaine, & souvent même que la honte & son humiliation : *universa vanitas.* Or n'est-ce pas le dernier aveuglement, d'agir par des principes si chimériques, & d'être conduit par des idées si contraires à la vérité ; Ecoutez-moi, & détrompez-vous.

C'étoit pour saint Bernard un sujet d'étonnement, dont il avoit peine à revenir, lorsque repassant d'une part en lui-même, & considérant tout ce que l'ambition attire d'inquiétudes, d'allarmes, de troubles, d'agitations, de douleurs intérieures, & de désespoirs, il voyoit néanmoins d'ailleurs tant d'ambitieux, & le monde rempli de gens possédez d'une passion si cruelle, à ceux mêmes qui l'entretiennent, & qui la nourrissent dans leur sein. O ambition, s'écrioit ce

Bers.

Père, par lequel charme arrive-t'il, qu'étant le supplice d'un cœur où tu a pris naissance, & où tu exerces ton empire, il n'y a personne toutefois à qui tu ne plaises, & qui ne se laisse surprendre à l'attrait flatteur que tu lui présentes ! *O ambitio, quomodo omnes torquens, omnibus places !* N'en cherchons point d'autre cause que l'aveuglement où elle jette l'ambitieux. Elle lui montre, pour terme de ses poursuites, un état florissant où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis ; où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui, & dont il est le plus sensiblement touché : sçavoir, de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires, & le dispensateur des graces ; de briller dans un ministère, dans une dignité éclatante, d'y recevoir l'encens du public, & ses soumissions, de s'y faire craindre, honorer, respecter. Tout cela rassemblé dans un point de vûë ; lui trace l'idée la plus agréable, & peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur. Mais dans le fond ce n'est qu'une idée ; & voici ce qu'il y a de plus réel. C'est que pour atteindre jusques-là, il y a une route à tenir pleine d'épines & de difficultez : mais de quelles épines, & de quelles difficultez ? Comprenez-le.

C'est que pour parvenir à cet état, où l'ambition se figure tant d'agrémens, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes, & toutes contraires à ses inclinations : qu'il faut se miner de réflexions & d'étude ; rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins ; compter toutes ses paroles ;

composer toutes ses démarches ; avoir une attention perpétuelle & sans relâche , soit sur soi-même , soit sur les autres. C'est que pour contenter une seule passion , qui est de s'élever à cet état , il faut s'exposer à devenir la proye de toute les passions : car y en a-t'il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous ? & n'est-ce pas elle , qui , selon les différentes conjonctures , & les divers sentimens dont elle est émuë , tantôt nous aigrit des dépités les plus amers , tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiez , tantôt nous enflamme des plus violentes colères , tantôt nous accable des plus profondes tristesses , tantôt nous dessèche des mélancolies les plus noires , tantôt nous dévore des plus cruelles jalousies ; qui fait souffrir à une ame comme une espèce d'enfer , & qui la déchire par mille bourreaux intérieurs & domestiques ? C'est que pour se pousser à cet état , & pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues , il faut entrer en guerre avec des compétiteurs , qui y prétendent aussi-bien que nous ; qui nous éclairent dans nos intrigues ; qui nous dérangent dans nos projets : qui nous arrêtent dans nos voyes ; qu'il faut opposer crédit à crédit , patron à patron ; & pour cela s'affujettir aux plus ennuyeuses assiduités ; essuyer mille rebuts ; digérer mille dégoûts ; se donner mille mouvemens ; n'être plus à soi , & vivre dans le tumulte & la confusion. C'est que dans l'attente de cet état , où l'on n'arrive pas tout d'un coup , il faut supporter des retardemens capables , non-seulement d'exercer , mais dépuiser

toute la patience ; que durant de longues années, il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flotant entre l'espérance & la crainte, & souvent après des délais presque infinis ; ayant encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer, & ne rapportant pour récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur, & la honte devant les hommes. Je dis plus : c'est que cet état, si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer, bien loin de mettre des bornes à l'ambition, & d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à la piquer davantage & qu'à l'allumer ; que d'un degré on tend bien-tôt à un autre : tellement qu'il n'y a rien où l'on ne se porte, ni rien où l'on se fixe ; rien que l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouisse : que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vûes, de desirs, d'entreprises ; & par une suite nécessaire, qu'un perpétuel tourment. C'est que pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance, & le sujet le plus léger, qu'un esprit ambitieux grossit, & dont il se fait un monstre. Car tel est le caractère de l'ambition, de rendre un homme sensible à l'excès, délicat sur tout, & se défiant de tout. Voyez Aman : que lui manquoit-il ? c'étoit le favori du prince, c'étoit de route la cour d'Assuérus le plus opulent & le plus puissant : mais Mardochée, à la porte du palais, ne le faisoit pas ; & par le ressentiment qu'il en concevoit, il devient malheureux au milieu de tout ce qui peut faire la félicité humaine. C'est qu'autant qu'il en a coûté pour s'établir

dans cet état, autant en doit-il coûter pour s'y maintenir. Combien de pièges à éviter ? combien d'artifices, de trahisons, de mauvais coups à prévenir ? combien de revers à craindre ? Je vais encore plus loin, & j'ajoute : c'est que cet état, au lieu d'être par lui-même un état de repos, est un engagement au travail, est une charge, est un fardeau, & un fardeau très pesant, si l'on en veut remplir les devoirs, qui sont d'autant plus étendus & plus onéreux que l'état est plus honorable ; un fardeau auquel on ne peut quelquefois suffire, & sous lequel on succombe, d'où viennent tant de plaintes qu'on a à soutenir, tant de murmures, de reproches, de mépris. Voilà, dis-je, en cet état où l'ambitieux croyoit trouver un bonheur imaginaire, ce qu'il y a de vrai, ce qu'il y a de certain, ce qu'il y a d'inévitable.

Or c'est ce que son ambition lui cache, ou à quoi elle l'empêche de penser. Du moins s'il y pense, c'est ce que son ambition lui déguise, comme si tout cela n'étoit rien en comparaison du bien où il aspire : *Que je meure*, disoit cette mère ambitieuse, à qui l'on annonçoit que son fils posséderoit l'empire, mais que placé sur le trône, il se tourneroit contre-elle, & lui donneroit la mort : *que je meure, pourveu qu'il règne*. Parce qu'on ne regarde encore les choses que de loin, & sans en être venu à l'épreuve, on n'est touché que de ce qu'il y a de précieux & de brillant dans ce rang d'honneur & dans cette prééminence. Mais la pratique & l'usage ne découvre que trop évidemment l'erreur, & n'est-ce pas de quoi tant de mon-

*Agrippa
pint.*

dains sont forcez de convenir ? Ne sont-ils pas les premiers à déplorer leur folie, lorsqu'ils se sont laissez infatigier d'un phantôme qui les trompoit ? *Nos insensati*. Ne sont-ils pas les premiers à se plaindre, qu'ils ont marché par des voyes bien difficiles, pour arriver à un terme qui ne les a pas mis dans une situation moins laborieuse ni plus tranquille ?

Sap. c. 5. *Ibid.* *Ambulavimus vias difficiles*. Ne les entendons-nous pas regréter le calme & la paix d'une condition médiocre & privée, où l'on a tout ce qu'on souhaite, parce qu'on sçait se contenter de ce que l'on a, & qu'on ne souhaite rien davantage ? En quelles amertumes les voyons-nous plongez ? & si l'on étoit témoin de tout ce qui se passe dans le secret de leur vie, & de tout ce qu'ils ressentent dans le fond de leur cœur, quelle que soit leur fortune, qui la demanderoit à ce prix, & qui la voudroit acheter ?

Sur tout si l'on y ajoute une seconde considération, & que l'on vienne à bien comprendre un autre aveuglement de l'ambitieux. C'est qu'il se propose pour fruit de ses recherches une véritable grandeur, & que toute cette grandeur n'est que vanité : *Univerſa vanitas*. Comment cela ? appliquez-vous toujours. Vanité par elle-même, & en elle-même. Car qu'est-ce que cette grandeur dont on est idolâtre, & en quoi la fait-on consister ? Du moins si c'étoit dans un mérite réel ; si c'étoit dans une vigilance plus éclairée, dans un travail plus constant, dans l'accomplissement de toutes ses obligations, peut-être y auroit-il-là quelque chose de solide ? Mais on est grand par la prédilection du prince,

& la faveur où l'on se trouve auprès de lui ; par les respects & les honneurs qu'on reçoit du public ; par l'autorité qu'on exerce, & dont on abuse ; par les privilèges & la supériorité du poste qu'on occupe, & qu'on ne remplit pas ; par l'étenduë de ses domaines ; par la profusion de ses dépenses ; par un faste immodéré, & un luxe sans mesure : c'est-à-dire, qu'on est grand par tout ce qui ne vient pas de nous, & qui est hors de nous ; & qu'on ne l'est, ni dans sa personne, ni par sa personne. Vanité dans les moyens qu'on est obligé d'employer à ce faux aggrandissement, soit pour y réussir d'abord, soit ensuite pour s'y affermir. Examinons bien sur quels fondemens sont appuyées les plus hautes fortunes, & nous verrons qu'elles n'ont point eu d'autres principes, & qu'elles n'ont point encore d'autre soutien que les flatteries les plus basses ; que les complaisances les plus serviles ; que l'esclavage & la dépendance. Tellement qu'un homme n'est jamais plus petit, que lorsqu'il paroît plus grand, & qu'il a, par exemple, dans une cour, autant de maîtres dont il dépend, qu'il y a de gens de toute condition, dont il espère d'être secondé, ou dont il craint d'être desservi. Vanité dans la durée de cette grandeur mortelle & passagère. Il a fallu bien des années, & presque des siècles, pour bâtir ce superbe édifice : mais pour le détruire de fond en comble, que faut-il ? un moment, & rien de plus. Moment inévitable, puisque c'est celui de la mort, à quoi toute la grandeur ne peut parer. Moment d'autant plus prochain, qu'il s'est plus écoulé de tems avant

qu'on ait pu venir à bout de ses desseins ambitieux. Moment qui bien-tôt efface, non-seulement tout l'éclat de la grandeur, mais jusqu'à la mémoire du grand, & l'ensevelir dans un éternel oubli. Enfin, vanité par les changemens & les tristes révolutions, où dès la vie même, & sans attendre la mort, cette grandeur est sujette. Combien de grands ont survécu, & survivent en quelque sorte à eux-mêmes, en survivant à leur grandeur? Combien ont entendu cette parole de notre

Inc. c. 14. Evangile, si désolante pour une ame ambitieuse: *Da huic locum*; donnez la place à cet autre, & retirez-vous? De quel œil alors ont-ils regardé toute la fortune du siècle? & combien de fois devenus sages, mais trop tard, & à leurs propres dépens, se font-ils écriez: *Et ecce universa vanitas*? Il est vrai que ces décadences ne sont pas universelles. Mais elles ont été assez fréquentes & assez surprenantes, pour ne pouvoir être là-dessus en assurance: & qu'est-ce que de vivre dans une pareille incertitude, toujours exposé aux caprices de l'un ou aux intrigues de l'autre, & toujours sur le penchant d'une ruine affreuse?

Or l'aveuglement de l'ambitieux est encore de ne faire à tout cela nulle attention, ou de n'en tenir nul compte, pourvu qu'il espère fournir la carrière qu'il s'est tracée, & aller jusqu'au but qu'il a en veüe. Envain le monde lui offre-t'il mille exemples de ce que je dis? envain lui vient-il à l'esprit mille réflexions sur ce qui se passe devant lui, & autour de lui? envain entend-il parler & raisonner les plus sensez? Il n'écoute que son

ambition, qui l'étourdit à force de lui crier sans cesse, mais dans un autre sens que celui de l'Évangile : *Ascende superius*, fais ton Luc. c. 14. chemin & ne demeure pas. Telle place est-elle vacante par un accident qui devroit l'infruire & le refroidir ? c'est ce qui l'aveugle plus que jamais, & ce qui l'anime d'une ardeur toute nouvelle. L'expérience de celui-ci, ni le malheur de celui-là, ne font point une règle pour lui. Il semble qu'il ait des gages certains de sa destinée, & qu'il doive être privilégié. Du moins il en veut faire l'épreuve, & il n'y a rien qu'il ne soit en disposition de tenter. Laissons-le donc à son gré courir dans la route où il s'engage, & s'y égarer. Pour nous, mes chers auditeurs, suivant les lumières de la raison, & plus encore de la religion, profitons du divin enseignement que nous donne notre adorable maître : *Discite à me quia mitis sum & humilis corde.* Matth. c. 11. Voilà ce que nous devons apprendre de lui : à être humbles, & humbles de cœur. L'humilité rectifiera toutes nos idées. Elle nous fera chercher le repos où il est, je veux dire dans le mépris de tous les honneurs du siècle, & dans une sainte retraite : *Et invenietis requiem animabus vestris.* Ibid. Elle nous établira dans une grandeur solide, en nous élevant par un renoncement chrétien, au-dessus de toute grandeur périssable : Ainsi elle corrigera l'aveuglement de notre esprit, & nous préservera encore d'un autre désordre de l'ambition, qui est d'être présomptueuse dans ses sentimens. Renouvellez votre attention pour cette seconde partie.

II.
PAR-
TIE.

JE trouve la réflexion de saint Ambroise très solide, & pleine d'un grand sens, quand il dit qu'un homme ambitieux, & qui agit par le mouvement de cette passion, dont il est dominé, doit être nécessairement, ou bien injuste, ou bien présomptueux. Bien injuste, s'il recherche des honneurs & des emplois dont il se reconnoît lui-même indigne; ou bien présomptueux, s'il se les procure dans la persuasion qu'il en est digne. Or il arrive très peu, ajoute ce saint Docteur, que nous nous rendions sincèrement à nous-même cette justice, d'être persuadé, & de convenir avec nous-mêmes de notre propre indignité. D'où il conclut, que le grand principe sur lequel roule l'ambition de la plupart des hommes, est communément la présomption, ou l'idée secrète qu'ils se forment de leur capacité: & de-là, chrétiens, je tire la preuve de la seconde proposition que j'ai avancée. Car remarquez, s'il vous plaît, toutes les conséquences qui s'ensuivent de ce raisonnement, & que je vais développer. L'ambitieux aspire à tout, & prétend à tout: donc il se croit capable de tout. Il ne met point de bornes à sa fortune & à ses desirs: il n'en met donc point à l'opinion qu'il a de son mérite & de sa personne. Je m'explique. Qu'est-ce qu'un ambitieux? c'est un homme, répond saint Chrysostôme, rempli de lui-même, qui se flatte de pouvoir soutenir tout ce qu'il croit le pouvoir élever; qui, selon les différens états où il est engagé, presume avoir assez de force pour se charger des soins les plus importans; assez de lumière

pour conduire les affaires les plus délicates; assez d'intégrité pour juger des intérêts publics; assez de zèle & de perfection pour gouverner l'Eglise; assez de génie & de politique, pour entrer, s'il y étoit appelé, dans le conseil des Rois: qui ne voit point de fonction au-dessus de lui; point de récompense qui ne lui soit dûë; point de faveur qu'il ne méritâ; en un mot, qui ne renonce à rien, ni ne s'exclut de rien.

Demandez-lui si dans cette charge, dont l'éclat l'ébloüit, il pourra s'acquitter de tous les devoirs qui y sont attachez; s'il aura toute la pénétration d'esprit, toute la droiture de cœur, toute l'assiduité nécessaire: c'est-à-dire, s'il sera assez éclairé pour faire le juste discernement du bon droit & de l'innocence; s'il sera assez inflexible pour ne rien accorder au crédit contre l'équité & la justice; s'il sera assez laborieux pour fournir à tous les soins & à toutes les affaires qui se présenteront; s'il aura l'ame assez grande pour s'élever au-dessus du respect humain, au-dessus de la flatterie, au-dessus de la louange, & de la censure: faisant ce qu'il verra devoir être blâmé, & ne faisant pas ce qu'il verra devoir être approuvé, quand sa conscience lui dictera d'en user de la sorte. Si après s'être défendu des autres, il pourra se défendre de soi-même, n'ayant point d'égard à ses avantages particuliers, ne prophanant point sa dignité par des intérêts fardés & mercénaires, n'employant point l'autorité comme un bien dont il est le maître, mais la ménageant comme un dépôt dont il est responsable, & n'envisageant

ce qu'il peut, que pour satisfaire à ce qu'il doit. Proposez-lui tout cela, & après lui en avoir fait comprendre la difficulté extrême, interrogez-le pour sçavoir s'il pourra tout cela, & s'il le voudra : comme il se promet tout de lui-même, il vous répondra sans hésiter, ainsi que ces deux enfans de Zébédée, dont il est parlé dans l'Évangile de saint Matthieu : *possumus* : oui, je le puis, & je le ferai. Mais moi, chrétiens, je conclus de-là même, qu'il ne le fera pas : pourquoi ? parce que la seule présomption est un obstacle à le faire, & encore plus à le bien faire. En effet, nous voyons ces hommes si sûrs de leur devoir hors de l'occasion, être les premiers à se laisser corrompre quand ils sont exposés à la tentation. A qui faut-il se confier, demande saint Augustin ? à celui qui se défie de soi-même : car la défiance qu'il a de soi-même, est ce qui m'assure de lui. Or cette défiance est essentiellement opposée à la conduite & aux sentimens d'une ame ambitieuse.

Ajoutez à cela, que les sujets du monde les plus incapables, sont ordinairement ceux en qui cet esprit de présomption abonde le plus ; & par une suite naturelle, ceux qui deviennent les plus ardens à se pousser & à s'élever. Car à peine entendrez-vous jamais un homme sensé & d'un mérite solide se rendre à soi-même ce témoignage avantageux : je puis ceci ; j'ai droit à cela ; cet emploi n'exécède point mes forces ; j'ai les qualités qu'il faut pour remplir cette place. Ce langage ne convient qu'à un esprit léger & frivole. De-là vient que la modestie, qui,

comme l'a fort bien remarqué le philosophe, devroit être naturellement la vertu des imparfaits, est au contraire celle des parfaits; & que les plus présomptueux selon Dieu & selon le monde, ont toujours été ceux qui devoient moins l'être. Et parce que l'avancement des hommes, dans les conditions & dans les rangs d'honneur, dépend au moins en partie, de ce que chacun y contribue pour soi, & des démarches qu'on fait pour s'insinuer & pour s'établir, de-là vient encore, par un funeste renversement, que les premiers postes sont souvent occupez par les plus indignes, par les plus ignorans, par les plus vicieux; pendant que les sages, que les plus intelligens, que les gens de bien demeurent dans l'obscurité & dans l'oubli. Car il n'est rien de plus hardi que l'ignorance & que le vice, pour prendre avec impunité l'ascendant par tout. C'est ce qui faisoit autrefois gémir saint Bernard; & ce scandale seroit encore maintenant plus universel, s'il n'y avoit un certain jugement public & incorruptible, qui s'oppose aux entreprises de ces esprits vains, jusqu'à ce que le jugement de Dieu en punisse les excès, dont il n'est pas possible que sa providence ne soit offensée.

De plus, n'est-il pas étrange qu'un ambitieux se croye capable des plus grandes choses sans s'être auparavant éprouvé, & sans avoir fait aucun essai de son esprit, de ses talens, de son naturel? Or il n'est rien de plus commun que ce désordre. Car où trouver aujourd'hui de ces prétendans aux honneurs du siècle, qui avant que de faire

les recherches où les engage leur ambition ;
 ayent soin de rentrer en eux-mêmes pour se
 connoître ; & qui dans la vûe de leur condi-
 tion future , se forment de bonne heure à ce
 qu'ils doivent être un jour , ou à ce qu'ils
 veulent devenir ? C'est assez qu'on ait de
 quoi acheter cette charge , pour croire qu'on
 est en état de la posséder & de l'exercer.
 C'est assez qu'il soit de l'intérêt d'une famille
 de tenir un tel rang , pour ne pas douter que
 l'on n'y soit propre. Cet intérêt de famille ,
 ce bien , tiennent lieu de toutes les qualitez
 imaginables , & suffisent pour authoriser
 toutes les poursuites. Si les loix prescrivent
 quelque chose de plus , c'est-à-dire , si elles
 exigent quelques épreuves pour la connois-
 sance des sujets , on subit ces épreuves par
 cérémonie ; & par la comparaison que l'on
 fait de soi-même avec tant d'autres qui y
 ont passé , on s'estime encore trop fort pour
 en sortir avec honneur. Si ceux à qui il ap-
 partient de corriger ces abus , font des or-
 donnances pour les régler , on regarde ces
 ordonnances comme des vexations. On peut
 tout sans s'être jamais disposé à rien : faut à
 faire ensuite des expériences aux dépens d'au-
 trui , & aux dépens de son emploi même , &
 à s'instruire des choses par les ignorances &
 les fautes infinies qu'on y commettra. Saint
 Paul ne vouloit pas qu'un Néophyte fût tout
 d'un coup élevé à certaines distinctions , &
 jugeoit qu'il y avoit des degrés par où l'hu-
 milité devoit conduire les mérites les plus
 solides & les plus éclatans. Mais ces règles
 de saint Paul ne sont pas faites pour l'ambi-
 tieux. Du plus bas rang , si l'on s'en rapporte

à lui & selon ce qu'il croit valoir, il peut monter au plus haut; & sans passer par aucun milieu, il a de quoi parvenir au faîte. L'ordre de la providence est que les dignitez soient partagées, & il y en a même qui sont formellement incompatibles; mais l'ambitieux est au-dessus de cet ordre, & ce qui est incompatible pour les autres, ne l'est pas pour lui. Ce que ne feroient pas plusieurs autres plus habiles que lui, il le fera seul. Il peut tout, & tout à la fois; & parce que pour tant de fonctions réunies, il faudroit être au même tems en divers lieux, par un miracle dont il est redevable à son ambition, il peut être tout ensemble ici, & là; ou, sans sortir d'une place, faire ici ce qui ne se doit faire que là.

Le croiriez-vous, chrétiens, si je ne vous le faisois remarquer, & si à force de le voir, vous n'étiez pas accoutumés à ne vous en étonner plus? le croiriez-vous, que l'ambition des hommes eût dû les porter jusqu'à chercher des honneurs, pour lesquels, selon le témoignage du saint Esprit même, la première condition requise est d'être irrépréhensible? Voilà néanmoins ce qu'a produit l'esprit du monde dans le christianisme & dans l'Eglise de Dieu. Il faut donc, conclut saint Grégoire Pape, ou que l'ambitieux se juge en effet irrépréhensible, ou qu'il ne se mette pas en peine de contredire visiblement au Saint Esprit. Or tant s'en faut qu'il considère son procédé comme un péché contre le Saint Esprit, qu'il ne s'en fait pas même un scrupule: marque évidente que c'est donc la présomption qui le fait agir; & que dans

l'opinion qu'il a de lui-même, il ne craint pas de se compter parmi les irrépréhensibles & les parfaits. Car la témérité des ambitieux du siècle va jusques-là, quand elle n'est pas réprimée par la conscience, ni gouvernée par la religion.

Mais enfin, disent-ils, & cela, & tout le reste, nous le pouvons aussi-bien que d'autres. Et je leur réponds avec saint Bernard : quelle conséquence tirez-vous de-là ? Si mille autres sans mérite & sans les conditions convenables se sont élevez à tel ministère, en êtes-vous plus capables, parce qu'ils n'en sont pas plus dignes que vous ? Le pouvoir soutenir comme d'autres qui ne l'ont pas pu, n'est-ce pas même la conviction de votre insuffisance ? Mais si chacun se jugeoit dans cette sévérité, qui rempliroit donc les charges & les emplois ? Ah ! chrétiens, ne nous inquiétons point de ce qui arriveroit. Pensons à nous-mêmes, & laissons à Dieu le soin de conduire le monde. Le monde, pour le gouverner, ne manquera jamais de sujets, que Dieu par sa providence y a destinez. Si l'on se jugeoit dans cette rigueur, dès-là plusieurs, qui ne sont pas dignes des places qu'ils occupent, commenceroient à le devenir. Et si plusieurs, qui en sont indignes se faisoient la justice de s'en éloigner, dès-là le mérite y auroit un libre & facile accès ; & quelque rare qu'il soit, on en trouveroit toujours assez pour ce qu'il y auroit d'emplois & d'honneurs vacants.

Or ces principes supposez, quel parti y auroit-il donc à prendre pour un chrétien, je dis pour un chrétien, engagé à vivre dans le

monde par profession & par état ? Quel parti, mes chers Auditeurs ? point d'autre que celui où la prudence chrétienne, qui est l'unique & véritable sagesse, le réduira toujours, sçavoir, de présumer peu de soi, ou plutôt de n'en point présumer du tout ; de n'être point si persuadé, ni si aisé à persuader des qualitez avantageuses de sa personne ; de tenir sur cela bien des témoignages pour suspects, & presque toutes les louanges des hommes pour vaines ; d'en rabattre toujours beaucoup, & de faire état qu'on s'en attribuera encore trop ; de ne point désirer l'honneur, & de ne se le point attirer ; d'attendre pour cela la vocation du ciel sans la prévenir ; de la suivre avec crainte & tremblement, quand elle est évidente : & pour peu qu'elle soit douteuse, de s'en défier ; de n'accepter point les emplois honorables pour lesquels on auroit reçu de Dieu quelques talens, que l'on ne voye de bonne foi qu'on y est contraint : & si l'on est vaincu de son incapacité, de ne céder pas même à cette contrainte. Car c'est ainsi que s'en explique saint Grégoire Pape : *Ut virtutibus pollens, invitatus ad regimen veniat ; virtutibus vacuus, ne coactus quidem accedat.* Et ce grand homme avoit droit sans doute de parler de la sorte, après les efforts héroïques que son humilité avoit faits pour refuser la première dignité de l'Eglise. Je sçais que tout cela est bien opposé aux idées & à la pratique du monde ; mais je ne suis pas ici, chrétiens, pour vous instruire selon les idées & la pratique du monde : J'y suis pour vous proposer les idées de l'Évangile,

Gregi

& pour vous convaincre au moins de leur solidité & de leur nécessité. Si le monde se conduisoit selon ces maximes Evangeliques, l'ambition en seroit bannie, & l'humilité y régneroit. Avec cette humilité on deviendroit raisonnable, on se sanctifieroit devant Dieu, & souvent même on réussiroit mieux auprès des hommes, parce qu'on en auroit l'estime & la confiance. Mais sans cette humilité, outre que l'ambition est aveugle dans ses recherches, & présomptueuse dans ses desseins, elle est encore odieuse dans ses suites : & c'est ce qui va faire le sujet de la troisième partie.

III.
FAR-
TE. **C**omme il y a deux sortes de grandeurs, les unes que Dieu a établies dans le monde, & les autres qui s'y érigent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes ; celles-là, qui sont les ouvrages de la providence, & celles-ci, qui sont comme les productions de l'ambition humaine, il ne faut pas s'étonner, chrétiens, qu'elles causent des effets si contraires, non-seulement dans ceux qui les possèdent, mais dans ceux mêmes qui n'y ont aucune part, & qui les envisagent avec un œil désintéressé & exempt de passion. Une grandeur légitime & naturelle, qui est de l'ordre de Dieu, porte en elle-même un certain caractère, qui outre le respect & la vénération, lui attire encore la bien-veillance & le cœur des peuples. C'est par ce principe que nous aimons nos Rois. Bien-loin que leur élévation ait rien qui nous choque, nous la regardons

regardons avec un sentiment de joye, que l'inclination nous inspire aussi-bien que le devoir ; nous avons du zèle pour la maintenir ; nous nous en faisons un intérêt : pourquoi ? parce qu'elle vient de Dieu, & qu'elle doit contribuer au bien commun. Au contraire ces grandeurs irrégulières, qui n'ont d'autre fondement que l'ambition & la cupidité des hommes ; ces grandeurs où l'on ne parvient que par artifice, que par ruse, que par intrigue, & dont les politiques du siècle s'applaudissent dans l'écriture, en disant : *Manus nostra excelsa, & non Dominus fecit hac omnia*, c'est notre crédit, c'est notre industrie, & non le Seigneur, qui nous a fait ce que nous sommes : ces grandeurs que Dieu n'authorise pas, parce qu'il n'en est pas l'auteur, quelque éclatantes qu'elles soient à nos yeux, ont je ne sçai quoi qui nous pique, & qui nous révolte, parce qu'elles nous paroissent comme autant d'usurpations & autant d'excès, qui vont au renversement de cette équité publique, pour laquelle naturellement nous sommes zéléz. Or ce caractère d'injustice qui leur est essentiel, est ce qui nous les rend odieuses. Ainsi quand Pierre fut élevé à la plus haute dignité dont un homme soit capable, qui est celle de chef de l'Eglise, les Apôtres ne s'en plaignirent point, ni n'en conçurent nulle peine. Mais lorsque Jacques & Jean vinrent demander au Fils de Dieu les premières places de son Royaume, tous les assistans en furent scandalisez, & témoignèrent de l'indignation contre ces deux frères : *Et audientes decem, indignati sunt de duobus discipulis.* Pourquoi cette diffé-

Deut.
c. 31.

Math.
c. 20.

rence ? ah ! dit saint Chrysoftôme, il est bien aisé d'en apporter la raison. La prééminence de Pierre ne les choqua point, parce qu'ils scavoient bien que Pierre ne l'avoit pas recherchée, & qu'elle venoit immédiatement de Jesus-Christ. Mais ils ne purent voir sans murmurer, celle des deux enfans de Zébédée, parce qu'il paroïssoit évidemment que c'étoit eux-mêmes qui l'affectoient & qui l'ambitionnoient. Or il n'y a rien de plus odieux que ces ambitieuses prétentions, & ce seul exemple pourroit suffire pour justifier ma dernière proposition.

Mais il est important, chrétiens de lui donner quelque étendue, & d'en reconnoître la vérité dans le détail, pour en être encore plus fortement persuadé. Je considère donc l'ambition dans les deux états, où elle a coutume de dérégler & de pervertir l'esprit de l'homme : je veux dire dans la poursuite de la grandeur, lorsqu'elle n'y est pas encore parvenue, & dans le terme de la grandeur même, quand elle y est enfin arrivée. Or dans l'un & l'autre état, je dis qu'elle n'a rien en soi qui n'excite l'envie, qui ne soit un objet d'aversion, & qui par les autres passions qu'elle fait naître, par les divisions & les partialitez qu'elle entretient, par les querelles qu'elle suscite, n'aille à la destruction & à la ruine de la charité. Ne consultez que votre expérience, bien plus capable ici de vous instruire & de vous convaincre, que toutes les raisons. Quelle idée vous formez-vous d'un ambitieux, préoccupé du désir de se faire grand ? Si je vous disois que c'est un homme ennemi par profession de

tous les autres hommes, j'entends de tous ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt; un homme à qui la prospérité d'autrui est un supplice; qui ne peut voir le mérite en quelque sujet qu'il se rencontre, sans le haïr & sans le combattre; qui n'a ni foi, ni sincérité: toujours prêt dans la concurrence à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là, pour peu qu'il espère d'en profiter; qui de sa grandeur prétendue, & de sa fortune, se fait une divinité, à laquelle il n'y a ni amitié, ni reconnaissance, ni considération, ni devoir qu'il ne sacrifie, ne manquant pas de tours & de déguisemens spécieux pour le faire même honnêtement selon le monde; en un mot, qui n'aime personne, & que personne ne peut aimer: si je vous la figurois de la sorte, ne diriez-vous pas que c'est un monstre dans la société, dont je vous aurois fait la peinture; & cependant pour peu que vous fassiez de réflexion sur ce qui se passe tous les jours au milieu de vous, n'avouerez-vous pas que ce sont là les véritables traits de l'ambition, tandis qu'elle est encore aspirante, & dans la poursuite d'une fin qu'elle se propose?

Ah! mes Frères, disoit saint Augustin, & remarquez, chrétiens, ce sentiment, quand l'ambition seroit aussi modérée & aussi équitable envers le prochain, qu'elle est injuste & emportée, la jalousie seule qu'elle produiroit encore infailliblement par la simple recherche d'une élévation qu'elle se procureroit elle-même, devrait en détacher votre cœur. Et puisque cette jalousie est une foiblesse

dont les ames les plus fortes , & souvent mêmes les plus vertueufes , ont peine à fe défendre , & qui néanmoins ne laiffe pas d'altérer la charité chrétienne , fi nous avions à cœur cette charité , pour laquelle Dieu nous ordonne de renoncer à tout le refte , nous n'aurions garde de lui faire une playe fi dangereufe dans le cœur des autres , en témoignant une ardeur fi vive de nous élever. Cela feul nous tiendroit dans les bornes d'une prudente modeltie , & il n'en faudroit pas davantage pour réprimer dans nous la paffion de nous agrandir. Mais quand nous y ajoutons cent autres défordres , qui n'en font , il eft vrai , que les accidens , mais les accidens prefque inféparables , & pires que la fubftance de la chofe : c'eft-à-dire , quand pour foutenir cette paffion , ou plutôt pour la fatisfaire , nous y joignons la malignité , l'iniquité , l'infidélité ; que par une avidité de tout avoir , & de l'emporter fur tout le monde , nous ne pouvons fouffrir que l'on rende juftice à perfonne ; que de nos proches mêmes , & de nos amis , nous nous faifons des rivaux , & enfuite des ennemis fecrets ; que par des perfidies cachées , nous traversons leurs deffeins , pour faire réuffir les nôtres ; que nous ufurpons par des violences autorifées du feul crédit , ce qui leur feroit dû légitimement ; que nous envisageons la difgrace & la ruine d'autrui , comme un avantage pour nous , & que par de mauvais offices nous y travaillons en effet ; que pour cela nous remuons tous les refforts d'une malheureufe politique , difsimulant ce qui eft , fupposant ce qui n'eft pas , exagérant le mal , diminuant le bien ; & au

défait de tout le reste, ayant recours au mensonge & à la calomnie, pour anéantir, s'il est possible, ceux qui, sans même le vouloir, sont des obstacles à notre ambition, parce qu'ils ont un mérite dont ils ne peuvent se défaire, & qui est l'unique sujet qui nous irrite : qu'en même tems que nous en usons ainsi à l'égard des autres, pour empêcher qu'ils ne s'élevent au-dessus de nous, il nous paroît insupportable que les autres aient seulement la moindre pensée de s'opposer aux vûes que nous avons de prendre l'ascendant sur eux ; que pour peu qu'ils le fassent, nous concevons contre eux des ressentimens mortels, & des haines irréconciliables : (car tout cela arrive, chrétiens, & il me faudroit des discours entiers pour vous représenter tout ce que fait l'ambition, & tous les stratagêmes dont elle se sert, au préjudice de la charité & de l'union fraternelle, pour parvenir à ses fins ; voilà ce que l'esprit du monde lui inspire :) Quand, dis-je, nous y procédons de la sorte, ah ! mes chers Auditeurs, n'est-ce pas une conséquence nécessaire, qu'en suivant des maximes aussi détestables que celles-là, nous devenions l'objet de l'indignation de Dieu & des hommes ?

Mais que seroit-ce si maintenant je voulois m'étendre sur l'autre point que je me suis proposé, & si je venois à vous mettre devant les yeux les excès de l'ambition, quand une fois elle est parvenuë au terme de ses espérances, & qu'elle se trouve en possession de ce qu'elle prétendoit ? Quel usage alors, ou plutôt quel abus & quelle prophanation

de la grandeur ! vous le voyez. Quelle arrogance & quelle fierté de l'ambitieux, qui se prévaut de sa fortune pour ne plus garder de ménagemens avec personne, pour traiter avec mépris quiconque est au-dessous de lui, pour en attendre des respects. & des adorations, pour vouloir que tout plie sous son pouvoir, & seul décider de tout, & régler tout, pour affecter des airs d'autorité & d'indépendance ! Quelle dureté à faire valoir ses droits, à exiger impérieusement ce qu'il se croit dû, à emporter de hauteur ce qui ne lui appartient pas, à poursuivre ses vengeances, à opprimer les petits, à humilier les grands, & à leur insulter ! Quelle ingratitude envers ceux mêmes qui lui ont rendu les services les plus essentiels, & à qui peut-être il doit tout ce qu'il est ; dédaignant de s'abaisser désormais jusqu'à eux, & les oubliant ! Une heure de prospérité fera méconnoître à un favori une amitié de trente années. Quel faste & quelle splendeur pour éblouir le public, pour en attirer sur soi les regards, pour répandre sur son origine un éclat qui en relève la bassesse, & qui en efface l'obscurité ?

Et c'est ici, chrétiens, que je dois encore vous faire observer la différence de ces deux espèces de grandeur que j'ai déjà distinguées, & dont je vous ai parlé à l'entrée de cette troisième partie : je veux dire, de la grandeur naturelle & légitime, qui est établie de Dieu ; & de cette grandeur, si j'ose ainsi m'exprimer, artificielle, qui n'a pour appui que l'industrie & l'ambition des hommes. Car la première, qui est celle des Princes,

& de tous ceux qui tirent de leur naissance & de leur sang leur supériorité, cette grandeur, dis-je, est communément civile, affable, douce, indulgente & bienfaisante, parce qu'elle tient de la nature même de celle de Dieu. Comme elle est sûre d'elle-même, & qu'elle n'a point à craindre d'être contestée, elle ne cherche point tant à se faire sentir, elle n'est point si jalouse d'une domination qui lui est toute acquise; & bien loin de s'enfler & de grossir ses avantages, elle les oublie en quelque manière, parce qu'elle sçait assez qu'on ne les oubliera jamais. Mais l'autre au contraire est une grandeur farouche, une grandeur rebutante & inaccessible, délicate sur ses privilèges, aigre, brusque, méprisante. Ne pouvant se cacher à elle-même la source d'où elle est sortie, & craignant que le monde n'en perde point assez le souvenir, elle tâche à y suppléer par une pompe orgueilleuse, par un empire tyrannique, par une inflexible sévérité sur ses prérogatives; & de-là faut-il être surpris qu'elle soit exposée aux envies, aux murmures, aux inimitiez? On l'honore en apparence, mais dans le fond on la hait; on lui rend certains hommages, parce qu'on la redoute, mais ce ne sont que des hommages forcez; on voudroit qu'elle fût anéantie, & au moindre échec qu'elle reçoit, on s'en fait une joye, & comme un triomphe. Si l'on ne peut l'attaquer ouvertement, on la déchire en secret; & si l'occasion se présente d'éclater enfin & de l'abattre, y-a-t'il extrémitez où l'on ne se porte, & quels exemples tragiques en a-t'on vûs?

Bienheureux les humbles, qui contents de leur condition, sçavent s'y contenir & y borner leurs désirs. Ils possèdent tout à la fois, & le cœur de Dieu, & le cœur des hommes. Ce n'est pas qu'ils ne puissent monter aux plus hauts rangs : car l'humilité ne demeure pas toujours dans ses ténèbres, & Jesus-Christ aujourd'hui nous fait entendre que souvent dès cette vie même elle sera exaltée : *Qui se humiliat, exaltabitur*. Mais parce que ce n'est point elle qui cherche à s'avancer & à paroître; parce que de son choix, & suivant le conseil du Fils de Dieu, elle ne demande, ni ne prend que la dernière place :

Ibid. *Recumbe in novissimo loco* ; parce que pour la résoudre à en occuper une autre, il faut l'appeler, il faut la presser, il faut lui faire une espèce de violence : *Amice, ascende superius* ; parce qu'en changeant d'état, elle ne change, ni de sentimens, ni de conduite ; que pour être élevée elle n'en est, ni moins soumise à Dieu, ni moins charitable envers le prochain, ni moins détachée d'elle-même ; que les honneurs, bien loin de la flater, lui sont à charge, & qu'au lieu d'en tirer une fausse gloire, elle les tourne à sa confusion ; qu'elle n'employe jamais plus volontiers le pouvoir dont elle est revêtue, que lorsqu'il s'agit d'obliger, de soulager, de faire du bien ; fût-elle au comble de la grandeur, non-seulement on l'y voit sans peine, mais il n'est personne qui ne lui app'audisse, qui ne lui donne son suffrage, qui ne la révère & ne la canonise. Ce seroit peu néanmoins pour elle que ces éloges du monde, & que cette voix des peuples en sa faveur, si Dieu n'y ajoûtoit

Luc. c.
24.

Ibid.

Ibid.

ses récompenses éternelles : mais comme il résiste aux ambitieux & aux superbes, c'est aux humbles qu'il communique sa grace sur la terre, & qu'il prépare une couronne immortelle dans le ciel, où nous conduise, &c.



S E R M O N

P O U R L E

DIX-SEPTIE'ME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE,

Sur le caractère du Chrétien.

Congregatis autem Phariseis , interrogavis eos Jesus dicens : quid vobis videtur de Christo ?

Les Pharisiens étant assemblez , Jesus leur fit cette question : que pensez-vous du Christ ?
En saint Matth. ch. 22.

SI la passion n'eût point aveuglé ces faux docteurs de la loi , ils pouvoient aisément répondre a la demande que leur fait le Fils de Dieu , & découvrir dans sa personne tous les traits de ce Christ , ou de ce Messie , qu'ils attendoient depuis si long-tems , & qu'ils avoient actuellement devant les yeux. Témoins de tant de miracles qu'il opéroit : commandant aux flots de la mer ; chassant les démons ; guérissant les malades ; ressuscitant les morts , ne devoient-ils pas , sans hésiter , le reconnoître , & lui dire : le Christ dont

vous nous parlez, c'est vous-même ? Pour nous, mes chers Auditeurs, nous n'en reconnoissons point d'autres : mais du reste, quelque importante & quelque nécessaire que nous puisse être la connoissance de cet Homme-Dieu, c'est un sujet, dit saint Chrysostôme, que les ministres de l'Evangile ne doivent guères, dans leurs prédications, entreprendre d'approfondir, parce qu'il est impénétrable, & infiniment au-dessus de toutes nos pensées & de toutes nos expressions. Cependant, mes Frères, il nous est assez connu pour nous servir de modèle ; & même, selon saint Jérôme & saint Augustin, il y a entre Jesus-Christ & le chrétien un tel rapport, qu'il faut en quelque manière les confondre ensemble, & qu'on ne peut bien définir l'un que par l'autre. De sorte que si Jesus-Christ n'est pas substantiellement dans le chrétien, il y est par ressemblance ; & que si le chrétien n'est pas réellement, & dans le fond de son être, un autre Jesus-Christ, il l'est au moins par une conformité aussi parfaite qu'il peut l'avoir avec cet excellent & divin exemplaire. Suivant ce principe, sans examiner aujourd'hui ce que c'est que le Christ, examinons ce que c'est que le chrétien, qui en doit être le fidèle imitateur : *Quid vobis videtur ?* Cette matière sera beaucoup plus morale, plus utile, & plus sensible. Vous y apprendrez ce que vous êtes, ou plutôt ce que vous devez être, & ce que vous n'êtes pas. Pour en profiter, implorons le secours du ciel, & adressons-nous à Marie, en lui disant : *Ave.*

DE quelque manière que l'ait entendu saint Jérôme, je trouve sa proposition bien judicieuse & bien juste, quand il dit, que ce qu'il y a de grand dans la profession du christianisme, n'est pas de paroître chrétien, mais de l'être: *Esse christianum magnum est, non videri.* Et l'une des raisons qu'il en apporte, c'est, dit-il, que le christianisme étant une profession d'humilité, & l'humilité ne cherchant point à se montrer, ni à briller, il s'ensuit que la vraie grandeur du chrétien est d'être ce qu'il est, & non point de le paroître, puisqu'une partie de sa perfection consiste souvent à ne le paroître pas. C'est par cette pensée que j'entre dans mon dessein; & pour vous donner l'idée d'un véritable chrétien, je la tire de son principe & de son modèle, qui est Jesus-Christ même. J'entends Jesus-Christ, selon deux caractères particuliers qu'il s'est lui-même attribuez, lorsque parlant aux Juifs pour se faire connoître à eux, il leur disoit: *Ego non sum de hoc mundo*; je ne suis point de ce monde; & qu'il ajoûtoit: *Ego de supernis sum*, je suis venu du ciel, & je demeure immuablement attaché à Dieu mon Père. Divins caractères que j'ai à vous représenter dans le chrétien, & qui vous en traceront l'image la plus complete. Qu'est-ce qu'un chrétien: *Quid vobis viderur?* Un homme par état séparé du monde, c'est sa première qualité; & un homme par état consacré à Dieu, c'est la seconde. L'une & l'autre, pleines de gloire & de vertu en elles-mêmes, quoique de nul éclat aux yeux du monde. Car qu'y-a-t'il de moins

Hieron.

Joan.
c. 8.

Ibid.

éclatant dans le monde, que d'être séparé du monde? & qu'y-a-t'il de plus intérieur & de plus caché, que d'être consacré à Dieu? Mais ce mystère caché est ce que j'entreprends de vous développer. Séparation du monde, qui élève le chrétien au-dessus du monde, ce sera la première partie. Consécration à Dieu, qui élève le chrétien jusqu'à Dieu même, ce sera la seconde partie; & voilà tout le plan & le partage de ce discours.

Pour vous faire entendre d'abord ma pensée, & pour raisonner dans les principes de la Théologie, sur le sujet que je me suis proposé, deux choses, selon saint Thomas, sont essentiellement requises pour faire un chrétien: la grace ou la vocation du côté de Dieu, & une fidelle correspondance à cette vocation ou à cette grace du côté de l'homme. Or l'une & l'autre bien considérées, n'ont point de caractère, qui leur soit plus propre que celui de la séparation du monde. D'où je conclus, qu'être véritablement séparé du monde, c'est être véritablement chrétien. Voilà tout le fonds de cette première partie.

Qu'est-ce que la grace, je dis la première de toutes les graces, qui est la vocation au christianisme? Les Théologiens & les Pères se sont efforcés de nous en donner de hautes idées. Mais je n'en trouve point de plus exacte, ni de plus solide, que celle de saint Augustin, quand il dit en un mot, que c'est une grace de séparation: *Qui autem congruenter sunt vocati, hi electi, & Dei altiore*

I.
PAR-
TIE.

Aug.

judicio gratia predestinatione discreti. Voulez-vous sçavoir, mes Frères, dit ce saint Docteur, qui sont ces élus, appelez comme l'Apôtre, selon le décret, mais le décret favorable de Dieu ? ce sont ceux dont Dieu a fait le discernement, qu'il a tirez de la masse corrompue du monde, & qu'il en a séparé en vertu de la grace de leur vocation. C'est donc en effet dans la séparation du monde que consiste l'attrait, le mouvement & l'impression particulière de cette grace. De-là vient que saint Paul, pour exprimer le don de la grace qu'il avoit reçu dans cette vocation miraculeuse, & pleine de prodiges, dont sa conversion fut suivie, ne se servoit point d'autre terme que celui-ci : *Qui me segregavit ex utero, & vocavit per gratiam suam.* Tout ce que je suis, je le suis par la miséricorde de mon Dieu, qui m'a appelé. Et comment m'a-t'il appelé ? en me séparant dès le ventre de ma mère ; c'est-à-dire, selon l'explication de saint Ambroise, en me choisissant, pour vivre séparé de la corruption du monde. De-là vient que quand l'esprit de Dieu répandoit sur les premiers disciples ces graces visibles & abondantes qui les élevoient aux plus saints ministères, ainsi qu'il est rapporté au livre des Actes, c'étoit toujours en ordonnant que ceux qu'il avoit choisis pour cela, fussent séparés du reste même des fidèles : *Segregate mihi Saulum & Barnabam* ; séparez-moi Saul & Barnabé pour l'œuvre importante à laquelle je les ai appelez : comme si cette séparation, ajoute saint Chrysostôme, eût été une espèce de sacrement, par lequel la grace de la vocation

Galat
c. 1.

Act. 13.

divine leur dût être communiquée. De-là vient que le Sauveur du monde, pour signifier qu'il étoit venu appeler les hommes à la perfection évangélique, disoit hautement, qu'il étoit venu séparer le père d'avec son fils, & la fille d'avec sa mère : *Veni separare hominem adversus patrem suum, & filiam adversus matrem suam* ? réduisant toute la grace de cette perfection à cet esprit de séparation. De-là vient que le grand Apôtre voulant nous faire comprendre la grace suréminente & infinie de la sainteté de Jesus-Christ, en a renfermé tout le mystère dans ce seul mot : *Segregatus à peccatoribus* : c'est un pontife qui nous a été donné de Dieu, mais un pontife qui par l'onction céleste dont il étoit rempli, a été parfaitement séparé des pécheurs. Or vous sçavez que la sainteté de Jesus-Christ est l'exemplaire de la nôtre, & que la nôtre, pour être agréée de Dieu, doit être conforme à la sienne. Puisqu'il est donc vrai que cet Homme-Dieu a été sanctifié par une grace qui l'a pleinement séparé du monde, il faut par proportion que la grace qui nous sanctifie, produise en nous un semblable effet ; & qu'en conséquence de cette grace, Dieu nous puisse dire ce qu'il disoit aux Israélites : vous êtes mon peuple, & c'est en cette qualité que je vous regarde ; mais pourquoi, & comment l'êtes-vous ? parce que je vous ai séparé de tous les autres peuples de la terre, qui vivent dans l'idolâtrie & dans les ténèbres de l'infidélité. Voilà encore une fois le caractère essentiel de la vocation ou de la grace du christianisme.

Or c'est de-là que je tire la preuve de ma

Matth.

c. 10.

Heb. c. 7.

première proposition, & que mesurant, selon la règle de saint Bernard, par l'action de Dieu en nous, notre obligation envers Dieu, j'entre dans la plus édifiante moralité que ce sujet me puisse fournir. Car voici comment je raisonne. La vocation chrétienne, en tant qu'elle procède, & qu'elle est inspirée de Dieu, est une grace de séparation; donc la correspondance qui lui est dûë, & qui fait proprement le devoir du chrétien, doit être une correspondance de séparation du côté de l'homme. Pourquoi cela? Ah! mes chers Auditeurs, le voici: parce que la correspondance à la grace, doit nécessairement se rapporter à la fin & au terme de la grace même. Car comme il y a diversité de graces & d'inspirations: *Divisiones gratiarum sunt;* aussi faut-il reconnoître qu'il y a diversité d'opérations dans l'homme & de devoirs: *Et divisiones operationum sunt.* C'est-à-dire, que toutes sortes de devoirs ne répondent pas à toutes sortes de graces. Je m'explique. Dieu me donne une grace de résistance & de défense contre la passion qui me porte au péché, je ne puis correspondre à cette grace qu'en résistant à ma passion, & en la combattant. Au contraire, Dieu me donne une grace d'éloignement & de fuite dans l'occasion du péché, je ne puis être fidèle à cette grace qu'en fuyant & en m'éloignant: & ainsi des autres, parce que c'est à nous, dit saint Prosper, de suivre le mouvement de la grace, & non pas à la grace de suivre le mien. Comme il est donc vrai que la grace par laquelle Dieu m'appelle au christianisme, ou à la perfection du christianisme, est une grace de sépa-

1. Cor.
c. 12.

Ibid.

ration du monde, quoique je fasse, je n'accomplirai jamais le devoir du christianisme, si je ne me sépare du monde, & si je ne fais avec Dieu, ce que Dieu fait le premier dans moi.

Car envain Dieu me sépare-t'il du monde, en me prédestinant pour être chrétien, si je ne m'en sépare moi-même en exécutant ce décret, & en coopérant à cette grace qui me fait chrétien. Il faut, s'il m'est permis de parler de la sorte, que ces deux séparations concourent ensemble, & que la mienne seconde celle de Dieu, de même que celle de Dieu est le principe de la mienne. Concevez-vous cette vérité? Voilà en substance toute la théologie nécessaire au chrétien, & sur laquelle un chrétien doit faire fond. Car de-là s'ensuivent quelques conséquences, que chacun de nous peut & doit aujourd'hui s'appliquer, comme autant de règles pour se connoître devant Dieu, & pour se juger soi-même. Ne perdez rien de ceci, s'il vous plaît.

Première conséquence : il suffit précisément d'être chrétien, pour être obligé de vivre dans cet esprit de séparation du monde. Qu'est-ce à dire du monde? c'est-à-dire, des faux plaisirs du monde, des joyes prophanes du monde, des vaines intrigues du monde, du luxe du monde, des amusemens, des folies, des coutumes, ou plutôt des abus du monde; en un mot, de tout ce qui entretient la corruption & la dissolution du monde. C'est-à-dire, de tout ce qu'entendoit le disciple bien-aimé, quand il nous défendoit de nous attacher au monde, & à tout ce qui est

1. Joan.
c. 2.

dans le monde : *Nolite diligere mundum, neque ea qua in mundo sunt.* C'est-à-dire, de ce qu'il prenoit soin lui-même de nous expliquer en détail, quand il ajoûtoit que tout ce qu'il y a dans le monde, est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des

Ibid.

yeux, ou orgueil de la vie : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ.* C'est-à-dire, de ce qu'il nous ordonnoit de détester & de fuir, lorsqu'il concluoit que le monde

1. Joan.
c. 5.

n'est que désordre & qu'iniquité : *Mundus totus in moligno positus est.* Il suffit, dis-je, pour être obligé par profession & par état de s'en séparer, d'être chrétien ; & il n'est point nécessaire pour cela d'être quelque chose de plus que chrétien : pourquoi ? parce que la grace seule du christianisme nous sépare de tout cela ; & parce qu'au moment que nous avons été régénérés par cette grace, nous nous en sommes séparés nous-mêmes. Vous le sçavez, mes chers Auditeurs, & à moins de désavoüer ce que l'Eglise a fait solennellement en votre nom, & ce que vous avez mille fois ratifié depuis, vous n'en pouvez disconvenir. Et en effet, quand les Pères vouloient autrefois détourner les fidèles de certains divertissemens, qui ont été de tout tems la passion du monde, & par lesquels les hommes du monde se sont de tout tems distingués, ils ne leur en apportoient point d'autre raison, sinon qu'ils étoient chrétiens & séparés du monde ; & cette raison seule

Tertull.

les persuadoient : *A theatro separamur, quod est quasi consistorium impudicitia,* disoit l'un d'entre-eux ; le théâtre, qui est comme une

scène ouverte à l'impureté, fait une séparation entre les payens & nous. Car les payens y courent, & nous l'abhorrons; & cette différence n'est qu'une suite de leur religion & de la nôtre. De même quand Tertullien recommandoit aux Dames chrétiennes la modestie & la simplicité dans l'extérieur de leurs personnes, ce que l'on peut dire être à leur égard un commencement de séparation du monde; comment est-ce qu'il leur parloit? Vous êtes chrétiennes, leur disoit-il, & par conséquent séparées de toutes les choses où cette vanité pourroit avoir lieu. Vous avez renoncé aux spectacles; vous n'êtes plus de ces assemblées, où l'on ne va que pour voir & pour être vu; ces cercles, où l'orgueil, où le faste, où la licence, où l'incontinence entretient tant de commerces criminels, ne sont plus pour vous; en qualité de chrétiennes, vous ne paroissez plus dans le monde, que pour les exercices de la charité, ou de la piété, que pour visiter les pauvres, qui sont vos frères, pour assister au sacrifice de votre Dieu, pour venir entendre sa parole: or tout cela est directement opposé à cette mondanité, qui est le charme de votre amour propre. Devez-vous traiter avec les femmes infidèles? à la bonne heure: mais pour cela même vous êtes indignes du nom que vous portez, si leur donnant par votre exemple l'idée de ce que vous êtes, vous n'avez encore plus de soin de paroître toujours revêtues des véritables ornemens de votre sexe, qui sont la retenue & la pudeur. Voilà le raisonnement dont se servoit Tertullien, fondé sur la profession simple du christianisme.

Raisonnement qui convainquoit les fidèles de ce tems-là ; & malheur à nous , si nous n'en sommes pas convaincus comme eux.

C'est donc une erreur , non - seulement grossière , mais pernicieuse , de dire : je suis du monde , & je ne puis me dispenser de vivre selon le monde , ni de me conformer au monde. Car c'est ce qui vous perd , & ce qui est la source de tous vos égaremens. Or vous me permettez bien de vous dire , que de parler ainsi , c'est une espèce de blasphème. Car le Fils de Dieu vous a déclaré expressément dans l'Evangile , que vous n'êtes plus du monde , & vous supposez que vous en êtes encore ; & ce qui est bien plus étrange , vous prétendez en être encore , dans le même sens qu'il a voulu vous faire entendre que vous n'en étiez plus. Il faut donc renverser la proposition , & dire : je ne suis plus du monde , parce que je suis chrétienne ; donc il ne m'est plus permis de vivre selon le monde , ni de me conformer aux loix du monde. Alors vous parlerez selon l'esprit & selon la grace de votre vocation.

Mais cela est trop général. Seconde conséquence : plus un homme dans le christianisme a soin de se séparer du monde , plus il est chrétien ; & plus il a d'engagement & de liaison avec le monde , je dis de liaison hors de son devoir , & d'engagement hors de la nécessité & de sa condition , moins il est chrétien : pourquoi ? parce que , selon la mesure de ces deux états , il participe plus ou moins à cette grace de séparation , qui fait le chrétien. Chose si avérée , c'est la remarque du saint Evêque de Genève , François de Sales ,

que quand la grace du christianisme a paru agir sur les hommes dans toute sa plénitude, elle les a portez à des séparations, qui de l'aveu du monde même, ont été jusqu'à l'héroïque. Ainsi un Arsène est en crédit dans la cour des Empereurs ; cette grace l'en arrache pour le transporter au désert. Une Mélanie vit dans la pompe & dans l'affluence des délices de Rome ; cette grace l'en détache pour lui faire chercher d'autres délices dans la retraite de Bethléem. Jamais tant d'illustres solitaires, c'est-à-dire, tant d'illustres séparés, que dans ces premiers siècles de l'Eglise, parce qu'il n'y eut jamais tant de parfaits chrétiens. Et pourquoi pensons-nous que les monastères ayent été de tout tems regardés comme des aziles de sainteté, sinon parce qu'on y est dans une entière séparation du monde ? Qu'est-ce qu'une religion fervente & réglée ? écoutez saint Bernard, & souffrez que je rende ce témoignage à la vérité connue : qu'est-ce qu'une religion fervente & réglée, telle que nous en voyons encore aujourd'hui ? c'est une idée subsistante du christianisme. C'est un christianisme particulier, dit saint Bernard, qui dans le débris du christianisme universel, s'est sauvé, pour ainsi dire, du naufrage, & que la providence a conservé, comme au commencement de ce premier christianisme, révérent par les payens mêmes. Car voilà, mes chers Auditeurs, ce qui me rend la religion vénérable, Au contraire, l'expérience m'apprend, que plus un chrétien s'ingère dans le commerce & les intrigues du monde, moins il est chrétien ; & qu'autant qu'il fait de pas & de démarches

pour y entrer, autant l'esprit chrétien s'altère-t'il, ou se corrompt-il dans lui. Jusques-là, que quand les Pères de l'Eglise ont parlé, ou de ces recherches empressees du monde, ou de ces vanitez & de ces plaisirs qui marquent l'attachement au monde, ils n'ont point fait difficulté de dire, qu'il y avoit en tout cela une apostasie secrete : pourquoi ? parce que la grace de la foi étant un principe de séparation à l'égard de toutes ces choses, ne pas renoncer à ces choses, c'étoit renoncer en quelque manière à la grace de la foi.

Mais je vais plus loin. Troisième conséquence : il est impossible à une ame chrétienne de se convertir, & de retourner véritablement à Dieu, à moins qu'elle ne soit résolue de faire un certain divorce avec le monde, qu'elle n'a pas encore fait ; & il y a de la contradiction à vouloir être autant du monde, & aussi engagé dans le monde qu'au paravant, & néanmoins à prétendre marcher dans la voye d'une pénitence sincère qui produise le salut. Car le moyen, mon cher Auditeur, de concilier ces deux choses ? Vous avouez vous-même que c'est le monde qui vous a fait perdre l'esprit de votre religion, & l'esprit de Dieu ; il faut donc que pour retrouver cet esprit, vous vous sépariez du monde, & qu'au lieu de persister à vous figurer en vain cet esprit où il n'est pas, vous l'alliez chercher où il est. Or il est évident que l'esprit de Dieu n'est point dans cette espèce de monde dont nous parlons, puisque bien loin d'y être pour vous, c'est-là que

vous l'avez perdu. Et c'est ici où je ne puis m'empêcher d'être touché de la plus tendre compassion, en voyant certaines ames, dont on peut dire que le monde est plein, & qui pour ne se pas résoudre une bonne fois à cette séparation du monde, délibèrent éternellement sur leur conversion, & ne se convertissent jamais. Dieu les presse, la grace agit en elles, elles conçoivent mille desirs ardens de leur salut; vous diriez qu'elles sont toutes changées, & que le charme est levé: mais quand il en faut venir à ce point, de rompre avec le monde, & de se séparer du monde; ah! chrétiens, c'est une conclusion qui leur paroît plus affligeante que la mort, & qu'elles éloignent toujours. Voilà pourquoi elles sont si ingénieuses à trouver des raisons & des prétextes pour faire valoir les engagements qui les retiennent dans le monde. Voilà pourquoi elles sont si éloquentes dans les apologies qu'elles font du monde. Hé quoi! disent-elles, ne peut-on pas être du monde, & se sauver? Dieu n'est-il pas l'auteur de ces conditions, que l'on réprouve sous le nom de monde; & n'y-a-t'il pas une perfection pour les gens du monde, comme pour les religieux? Mais quand on leur répond qu'il n'est pas question du monde en général; qu'il s'agit d'un certain monde particulier, qui n'est point l'ouvrage de Dieu; d'un monde qui les pervertit & qui les pervertira toujours, parce que c'est un monde où règne le péché, parce que c'est un monde où le libertinage passe pour agréable & pour honnête, parce que c'est un monde dont la médilance fait tous les entretiens, parce

que c'est un monde où toutes les passions se trouvent comme dans leur centre & dans leur élément, parce que c'est un monde où l'on ne peut éviter mille écüeils auxquels la conscience ne manque pas d'échoüer: que c'est ce monde-là dont il faut qu'elles se séparent si elles veulent être à Dieu; qu'il n'y a point sur cela de tempérament à prendre, ni de ménagement à observer; que leur conversion est attachée à ce divorce: quand on leur parle ainsi, c'est encore une fois l'obstacle éternel que la grace trouve à surmonter dans ces ames mondaines, & qu'elle ne surmonte presque jamais, parce que les séparer d'un tel monde, c'est les séparer d'elles-mêmes, ce qu'elles ne veulent jamais tout de bon, quoiqu'elles le veulent toujours imparfaitement.

Est-il possible, dit-on, que je puisse vivre sans voir le monde? Que ferai-je quand je me ferai déclarée n'être plus du monde? Quelle ressource aurai-je contre l'ennui qui m'accablera dans cette séparation du monde? Quel jugement fera-t'on de moi dans le monde? Car voilà les difficultez que l'esprit du monde a coutume de former dans une ame qui traite avec Dieu de sa conversion. Et moi je dis, ames chrétiennes, que si vous aviez tant soit peu de foi, ou plutôt si vous écoutiez tant soit peu votre foi, vous rougiriez de ces sentimens. Non, non, Seigneur, diriez-vous à Dieu, ce n'est point de-là que doit dépendre ma résolution, & je raisonne en infidèle, lorsque je parle de la sorte. Que cette séparation du monde me soit difficile ou aisée, qu'elle me cause de la tristesse ou de

la

la joye, que le monde l'approuve, ou qu'il la condamne, puisqu'elle m'est nécessaire, c'est allé pour m'y soumettre. S'il m'est pénible d'être séparé du monde, j'accepterai cette peine comme une satisfaction de tous les attachemens criminels que j'ai eus au monde. Et combien de fois, ô mon Dieu, le monde même m'a-t'il causé de mortels ennuis? Est-ce un grand effort que je ferai, quand je serai prête à en souffrir autant pour vous? Le monde me condamnera; & que m'importe d'être louée ou condamnée du monde, puisque je veux sincèrement m'en séparer? Je cherche quelles seront alors mes occupations, & n'en aurai-je pas trop, pourvu que je m'attache aux devoirs de ma religion, & aux devoirs de mon état? Ces occupations ne sont-elles pas plus dignes de moi, que celles que je me faisois dans le monde, qui dissipent mon esprit sans le remplir, & qui corrompoient mon cœur sans le satisfaire?

Cependant, chrétiens, vous me demandez quelle doit être cette séparation du monde; & c'est le grand point de pratique qui me reste à vous expliquer. Je ne parle point des qualitez vicieuses & mauvaises que cette séparation peut avoir: c'est une matière qui me fourniroit mille réflexions très solides, mais qui ne seroient peut-être pas universellement goûtées. Or mon dessein est de tâcher à entrer dans vos cœurs, pour les gagner à Dieu. Il y a des séparations du monde, fausses, & il y en a de vraies. Je suppose que celle que nous embrasserons, sera telle qu'elle doit être; qu'elle sera sincère, désintéressée, & qu'elle aura Dieu pour motif.

Mais cela posé, je dis, & voici les règles qui nous regardent : je dis qu'il y a deux fortes de séparations du monde ; l'une corporelle & extérieure, l'autre de cœur & d'esprit. Je dis que pour vivre en véritable chrétien, routes deux sont nécessaires, parce que la séparation extérieure du monde n'est qu'un phantôme, si elle n'est soutenue & animée de celle de l'esprit ; & que celle de l'esprit ne peut se soutenir, ni subsister, si elle n'est aidée de l'extérieure. C'est la maxime de saint Bernard, & de tous les Pères. Il faut une séparation du cœur & de l'esprit : car en vain suis-je séparé du monde, d'habit, d'état, de demeure, de fonction & de conversation, si mon esprit & mon cœur y sont attachés. C'est par le cœur qu'il faut que je commence à m'en séparer. Or vous qui m'écoutez, chrétiens, au milieu des embarras de la vie du siècle, vous pouvez avoir cette séparation de cœur, & vous pouvez l'avoir, si vous le voulez, aussi parfaitement que les solitaires & les religieux mêmes, parce que votre cœur est entre vos mains, & que vous en pouvez disposer.

Mais ce n'est pas tout. Il faut que la séparation du cœur soit accompagnée, ou, pour mieux dire, soutenue de la séparation extérieure & corporelle : par quelle raison ? parce que, dit saint Grégoire Pape, la contagion du siècle est telle, que les hommes les plus purs, les plus saints, & les plus dégagés de l'amour du monde, ne laissent pas d'en ressentir les atteintes. Il faut donc de tems en tems les affoiblir, & en diminuer l'impression, en se retirant & se séparant extérieure-

ment du monde, & faire comme ces Consuls & ces Princes de la terre dont Job a parlé, qui jusques dans leurs palais se bâtissent des solitudes, où ils sont au milieu du monde comme s'ils n'y étoient pas: *Cum regibus & consulibus terra, qui adificant sibi solitudines.* C'est de-là qu'est venu l'usage de ces saintes retraites, qui se pratiquent aujourd'hui dans le christianisme, & qui y produisent des effets de grace si merveilleux. Que fait-on dans ces retraites? on écoute Dieu parler, on converse familièrement & paisiblement avec lui, on reçoit ses communications les plus intimes, & on y répond. Ah! mes Frères, les jours que vous passerez dans ces pieux & salutaires exercices, seront proprement vos jours; & l'on peut dire que sans ceux-là, presque tous les autres sont perdus pour vous. Ce qu'il y a de bien déplorable, c'est que nous ne les voyons pratiquer ordinairement qu'à ceux qui en ont moins de besoin. Car à qui est-ce que ces retraites sont plus nécessaires? Ce n'est pas à cet ecclésiastique, ni à ce religieux, qui mènent une vie réglée dans leur profession: c'est à cet homme d'affaires, dont la conscience est chargée de mille injustices, qu'il ne verra jamais bien que dans une retraite; c'est à cet homme de cour, qui ne pensera jamais sérieusement à son salut, si une retraite ne l'y fait penser; c'est à cette femme du monde, laquelle se trouve dans un abîme de corruption, dont il n'y a qu'une retraite qui soit capable de la tirer. C'est à ces personnes qu'il faut des retraites. Aux autres elles sont de conseil; mais à ceux-ci elles peuvent être, & sont très

Job. c. 2.

souvent d'obligation , parce que dans l'ordre naturel des graces , & dans la voye commune de la providence , elles leur deviennent un moyen unique pour se sauver.

Voilà , mes chers Auditeurs , la première idée du christianisme. Séparons-nous du monde , avant que le monde se sépare de nous , Car il faut de deux choses l'une , ou que nous nous en séparions nous-mêmes par choix & par vertu , ou que nous en soyons séparés par force & par nécessité. Or ne vaut-il pas bien mieux que cette séparation se fasse en nous par l'attrait de la grace , que d'attendre qu'elle se fasse malgré nous par la violence de la mort ? Séparons-nous du monde , tandis que nous pouvons devant Dieu nous rendre le témoignage que nous nous en séparons pour lui. Car. quel honneur faisons-nous à Dieu , quand nous nous convertissons à lui , parce que nous ne sommes plus en état de goûter le monde , ou plutôt , parce que le monde commence à ne nous plus goûter ? Quelle obligation Dieu , pour ainsi parler , nous peut-il avoir , quand nous lui donnons le reste du monde ? Quelle gloire tire-t'il de nous , quand nous nous mettons dans l'ordre , non pas par un effort que nous faisons en quittant la créature , mais par un secret désespoir de ce que la créature nous a quittez ? Séparons-nous du monde de la manière dont nous en voulons être séparés dans le jugement de Dieu ; & puisque selon saint Augustin , le jugement de Dieu , à l'égard du juste , ne sera point une punition , mais une séparation : *Non punitio , sed discretio* ; anticipons dès cette vie l'effet de

August.

ce jugement ; faisons dès maintenant ce que Dieu fera alors ; paroissions sur la terre dans le même rang où il faudra que nous paroissions , c'est-à-dire , séparez des impies & des réprouvez ; & sans différer jusqu'à la venue de Jesus-Christ ; faisons en sorte que trouvant en nous cette séparation déjà faite , il n'ait qu'à la ratifier , quand il viendra pour nous juger , séparons-nous du monde , afin que dans ce jour terrible Dieu ne nous sépare pas de ses élus. Car comme il y a , selon l'Écriture , une séparation de miséricorde & de grace , aussi y en a-t'il une de rigueur , & de justice ; & la plus forte imprécation que faisoit David contre ses ennemis , qui furent toujours les ennemis de Dieu , étoit de dire à Dieu : *Domine à paucis divide eos* : séparez-les , Seigneur , de ce petit nombre d'élus que vous avez choisis : Sur-tout , chrétiens , n'apprehendez point la séparation du monde comme un état triste & affreux. Quand elle seroit telle , vous étant d'ailleurs aussi salulaire & aussi nécessaire qu'elle l'est , vous devriez l'aimer. Mais j'ose bien dire que si vous y êtes fidèles à Dieu , Dieu vous y fera trouver des douceurs préférables à toutes les joyes & à tous les plaisirs des sens. En effet , il n'y en a point de plus heureux dans le monde , que ceux qui sont parfaitement séparés du monde : c'est ce que nous avoions tous les jours ; & il est bien étrange , que reconnoissant dans les autres ce qui doit faire notre bonheur , nous le craignons pour nous-mêmes. Cependant , mes chers Auditeurs , tel est l'enchantement de nos esprits , & le désordre où nous vivons ; tou-

Ps. 16.

jours persuadez du néant du monde, & toujours possédez de l'amour du monde, nous dégoûtant sans cesse du monde, & ne nous en détachant jamais. Quoiqu'il en soit, mes Frères, voilà le premier caractère de l'homme chrétien, d'être séparé du monde. Mais il n'en faut pas demeurer-là, & le second est d'être consacré à Dieu, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

II.
PAR-
TIE.

IL est de la sainteté de Dieu, d'être servi par des saints, comme il est de la grandeur des Rois d'être servis par des grands; & la même raison qui fait que ceux-ci, en qualité de souverains & de monarques, veulent avoir des princes pour officiers de leur maison, est celle pourquoi Dieu, en qualité de saint des saints, se fait un honneur de recevoir le culte qui lui est dû par des hommes sanctifiés, & qui portent dans eux un caractère de consécration. Tous les hommes, dit saint Grégoire Pape, sont essentiellement sujets à l'empire de Dieu; mais tous les hommes ne sont pas pour cela consacrés à Dieu. Cette consécration est l'effet d'une grace spéciale; & je dis que c'est la grace propre du christianisme. Pour approfondir cette vérité, concevez bien, s'il vous plaît, trois choses dignes de toute votre réflexion, & capables de remplir vos cœurs des plus nobles sentimens de la foi. Premièrement, l'excellence de ce que j'appelle la consécration du chrétien. En second lieu, l'obligation indispensable de sainteté, que cette consécration impose à l'homme chrétien. Et enfin la tache particulière, qui par une malheureuse né-

cessité, & en conséquence de cette consécration, se répand sur tous les péchez du chrétien. Si je vous fais bien comprendre ces trois articles, il n'y a rien, mes chers Auditeurs, que je ne doive espérer de vous.

Qu'est-ce que l'onction du baptême en vertu de laquelle nous sommes chrétiens ? c'est, dit saint Cyprien, une consécration solennelle, qui se fait de nos personnes ; mais une consécration dans laquelle il semble que Dieu a pris plaisir de rassembler toutes les richesses de sa grace, pour nous la rendre plus précieuse. Car le baptême, ajoute ce Père, nous consacre en je ne sçai combien de manières, qui doivent toutes nous inspirer un certain respect pour nous-mêmes. Il nous consacre comme Rois, il nous consacre comme Prêtres, il nous consacre comme temples de Dieu, il nous consacre comme enfans de Dieu, il nous consacre comme membres de Dieu. Ah ! mes chers Auditeurs, apprenons aujourd'hui ce que nous sommes, & confondons-nous si nous ne sommes pas ce que tant de motifs nous excitent à devenir.

Je dis que le baptême nous consacre comme Rois, & comme Prêtres ; ainsi l'Apôtre saint Pierre le déclare-t'il, lorsque parlant aux chrétiens dans sa première Epître Canonique, il leur donne tout à la fois ces deux qualitez, en les appelant sacerdoce royal : *Regale sacerdotium*. Et ainsi le disciple bien-aimé, dans l'Apocalypse, fait-il consister en partie le bien-fait de la rédemption, en ce que Jesus-Christ, qui est le souverain Rédempteur, nous a établis Rois & Prêtres de

1. Petr.

c. 2.

Apoc.
c. 1.

Dieu son Père : *Et fecisti nos Deo nostro regnare & sacerdotes.* En effet , comme chrétiens , nous ne sommes destinez à rien de moins qu'à régner ; & ce n'est point une exagération , ni une figure , de dire que dans le baptême nous sommes sacrez , pour posséder un royaume , qui est le ciel ; que nous y recevons l'investiture d'une couronne , qui est la couronne du ciel : & qu'en même-tems que la grace de ce sacrement nous est conférée , nous avons un droit légitime de prétendre à l'un des trônes que le Fils de Dieu nous a préparé dans le ciel. Comme chrétiens , nous sommes encore consacrez Prêtres du Dieu vivant : comment cela ? parce que l'onction baptismale , non-seulement donne pouvoir au chrétien ; mais lui impose l'obligation d'offrir à Dieu des sacrifices continuels ; le sacrifice de son esprit par la foi , le sacrifice de son corps par la pénitence , le sacrifice de ses biens par l'aumône , le sacrifice de sa vengeance par la charité , le sacrifice de son ambition par l'humilité ; toutes hosties , dit saint Paul , par lesquelles on se rend Dieu favorable , & sans lesquelles le christianisme n'est qu'une ombre de religion : *Talibus enim hostiis promeretur Deus.* Je dis plus : parce qu'en qualité de chrétiens , nous pouvons offrir tous les jours le plus grand de tous les sacrifices , qui est celui du Corps & du Sang de Jesus-Christ. Car tout laïques , mes Frères , que vous êtes , vous offrez réellement & conjointement avec le ministre du Seigneur , ce divin sacrifice : & de-là saint Leon conclut , que vous devez donc vous regarder comme les associez des Prêtres : *Agnos-*

Hebr.
c. 13.

Leo.

rat se, & regii generis, & officii sacerdotalis esse consortes. Or vous ne pouvez offrir ce sacrifice avec les Prêtres, sans être dans un sens, prêtres vous-mêmes. D'où il s'ensuit que le caractère de chrétien répand sur vous une partie de l'onction sacerdotale.

J'ajoute qu'en vertu de ce même caractère vous êtes consacrez à Dieu comme ses temples. Rien de plus commun dans la doctrine de saint Paul. Non, mes Frères, disoit ce grand Apôtre, ce n'est point dans des temples bâtis par les hommes, que notre Dieu fait sa demeure; mais dans ceux qu'il a bâtis lui-même: c'est-à-dire, dans nous-mêmes; car vous êtes vous-mêmes les temples du Dieu tout puissant. Or prenez garde, mes chers Auditeurs, cette qualité que nous possédons de temples de Dieu, est à parler dans la rigueur, uniquement attachée à la grace du baptême; & toute autre grace que celle du baptême, fût-elle aussi éminente que celle des Anges, ne nous communique point cette qualité? Ecoutez la raison qu'en donne Guillaume de Paris. C'est qu'à parler dans la rigueur, nous ne sommes proprement les temples de Dieu, qu'en tant que nous sommes capables de recevoir le Fils de Dieu par la participation de son Corps adorable, lorsque ce Dieu de bonté & de majesté vient habiter dans nous, & fait de nos cœurs autant de sanctuaires & de tabernacles où il réside. Or par où sommes-nous capables de le recevoir ainsi cet Homme-Dieu? par le baptême. Car quand j'aurois toute la sainteté des esprits bien-heureux, si je n'avois le caractère du baptême, je ne pourrois me présenter à la

table de Jesus-Christ, ni participer à son sacrement. C'est donc le baptême qui fait en nous comme la première consécration du temple de Dieu ; ou plutôt, c'est par le baptême & par le caractère du chrétien, que le baptême nous confère, que nous devenons les temples de Dieu.

Mais qu'est-ce que toutes ces qualitez en comparaison des titres glorieux d'enfans de Dieu & de membres de Dieu ? Car ce sont-là les termes formels & les expressions de l'Écriture. C'est de nous que saint Jean a dit, que tous ceux qui ont été unis à Jesus-Christ dans le baptême, & par le baptême, que tous ceux qui ont crû en lui & en son saint nom, ont dès-lors acquis un droit incontestable d'être appellez enfans de Dieu, comme en effet ils le sont devenus : *Quot quot autem receperunt eum, dedit eis potestatem Filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus.* C'est aux chrétiens que saint Paul disoit : vous êtes le Corps de Jesus-Christ, vous êtes ses membres : *Vos estis corpus Christi, & membra de membro.* De vouloir relever ici l'excellence de tous ces dons descendus du Père céleste, & communiquer à l'ame chrétienne, ce seroit, mes chers Auditeurs, une matière infinie, & des discours entiers n'y pourroient suffire. Passons à l'obligation de sainteté, que nous imposent de si saintes qualitez ; & tirons de-là le juste sujet de notre confusion, pour le faire en même-tems servir à notre édification.

Voilà, dis-je encore une fois, mes Frères, ce que nous sommes, & voilà les Augustes caractères, que la grace, à propor-

tion de vos états, imprime dans vous. Mais aussi quelles conséquences suivent de ces principes? Voyez quelle ferveur de charité, la charité d'un Dieu pour nous, doit allumer dans nos cœurs. Voyez à quel retour de zèle elle nous engage; par quelle intégrité de mœurs nous devons soutenir ce degré de gloire, où la grace nous a fait monter. Est-ce trop exiger de nous, que de nous obliger à être parfaits, pour remplir, non-pas l'étendue, mais en quelque sorte l'immensité de ce devoir? Enfin, tout ce que la loi chrétienne nous commande, quelque héroïque qu'il puisse être, est-il trop relevé pour des enfans de Dieu? Ah! Seigneur, s'écrioit saint Ambroise, méritons-nous de porter ce beau nom, si par une lâche conduite, nous venions à dégénérer, & à déchoir des hauts sentimens de l'esprit chrétien, dans les bassesses infinies de l'esprit du monde, & ne faut-il pas que nous renoncions pour jamais à l'honneur de vous appartenir, si nous prétendions nous borner à des vertus médiocres? C'est ainsi, mes chers Auditeurs, que le concevoient les Pères de l'Eglise; & c'est le fonds de moralité, sur lequel saint Paul établissoit les plus fortes remontrances qu'il faisoit aux chrétiens. Il ne les appelloit point autrement que du nom de saints; & quand il écrivoit aux Eglises dont le soin lui étoit commis, son Epître portoit pour inscription, aux saints de l'Eglise de Corinthe, aux saints qui sont à Ephèse: *Ecclesia Dei qua est Corinthi, vocatis sanctis*: pourquoy? parce qu'il supposoit que l'on ne pouvoit être l'un sans l'autre, & que l'essence du chrétien étant

d'être consacré à Dieu, être chrétien par profession, c'étoit être saint. De-là vient qu'il n'employoit guères d'autre motif que celui-là, pour porter les chrétiens à cette inviolable pureté du corps & de l'esprit, par où il vouloit qu'ils fussent distinguez dans le monde. Ne sçavez-vous pas, mes Frères, leur disoit-il, que par le baptême vous êtes
 1. Cor. 3. *devenus le temple de Dieu : Nescitis quia templum Dei estis ?* Or le temple de Dieu doit être saint, & quiconque profane ce temple, Dieu le perdra.

Surquoi Zénon de Vérone fait une remarque aussi solide qu'ingénieuse. Si ce temple de Dieu, dit-il, étoit dans nous parfait & achevé, comme il l'est dans les bienheureux qui sont au ciel, nous n'aurions plus besoin de travailler à notre sanctification ; mais la structure de ce temple pendant que nous vivons sur la terre, devant toujours croître, & ne se terminant jamais, c'est à nous, pour répondre aux vûes de Dieu, qui en est le premier architecte, de l'édifier continuellement. Vérité que saint Paul a si bien exprimée par ces paroles : *In quo omnis edificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino.* Car il ne dit pas que Jesus-Christ est le fondement sur lequel nous sommes bap-
 Ephes. 2. *tisés & édifiez, mais sur lequel nous bâtissons & nous édifions.* pour être un temple consacré au Seigneur. Or ce temple, encore une fois, ne peut être édifié dans nous que par la sainteté de notre vie : d'où vient qu'une vie sainte est communément appelée, vie édifiante. Et la merveille en ceci, reprend Zénon de Vérone, est de voir qu'en effet, si

nous sommes justes, le temple de Dieu se bâtit à tous momens, & se consacre dans nos personnes : *O res miranda, quotidie adificatur in nobis & consecratur domus Dei!* Il est vrai, ajoûtoit ailleurs le grand Apôtre, comme chrétiens vous participez au sacerdoce de Jesus-Christ, & au ministère des Prêtres; mais c'est pour cela même que je vous conjure de présenter à Dieu vos corps comme autant d'hosties saintes, vivantes & agréables à ses yeux. Car si les Prêtres de l'ancienne loi devoient être saints, parce qu'ils étoient députez pour offrir des pains & de l'encens, vous qui en vertu de votre vocation, offrez à Dieu des victimes incomparablement plus nobles, vous qui lui offrez tous les jours l'Agneau sans tache dans le sacrifice de l'Autel; vous qui lui devez offrir des cœurs, des volontez & des esprits, que devez-vous être, si le raisonnement de l'Ecriture est juste? *Incensum & panes offerunt, & ideo sancti erunt Deo suo.* A quoi, par rapport à vous, ce raisonnement ne s'étend-t'il pas, & quelle nécessité ne vous impose-t'il pas de mener une vie pure & dégagée de la corruption du siècle?

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui doit aujourd'hui vous animer; & si vous n'êtes pas touchés de ce que je dis, voilà ce qui doit vous faire trembler. Car un troisième & dernier article, par où je finis, c'est que les péchez des chrétiens contractent une malice particulière, qui est celle même du sacrilège, & qui les rend plus abominables devant Dieu. En effet,

qu'est-ce que le sacrilège ? c'est, disent les Théologiens, l'abus, la prophanation d'une chose consacrée à Dieu. Or tout ce qu'il y a dans moi, est consacré à Dieu par le baptême ; & tous les péchez que je commets, sont autant d'abus criminels que je fais de moi-même. Par conséquent tous mes péchez renferment une espèce de sacrilège dont je suis coupable. Mais encore de quelle nature est ce sacrilège ? ce n'est pas seulement la prophanation d'une chose consacrée à Dieu, mais unie à Dieu, mais incorporée avec Dieu, ainsi que l'est un chrétien en conséquence du baptême, & selon les principes de notre foi. Ah ! mes Frères, écrivoit saint Paul aux Corinthiens, justement indigné d'un pareil abus, seroit-il possible que j'en vinssse à cette extrémité ? Quoi ! j'arracherois les membres de Jesus-Christ, pour en faire les membres d'une prostituée : ce sont les propres expressions de l'Apôtre :

2. Cor.
6. 6.

Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis. Quoi ! je corromprois un cœur qui doit être la demeure de mon Dieu, je l'infesterois du poison le plus mortel, je le souillerois de toutes les iniquitez ?

C'est cependant, mes chers Auditeurs, ce que nous faisons en nous abandonnant au péché : jusques-là que quelques Théologiens, portant trop loin le sens & la force des paroles de l'Apôtre, ont douté si l'on ne pouvoit pas dire que Jesus-Christ, tout impeccable qu'il est en lui-même, devenoit pécheur dans les chré-

tiens ; & cela autant de fois, qu'ils commettoient de péchez. Je sçais que l'Eglise a rejezté cette manière de parler, si injurieuse à la sainteté d'un Homme-Dieu, & qu'elle l'a même traitée d'hérésie : mais cette hérésie, & cette manière de parler, ne laisse pas d'être fondée sur une vérité certaine, sçavoir, que toutes les fois que nous péchons, ce sont les frères & les membres de Jesus-Christ qui péchent : *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis.*

Ce ne sont point là des exagérations de la chair, ni ce n'en est point une d'ajouter, en déplorant la triste décadence du Christianisme, que rien néanmoins n'y est plus ordinaire que le péché. Quand Dieu, dans les premiers âges du monde vit la corruption générale où toute la terre étoit tombée, il se repentit, selon le langage de l'Ecriture, d'avoir créé l'homme : *Pœnitet me fecisse eos.* La vûe de tant de désordres qu'il découvrit, lui fit regarder avec horreur son propre ouvrage, & l'excita à le détruire : *Delebo hominem quem creavi.* Car il ne pût souffrir qu'une créature formée à sa ressemblance, & enrichie de ses dons, défigurât ainsi son image par de honteux excès, & par ses débordemens : *Omnis quippe caro corruperat viam suam.*

Hé, mes Frères, ces premiers hommes étoient-ils plus vicieux que nous, & dans leurs vices étoient-ils aussi criminels ? Prenez garde : étoient-ils engagés en de plus mortelles habitudes ? étoient-ils dominez par de plus sensuelles passions ? étoient-ils sujets

Genes.

c. 5.

Ibid.

Ibid.

à de plus grossières & de plus sales voluptez ? Voyoit-on parmi eux plus d'injustices, plus d'inimitiez, plus de vengeances, plus de perfidies, plus de déréglemens & plus de débauches ? Mais en tout cela & en toute autre chose, étoient-ils d'ailleurs aussi criminels que nous ? Avoient-ils avec Jesus-Christ la même liaison ? s'étoit-il montré à leurs yeux sous la même chair ? avoit-il contracté avec eux la même union par la même grace & les mêmes sacremens ? En un mot, étoit-ce des chrétiens comme nous ? & n'est-ce pas une conclusion bien solide & bien vraie, que celle de Tertullien, & de tous les Pères après-lui, que dans la loi nouvelle, dans cette loi qui nous lie si étroitement à Dieu, qui nous dévouë si spécialement à Dieu, qui nous donne avec Dieu une communication si intime, & nous fait en quelque sorte participer à la nature même de Dieu, si nous sommes pécheurs, notre péché nous rend beaucoup plus condamnables au tribunal de Dieu, & plus redevables à sa justice ?

Qu'avons-nous donc à craindre ? Plaise au ciel de détourner l'effet d'une si terrible menace, & puissions-nous le prévenir ! c'est que Dieu, selon les mêmes termes de l'Écriture, ne vienne à se repentir, de ce qu'il a fait pour nous, en nous honorant d'un si saint & si glorieux caractère : *Pœnitet me fecisse*. C'est qu'il ne détruise enfin cette Eglise qu'il a rachetée de son sang, & animée de son esprit : *Delebo de terrâ*. Que dis-je, mes chers Auditeurs ? il ne la détruira

jamais, & cette Eglise subsistera toujours, parce qu'elle est bâtie sur la pierre ferme. Mais Dieu content de se réserver quelques ames fidèles, détruira tant d'indignes sujets qui la désolent, au lieu de l'édifier. Il les retranchera de son Royaume comme autant de scandales, & il le transportera à des nations étrangères. Il conservera le christianisme, mais il réprouvera des millions de chrétiens. Il permettra que le flambeau de la foi s'éteigne parmi nous : hélas ! n'a-t'il pas déjà commencé à le permettre, & tandis que la lumière de l'Evangile se répand sur des peuples ensevelis dans les ombres de la mort, ne voyons-nous pas tous les jours des esprits s'obscurcir & tomber peu à peu dans les plus épaisses ténèbres de l'incrédulité ? Car voilà l'affreux châtement qu'ils s'attirent de la part de Dieu ; & le moyen qu'une foi toute sainte & toute sanctifiante pût se maintenir dans la licence du siècle, & compatir avec des mœurs toutes perverses ! *Omnis quippe caro corruperat viam suam.* Que nous reste-t'il autre chose, ô mon Dieu, que d'avoir recours à votre infinie miséricorde, & de vous fléchir par un retour prompt & sincère dans les voyes d'une foi pure & agissante ? Tout coupables que nous sommes, ce sont toujours vos enfans qui vous reclament comme leur père, ce sont toujours les membres de votre Fils adorable, puisque ce sont toujours des chrétiens. Si nous n'avons plus qu'une foible lueur pour guider nos pas, elle peut croître avec l'assistance de votre grace & se fortifier. Ne souffrez pas, Seigneur, que cette dernière

66 SUR LE CARACTERE DU CHRE'TIEN.
ressource nous soit enlevée. Toute autre ven-
geance qu'il vous plaira d'exercer sur nous,
nous l'avons méritée, & nous l'acceptons.
Mais, mon Dieu, soutenez notre foi, aug-
mentez notre foi, vivifiez notre foi, pour
la couronner dans l'éternité bienheureuse
où nous conduise, &c.



S E R M O N

P O U R L E

DIX-HUITIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECOSTE.

Sur la Rechute dans le péché.

Et videns Jesus fidem illorum, dixit paralytico : confide, Fili ; remittuntur tibi peccata tua.

Jesus voyant leur foi, dit au paralytique : mon fils, prenez confiance ; vos péchez vous sont remis. En saint Matth. ch. 9.

IL n'est point de mal plus pernicieux à l'homme que le péché, & si ce fut une grace que le Sauveur du monde fit à ce malade de notre Evangile, de lui donner la santé du corps, & de le guérir de sa paralysie, ce fut encore une faveur tout autrement précieuse & mille fois plus estimable, de lui donner la santé de l'ame, & de lui accorder la rémission de ses péchez. Tel est, mes chers Auditeurs, l'avantage que nous recevons nous-mêmes dans le Sacrement de la pénitence, & que nous ne pouvons conserver avec trop de soin. En vain le paralytique

Matth.
c. 9.

perclus de tous ses membres, se fût-il trouvé tout à coup, par un miracle de la vertu divine, en état d'agir. Envain eût-il entendu de la bouche de Jésus-Christ cette parole toute puissante : *Surge & ambula*, levez-vous, & marchez; si par une rechûte aussi prompte que l'avoit été sa guérison, il eût perdu tout de nouveau le mouvement, & qu'il fût retombé dans sa première infirmité. Disons mieux, chrétiens, & ne sortons point de notre sujet. Envain ses péchez lui eussent-ils été pardonnez, si la passion, reprenant bientôt un nouvel empire sur son cœur, l'eût rengagé dans ses mêmes habitudes; & envain eût-il été reconcilié dans un moment avec Dieu, s'il fût au bout de quelques jours rentré dans ses voyes criminelles, & qu'il se fût rendu plus que jamais ennemi de Dieu. C'est pour cela que le Sauveur, après avoir guéri auprès de la piscine cet autre paralytique dont il est parlé dans l'Evangile de saint Jean, l'avertit expressément de ne pécher plus, & de ne pas retourner à ses désordres passez, de peur qu'il ne s'attirât de la part du ciel un châtement encore plus rigoureux que celui qu'il avoit déjà ressenti, *Ecce sanus factus es : jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat*. Souffrez donc, mes chers Auditeurs, que je vous fasse aujourd'hui la même leçon : & comme le Concile de Trente, parmi les caractères de la vraye pénitence, par où nous obtenons le pardon de nos péchez, nous marque la fermeté & la persévérance du pécheur pénitent, permettez-moi de vous entretenir d'une matière que je n'ai point encore traitée jusqu'à présent dans

Joan.
c. 9.

cette chaire , & qui demande tout mon zèle & toute votre attention : c'est la rechute dans le péché. Je veux vous faire voir ce qu'on doit penser de ces conversions suivies de rechutes ordinaires & habituelles. Le sujet est terrible ; & s'il est vrai , dans le sentiment de saint Augustin , qu'on ne doit pas se réjoûir , ni même entendre parler des grâces que Dieu nous fait , sans avoir au même tems le cœur rempli d'une crainte salutaire , selon le mot du prophète : *Exultate ei cum tremore* : à combien plus forte raison devons-nous trembler au récit des tristes malheurs que j'ai à vous représenter dans ce discours , après que nous aurons imploré l'assistance du Saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

Ps. 24

LES Théologiens distinguent divers états de péché & de grace ; mais de tous ces états , il n'y en a que deux plus communs en cette vie présente où nous sommes : l'un est de se relever de la chute du péché par la grâce de la pénitence , & l'autre de déchoir de la grâce de la pénitence par la rechute dans le péché. Or le premier état , dit saint Grégoire , fait sur la terre notre véritable bonheur , & nous donne quelque communication de tous les autres états de sainteté. Car la pénitence nous remet absolument dans l'état de la grâce pour pouvoir ne plus pécher. Elle nous rétablit dans les plus beaux droits de la grâce , comme si nous n'avions jamais péché. Elle nous tient lieu , tant qu'elle subsiste en nous , d'une grâce confirmée , pour nous préserver du péché ; & elle nous fait

mériter l'état de la gloire, où nous ne pourrions plus pécher. De-là il s'ensuit, par un raisonnement tout contraire, que le second état, qui est celui de la rechute dans le péché, doit être pour l'homme le plus grand de tous les malheurs, puisqu'il détruit tous ces avantages de la pénitence, que nous pouvons encore réduire sur tout à deux : sçavoir, par rapport au passé, d'effacer les péchez commis, & par rapport à l'avenir, de nous fortifier pour ne les plus commettre. Car remarquez bien, s'il vous plaît, deux propositions que j'avance. Je dis que la rechute ordinaire & habituelle dans le péché, rend la pénitence passée infiniment suspecte : & j'ajoute que la même rechute dans le péché, rend la pénitence à venir, non seulement difficile, mais selon le langage de l'Ecriture & des Pères de l'Eglise, moralement impossible. Que fait donc le pécheur de rechute ? deux choses. Il nous donne lieu de douter si sa pénitence passée a été sincère & véritable, c'est la première partie : & il se jette dans une extrême difficulté, pour ne pas dire dans une espèce d'impossibilité de retourner jamais à Dieu par une nouvelle & solide pénitence, c'est la seconde partie. De sorte qu'il ne peut raisonnablement, ni s'assurer du passé, ni compter sur l'avenir. En deux mots, rechute dans le péché, marque d'une fausse pénitence à l'égard du passé, obstacle à la vraie pénitence dans l'avenir, voilà de quoi je vais vous convaincre, si vous voulez m'écouter avec attention.

Quelque rigoureuse que nous paroisse l'exactitude de la loi, quand il s'agit du renoncement au péché, que demande la véritable pénitence, je n'ai garde, chrétiens, de condamner absolument ni universellement la pénitence, quoique douteuse, d'un pécheur qui se rend à foi-même le témoignage de la faire, ou de l'avoir faite de bonne foi. C'est à Dieu seul qu'il appartient d'en porter un semblable jugement. Comme il n'est pas, dit saint Augustin, au pouvoir des ministres de Jesus-Christ, de donner aux pécheurs qu'ils reconcilient, & dont ils délient les consciences, une entière sûreté, (car c'est ainsi que parloit ce saint Docteur : *Pœnitentiam damus, securitatem dare non possumus*) aussi ne peuvent-ils ôter aux pécheurs reconciliez & absous par leur ministère, la confiance qu'ils ont, bien ou mal fondée, que leurs péchez leur sont remis, & que leur pénitence a trouvé grace devant Dieu. Car le Prêtre, quoique lieutenant de Dieu & dispensateur du sacrement de la pénitence, ne peut répondre avec certitude, ni de sa validité, ni de sa nullité. Il n'y a que Dieu qui sçache infailliblement si notre pénitence a eu la juste mesure qu'elle a dû avoir pour être légitime & recevable, comme après Dieu, il n'y a que nous mêmes qui puissions être sûrs qu'elle ne l'a pas eüe. Et la raison de cette différence est, que pour sçavoir si la pénitence a été parfaite & solide, il en faut juger par les deux principes dont elle dépend, qui sont la grace & la volonté de l'homme. Or l'un & l'autre ensemble n'est

connu que de Dieu. Au lieu que pour connoître si elle a été vaine & défœctueuse, il fuffit que le pécheur soit convaincu de sa propre indisposition, & de son infidélité. Or il en peut être convaincu aussi-bien que Dieu. Mais hors Dieu & le pécheur même, nul n'a droit de conclure positivement, que la pénitence faite par un homme du monde, quelque indigne qu'elle ait été en apparence, le soit en effet : pourquoi ? parce que nul n'en peut avoir des preuves évidentes & incontestables. Il est vrai, chrétiens : mais au défaut de l'évidence, du moins on peut en avoir des conjectures ; & ces conjectures peuvent être si fortes, qu'elles donnent lieu à une raisonnable présomption ; & cette présomption peut aller jusqu'à autoriser le jugement, que le prêtre, ministre de Dieu, porte de la pénitence de certains pécheurs, la tenant pour suspecte, & la rejettant comme telle, quand il est obligé par son ministère d'en faire le discernement. Car c'est ce qui se pratique tous les jours, selon l'esprit & selon les loix de la discipline de l'Eglise. Or entre toutes les conjonctures qui peuvent & qui doivent faire douter de la pénitence d'un pécheur, celle qui paroît la moins équivoque, & à laquelle je m'arrête, comme étant la plus convaincante, & en même tems la plus sensible, c'est la prompte rechute dans le péché, dont la pénitence de certains hommes du siècle a coutume d'être suivie : & voici, mes chers Auditeurs, la démonstration que je vous en donne, raisonnant ainsi avec vous-mêmes.

Vous vous acquittez, dites - vous, (je parle

parle à un pécheur de ce caractère, dont le concevoit l'Apôtre S. Jacques, lequel ayant le cœur partagé entre Dieu & le monde, devient inconstant dans ses voyes, c'est-à-dire, inconstant dans sa pénitence & sa conversion : *Viri duplex animo, inconstans est in viis suis,*) vous vous êtes acquitté du devoir de votre religion, & le ministre du Seigneur comptant sur vos dispositions intérieures, vous a dit comme J. C. dit à Magdelaine: vos péchés vous sont pardonnés; allez en paix. Voilà sur quoi vous avez fondé le prétendu repos de votre conscience; & à Dieu ne plaise qu'indiscrettement aujourd'hui j'entreprenne de le troubler. Mais prenez garde, s'il vous plaît, à ce qui en doit être l'épreuve, & par où vous devez vous en assurer. Si votre pénitence est telle que vous la supposez, deux choses se sont passées entre Dieu & vous, je dis deux choses inséparables du sacrement de pénitence; l'une de votre part, & c'est que vous vous êtes engagé à Dieu par une protestation sincère de ne plus retomber dans le péché, qui vous avoit attiré sa disgrâce, L'autre de la part de Dieu, qui s'est engagé à vous réciproquement, & vous a promis des secours de grâces pour vous fortifier contre la rechute dans le péché. Ainsi le Concile de trente le déclare-t'il. Car c'est une vérité même de la foi, que tout sacrement qui opère sans obstacle, outre la vertu qu'il a de sanctifier les âmes, leur communique encore des grâces spéciales pour la fin qui lui est propre. Or le sacrement de la pénitence n'a point de fin qui lui soit plus propre, que celle de préserver l'homme de la rechute dans le péché.

Il est donc question de sçavoir, si lorsqu'un chrétien, sans faire paroître aucun amandement de vie, retombe aisément, promptement & communément dans les mêmes désordres, on peut croire avec raison, qu'il ait reçu ces graces particulières, & qu'il ait eu cette volonté sincère & efficace de renoncer à son péché. Or je prétends, que ni l'un ni l'autre n'est vrai-semblable. Et parce que de ces deux choses, l'une est néanmoins la partie la plus essentielle du sacrement de pénitence, sçavoir, le propos de persévérer & de ne plus retomber; & que l'autre en est le fruit principal, sçavoir, l'augmentation de certains secours ausquels l'ame justifiée acquiert même une espèce de droit: n'en voyant aucune marque dans un pécheur, sujet à ces promptes rechutes, j'ai lieu d'entrer en doute que sa pénitence ait eu les qualités requises pour le justifier devant Dieu; ou plutôt, j'ai lieu de craindre que sa pénitence n'ait été fausse & réprouvée de Dieu. Voilà le fondement & la preuve de ma première proposition. Permettez-moi de vous la développer; & pour cela, sans parler de ces graces auxiliaires, que Dieu, en conséquence du sacrement, ne manqueroit pas d'accorder à l'homme, si l'homme véritablement converti se mettoit en état de les recevoir; (la conviction du point que j'établis, en seroit encore plus forte, mais peut-être seroit-elle pour vous moins sensible & moins capable de vous toucher :) arrêtons-nous à la seule volonté du pécheur, que tous les Théologiens conviennent être la substance même, & le fonds de la pénitence. En

vérité, mes chers Auditeurs, est-il croyable qu'un homme ait eû une volonté déterminée & absoluë de renoncer à son péché; & qu'immédiatement après, lâchement & sans résistance, le péché se représentant à lui, il y succombe tout de nouveau? Ah! disoit saint Bernard, il n'est rien de plus fort que notre volonté, dès qu'elle est bien d'accord avec elle-même. Tout lui cède, & tout lui obéit. Il n'y a point de difficulté qu'elle n'applanisse, ni d'opposition qu'elle ne surmonte; & ce qui paroîtroit d'ailleurs impossible, lui devient aisé, quand elle l'entreprend de bonne foi. Or cela est vrai, particulièrement au regard du péché: car quelque corruption qu'il y ait en nous, après-tout nous ne péchons que parce que nous le voulons; & si nous ne le voulons pas, il est constant & indubitable que nous ne péchons pas. De sorte que notre volonté conserve encore à cet égard une espèce de souveraineté sur elle-même, & participe en quelque façon à la toute-puissance de Dieu, puisqu'en matière de péché elle ne fait absolument que ce qu'elle veut faire, & qu'elle n'a qu'à ne le vouloir pas faire, pour pouvoir ne le pas faire. J'ai donc tout sujet de penser, qu'en effet elle n'a pas voulu résister au péché, & y renoncer, quand je vois dans la suite qu'elle n'y résiste nullement, & n'y renonce point du tout. C'est le raisonnement de saint Bernard, bien éloigné du pélaganisme, puisqu'il suppose toujours la grace de Jesus-Christ, & très facile à concilier avec ce que saint Paul disoit de lui-même, quand il se plaignoit de faire souvent le mal qu'il ne

Rem. vouloit pas: *Sed quod nolo malum, hoc ago* parce que S. Paul entendoit par là les mouvemens involontaires du cœur: au lieu que S. Bernard parle des consentemens libres donnez au péché.

De même, remarque Tertullien, où il s'agit d'exécuter des choses promises à Dieu en se convertissant à lui, c'est un abus de dire: je le voulois, mais je ne l'ai pas fait, *Vani- loquium est dicere, volui, nec tamen feci*: car ou vous ne l'avez voulu qu'à demi, répond ce grand homme, & cette demie-volonté ne suffisoit pas pour la pénitence; ou vous l'avez voulu pleinement & efficacement, & alors il étoit naturel que vous en vinssiez à

Idem. l'exécution: *Alioquin aut perficere debebas, quod voluisti, aut non velle quod non perfecisti.* En effet, mon Frère, ajoutoit-il, s'il étoit vrai que vous l'eussiez bien voulu, pourquoi cette volonté si agissante en toute autre chose, n'auroit-elle rien produit dans un sujet si important? pourquoi en vûë d'une rechute aussi mortelle que l'étoit celle que vous aviez à craindre, n'auriez-vous fait aucun effort, ni remporté aucune victoire? pourquoi n'auriez-vous pas fui le danger? pourquoi ne vous feriez-vous pas interdit cette société, cet entretien, ces divertissemens que vous sçaviez devoir être pour vous des occasions prochaines? Vous n'avez rien fait de tout cela, & dès le premier piège que le démon vous a tendu, après quelques légers remords que votre conscience a étouffez, vous avez suivi l'attrait & le charme de la tentation; & vous voulez que je croye que vous avez eu ce propos sincère & véritable de la pénitence? Mais moi j'aime mieux, pour l'honneur de

la pénitence, & pour l'intérêt de Dieu & de sa grace, présumer que vous vous trompez, & que vous ne vous êtes pas bien connu vous-même. C'est la conclusion de Tertullien, qui me paroît très juste & très solide.

A cela, Chrétiens, on peut opposer trois choses auxquelles il est important que je réponde, parce qu'en vous détrompant d'autant d'erreurs, elles serviront à vous confirmer dans la vérité que je vous prêche. Car on me dira : ne peut-il pas arriver, que sans avoir menti au Saint Esprit, j'aye été inconstant & fragile ; & que ma volonté ayant eu dans le moment qu'elle a suivi l'impression de la grace, tout ce qui étoit nécessaire pour une parfaite conversion, par un retour malheureux, elle se soit ensuite pervertie, jusqu'à commettre le péché qu'elle venoit sincèrement de détester ? Oûi, j'avoüe avec saint Thomas, que ce changement est possible, & qu'il peut arriver. Mais en même-tems je dis que quand les rechutes dans le péché sont subites & fréquentes, il n'y a nulle vray-semblance que ce changement arrive en effet : pourquoi ? en voici la raison, qui est sans réplique. Parce que dans tout le reste de votre conduite, quelque foible que vous vous supposiez, on ne voit point de ces légèretés, ni de ces inconstances si surprenantes. Au contraire, lorsqu'en d'autres matières que celle-ci, vous formez des résolutions, pour peu qu'il y entre de votre intérêt, vous les soutenez avec fermeté, & vous les poursuivez avec ardeur. Si c'est une entreprise où votre honneur soit engagé & dont dépende votre fortune, vous ne sçavez ce que c'est

que d'en désister, & l'on ne s'apperçoit point de cette pitoyable facilité à vous relâcher dans l'accomplissement de ce qui a une fois piqué votre ambition & votre convoitise. Or pourquoi voudriez-vous que dans le seul point qui touche la pénitence, on vous crût léger & changeant; & que l'on vous fit ce tort à vous-même, de s'imaginer qu'ayant pour tous les autres intérêts du monde une conduite égale & uniforme, vous n'eussiez ces inégalitez d'esprit, que quand il s'agit d'être fidele à Dieu? N'est-il pas bien plus court de dire, que ce n'est point inégalité, & qu'il n'y a point eû de changement dans vous; c'est-à-dire, que votre volonté a toujours été la même, toujours inefficace pour le bien, toujours secrètement attachée au mal, & par conséquent toujours vaine & inutile pour la pénitence. Voilà le sentiment que j'en ai; & si vous vous faites justice, il est difficile que ce ne soit pas le vôtre. Et ce qui me le persuade encore davantage, c'est que bien souvent vous retombez dans votre péché, sans qu'aucun prétexte nouveau puisse au moins colorer votre rechute; je veux dire, sans que les occasions aient été plus dangereuses, & les tentations plus violentes. Or il n'est pas naturel, que la situation de la volonté change, tandis que l'état des choses ne change point; sur tout quand il s'agit d'une volonté sérieuse, prudente, éclairée, telle qu'auroit dû être la vôtre, si votre pénitence eût été du caractère que Dieu l'exige, pour la remission du péché, & la justification du pécheur.

Autre difficulté. Nous sommes foibles, &

cette volonté, quoique sincère de la vraie pénitence, est combattuë dans nous par de puissants ennemis, qui sont nos passions. Je le sçais, chrétiens, & si vous voulez, je conviens même de toute la violence du combat. Mais je sçais aussi que l'un des artifices de notre amour propre est de nous figurer ces ennemis bien plus puissants qu'ils ne le sont, pour avoir droit de s'en laisser vaincre avec moins de honte. Ou plutôt, je sçais que l'un des effets de la corruption de notre volonté est d'être elle-même d'intelligence avec ces prétendus ennemis, parce que dans le fond nous ne les regardons pas comme ennemis, & que nous voulons bien en être vaincus. Car voilà notre désordre, mes Frères, disoit saint Jérôme. Bien loin de nous confondre de notre foiblesse, nous en tirons avantage contre Dieu même: c'est-à-dire, que bien loin de nous en humilier, nous la faisons servir de voile aux vaines & frivoles excuses que nous cherchons dans nos péchez; & ce qui est en nous lâcheté, malice, infidélité, nous l'imputons à une fausse & chimérique nécessité: *Omnes vitis nostris favemus, & quod propria fecimus voluntate, hoc ad natura referimus necessitatem.* Reproche que Tertullien se faisoit encore à soi-même. Nous avons, disoit-il, une chair terrestre & animale qui nous porte au péché; mais nous avons en récompense une ame toute spirituelle & toute céleste qui nous élève à Dieu. Pourquoi donc nous excuser toujours par ce qu'il y a dans nous de fragile, sans considérer jamais les forces de la nature & de la grace, de la raison & de la loi, de la con-

80 SUR LA RECHUTE

science & de la religion, dont nous avons été pourvus : *Cur ergo ad excusationem pro-*
mores, que in nobis infirma sunt, opponimus ;
Et qua fortia sunt, non memoramus ? Mais je
 veux que ces passions dont nous avons à sou-
 tenir les attaques, soient pour nous d'aussi vé-
 ritables & d'aussi formidables ennemis, que
 nous le pensons : ce que je sçais de plus, c'est
 que si la promesse que nous avons faite à
 Dieu, de persévérer dans l'obéissance de sa
 loi, étoit sincère, elle a dû être plus forte
 que ces prétendus ennemis ; que sa plus es-
 sentielle propriété a été de les pouvoir sur-
 monter ; & que si d'elle-même elle n'a pas
 eu cette vertu, dès-là ce n'étoit plus une vraie
 pénitence que la nôtre. Or comment me per-
 suadera-t-on qu'elle a eu cette vertu, tandis
 qu'il ne m'en paroît rien, & que je vois un
 pécheur après la pénitence, aussi esclave de sa
 passion, aussi déréglé dans sa vie, aussi li-
 cencieux dans ses paroles, aussi emporté dans
 ses actions, qu'il l'étoit auparavant ? C'est ce
 que j'aurai toujours peine à comprendre. Car
 pour vous en expliquer tout le mystère, ce
 que j'appelle le propos de la pénitence, n'est
 point de ces simples desirs dont parle l'Ecrite-
 ture, que l'âme conçoit, mais qu'elle n'a
 pas la force de mettre au jour. C'est une vo-
 lonté surnaturelle, mais d'un ordre si supé-
 rieur à toutes celles dont l'homme est capa-
 ble, qu'il n'y en a aucune avec laquelle elle
 puisse être mise en comparaison. Une volon-
 té qui doit avoir Dieu pour objet, qui nous
 doit faire haïr le péché souverainement, &
 dont le moindre des motifs, dans les prin-
 cipes de la Théologie, est la crainte de cette

justice éternelle, si terrible pour les ennemis de Dieu. Voilà ses qualitez, sans lesquelles la foi nous apprend, que la pénitence est non-seulement imparfaite, mais absolument nulle. Or peut-on juger que ce propos ait eü dans nous toutes ces qualitez, lorsqu'au préjudice du pacte que nous avons fait avec Dieu en retournant à lui, & nous obligeant à demeurer ferme dans l'état de la grace, nous venons tout à coup à l'abandonner, & que la vüë de la créature nous fait oublier nos plus fortes résolutions, & nos plus indispensables devoirs ?

Permettez-moi de juger de vous par vous-mêmes, & pour vous faire toucher au doigt la plus décisive de toutes les vérités, voyons de quelle manière vous en usez tous les jours dans des sujets bien moindres que celui-ci ; mais où l'on ne peut douter que vous ne vouliez efficacement les choses. Vous sortez d'une maladie, & vous craignez une rechute ; que ne faites-vous point pour la prévenir ? A quoi ne vous réduisez-vous point ? De quoi ne vous abstenez-vous point ? Quelle obéissance ne rendez-vous point à un homme qui vous traite ? Quel assujettissement au régime qu'il lui plaît de vous prescrire ? cela passe l'exacritude, & va jusqu'à la superstition. Vous jeünez, vous vous mortifiez, vous gardez le silence & la retraite, vous vous retranchez ce qu'il y a pour vous de plus agréable & de plus délicieux dans la vie. Les compagnies, les jeux, les spectacles, tout cela ne vous est plus rien ; pour-quoi ? parce que votre santé, qu'il faut rétablir, vous est plus chère que tout cela, &

qu'à quelque prix que ce soit, vous avez résolu de la conserver. De vous dire, qu'il est indigne que vous en fassiez moins pour éviter la rechute dans un péché, qui cause la mort à votre ame, c'est ce que l'on vous a dit cent fois. Mais je vous dis aujourd'hui quelque chose de plus : & quoi ! Admirable principe de religion ! C'est que si le propos que vous avez fait d'éviter la rechute dans votre péché, n'est encore plus efficace que ce désir naturel de conserver votre santé (je ne dis pas plus vis ni plus sensible, mais plus solide & plus fort) il est de la foi que votre pénitence n'est de nul prix : & pourquoi ? Ah ! mes chers Auditeurs, appliquez-vous à ceci. Parce qu'il est de la foi que le propos de la pénitence doit l'emporter sur tous les désirs & toutes les craintes dont la volonté peut être naturellement touchée, & que s'il y avoit dans notre cœur une seule crainte & un seul désir, qui égalât ou qui surpassât ce propos, ce ne seroit plus le propos de cette pénitence salutaire qui doit sauver le pécheur. Voilà une grande vérité ; & la raison qu'en donnent les Pères, est que la pénitence qui nous justifie, doit nous faire haïr le péché aussi parfaitement que nous aimons Dieu, & que nous le craignons. Or pour satisfaire en rigueur à l'obligation de la loi, il ne suffit pas d'aimer Dieu, & de le craindre : il faut l'aimer & le craindre souverainement, c'est-à-dire, par dessus toutes choses. De même, pour remplir la mesure de la contrition, il ne suffit pas de haïr, & de détester le péché : il faut le haïr & le détester par dessus tous les maux du monde ; & si la haine que nous en concevons, ne va jusques-

là, envain prétendons-nous que Dieu l'agrée, & qu'il s'en tienne satisfait. Or suivant cette règle, vous, chrétiens, dont la pénitence n'est suivie que d'inconstance & d'infidélité, oseriez-vous dire, que dans ce moment où vous avez confessé à Dieu votre péché, vous étiez, plus résolu de ne le plus commettre, que vous ne le seriez aujourd'hui de vous préserver d'une maladie qui vous conduiroit à la mort : & si par la connoissance que vous avez de vous mêmes, vous n'oseriez vous rendre ce témoignage, puis-je espérer que votre pénitence ait trouvé grace devant Dieu ? Voilà ce qui me fait trembler pour vous. Vous dites que la passion qui vous domine & qui vous entraîne dans le péché, est une passion bien plus violente, que toutes celles qui s'opposeroient au désir naturel de la conservation de votre vie. Abus, chrétiens : nous nous flattons encore sur cela. Car pour vous montrer que ce n'est point là le principe de vos rechutes, c'est qu'avec des motifs purement humains, & par conséquent bien inférieurs à celui de la pénitence, il m'est évident que vous renoncerez à cette passion, & que vous en seriez le maître. En effet, supposez de tous les péchez, celui dont l'habitude vous paroît plus insurmontable, & je vous fournirai cent raisons d'intérêt, d'honneur, pour lesquelles vous la surmonterez. Par exemple, mon cher Auditeur, si vous étiez sûr que la rechute dans ce péché fera la ruine de votre fortune, qu'il vous en coûtera la disgrâce de votre Prince, & qu'il n'y aura plus de ressource pour vous, ni de retour. Si vous,

Femme mondaine , étiez convaincuë , que le désordre de votre conduite de viendra public; que vous en essuyerez toute la honte ; que celui auquel vous affectez tant de le cacher , le connoitra , & que vous serez exposée aux fureurs de sa jalousie , & aux emportemens de sa vengeance , quelque fragile que vous soyez , il n'en faudroit pas davantage pour vous tenir dans le devoir. Ce motif suffiroit donc pour arrêter le cours de votre passion ; & vous dites que malgré le motif de la pénitence , le torrent de cette passion vous emporte. Que dois-je inférer de-là ? Dois-je conclure , que le motif de la pénitence est de soi moins puissant que celui d'un respect humain ? non : car ce seroit une erreur injurieuse à Dieu. Ce que je dois conclure , c'est que vrai-semblablement vous n'avez point senti la vertu du motif de la pénitence , & qu'il n'a point agi sur votre cœur ; je veux dire , que vous n'avez point détesté le péché dans la vue d'un Dieu, ou souverainement aimable, ou souverainement redoutable ; & par une suite nécessaire, que votre pénitence a été du nombre de celles que Dieu rejette. Voilà ce que je conclus , & cette conséquence est conforme aux maximes les plus incontestables de la Religion.

Troisième & dernière objection que j'ai à résoudre. Ces pécheurs sujets aux rechutes , ne laissent pas de s'humilier devant Dieu , d'être touchés du sentiment de leur misère , d'en former des regrets & des repentirs , de gémir & de verser des larmes. Or qu'est-ce que tout cela , sinon autant d'actes de pénitence ? Faux principe , répond le Chancelier

Gerfon traitant cette matière. Tout cela n'est point nécessairement ce que nous appellons actes de pénitence. Et quoi donc ? des graces de pénitence, si vous voulez, & des desirs ; mais rarement des fruits & des actes. Car il faut bien distinguer ici quatre choses : les graces de la pénitence, les desirs de la pénitence, les actes de la pénitence, & les fruits de la pénitence. Les graces de la pénitence sont les dispositions saintes, par où Dieu nous sollicite de renoncer au péché. Les desirs de la pénitence sont comme les premiers essais, que fait notre cœur pour se dégager du péché. Les actes de la pénitence sont le renoncement effectif & actuel au péché. Et les fruits de la pénitence sont les satisfactions, que nous offrons à Dieu pour le péché. Un pécheur de rechute peut bien avoir eû les graces & les desirs de la pénitence : mais il n'est guères croyable qu'il ait eû les fruits & les actes de la pénitence, tandis qu'il persévère dans ses déréglemens. Je m'explique. Il a eû les graces de la pénitence, quand il a versé des larmes de douleur. Car cette douleur étoit une grace intérieure que Dieu produisoit en lui, mais qui pour cela ne détruisoit pas encore dans son ame la volonté du péché : pourquoi ? parce que, comme dit saint Grégoire Pape, souvent les pécheurs sont inutilement touchez de l'amour du bien, de même que les justes sont innocemment émus des tentations du mal : *Quia sic plerùmque mali inutiliter compunguntur ad justitiam, sicut innocenter justis tentantur ad culpam.* Et comme la simple tentation ne rend pas la volonté du juste, criminelle,

aussi la seule grace de la pénitence ne sanctifie-t-elle pas la volonté du pécheur. Mais que fait le pécheur ? Voici ce qui le séduit. Il confond les graces de la pénitence avec les effets de la pénitence, & il s'attribuë ce que Dieu fait pour lui, comme si c'étoit lui-même qui le fit pour Dieu. Aveuglement le plus pernicieux, dit S. Bernard, lorsque par une espèce d'usurpation, ce qui est de Dieu dans nous, nous nous l'imputons à nous-mêmes, prenant ses lumières pour nos pensées, & ses opérations divines pour nos coopérations ;

Bern. *Quando quod Dei est in nobis, da nus nobis, putantes illius visitationem esse nostram cogitationem.* Or c'est ce que font ordinairement les pécheurs esclaves de la concupiscence & du démon ; & quelle preuve en ai-je ? point d'autre que celle que j'ai apportée de saint Grégoire. Car si je vois, dit ce grand Pape, un chrétien agité de tentations fâcheuses, ne commettre jamais le mal auquel il se sent porté, je puis présumer en sa faveur, qu'il n'en a eu que les premiers sentimens, sans y donner nul consentement. Et par la même règle, quand je vois un pécheur, quoiqu'en apparence, pénétré de componction, n'en être pas moins fragile dans ses rechutes, je me crois bien autorisé à dire, qu'il n'a eu de la pénitence que les simples affections, & non les résolutions. Ou s'il les a eues, ce sont, chrétiens, de ces résolutions imparfaites, de ces bons desirs dont l'enfer est plein, de ces demi-volontez, telles que les ont les démons mêmes, qui tout démons qu'ils sont, abhorrent le péché, comme la source de leur malheur, quoiqu'ils ne le quit-

tent jamais par un effet de leur endurcissement. Ce sont de ces repentirs semblables à ceux des Israélites, qui du culte de Dieu passant aussi légèrement à l'idolâtrie, que de l'idolâtrie au culte de Dieu, ne faisoient, dit l'Écriture, qu'aigrir davantage le Seigneur, & que l'irriter. Ce sont de ces protestations d'Antiochus, dont la justice divine n'est point fléchie, & qui ne pénètrent pas jusqu'au trône de la miséricorde. Ce sont de ces larmes d'Esäu, qui, quoi qu'accompagnées de cris & de rugissemens, ne sont point benies du ciel. J'accorderai, dis-je, tout cela à un pécheur, dont les rechutes sont habituelles, parce que tout cela ne répugne point à l'idée que je me forme d'une pénitence suspecte. Au contraire, si elle est suspecte, c'est parce qu'elle fait l'alliage de tout cela, joignant les apparences de la contrition du péché avec les rechutes dans le péché, & l'infidélité d'action avec la confession de bouche. Mais que je fasse jamais aucun fond solide sur la pénitence d'un chrétien, tandis qu'il est dans la disposition de retomber de la manière que je viens de vous le faire entendre, c'est ce que je ne puis, sans contrevenir à toutes les règles de la religion.

Ainsi Jésus-Christ même en jugeoit-il, & son exemple, quand il s'agit du discernement des cœurs, comme de tout le reste, peut bien être notre modèle. En effet, dit saint Jean, au chapitre second de son Évangile, plusieurs d'entre les Juifs croyoient en Jésus-Christ, voyant les miracles qu'il faisoit; mais Jésus-Christ ne se fioit pas à eux, parce qu'il les connoissoit tous: *Multi crediderunt*

in eum, ipse autem non credebat semetipsum eis, eò quod ipse nosset omnes. Ces paroles sont dignes de remarque. Ils croyoient en lui, surpris du changement de l'eau en vin, qu'il avoit fait aux nœces de Cana, & dont ils avoient été témoins; mais il ne se fioit pas à eux, parce qu'il ne découvroit en eux qu'une foi superficielle, excitée par la vue de ce prodige, qui devoit être bientôt effacé de leur esprit, par les malignes impressions de leurs incrédulité : *Ipse autem non credebat semetipsum eis.* Voilà, chrétiens, comment Dieu se comporte à nôtre égard, quand nous nous approchons du tribunal de la pénitence, pour reprendre immédiatement après, notre même vie. Nous lui faisons dans ce moment-là, ou plutôt nous croyons lui faire une ouverture entière de nos aines. Nous nous assurons de lui, & nous lui répondons de nous; & par ces serveurs apparentes nous imposons même souvent à ses ministres. Car il est aisé de les tromper, dit Tertulien, & si la grace de la remission du péché étoit aussi absolument en leur pouvoir, que les paroles qui la signifient, elle seroit tous les jours exposée aux artifices & aux surprises de la faul-se pénitence. Mais que fait Dieu alors? nous voyant si mal d'accord avec nous-mêmes, parce que nous voulons tout à la fois, & ne voulons pas renoncer à notre péché; connoissant par les lumières de son adorable prescience, qu'après un prétendu retour vers lui, nous allons dans peu, par des liens plus forts & plus étroits, nous attacher tout de nouveau au monde, il pourvoit lui-même à son trésor, qui est la grace de son sacrement,

& ne souffre pas que des sujets indignes comme nous, par une pénitence subréptice, ayent l'avantage de la recevoir : *Theſauro* Tertull.
ſuo providet, nec ſinit accipere indignos.

Ah! chrétiens, que cette première vérité est terrible pour un homme du ſiècle emporté par le libertinage de ſa paſſion, mais qui néanmoins a encore de la religion : de dire que la pénitence, qui eſt pour les autres, après le péché commis, un ſujet de confiance, lui devienne en conſéquence de ſes rechutes, un ſujet de crainte & d'effroi ! Ce qui devoit être la ſource de ſon repos, eſt la cauſe de ſes plus mortelles inquiétudes ; & non-ſeulement il doit être troublé du péché paſſé, mais même de la contrition & de la pénitence paſſée. Voilà, mes chers Auditeurs, ce que le ſaint Eſprit nous veut faire comprendre, quand il nous avertit dans l'Eccléſiaſtique, de trembler même pour les péchez pardonnez : *De propiſſato peccato noli eſſe ſine metu.* *Eccléſ.*
c. 5. Nous n'entendions pas le miſtère de cette parole, & elle nous paroifſoit renfermer une eſpèce de contradiction. Car ſi le péché eſt pardonné, diſions-nous, pourquoi en avoir encore de la crainte ; & ſ'il eſt encore un ſujet de crainte, pourquoi le réputer comme pardonné ? Mais je conçois maintenant, ô mon Dieu, ce que vous avez voulu par-là nous marquer. C'eſt pour m'apprendre que toute ſorte de pénitence n'eſt pas une caution ſûre auprès de vous, & que très ſouvent ce que je compte pour pardonné, eſt ce qui me rend plus que jamais enfant de colère ; que tout péché me peut perdre, mais qu'il y a une pénitence plus capable de me

damner que mon péché même , parce qu'elle l'entretient sous ombre de le guérir. Or il m'est évident , que s'il y en a quelqu'une de ce caractère , c'est celle qui ne paroît suivie d'aucune réformation de mœurs , & qui ne me garentit point de mes malheureuses rechutes. Mais où mettrai-je donc , Seigneur , ma confiance & ma sûreté , si vous me défendez de la mettre dans ma pénitence ? Mavez-vous enseigné une autre voye que celle-là ? & vos écritures , qui me tiennent lieu d'oracles , m'ont-elles jamais parlé d'un autre azile ? Encore une fois , chrétiens , telle est la déplorable destinée du pécheur abandonné à l'instabilité de ses désirs , & dont la vie n'est qu'une alternative continuelle de pénitence & de rechutes dans le péché. Je sçais que cette morale peut causer du trouble à quelques consciences ; mais plût à Dieu , que je fusse aujourd'hui assez heureux , pour produire un effet si salutaire ! Car je parle à ces consciences criminelles , que de fréquentes rechutes ont confirmées dans l'iniquité. Or l'unique ressource pour elles , est qu'elles soient troublées par la parole de Dieu. Ce qui les perd , c'est cette paix trompeuse que le démon leur fait quelquefois trouver dans le péché ; & il n'y a que le trouble qui les puisse faire sortir de la létargie & de l'affouissement funeste où elles sont. Ainsi bien loin de craindre de les troubler , mon unique crainte seroit de ne les troubler pas , ou de ne les troubler qu'à demi. Et comme autrefois , saint Paul se réjouissoit d'avoir attristé les Corinthiens , parce que leur tristesse les avoit portez à la pénitence :

Gaudeo, non quia contristati estis, sed quia contristati estis ad poenitentiam : aussi bénirais-je Dieu d'avoir troublé tant de pécheurs, parce qu'en les troublant, au lieu de l'ombre & du phantôme de la pénitence, je les aurois réduits à en avoir la pratique solide. Mais cela les pourroit désespérer. Hé-bien, quel mal de les désespérer pour un tems, afin de rétablir en eux l'espérance pour jamais. Quel danger de les désespérer du côté d'eux-mêmes, pour leur apprendre à bien espérer du côté de Dieu ? C'est après saint Grégoire que je parle, & c'est dans le même sens que ce Père. Il sçavoit mieux que nous le juste tempérament de l'espérance & de la crainte chrétienne. Or une de ses maximes étoit celle-ci, de désespérer quelquefois ceux qui par la continuation de leurs rechutes, s'endurcissoient dans le crime : *Plerumque sine desperatione desperandi sunt, & sine dedignatione dedignandi.* Non, non, mon cher Auditeur, n'appréhendez point de tomber dans un semblable désespoir : il ne vous peut être, selon ma pensée, qu'avantageux & utile. Désespérez de tant de fausses pénitences que vous avez faites ; & espérez dans la véritable pénitence à laquelle je vous exhorte. Depuis que vous êtes dans l'habitude de ce péché, peut-être y avez-vous ajouté cent confessions indignes & sacrilèges : désespérez de tout cela. Car tout cela, bien loin d'appuyer votre espérance auprès de Dieu, est ce qui l'anéantit, & qui la ruine. Mais que faut-il donc faire ? Ah ! chrétiens, est-il rien de plus raisonnable que ce qu'on exige de vous ? On veut que vous agissiez avec Dieu de bonne

1. Cor. 6. 7.

GREG.

foi, comme vous voudriez qu'on agit avec vous-mêmes. Si l'on vous avoit manqué plus d'une fois de parole, vous vous feriez une fageffe de rejeter toutes les assurances qu'on vous donneroit d'un nouvel engagement, pourquoi voulez-vous que Dieu ait plus d'égard aux vôtres? Faut-il que vous soyez moins religieux envers lui, que vous ne l'êtes envers les hommes? Vous vous piquez d'être fidèles en traitant avec les hommes, & vous auriez honte de ne l'être pas: n'y aura-t'il que Dieu avec qui vous ne garderez nulle règle de fidélité? Faisons donc, mes chers Auditeurs, faisons enfin saintement & utilement, ce que peut-être nous avons fait tant de fois sans fruit, & à notre condamnation. Imitons ces saints pénitens de l'Eglise, qui toute leur vie se sont tenus inviolablement attachez à Dieu, après être rentrez dans sa grace. Demeurons fermes dans nos résolutions, & par une persévérance inébranlable, mettons le scéau à notre pénitence. Autrement nous avons tout sujet de craindre, non-seulement pour les pénitences passées, mais pour les pénitences à venir. Car comme la rechute dans le péché rend la pénitence passée très suspecte, elle rend la pénitence à venir très difficile & presque impossible. C'est la seconde partie.

II.
PAR-
TIE.

QUand je considère les termes dont s'est servi l'Ecriture, en parlant de la pénitence qui suit la rechute dans le péché, je ne m'étonne pas, chrétiens, qu'il y ait eu autrefois des hérétiques, qui sur ce point se

soient portez à une rigueur extrême , & n'ayent gardé nulle mesure dans la sévérité de leur morale. Peut-être n'y eut-il jamais d'erreur mieux fondée en apparence ; je dis en apparence , sur l'autorité de la parole de Dieu, que celle des Novatiens, qui après le baptême excluait absolument & généralement tous les pécheurs de la grace de la pénitence. Et quand Tertullien raisonnant selon ses préjugés, n'accordoit cette grace de la pénitence que pour une fois seulement, & sans espérance de retour, il prétendoit parler si conformément aux divins oracles, qu'il ne comprenoit pas qu'il y eût des fidèles dans un sentiment contraire. En effet, que peut-on dire, ce semble, de plus exprès, que ce qu'a dit saint Paul dans l'Épître aux Hébreux ? Il est impossible, mes Frères, (ce sont ses paroles, que vous avez cent fois entendues, mais dont j'entreprends aujourd'hui de vous donner une intelligence exacte) il est impossible, disoit ce grand Apôtre, que ceux qui ont été éclairés des lumières du salut, qui ont goûté le don de Dieu, qui ont eu la participation du Saint Esprit, qui se sont nourris des vérités célestes, & de l'espérance des grandeurs du siècle futur, & qui sont après cela tombez, se renouvellent par la pénitence, parce qu'autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu, & l'exposent à l'ignominie. C'est ainsi, dis-je, que s'expliquoit saint Paul : *Impossibile est eos* *Hebr.*
qui semel sunt illuminati & prolapsi sunt, re- *c. 6.*
novari ad pœnitentiam ; rursùm crucifientes
Filium Dei, & ostentui habentes. En falloit-il davantage pour servir de prétexte à ces hérésies

riques dans le dessein qu'ils avoient d'abolir l'exercice & le ministère de la pénitence ? L'Eglise les a condamnés, & nous les condamnons avec elle. Saint Jérôme & saint Augustin ont interprété ce passage, de l'impossibilité de revenir jamais à la grace baptismale, quand on en est une fois déchu, parce que le baptême, que l'on nommoit alors la première pénitence, est un sacrement qui ne se peut réitérer : & cette explication, que j'estime la plus littérale, corrige, si j'ose parler ainsi, toute la dureté de l'expression de l'Apôtre. Saint Thomas, & Hugues de saint Victor, l'ont pris plus simplement, & l'ont entendu de la pénitence ordinaire, que nous appellons le sacrement de réconciliation : tâchant d'ailleurs d'accorder la possibilité de la conversion pour les pécheurs même relaps, avec cette parole redoutable : *Impossibile est renovari ad penitentiam.*

Quoiqu'il en soit, chrétiens, notre grande règle est de nous contenir sur cela dans les bornes que l'Eglise s'est prescrite, en réprouvant le pernicieux dogme de Novatus. Or par la censure qu'elle en a faite, nous savons & il est de la foi, qu'après la rechute dans le péché, Dieu veut encore la vie du pécheur, & non-pas sa mort ; qu'il l'invite encore à la pénitence, ou plutôt qu'il la lui commande, & l'y oblige ; & par conséquent, que malgré toutes les rechutes, la pénitence est encore possible, & la grace encore prête pour l'accomplir. Voilà ce que l'Eglise a décidé : mais elle en est demeurée-là ; ayant laissé du reste aux paroles de saint Paul toute

l'étendue & toute la force qu'elles peuvent avoir. Et parce que ce terme d'impossible, dans le langage commun des hommes, convient même aux choses qui se peuvent absolument, mais dont l'exécution est difficile & accompagnée de grands obstacles, de là vient qu'elle a toujours autorisé la pensée des Pères, qui, sur tout en certains pécheurs, sujets à des rechutes plus criminelles, ainsi que je vous ferai voir, reconnoissent une espèce d'impossibilité morale, c'est-à-dire, une difficulté extrême de renoncer à leur péché, & de se convertir à Dieu. Si nous raisonnions en chrétiens, cette vérité toute seule ne devrait-elle pas nous suffire, pour marcher avec crainte & tremblement dans les voyes du salut éternel ?

Mais attachons-nous à la bien pénétrer ; & pour en tirer tout le fruit qu'elle est capable de produire, que chacun de nous s'en fasse l'application particulière. Vous me demandez pourquoi la rechute dans le péché nous rend la pénitence si difficile : & moi je vous répond avec saint Bernard, que c'est parce qu'elle éloigne Dieu de nous ; parce qu'elle fortifie l'inclination que nous avons au mal ; parce qu'elle affoiblit en nous toute la vertu de la grace ; & parce qu'elle a de sa nature une essentielle opposition à celle qui nous reconilie avec Dieu. Quatre articles dont chacun séparément peut nous tenir lieu de démonstration. Oüi, mes chers Auditeurs, le premier malheur que nous attire la rechute, c'est d'éloigner Dieu de nous, & d'épuiser en quelque sorte sa miséricorde, qui, toute infinie qu'elle est en elle-même, ne

laisse pas d'être bornée par rapport à nous ; & à la distribution qu'elle fait de ces graces spéciales, & de ces secours extraordinaires dont notre conversion dépend : *Super tribus sceleribus Damasci & super quatuor non convertam eum.* Pour les trois premiers crimes de Damas, disoit Dieu par un de ses prophètes, je les ai soufferts, & j'ai bien voulu les oublier : mais pour le quatrième, je laisserai agir ma justice & ma colère : comment cela ? en m'éloignant de ces impies, qui m'ont irrité par leurs infidélitez. Or du moment, chrétiens, que Dieu s'éloigne de nous, il ne faut plus s'étonner si la pénitence devient difficile, & si cette difficulté croît à proportion de cet éloignement : pourquoi ? parce qu'il n'y a que Dieu, remplissant notre cœur de sa présence, & y répandant l'onction de son esprit, qui puisse nous faciliter la pénitence, & nous la faire aimer. En pouvons-nous voir une plus belle figure, que dans cet homme si fameux de l'ancien Testament, l'invincible Samson ? Une passion l'avoit aveuglé ; mais l'aveuglement où il étoit tombé, n'étoit pas allé d'abord jusqu'à lui ôter les forces dont Dieu l'avoit singulièrement & miraculeusement pourvu. L'étrangère à qui il s'étoit attaché, par une perfidie insigne, l'avoit déjà lié plusieurs fois pour le livrer aux Philistins ses plus déclarez ennemis ; mais il avoit toujours trouvé moyen de rompre ses liens, & de se mettre en liberté. De-là il se flattoit, que quoiqu'elle fit dans la suite, il sçauroit toujours bien se dégager, & il se disoit à lui-même : *Egrediar sicut antè.* Enfin cette femme artificieuse employe

Judic. 16.

emploie si adroitement ses ruses, qu'elle le séduit, qu'elle le dompre, qu'elle lui coupe cette chevelure fatale, où par un secret mystère, sa vertu étoit renfermée. La nouvelle en est bientôt portée aux Philistins. Ils le surprennent, ils se jettent en foule sur lui : il veut se relever comme autrefois ; mais il ne sçavoit pas, ajoute le Texte sacré, que Dieu s'étoit retiré de lui : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus*. Voilà, mon cher Auditeur, le tableau de votre ame, dans l'état malheureux où je la conçois, qui est celui de la rechute dans le péché. Vous dites, en vous réveillant quelquefois du profond sommeil où vous êtes endormi, & faisant sur votre misère quelque réflexion : je sortirai de cet état, comme j'en suis déjà sorti : *Egrediar sicut antè*. Je briserai mes fers, je ferai un effort sur moi-même, & je me délivrerai de cette passion, qui me tient captif ; *Egrediar & excutiam*. Mais vous ne considérez pas que Dieu s'éloigne ; qu'à mesure qu'il vous quitte, vous êtes privé de son secours ; que la pénitence vous devient dès-là un fardeau pesant, & un joug insupportable, & qu'au lieu que vous y trouviez auparavant des consolations, vous ne l'envisagez plus qu'avec horreur, parce que vos fréquentes rechutes vous ont séparé de Dieu, & ont mis entre Dieu & vous comme un cahos presque insurmontable : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus*. Combien de fois, chrétiens, avez-vous éprouvé ce que je dis ?

Cependant la volonté se pervertit toujours, & la même rechute qui l'affoiblit pour le bien, lui donne de nouvelles forces pour

le mal. Vous en sçavez le progrès, & en vain m'arrêteroïs-je à vous le décrire, puisque c'est par vous & par les tristes épreuves que vous en faites, que j'en suis instruit. Après le premier péché commence l'habitude; l'habitude venant à se former, elle jette peu à peu dans l'aveuglement & dans l'endurcissement. De-là le vice s'enracine & passe comme dans une seconde nature. Cette seconde nature est ce que saint Augustin appelle nécessité. De cette nécessité suit le désespoir, & le désespoir cause l'impossibilité morale de la pénitence. Car voilà l'idée que nous en

Ephef. donne saint Paul: *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitia*; & il s'est servi de l'exemple du péché de la chair, & de l'amour impur, parce que c'est celui où la rechute opère plus infailliblement & plus ordinairement ces détestables effets. D'abord l'ame chrétienne abhorroit comme un monstre le péché, parce que sa raison n'étoit pas encore aveuglée, ni sa volonté corrompue. Mais à force de rechutes, ce péché, par ordre & par degré, prend un entier ascendant: on s'y accoutume, on se familiarise avec lui, on le commet sans scrupule, on s'y porte avec passion, on en devient esclave, on désespère de le pouvoir vaincre, on s'y abandonne absolument: *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitia*. Mais encore, reprend saint Chrysostôme, de qui désespère-t'on? Est-ce de Dieu? Est-ce de soi-même? De Dieu & de soi-même, reprend ce saint Docteur. De Dieu, parce que c'est un Dieu de sainteté qui ne peut approuver le mal; & de soi-même, parce qu'on est un sujet d'iniquité qui ne

Ephef.
c. 4.

peut plus aimer le bien. De Dieu, parce qu'on a si souvent abusé de sa miséricorde & de sa patience; & de soi-même, parce qu'on a fait tant d'épreuves de son inconstance & de son infidélité. De Dieu & de soi-même tout ensemble, parce qu'on voit entre Dieu & soi des oppositions infinies : car voilà la source de ces désespoirs. Ces désespoirs sont-ils raisonnables ? non, Chrétiens, puisque bien loin de l'érre, ce sont de nouveaux crimes devant Dieu : n'étant jamais permis à un pécheur, tandis qu'il est en cette vie, de désespérer de Dieu & de sa bonté, qui est sans mesure. Mais ces désespoirs, tout déraisonnables qu'ils sont, ne laissent pas d'être les premiers effets de la rechûte dans le péché : pourquoi ? parce que l'espérance qui est le fondement essentiel de la pénitence, se trouvant ébranlée par-là, il faut que contre l'intention de Dieu même, tout l'édifice de la pénitence le soit aussi, & que cette vertu qui devoit être la ressource de l'homme pécheur, par un défaut de confiance & de foi, lui devienne une pierre de scandale contre laquelle son désespoir le fait heurter : *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitia.*

Ajoutez à cela, mes chers Auditeurs, que par de fréquentes rechûtes, nous nous rendons inutiles les remèdes les plus puissants & les plus efficaces, & que la parole de Saint Paul semble parfaitement s'accomplir en nous, quand il dit, que lorsque nous péchons volontairement, après avoir reçu la connoissance de la vérité, re-

marquez bien cette circonstance , il n'y a plus désormais d'hostie pour l'expiation de notre péché, & qu'il ne nous reste plus autre chose qu'une affreuse attente du jugement & de la vengeance de Dieu : *Volun-*

Hebr.
 10. *variè peccantibus jam non relinquitur pro peccatis hostia ; terribilis autem quadam expectatio judicii.* En effet , Chrétiens , que direz-vous à un homme de ce caractère , qui cent fois s'est lavé dans les eaux de la pénitence , & cent fois s'est replongé dans ses premières abominations : que lui direz-vous ? & avec toute l'ardeur du zèle dont vous sentirez pressé pour lui , par où le toucherez-vous ? Il n'y a rien qu'on ne lui ait représenté , point de vérité qu'il n'ait considéré , point d'exemple qu'on ne lui ait mis devant les yeux. Il a été persuadé de tout , il a entendu toutes les remontrances qu'on pouvoit lui faire , il a presque épuisé toute la vertu des sacrements , & par ses continuelles rechûtes il s'est non seulement accoutumé , mais endurci à tout cela : si bien que Dieu lui peut dire ce qu'il disoit à son peuple : *Insanabilis fractura tua , pessima plaga tua , curationum utilitas non est tibi.* Ah ! pécheur , qu'as-tu fait , & à quelle extrémité t'es-tu réduit ! A force d'ouvrir tes playes , tu les a rendu incurables , & les remèdes de ma grace qui font des miracles pour la conversion des autres , n'ont plus de quoi te guérir.

Jerem.
 30.

Mais allons à la source , & disons , Chrétiens , que cette difficulté extrême de la pénitence après la rechûte dans le péché , vient de la nature même de la re-

chûte, qui d'elle-même est fingulièrement opposée à la grace de notre conversion. Car la rechûte ajoute à la malice du péché l'ingratitude & le mépris: l'ingratitude du bien-fait ou du premier pardon déjà obtenu, & le mépris de la majesté de Dieu offensée. Deux obstacles à une seconde réconciliation. Ingratitude du bien-fait, qui consiste, dit Tertullien, non seulement en ce que nous oublions les miséricordes de Dieu passées; mais en ce que nous les tournons contre lui-même, jusqu'à nous en servir pour pécher plus hardiment & plus impunément. Et en effet, si nous étions sûrs que la rémission de ce péché qui vient de nous être accordée, est la dernière de toutes les graces que nous avons à espérer, & qu'après cela la porte de la miséricorde nous sera fermée pour jamais; si nous le savions, quelque emportez que nous soyons, ce seroit assez pour nous retenir & pour nous préserver de la rechûte. Nous nous faisons donc du remède même de la pénitence un attrait à notre libertinage; & comme parle Tertullien, l'excès de la clémence d'un Dieu sert à fomentier & à entretenir la témérité de l'homme: *Et abundantia clementia cœlestis libidinem facit humana temeritatis.* C'est à dire, que nous sommes méchants, parce que Dieu est bon; & qu'au préjudice de tous ses intérêts, le moyen unique qu'il nous a laissé pour retourner à lui, & pour rentrer dans la voye du Ciel, nous est comme une ouverture aux égarements de nos passions, & à la corruption de nos mœurs: *Quasi Idem.*

pateret via ad delinquendum, quia patet ad penitendum Or Dieu, Chrétiens, étant ce qu'il est, peut-il, pour l'honneur même de sa grace, & pour la justification de sa providence, n'avoir pas une opposition spéciale à se reconcilier avec nous dans cet état? Mépris de la majesté & de la souveraineté de Dieu. Car pour suivre toujours la pensée de Tertullien, qu'avoit fait le pécheur en se convertissant la première fois, & en embrassant la pénitence? Il avoit détruit l'empire du démon dans son cœur pour y faire régner Dieu. Et que fait-il en retombant dans son désordre? il bannit Dieu de son cœur, pour y rétablir l'empire du démon: L'homme dans cette alternative de pénitence & de rechûte, semble vouloir faire comparaison de l'un & de l'autre; & après avoir essayé de l'un & de l'autre, il conclut contre Dieu en s'attachant à son ennemi, & le choisissant par préférence à Dieu. De sorte, tout ceci est encore de Tertullien, de sorte que comme par la pénitence son intention avoit été de satisfaire à Dieu, maintenant par une pénitence toute contraire, & qui est en quelque manière la pénitence de sa pénitence même, aux dépens de Dieu, il appaise le démon, & lui satisfait. Or si quelque chose peut nous rendre Dieu irréconciliable, n'est-ce pas un tel outrage? Toute rechûte peut nous engager dans ce malheur; mais particulièrement celle qui va jusqu'à quitter absolument Dieu, jusqu'à nous dégoûter de son service, jusqu'à secouer le joug de sa loi; je veux dire celle par où nous ne retombons pas seulement dans le péché, mais dans l'at-

tachement au péché. Car une semblable rechûte est une espèce d'Apostasie, dont le sçavant Eftius, après plusieurs Pères, a prétendu expliquer le passage de Saint Paul: *Impossibile est renovari ad pœnitentiam*; ne voulant pas que cette impossibilité, même morale, de revenir à la pénitence, fût l'effet des simples rechûtes, qui arrivent par surprise, par foiblesse, par fragilité; mais soutenant, & avec raison, que dans le sentiment de l'Apôtre, c'étoit la suite de ces rechûtes éclatantes, de ces rechûtes méditées & délibérées, de ces rechûtes qui portent conséquence pour l'état de vie; & qui après des conversions édifiantes & publiques déshonorent le culte de Dieu, & scandalisent la piété. Vous le sçavez, Chrétiens, & fasse le Ciel que votre expérience ne vous ait jamais fait sentir combien ces inconstances criminelles rendent difficile & comme impossible le retour à Dieu.

Finissons, & de tout ce discours tirons une double conclusion. L'une regarde ceux qui depuis leur pénitence se sont maintenus heureusement & constamment dans l'état de la grace: & l'autre s'adresse à ces pécheurs qui par de funestes rechûtes se sont rengagez dans les voyes de l'iniquité, d'où la pénitence les avoit retirez. Donnons aux premiers l'important avis que le Docteur des Gentils donnoit aux Chrétiens de Corinthe: *Qui se existimat stare, vi-1. Cor. deat ne Cadat.* Prenez garde, mes Frères, & c. 10. que le malheur de tant d'ames que la rechûte a perduës, & qu'elle perd tous les jours, vous

serve de leçon & de motif pour exciter votre vigilance. Mais en quoi cette vigilance doit elle consister ? à vous bien connoître, & à bien connoître les dangers qui vous environnent. A vous bien connoître vous-mêmes, vos foiblesses, vos inclinations, vos passions, afin de ne point compter sur vos forces, & de vous en défier. Car c'est une salutaire défiance de vous-mêmes, qui doit faire votre assurance. A bien connoître les dangers qui vous environnent, afin de les éviter, de fuir l'occasion, de vous éloigner de telle compagnie. Car ce qui peut mieux vous garantir, avec la grace Divine, c'est la fuite. Relevons l'espérance des seconds, & après les avoir justement intimidés, ne les renvoyons pas dans le découragement. C'est pour cela que je les exhorte à faire de plus grands efforts que jamais. Leur conversion est difficile ; mais elle n'est pas encore absolument impossible, ou si elle est impossible à l'homme, elle ne l'est pas à Dieu ni à sa grace. Parce qu'elle n'est pas impossible, & qu'elle est d'ailleurs nécessaire, il faut l'entreprendre ; & parce qu'elle est difficile, il faut l'entreprendre avec une résolution forte & généreuse. Ce que je leur conseille sur-tout aux uns & aux autres, c'est de chercher un guide fidèle, un directeur éclairé & désintéressé ; de lui exposer leur état, & de prendre ses conseils ; de ne point craindre qu'il les connoisse ; mais de craindre plutôt qu'il ne les connoisse pas assez. Ainsi ils se maintiendront dans les voyes de la pénitence, s'ils y sont rentrez ; ou ils y rentreront, s'ils ne s'y sont pas maintenus. La péni-

tence les conduira dans le chemin du salut, & les fera enfin arriver au port de la béatitude éternelle, que je vous souhaite, &c.



S E R M O N

P O U R L E

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECOSTE.

Sur l'Eternité malheureuse.

Tunc dixit Rex ministris : ligatis manibus
& pedibus ejus, mittite eum in tenebras
exteriores. Ibi erit fletus & fridor den-
tium.

*Alors le Roi dit à ses officiers : jetez-le dans
les ténèbres, pieds & mains liez. C'est-là qu'il
y aura des pleurs & des grincements de dents.
En saint Matth. ch. 22.*

C'EST l'Arrêt que prononce un Roi de la
terre, contre un indigne sujet dont il se
tient offensé, & c'est ainsi qu'il punit la té-
mérité de cet homme, qui sans égard à la
majesté du prince, & au respect qui lui est
dû, s'est présenté à son festin, & n'y a pas
apporté la robe de nocces. Mais, Chrétiens,
ce Roi de la terre, tout rigoureux qu'il pa-
roit, n'est qu'une image bien imparfaite de
ce Roi du Ciel, qui doit un jour nous appeler
à son Tribunal pour y être jugez, & pour

y entendre le formidable arrêt de notre réprobation, si nous avons eu le malheur d'en courir la disgrâce, & de tomber dans les mains de sa justice. Les plus puissans Rois de la terre, dans la plus grande sévérité de leurs châtimens, n'ont après tout de pouvoir, & n'exercent leur rigueur que sur les corps, sur ces corps déjà périssables par eux-mêmes & mortels. *Ligatis manibus & pedibus* : mais d'entendre ses vengeances jusqu'à l'ame, de faire sentir à l'ame tout le poids de sa colère, de la réprouver, & de la perdre, & par le même anathème de l'envelopper avec le corps dans la même damnation, c'est l'essentielle & terrible différence, qui distingue ce juge redoutable, dont le bras vengeur s'appesantit si rudement sur ses ennemis, & les poursuit dans les ombres de la mort, & les profonds abîmes de l'enfer. Le dirai-je néanmoins, mes chers Auditeurs ? Ce n'est point précisément par-la, ce n'est point par la peine actuelle & présente qu'il fait ressentir au pécheur réprouvé, que ce souverain Maître me semble plus à craindre ; c'est par la durée infinie de cette peine ; c'est par son éternité. Si ce n'étoit pas une peine éternelle, il y auroit une fin à espérer ; & cette espérance, dans l'extrémité même de la douleur, seroit un soulagement & un soutien. Mais une peine sans fin, sans espoir, sans remède ; voilà ce que je viens vous proposer comme le comble de la misère, & l'état le plus accablant. Voilà la source de ces larmes intarissables, & la cause de ces grincemens de dents dont il est parlé dans notre Evangile : *Ibi erit fletus & stridor dentium*. Vous voyez, Chrétiens, l'im-

portante matière que j'entreprends aujourd'hui de traiter. Je veux vous entretenir de l'éternité malheureuse, & parce que c'est une de ces vérités capitales qui se soutiennent par elles-mêmes, je veux, sans art & sans étude, vous en donner les idées les plus communes. Il ne me faut que le secours de votre grâce, ô mon Dieu, & je vous le demande par l'intercession de Marie, en lui disant :
Ave Maria.

C'Est dans tous les siècles, depuis l'établissement de l'Eglise, qu'on a raisonné sur l'éternité malheureuse; & qu'outre les impies & les libertins déclarez qui ont refusé de souscrire à cet article fondamental, il s'est trouvé, comme il s'en trouve tous les jours au milieu même du christianisme, des Chrétiens foibles & chancelants, qui se sont laissé troubler de certains doutes au sujet de cette éternité, & que leur trouble, par une conséquence naturelle, a refroidis dans tous les exercices de la religion. Car dès que ce point de foi commence à s'ébranler dans une ame, c'est une suite inmanquable, que perdant la crainte des jugements de Dieu, elle se relâche à proportion dans la pratique de ses devoirs, & qu'elle vienne enfin à les abandonner. Il est donc, mes chers Auditeurs, d'une nécessité absoluë de vous affermir contre des incertitudes & des doutes qui peuvent, quoique souvent involontaires, avoir des effets si pernicious; & il me suffira pour les détruire, de leur opposer les principes mêmes de la foi que nous professons. Mais afin de donner à mon sujet plus d'étendue, je

prétends aussi dans ce discours attaquer un autre désordre, non moins ordinaire ni moins condamnable. C'est de croire une éternité malheureuse, ou de se flatter au moins de la croire d'une foi ferme, d'une foi parfaite quant à la soumission de l'esprit; & cependant de n'en tirer nulle résolution: je dis nulle résolution efficace, pour le régleme[n]t de sa vie, & pour s'appliquer avec plus de fidélité & plus de zèle aux œuvres chrétiennes. Car n'est-ce pas là une des contradictions les plus insoutenables? Ainsi, mes Frères, pour vous proposer en deux mots tout mon dessein, je vais vous faire voir comment la foi doit nous confirmer dans la créance de l'éternité malheureuse, ce sera la première partie: & comment la créance de l'éternité malheureuse, par le plus juste retour, doit nous exciter à la pratique des œuvres de la foi, ce sera la seconde partie. L'une & l'autre méritent une attention particulière.

Ouy, Chrétiens, l'éternité des peines que souffrent les réprouvez dans l'enfer, est un mystère dont la créance semble avoir de grandes difficultez; mais j'ajoute, que la foi, sur la vérité de cet article, doit corriger nos erreurs, & perfectionner nos lumières. Or elle fait l'un & l'autre, & je vous prie de bien comprendre ma pensée. Dieu propose aux hommes une révélation aussi pleine de terreur, que digne de respect: sçavoir, que tout péché mortel de sa nature, mérite d'être puni par un supplice éternel. Dieu, dis-je, nous propose ce point de créance

I.
PAR-
TIE.

avec tout le poids de son autorité, & par la bouche des prophètes ; car leur feu, dit **Isaïe**, ne s'éteindra jamais : & par la bouche des Apôtres ; ceux qui résistent à l'Évangile, en souffriront, selon le témoignage de saint **Paul**, éternellement la peine : & par les oracles de la sagesse incarnée ; allez, maudits, au feu éternel, qui vous est préparé depuis le commencement du monde : & par le consentement unanime de toute l'Église, laquelle a toujours interprété l'Écriture en ce sens : & par les décisions des Conciles qui nous l'ont expressément déclaré : & par la tradition des deux loix, l'ancienne & la nouvelle, qui sur ce dogme important ont toujours tenu le même langage : enfin par toutes les maximes de la foi, qui nous annonce une peine éternelle dans sa durée, comme dûë à un seul péché, & même à un péché d'un moment, quand il va jusqu'à nous séparer de Dieu, & à rompre le sacré nœud qui nous doit unir à lui. Est-il donc une vérité plus solidement établie ? Mais sur cette vérité néanmoins, sur cette révélation si authentiquement proposée, l'esprit de l'homme a souvent formé des difficultez, c'est-à-dire des erreurs ; & lorsqu'il s'y est soumis, il a voulu chercher des raisons pour se justifier à soi-même cette étonnante proportion d'une éternité de peine avec un moment de péché. Or à quoi nous sert la foi, ou à quoi nous doit-elle servir ? Je l'ai dit, & je le répète : à corriger ces erreurs, comme étant opposées à la vérité primitive & infaillible, & à fortifier, à perfectionner les lumières qui nous donnent quelque idée de ce mystère

si éloigné de nos vûes humaines , & de nos connoissances. Voilà le plan de cette première partie , qui renferme sur les jugemens de Dieu les plus grandes instructions. Ecoutez-moi.

Ne parlons point de l'Athéisme , qui niant un Dieu , nie conséquemment l'auteur d'une peine éternelle. Ne nous arrêtons point non-plus à l'impiété d'Epicure , qui faisant mourir l'ame avec le corps , détruit le sujet capable de souffrir une peine éternelle. Voici trois erreurs moins grossières & plus raisonnables en apparence , qui ont attaqué l'éternité des peines , dans la proportion qu'elle a avec le péché. Car les uns ont prétendu que cette éternité de supplice pour un péché , quelque énorme qu'il puisse être , répugnoit à la bonté de Dieu. Les autres ont cru de plus qu'elle bleffoit les loix de la justice de Dieu : & les derniers enchérissant encore , ont pensé qu'elle étoit même au-dessus de la Toute - puissance de Dieu. Dieu est trop bon , pour affliger éternellement une ame péchereffe ; Dieu est trop juste , pour venger dans des siècles infinis ce qui s'est passé dans un instant ; Dieu n'est pas assez puissant pour faire que la créature subsiste une éternité entière dans les souffrances & dans la douleur. Voilà leurs raisonnemens : mais moi , mes Frères , je soutiens que notre foi dans ses principes a de quoi nous affermir contre toutes ces erreurs , & comment est-ce qu'elle y procède ? Apprenez-le.

Non , répond-elle aux premiers , une peine éternelle pour un péché , n'est point incompatible avec la bonté divine ; & ce qui vous

trompe, c'est la fausse opinion que vous avez conçue de cette bonté souveraine d'un Dieu. Car vous voulez qu'elle consiste dans une molle indulgence à tolérer le mal, & à l'autoriser : mais c'est cela même qui la détruiroit, puisqu'elle ne seroit plus ce qu'elle est, dès qu'elle cesseroit de haïr le péché autant qu'elle le déteste & qu'elle le haït. Pourquoi disons-nous que Dieu est souverainement bon, (c'est la belle remarque de Tertullien) sinon, parce qu'il a souverainement le mal en horreur ? Et qu'est-ce à l'égard de Dieu, que d'avoir une souveraine horreur pour le mal, si ce n'est de le poursuivre sans relâche, & d'en être l'implacable vengeur ? *Quis enim boni author, nisi qui inimicus mali ; & quis inimicus mali, nisi qui expugnator ; quis autem expugnator, nisi qui & punitor ?* Ainsi raisonnaient-ils contre Marcion : Comprenez donc, ô Homme, (c'est toujours le même Tertullien qui parle,) comprenez ce que c'est qu'un Dieu bon. C'est un Dieu opposé essentiellement au péché, un Dieu toujours ennemi du péché, & par une suite nécessaire un Dieu persécuteur éternel du péché. Tellement qu'il ne seroit plus Dieu, s'il y avoit un instant où il n'agit pas contre le péché pour le condamner & pour le punir, parce que ce ne seroit plus un Dieu bon de la manière qu'il l'est & qu'il le doit être. Mais que voudroit le pécheur ? En se faisant des idées de bonté selon les intérêts de sa passion, il voudroit un Dieu, sous lequel les crimes pussent être quelque jour en paix : *Deum males sub quo delicta aliquando gauderent : & il jugeroit ce Dieu bon, qui rendroit l'homme*

Tertul.

Idem.

méchant par l'assurance d'une rémission future ; *Et illum bonum judicares , qui hominem malum faceret securitate delicti.* De-là, poursuit encore Tertullien , vous ne voulez point reconnoître cette bonté , dont l'essence est de ne pouvoir jamais convenir avec le mal , & d'avoir pour lui une haine sans retour. Mais si vous ne la reconnoissez pas, tous les saints & tout ce qu'il y a eû de vrais fidèles , versez dans la science de Dieu , l'ont reconnu ; ils l'ont hautement confessée , ils l'ont publiée & glorifiée , parce qu'éclairez d'une sagesse supérieure à la vôtre & toute céleste , ils ont vu que Dieu devoit être bon de la sorte , & que selon les règles de sa sainteté il ne le pouvoit être autrement.

Idem.

Pour remonter à la source de l'erreur que je combats , Origène fut le premier qui voulut faire Dieu plus miséricordieux qu'il n'est en lui-même , ou plutôt , comme dit saint Augustin , qui voulut paroître lui-même plus miséricordieux que Dieu , lorsqu'il avança qu'après un certain tems les peines des ames réprouvées finiroient. Hérésie dont il se fit le chef , & pour laquelle l'Eglise le frappa de ses anathêmes. Aussi , Chrétiens , observez , je vous prie , le prodigieux égarement de l'esprit de l'homme , quand il n'est pas conduit par la foi. Cet Origène , qui par un sentiment présomptueux de la bonté de Dieu , ne vouloit pas que la peine des damnez fût éternelle , par une autre erreur route contraire , mettant des bornes à la miséricorde de Dieu , s'emporta jusqu'à soutenir que la gloire des bienheureux auroit elle-même son terme , & que comme les réprouvez passeroient de l'é-

tat des souffrances à celui du repos, ainsi les Saints qui régneront avec Dieu, changeroient de tems en tems, par une triste & monstrueuse vicissitude, leur état de repos dans un état de souffrances, pour se purifier toujours davantage, & s'acquitter pleinement des anciennes dettes qu'ils auroient contractées dans la vie. Voilà, reprend saint Augustin, comment cet homme si déclaré d'une part en faveur de la divine miséricorde, l'outrageoit de l'autre, & perdoit l'avantage dont il se prévaloit, d'en être le plus zélé partisan : puisque s'il donnoit aux ames réprouvées une fausse espérance de la béatitude, il ôtoit aux ames prédestinées la solide assurance de l'éternité de leur bonheur. Mais après tout, pouvoit dire Origène, pourquoi donc tant exalter la bonté de notre Dieu, Créateur de l'univers, si de longs siècles de satisfaction & de peine ne suffisent pas pour expier à ses yeux un seul crime, & pour éteindre le feu de sa colère ? Ah ! s'écrie saint Grégoire, l'homme est toujours subtil à tirer des conséquences de la bonté de Dieu contre Dieu même ; & moi je réponds : pourquoi donc l'Écriture nous fait-elle entendre tant de menaces & tant d'arrêts foudroyans, qui condamnent le pécheur à cette affreuse éternité de supplice, s'il y a lieu de penser qu'il ne doit pas toujours souffrir ? Chose étrange, ajoute ce grand Pape ! Nous nous mettons en peine de garantir la bonté de Dieu, & nous ne craignons pas de le faire auteur du mensonge pour sauver sa miséricorde, comme s'il étoit moins véritable dans ses paroles, que favorable dans ses jugemens : *Deum satis-*

*gunt perhibere misericordem, & non verentur
pradicare fallacem.*

En effet, la même Ecriture qui m'apprend que Dieu a des entrailles de miséricorde pour les hommes, me déclare en même tems, & dans les termes les plus formels, qu'il y a des flammes éternelles allumées pour le tourment des pécheurs. Il ne m'est pas plus permis de douter de l'un que de l'autre; mais je dois par l'un rectifier les faux préjugés dont je pourrois me laisser prévenir à l'égard de l'autre. Car au lieu de dire: Dieu est la source de toute bonté, donc il ne punira pas éternellement le péché; je dois dire: Dieu punira éternellement le péché, quoiqu'il soit la source de toute bonté, & la bonté même, puisque la foi me l'enseigne de la sorte, & que c'est une vérité fondamentale dans la Religion. Ainsi la bonté de Dieu n'exclut point l'éternité des peines, ni l'éternité des peines, n'est point contraire à la bonté de Dieu. Mais comment & par où se concilient dans le même Dieu cette bonté suprême, & cette extrême sévérité, c'est ce qu'il ne m'appartient pas de pénétrer; mais c'est ce que je suis obligé de croire. Il me suffit de sçavoir l'un & l'autre, & de le sçavoir, comme je le sçais, avec une entière certitude, dès que l'un & l'autre m'est révélé par l'esprit de Dieu: je me tiens là, & je ne vais pas plus avant. Ce n'est pas que sans diminuer d'un seul moment la durée des peines de l'enfer, je ne puisse absolument concevoir tout ce que je sçais & tout ce que je crois de la bonté de Dieu. Ce n'est pas qu'il me fût si difficile de comprendre, qu'une

bonté assez ennemie du péché, pour avoir fait descendre un Dieu sur la terre, afin de le détruire; pour l'avoir porté à se revêtir de de notre chair, à prendre sur soi toutes nos misères, à mourir sur une croix, l'est encore assez pour le déterminer, ce même Dieu si faint & si bon, à ne faire jamais grace au péché. Mais la voye est plus courte & plus sûre tout ensemble, de respecter ce mystère sans l'examiner, & de me contenter du témoignage de ma foi que je ne puis démentir. Elle est infallible dans ses connoissances, & ses connoissances sont au-dessus de toutes mes-vûës. Quand donc, en me faisant reconnoître dans Dieu une suprême bonté, elle m'annonce toutefois une éternité malheureuse, ou quand en m'annonçant cette malheureuse éternité, elle ne m'en fait pas moins reconnoître dans Dieu une bonté suprême; en voilà plus qu'il ne faut pour résoudre tous mes doutes: & c'est ainsi, Chrêtiens, que la foi corrige la première erreur touchant la peine éternelle du pécheur impénitent & réprouvé. Passons à la seconde.

C'est qu'une peine éternelle ne peut s'accorder avec la justice de Dieu: pourquoi? parce que le propre de la justice est de conformer le châtiment à l'offense, en sorte que ni l'offense par sa grièveté ne soit point au-dessus de la peine, ni la peine par sa rigueur au-dessus de l'offense. Or où est cette égalité & cette proportion entre une éternité de peine, & un péché de quelques jours, de quelques heures, & même d'un seul moment? Si j'avois mon cher Auditeur, à justifier cet article de notre foi autrement

que par la foi même, je pourrois vous répondre que s'il n'y a pas entre cette éternité & ce péché une proportion de durée, il peut y avoir, & qu'il y a en effet une proportion de malice d'une part, & d'autre part de satisfaction & de punition : de malice dans le péché, & de satisfaction dans le châtement. Je m'explique. Car ce qui nous trompe, c'est de vouloir mesurer la durée de la satisfaction que la justice de Dieu ordonne, par la durée de l'action criminelle dont le pécheur s'est rendu coupable. Faux principe, dit S. Augustin, & pour en voir sensiblement l'illusion, il n'y a qu'à considérer ce qui se passe tous les jours dans la justice même des hommes. Qu'est-ce que l'ignominie d'un supplice infâme, & que la tache qu'il imprime, laquelle ne s'effacera jamais? Qu'est-ce qu'un état de servitude, & qu'un esclavage perpétuelle? Qu'est-ce que l'ennui d'un bannissement, d'un exil, d'une captivité aussi longue que la vie? Tout cela, n'est-ce pas, autant qu'il le peut être, une espèce d'éternité? Or nous voyons néanmoins que la justice humaine employe tout cela contre un attentat presque aussi-tôt commis & achevé, qu'entrepris & commencé. Et quand pour venger cet attentat si peu médité quelquefois, & si promptement exécuté, elle fait servir tout cela, nous ne trouvons rien dans la peine qui excède le crime. Elle va plus loin; & qu'est-ce que la mort? demande encore Saint Augustin: cette mort, de toutes les choses terribles selon la nature, la plus terrible, cette mort qui de tous les biens temporels, enlève à l'homme, en le détrui-

fant, le plus précieux, qui est la vie; cette mort dont le coup est irrémédiable, & dont les suites par-là même sont comme éternelles. Toutefois, que ce soit le châtement de certains crimes, quelques subits d'ailleurs, & quelque passagers qu'ils ayent été, c'est ce que nous approuvons, c'est en quoi nous admirons, & la sagesse, & l'équité des loix du monde. Il est vrai, continuë le même Père, & cette observation convient parfaitement à mon sujet, il est vrai que le sentiment de cette mort passe; mais l'effet ne passe point, & c'est sur-tout ce que se propose la loi. Car prenez garde, s'il vous plaît, que la première & la plus directe intention de la loi n'est pas de tourmenter pour quelque tems le criminel sur qui elle lance son arrêt; mais que par cet arrêt irrévocable elle pénètre jusques dans l'avenir, & que sa vûë principale est de le retrancher pour jamais du commerce, & de la société des vivants, dont elle l'a jugé indigne: *Qui verò morte mulctatur, numquid moram quâ occiditur, quâ brevis est, ejus supplicium leges aestimant, an non potius quod in sempiternum eum auferant de societate viventium?* Ce sont les paroles du S. Docteur; d'où il s'ensuit que pour mesurer la proportion de la peine & de l'offense, ce n'est donc pas une règle toujours à prendre que la durée de l'un ou de l'autre, & que dans un supplice qui ne finit jamais, pour un péché qui finit si vite, & dont le plaisir est si court, la justice divine peut être à couvert de tout reproche.

Voilà encore une fois, Chrétiens, la réponse que j'aurois à vous faire, & qui seroit pour vous, sinon une preuve convaincante,

August.

du moins une des plus fortes & des plus sensibles conjectures. Mais ce n'est point-là ce que je me suis prescrit, & sans quitter mon dessein, j'en reviens à la foi. Que me dit-elle? deux choses: que Dieu est juste, & que ses vengeances sont éternelles. Elle ne me peut tromper sur aucune de ces deux vérités, puisque ce sont autant d'oracles émanés de la première vérité. Par conséquent ce sont pour moi deux vérités incontestables. Par conséquent ces deux vérités ne se combattent point l'une l'autre, & concourent parfaitement ensemble. Par conséquent la peine des damnés subsistant dans toute son éternité, la justice de Dieu subsiste dans toute son intégrité: que dis-je, c'est dans cette éternité même qu'éclate la justice divine, puisque la peine des damnés n'est éternelle, que parce que Dieu est juste, & qu'autant qu'il est juste. Par conséquent lorsqu'on me représente cette peine éternelle, je ne dois pas conclure que Dieu est injuste: car rien d'injuste, dit saint Augustin, quand c'est le juste par excellence qui l'a résolu: *Nil injustum esse potest, quod placet justo.* Mais la conclusion que je dois tirer est celle de S. Ambroise: qu'il faut donc que le péché soit le plus grand de tous les maux, puisqu'un Dieu si juste le punit par la plus grande de toutes les peines. Qu'il faut donc que le péché renferme un fonds de malice inépuisable, puisqu'au jugement même de la souveraine justice, il demande pour réparation une éternité toute entière. Qu'il faut donc que le monde soit bien aveugle lorsqu'il regarde avec tant d'indifférence le péché, & qu'il en témoigne si peu de crainte,

puisqu'un seul péché le conduit dans le plus profond abîme de la misère pour n'en sortir jamais. Tout cela fondé sur les principes indubitables & inébranlables de la religion.

Que lui reste-t'il à cette foi si droite & si éclairée? de corriger la troisième erreur, qui refuse à Dieu le pouvoir d'exercer sur le même sujet une vengeance éternelle, & de lui faire toujours également sentir les cruelles atteintes, & les vives impressions du feu qui le brûle. Erreur entre toutes les autres la plus frivole & la plus vaine, pour quiconque a quelque notion d'un Dieu tout-puissant. Comme si Dieu ne pouvoit pas donner au feu qu'il a choisi pour être l'instrument de sa colère, des qualitez propres, & au-dessus de l'ordre naturel. Comme si Dieu qui de rien a tout créé, & qui d'un seul acte de sa volonté soutient tout, ainsi que la foi nous le fait connoître, manquoit de force & de vertu, pour soutenir toute l'activité de ce feu, sans aliment & sans matière. Comme s'il étoit difficile à Dieu, après avoir formé & le corps & l'ame, de rendre l'un incorruptible aussi-bien que l'autre, sans le rendre, non plus que l'autre, impassible; & de les conserver dans les flames, pour en éprouver les plus violentes ardeurs, sans en recevoir la plus légère altération. Comme si c'étoit là de plus grands miracles pour Dieu, que tant de prodiges éclatans que la foi nous met devant les yeux, & où elle nous donne à entendre qu'il n'a même fallu que le doigt du Seigneur : *Digtus Dei est hic*. Qu'est-ce donc quand il déploie tout son bras, & qu'il l'appésantit

l'appésantit sur de rebelles créatures, frap-
pés de sa haine ? Qui le peut sçavoir, &
quelle horreur de l'apprendre par soi-même ?

Brachium Domini cui revelatum est ? Ah ! mes
chers Auditeurs, ne cherchons point par d'in-
utiles questions, & des recherches dange-
reuses, à diminuer les salutaires frayeurs
qu'excite en nous l'esprit chrétien. Croyons,
& dans un saint tremblement rendons à la
bonté de notre Dieu, à la justice de notre
Dieu, à la puissance de notre Dieu, tous les
hommages qui leur sont dûs. N'écoutons
point notre cœur, qui se trompe & qui vou-
droit nous tromper. Parce que la vûë d'un
tourment éternel le trouble, & que ce trou-
ble intérieur l'importune & le gêne dans ses
passions dérégées, il tâche par toute sorte de
moyens à rompre ce frein, & devient ingé-
nieux à inventer mille subtilitez contre les
vérités les plus essentielles. Ne discourons
point tant, mais agissons. Ce ne sera ni no-
tre philosophie, ni tous nos discours qui
nous garentiront de ce jugement de Dieu si
formidable : mais ce qui nous en préservera,
c'est la docilité de notre foi avec la sainteté
de nos œuvres ; & voilà sans contredit de
tous les partis le plus sage.

Je ne prétends pas néanmoins que la rai-
son ne puisse être ici consultée, selon qu'elle
est soumise à la foi, & qu'elle compâtit avec
la foi. Je ne craindrai point même de la faire
ici parler, & de recueillir tout ce qu'elle a de
couvert, pour justifier la conduite de Dieu,
& cet Arrêt irrévocable, qui réproivant le
pécheur le condamne à une peine éternelle.
Car c'est-là, Chrétiens, le terrible mystère,

qui de tout tems a exercé les premiers hommes de l'Eglise, & les plus versez dans les choses divines. Et quoique les jugemens du Seigneur n'ayent pas besoin de la justification des hommes, puisqu'ils se justifient assez par eux-mêmes, comme dit le Prophète : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa* : toutefois ces saints Docteurs ont pensé que sur l'éternité malheureuse des réprouvez, il étoit bon de voir toutes les convenances qui s'y rencontrent, & pour cela même d'user de toutes les lumières & de toutes les raisons que l'esprit humain, tout borné qu'il est, nous fournit. Peut-être les avez-vous déjà plus d'une fois entendues, ces raisons que j'ai à produire : mais peut-être aussi vais-je vous les proposer tout autrement qu'on ne vous les a fait concevoir. Car mon dessein, en les produisant, n'est pas tant de vous en faire sentir toute la force, que de vous faire ensuite comprendre comment la foi les perfectionne. C'est à quoi je me suis engagé, & ce qui demande une nouvelle attention.

Or la première raison est de saint Jérôme & de saint Augustin. Oûi, mes Frères, dit saint Jérôme, l'homme pécheur doit éternellement satisfaire à Dieu, parce que sa volonté étoit de résister éternellement à Dieu. Cette pensée est solide & vraie; mais pour y bien entrer, écoutons saint Augustin, lequel a pris soin de l'éclaircir & de la mettre dans tout son jour. Car selon la belle remarque de ce saint Docteur, dans une volonté perverse & criminelle, ce n'est point précisément l'effet qu'il faut regarder, mais en-

core plus la volonté, l'affection du cœur; & quoique l'effet manque, parce qu'il ne dépend pas de l'homme, il est juste que la volonté soit punie, & qu'elle le soit d'une peine proportionnée à sa mauvaise disposition: *Merito malus punitur affectus, etiam cum non succedit effectus.* Or j'en appelle au témoignage de la conscience: & n'est-il pas certain que ces amateurs d'eux-mêmes & du monde, que ces esclaves du plaisir & de leurs sensuelles cupiditez; que tant de pécheurs vendus au péché, se trouvent devant Dieu, scrutateur des ames & de leurs plus secretes intentions, tellement disposez, qu'ils voudroient ne quitter jamais cette vie présente dont ils goûtent les faux biens, qu'ils voudroient éternellement y jouir des mêmes objets de leurs passions, & que volontiers ils renonceroient à toute autre félicité? Si donc l'acte du péché ne dure pas, l'amour du péché & l'attachement au péché est en quelque manière éternel: de sorte que dans la disposition du pécheur, est enfermée une volonté secreta, ou pour parler avec l'Ecole, une volonté interprétative d'être à jamais pécheur, puisqu'il voudroit toujours posséder ce qui entretient son péché. Aussi, c'est la réflexion de saint Grégoire Pape, à bien considérer les impies, & tout ce que nous comprenons sous le nom de pécheurs, ils ne cessent de pécher que parce qu'ils cessent de vivre; & ils souhaitteroient de ne cesser jamais de vivre, pour ne cesser jamais de pécher; & s'ils désirent de vivre, ce n'est point proprement pour la vie, mais pour le péché: car sans le péché, cette vie qui leur est si chère &

si précieuse, leur deviendroit insipide & ennuyeuse. Il y a donc toute la proportion nécessaire entre l'éternité de leur peine & la malignité de leur cœur, & l'on ne doit point tant s'étonner que le châtement n'ait point de fin après que la volonté de pécher n'a point eû de terme.

Ce n'est pas assez : mais à cette raison saint Thomas en ajoute une seconde. C'est, dit ce Docteur angélique, qu'en quelque disposition de volonté que puisse être l'homme quand il péche, il m'est évident que le péché qu'il commet est irréparable de sa nature ; qu'étant irréparable, il est en ce sens éternel, & que par là même il mérite un supplice éternel. Appliquez-vous à cecy, Chrétiens. Tout péché mortel, une fois commis, ne peut être aboli qu'en l'une de ces deux manières : ou de la part du pécheur, par une satisfaction digne d'être acceptée ; ou de la part de Dieu, par une cession gratuite & absolue de ses intérêts. Que le pécheur, je dis le pécheur réprouvé, satisfasse dignement à Dieu, c'est de quoi il est incapable dès qu'il est privé de la grâce. Que Dieu cède ses droits, c'est à quoi rien ne l'oblige, & ce qu'on ne peut exiger de lui. Donc à s'en tenir aux termes de la justice, ce péché dans toute l'éternité ne se réparera jamais, & paroitra toujours aux yeux de Dieu comme péché. Or tandis que le péché demeure sans être effacé par nulle réparation, il doit avoir sa peine, conclut l'Ange de l'Ecole, & la durée de la peine doit répondre à la durée du péché.

Il y a plus, & c'est la troisième raison que les Théologiens, après saint Augustin, tirent encore de la nature du péché. Car qu'est-ce que le péché? c'est un éloignement volontaire de Dieu, c'est un mépris formel de Dieu, c'est un amour de la créature préférablement à Dieu, c'est une injure, & l'injure la plus atroce faite à la majesté de Dieu. Cela posé comme une vérité universellement reconnue, mesurons, dit saint Augustin, la gravité de cette injure par la grandeur du maître qu'elle outrage, & nous trouverons qu'elle est infinie dans son objet, puisqu'elle blesse une grandeur infinie. Or un péché dont la malice est infinie, demande une peine infinie; & comment le fera-t-elle? Sera-ce en elle-même & dans son essence? c'est ce qui ne se peut, & ce que nul être créé n'est en état de porter. Reste donc que ce soit une peine infinie autant qu'elle le peut être, je veux dire dans son éternité, & qu'elle s'étende jusques dans l'immensité des siècles à venir. Voilà l'unique voye que Dieu ait de se satisfaire soi-même. Sans cette éternité, il y auroit toujours une distance infinie entre l'offense & la peine: mais par cette éternité, quoique Dieu ne soit jamais pleinement satisfait, parce que la peine étant éternelle, n'est jamais entièrement remplie, il y a néanmoins entre le châtement & le crime toute l'égalité possible.

Telles ont été, dis-je, mes chers Auditeurs, sur le grand sujet de l'éternité malheureuse, les productions de l'esprit de l'homme. Voilà où sont parvenus ces esprits sublimes que Dieu avoit remplis de sa sagesse &

du don d'intelligence. Voilà les découvertes qu'ils ont faites, & les lumières qu'ils ont suivies. Respectons leurs sentimens : ils sont solidement établis. Prenons bien leurs vûes, & elles nous paroîtront justes & toutes saintes. Mais avouons-le après tout : il faut que la foi vienne au secours pour les perfectionner & les confirmer. Vous voulez sçavoir par où elle les confirme & les perfectionne : ah ! Chrétiens, c'est un de ces secrets qui ne sont connus qu'aux ames humbles, & aux vrais fidèles. Car si la foi donne à toutes ces connoissances une perfection & une force particulière, ce n'est point en élevant nos esprits, mais plutôt en les abaissant, ce n'est point en leur laissant une liberté présomptueuse d'examiner & de raisonner, mais en les soumettant à l'autorité & à la miséricieuse obscurité de la parole de Dieu ; ce n'est point en tirant le voile qu'elle nous met sur les yeux, & en nous présentant la vérité dans un plein jour ; mais en nous réduisant, contre toutes les difficultez & tous les embarras, à cette réponse de saint Paul, qui dans un mot résout tous les doutes, & fixe toutes nos

Rem. c. incertitudes: *O altitudo!* O jugement de mon Dieu ! ô trésors inépuisables & cachez, non-seulement de sa sagesse & de sa miséricorde, mais de sa justice ! Je puis bien en entrevoir quelques apparences ; mais m'appartient-il d'en pénétrer le fond ? *Quam incomprehens-*

Ibid. *bilis sunt judicia ejus, & investigabiles viæ ejus!* Et qui de nous en effet peut lire dans le sein de Dieu, tout ce qu'il veut, & pourquoi il le veut ? Qui de nous a-t'il appelé à ses conseils ? *Quis novit sensum Dómini, aut*

Ibid.

quis consiliarius ejus fuit? Quand donc j'aurai fait mille efforts pour fonder cet abîme, si je ne veux pas m'égarer & me perdre, je dois toujours en revenir au principe fondamental, & m'écrier en m'humiliant : *O altitudo!*

Chose admirable, Chrétiens : dès que la foi nous a mis en cette préparation de cœur & dans cette soumission intérieure, c'est alors que disposez à faire le sacrifice de tous nos raisonnemens & à y renoncer, nous pouvons mieux raisonner que jamais : & en voici l'évidente démonstration. Parce que n'ayant plus ni préjugés, ni vûës propres à quoi nous demeurions opiniâtement attachez, nous voyons d'un œil plus épuré, & nous jugeons d'un sens beaucoup plus rassis. Ces hautes idées que la foi nous donne de la majesté de Dieu, de la bonté de Dieu, de sa justice & de sa sainteté ; par conséquent, de l'audace de l'homme qui s'élève par le péché contre cette majesté infinie, de l'ingratitude de l'homme qui se tourne par le péché contre cette bonté souveraine, de la malignité & de la corruption du cœur de l'homme, qui offense par le péché cette justice inflexible, & cette sainteté éternellement & nécessairement ennemie de tout désordre ; ces grands objets, n'étant plus affoiblis, ou par les fausses préventions d'un esprit indocile, ou par les aveugles cupiditez d'un cœur passionné, se présentent dans toute leur force, & font sans obstacle toute leur impression. On les comprend avec moins de peine ; & même à certains moments, il semble qu'on en ait une connoissance distincte, & je ne

ſçai quel ſentiment actuel qui remplit l'ame & qui la faiſit. Il ſemble qu'on ait devant les yeux l'éternité toute entière, & qu'on en parcoure l'immènſe étendue. On la voit autant qu'il eſt poſſible à la foibleſſe de nos eſprits, dans toute ſon horreur; & au lieu de s'arrêter à de vaines diſcutions, on ne penſe qu'à s'humilier ſous la main toute puisſante de Dieu, & à prévenir ſes redoutables Arrêts. On dit comme le ſaint homme Job :

*Job, c. 15. Verè ſcio quod iſta ſit; oïi, il en eſt ainſi: car c'eſt ainſi que la parole même de mon Dieu me l'aſſûre; & le plus ſage parti pour moi n'eſt pas d'entrer en de ſèches diſputes & d'opiniâtres conteſtations ſur la vérité de cette divine parole, mais de prendre de ſolides meſures pour éviter l'affreux malheur qu'elle m'annonce. Tout ce que j'ai donc à faire, eſt de me proſterner aux piéds de mon juge, eſt de me tenir devant lui dans un ſaint tremblement, eſt de le fléchir par l'humilité & par la ferveur de ma prière. Serois-je le plus juſte des hommes, voila la diſpoſition où je dois être, & où je dois demeurer juſques au dernier ſoupir de ma vie: *Etiã ſi habuerò quiſpiam juſtum, non reſpondebo, ſed iudicem meum deprecabor.* C'eſt-là encore une fois ce qu'on dit, & c'eſt-là qu'on porte toutes ſes réflexions. Effets ſalutaires de la foi: d'une foi prudente, mais du reſte docile; & dans ſa pieuſe docilité, mille fois plus éclairée que toute la ſcience & toute la ſageſſe du monde; d'une foi ſoumiſe, que Dieu ſoutient par certaines touches ſecretes, qu'il élève par certaines lumières de ſa grace, & à qui il découvre ſes plus impénétrables myſtères.*

Job, c. 15.

Ibid.

Telle a été la foi des saints. Etoit-ce dans eux petitesse d'esprit ? Etoit-ce superstition ? mais ne sçavons-nous pas d'ailleurs quels étoient ces rares génies , & ce que toute l'antiquité a pensé de ces grands hommes, qu'elle a révérez comme ses maîtres, & que nous nous proposons encore comme nos guides & nos modèles ? Ce qu'ils ont crû , ne pouvons-nous pas bien le croire ? & serons-nous bien justifiés au tribunal de Dieu , quand nous lui dirons : Seigneur , je n'ai tenu nul compte de cette éternité , je l'ai négligée , parce que je ne la croyois pas ? Non, vous ne la croyiez pas , mais pourquoi ? parce que vous ne vouliez pas la croire , parce que vous affectiez de ne la pas croire , afin de n'en être point troublé dans vos désordres. Car voilà le principe ordinaire , de l'incrédulité. Cependant , mon cher Auditeur , que vous l'ayez crûë , ou que vous ne l'ayez pas crûë , elle n'en est pas moins réelle , les preuves qui pouvoient vous en convaincre , n'en sont pas moins solides , & ce sera votre condamnation. N'en demeurons pas-là. Nous avons vû comment la foi doit nous confirmer dans la créance de l'éternité malheureuse ; & nous allons voir comment la créance de l'éternité malheureuse , doit nous engager à la pratique des œuvres de la foi , & à toute la sainteté de vie qu'elle exige de nous. C'est la seconde partie.

DE routes les conséquences il n'en est point de plus juste , que celle qui va servir de fonds à cette seconde partie , où j'ai à vous montrer comment la créance d'une

éternité malheureuse doit exciter toute notre ferveur dans la pratique des œuvres Chrétiennes, & nous engager à une réformation entière de nos mœurs. Car ce feu éternel, ce feu de l'enfer, ou, si vous voulez, ce feu de l'autre vie, doit éteindre en celle-ci un feu qui nous dévore & qui nous perd, c'est le feu de nos passions déréglées; & en allumer un autre, qui est celui d'une charité agissante & d'un saint zèle pour le règlement & le bon ordre de toute notre conduite. Conséquence fondée sur deux principes. L'un est l'amour de nous-mêmes; je dis cet amour raisonnable, cet amour Chrétien que Dieu même nous commande, & qui nous oblige à nous préserver, autant qu'il nous est possible, & par les moyens que nous en avons, du plus grand de tous les malheurs. L'autre est, selon les maximes de notre foi, l'indispensable nécessité d'une vie sainte, c'est-à-dire, d'une vie ou innocente, ou pénitente, pour se garantir de ce souverain mal, & pour ne pas tomber dans l'état de cette affreuse damnation.

Et en effet, pour peu que nous nous aimions nous-mêmes, comme il nous est ordonné de nous aimer, que devons-nous craindre davantage, & que devons-nous éviter avec plus de soin, que la perte entière de nous-mêmes, & une perte irréparable? Voyons ce que nous faisons tous les jours pour la vie naturelle de nos corps. Parce que nous y sommes attachés, à cette vie mortelle & fragile, est-il rien qui nous coûte pour la conserver? Y-a-t'il danger qui ne nous alarme, y-a-t'il remède auquel nous n'ayons recours? est-il précaution que nous ne pre-

nions? est-il dépense que nous ménagions? est-il état où nous ne nous réduisons? est-il plaisir à quoi nous ne renoncions? Quelle attention, quelle vigilance, quelle détermination à tout entreprendre & à tout souffrir! pourquoi? pour ne pas perdre une vie d'ailleurs passagère, & pour retarder une mort du reste inévitable, & dont la peine ne se fait sentir que quelques momens. D'où il est aisé de juger, quelle impression doit faire, avec plus de sujet, sur nos cœurs, la crainte d'une mort éternelle, & d'une réprobation, où l'homme rejeté de Dieu sans ressource & abandonné à tous les fléaux de la plus rigoureuse justice, ne subsistera durant des siècles infinis, & ne vivra que pour son tourment. Si l'aveuglement de notre esprit n'est pas encore allé jusqu'à nous oublier absolument nous-mêmes, à quoi devons-nous nous employer avec plus d'ardeur, qu'à mettre notre ame à couvert d'une si fatale destinée, & à la sauver de cette ruine totale? Or il n'y a, vous le sçavez, point d'autre voye pour cela que la fuite du péché, que le renoncement au monde, que le service de Dieu, que l'observation de la loi de Dieu, que tous ces exercices du christianisme qui nous sanctifient devant Dieu, & qui nous entretiennent dans la grace de Dieu. Voilà donc ma proposition vérifiée, que de croire une éternité de peine, c'est le motif le plus puissant pour nous remettre dans la règle, ou nous y maintenir, & pour nous porter à vivre chrétiens. Donnez-moi le pécheur le plus obstiné: je le défie, si la foi n'est pas tout à fait morte dans son cœur, de rien repliquer à ce raisonnement,

Mais pour mieux développer ce point qu'il nous est si utile de méditer, & dont l'extrême importance demande toutes nos réflexions, je prétends que dans la foi de l'éternité malheureuse, nous avons, pour corriger tous les désordres de notre vie, & pour ne rien omettre de tout ce qui peut, selon l'Évangile, nous affermir & nous avancer dans les voyes de Dieu : le motif tout ensemble & le plus universel & le plus sensible. Appliquez-vous à ces deux pensées. Je ne dis pas le motif le plus parfait, mais je dis seulement d'abord le motif le plus universel. Car entre les motifs dont une ame chrétienne peut être mue, & qui peuvent la conduire & la faire agir, je conviens que celui-ci, quoi que saint & surnaturel, suivant l'expresse définition du Concile de Trente, est après tout le moins élevé. Mais sans être dans le même degré d'excellence que les autres, je soutiens aussi qu'il a sur les autres cet avantage, d'être plus propre de tous les états, & d'étendre plus loin sa vertu. Je m'explique.

Il est vrai : se retirer du vice, & après de longs égaremens revenir à Dieu par un pur amour de Dieu ; s'addonner à la pratique de ses devoirs, & les observer en vue de la récompense qui y est promise, & qui n'est autre que Dieu même, ce sont des motifs supérieurs & beaucoup plus dignes de l'esprit chrétien. Il est à souhaiter que toutes les ames se portent là, & l'on doit, autant qu'on le peut, les y élever. Mais il n'est pas moins vrai que tous ne sont pas également disposés à prendre ces sentimens, ni à se laisser

toucher de ces vûes toutes pures & toutes divines. Il y a des justes, des fervents, des parfaits, qui comme des enfants dans la maison du Père céleste cherchent à lui plaire, à le posséder pour le posséder & pour l'aimer; & qui par-là même sans cesse excitez & animez, s'attachent inviolablement à ses divins préceptes, & se font une loi étroite de ses moindres volontez. Ils le servent par une affection toute filiale. Mais aussi il y a des lâches, des mondains, des pécheurs, de ces hommes terrestres & tout matériels, dont a parlé saint Paul, qui ne sont guères susceptibles d'autre impression que de la crainte des jugements & des vengances de Dieu. Parlez-leur des grandeurs de Dieu, des perfections de Dieu, des bienfaits de Dieu, des récompenses mêmes de Dieu, à peine vous écouteront-ils; & s'ils vous donnent quelque attention, tout ce que vous leur ferez entendre, leur frappera l'oreille, sans descendre jusques dans leur cœur: pourquoi? parce que leur cœur obscurci des épaisses ténèbres que les passions y ont répandues, & rempli des idées les plus grossières, est devenu tout animal selon l'expression de l'Apôtre. Or l'homme animal, ajoute ce même Docteur des Gentils, ne comprend point les mystères de Dieu, ou ne les comprend qu'autant qu'ils ont du rapport à ses sens: *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei.* Voulez-vous donc les remuer, les exciter, les réveiller de ce sommeil létargique où ils demeurent profondément assoupis? faites retentir autour d'eux les tonnerres de la colère divine, & ce foudroyant arrêt qui les doit condamner à des

1. Cor.

c. 2. v. 14.

Matth.
6. 25. flammes éternelles : *Descedite à me maledicti, in ignem æternum.* Faites leur considérer attentivement, & représentez-leur avec toute la force de la grace, les suites & l'horreur de cette parole, *Æternum.* Demandez-leur avec le prophète, comment ils pourront dans l'éternité toute entière souffrir toujours, brûler toujours, être toujours tourmentez, sans jamais, non-seulement parvenir à la fin de leur supplice, mais y recevoir quelque soulagement, & y avoir quelque relâche :

Isaï
6. 33. *Quis poterit habitare cum igne devorante, cum ardoribus sempiternis?* Peignez - leur la douleur, le regret, la désolation; que dis-je, la fureur, le désespoir de tant de malheureux sur qui Dieu a lancé ce redoutable anathème dont vous les menacez, & dont ils ressentiront éternellement toute la rigueur. Engagez-les à faire quelque retour sur eux-mêmes, & remontrez-leur que ces réprouvez, dont la condition leur paroît si déplorable, & pour qui il n'y a plus désormais d'espérance, n'ont point été dans la vie plus criminels qu'eux, & que plusieurs mêmes ne l'ont pas été autant qu'eux; qu'ils suivent la même route, qu'ils marchent dans le même chemin, & par conséquent qu'ils vont à la même perdition, & qu'ils doivent s'attendre à tomber dans le même abîme, d'où rien ne les pourra retirer. Donnez-leur à juger ce que feroient ces damnez pour se racheter, s'il leur restoit encore là-dessus quelque ressource; ce qu'ils entreprendroient pour cela, ce qu'ils endureroient pour cela, ce qu'ils sacrifieroient pour cela, à quelles habitudes ils renonceroient, à quelles pénitences ils se condan-

neroient, à quelles extrémités ils en viendroient; & annoncez-leur que tout l'avantage qu'ils ont présentement, est de pouvoir ce que ces réprouvez ne peuvent plus; mais que bien-tôt, s'ils n'y prennent bien garde, ce qu'ils peuvent maintenant, ils ne le pourront plus eux-mêmes. Enfin conjurez-les d'avoir pitié de leur ame : *Miserere anima tua.* Eccles.
c. 10.

Quand vous leur tiendrez ce langage, vous vous en irez plus aisément écouter. Comme un malade, plongé dans une mortelle léthargie, commence à donner quelque marque de sentiment, & à ouvrir les yeux lorsqu'on lui applique le fer & le feu : ce pécheur, à moins qu'il ne soit tombé dans le dernier endurcissement, aura peine à tenir contre ces réflexions effrayantes. Elles le frapperont, elles le consterneront, la conscience les lui retracera mille fois dans l'esprit, & surtout en certaines rencontres plus favorables; la grace peu à peu, & peut être tout à coup, fera germer ces semences de conversion; cet homme enfin reviendra à lui, se reconnoitra, & la parole du Saint Esprit s'accomplira dans sa personne : que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse : *Initium sapientia timor Domini.* Ps. 110.

C'est ainsi que tant de mondains & de libertins ont été retirez de leurs voyes corrompues, & qu'ils sont rentrez dans la voye du salut. Il n'y a qu'à consulter l'histoire de tous les siècles, & l'on verra combien cette pensée de l'éternité malheureuse a eu d'efficace dans tous les tems, & quels fruits de pénitence & de sanctification elle a pro-

duits. Que c'est elle qui a conduit sur le sommet des montagnes, & dans les plus ténébreuses cavernes, tant de voluptueux, amateurs du monde, & encore plus amateurs d'eux-mêmes & de leur chair. Que c'est elle qui leur a fait rompre les nœuds les plus étroits, & les plus forts engagements; qui de la plus molle sensualité les a fait passer à tous les exercices de la plus dure mortification; qui les a réduits aux jeûnes, aux veilles, aux larmes continuelles & aux plus sanglantes macérations. Que c'est elle qui a rempli les cloîtres & les monastères de Religieux, d'hommes, de filles, de femmes pénitentes; qui les a tous assujettis au joug de la plus austère & de la plus pesante régularité; qui les a portez à s'immoler comme des victimes, sans épargner ni biens, ni fortune, ni plaisirs, ni liberté, ni santé, ni vie.

Et il ne faut pas penser que cette vûë d'un malheur éternel ne convienne qu'aux ames engagées dans le crime, ou à ces ames foibles & encore toutes couvertes, si j'ose ainsi m'exprimer, de la poussière du monde, & des impuretez de leurs inclinations vicieuses. Je l'ai dit, & je le répète, c'est une vûë convenable à tous les degrés de perfection, & quand je pourrois avec quelque apparence me flatter d'être aux premiers rangs des élus de Dieu, alors même ne cesserois-je point, pour me soutenir, pour me fortifier, pour m'élever, de me remettre dans l'esprit, & de méditer les vengeances infinies de Dieu. Car je regarderois comme une présomption, de croire, ainsi que se le persuadent quelques

ames chrétiennes, que ce seroit en quelque manière dégénérer de l'état parfait, en m'arrêtant à de pareilles considérations. Ah! mes chers Auditeurs, nous ne sommes pas plus parfaits que l'étoit David, qui selon qu'il le témoigne lui-même, s'entretenoit de l'éternité dans les plus profondes réflexions, & en mesuroit, autant qu'il lui étoit permis, l'immense étendue, *Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui.* Nous ne sommes pas plus saints que l'étoit S. Jérôme, qui dans le souvenir de l'éternité, se frappoit sans cesse la poitrine, pour attirer sur lui les miséricordes du Seigneur, & pour détourner les coups redoutables de sa colère, Nous ne sommes pas dans un degré plus élevé que tant de solitaires & d'anachorètes, qui des plus sublimes contemplations où Dieu sembloit les transporter jusqu'au troisième Ciel, descendoient si souvent en esprit dans le fond des enfers, & se perdoient dans ce vaste abîme de l'éternité. Bienheureux Arsène, voilà ce qui vous occupoit, & la nuit, & le jour, ce qui vous faisoit verser tant de pleurs, ce qui vous faisoit adresser au Ciel tant de vœux, ce qui vous faisoit pratiquer tant de jeûnes & tant d'austérités. Bienheureux nous-mêmes si nous y pensions comme vous. On en verroit bientôt les mêmes fruits.

Car si ce motif est le plus universel, je puis ajouter que c'est encore le plus sensible. Ce qui se fait sentir à nous sur la terre plus vivement, & ce qui nous touche davantage, c'est la peine, & l'idée que nous nous en formons. Le plaisir perd de sa pointe à proportion de sa durée, jusques-là même que tout plaisir

qu'il est, il nous devient insipide, il nous devient incommode & fatiguant par une trop longue continuité. Mais la peine au contraire, fut-ce la plus légère en elle-même, bien loin de diminuer par le tems, croît toujours, & se rend enfin insupportable. De-là viennent ces frayeurs que nous cause la seule vûë d'un mal dont nous pouvons être atteints comme les autres, & dont nous avons à nous préserver. Il suffit que l'esprit en soit frappé, pour en imprimer presque par avance dans les sens toute la douleur. Or si cela est vrai à l'égard d'un mal passager, combien plus l'est-il à l'égard d'un mal éternel ? Si donc je veux arrêter les mortelles atteintes d'une passion impure qui naît dans mon cœur, & qui commence à le corrompre ; si je veux réprimer le penchant malheureux qui m'entraîne vers le monde & vers certains objets du monde, que je ne puis éviter avec trop de soin, & dont je ne connois que trop la contagion ; s'il s'agit de renoncer à un attachement criminel, à une habitude qui me tyrannise, & que je veuille résister aux violentes attaques où je me trouve sans cesse exposé. S'il faut me relever d'une langueur paresseuse & lâche qui me fait négliger mes devoirs, & qui pourroit peu à peu m'emporter & me conduire aux plus grands désordres ; s'il est question de régler ma vie, & de la rendre plus exacte, plus servente, plus laborieuse & plus mortifiée, malgré les révoltes de la nature qui s'y oppose, & tous les combats qu'elle me livre, que fais-je ? je recueille toute mon attention pour contempler l'éternité, cette éternité de peine & de malheur.

Dans l'horreur d'une si triste destinée, j'applique toutes les puissances de mon esprit à cette éternité, je l'envisage partout les endroits, & j'en prends, pour ainsi dire, toutes les dimensions. Pour me tracer encore une plus vive image de cette éternité, & me la représenter d'une manière plus conforme aux sens & à l'intelligence humaine, je me fers des mêmes comparaisons que les Pères, & je fais, si j'ose ainsi m'exprimer, les mêmes supputations. Je me figure toutes les étoiles qui brillent dans le firmament; à cette multitude innombrable j'ajoute toutes les gouttes d'eau rassemblées dans le sein de la mer, & si ce n'est pas assez, je compte, ou je tâche à compter tous les grains de sable qu'elle étale sur ses rivages. De-là je m'interroge moi-même, je raisonne avec moi-même, & je me demande: quand sur ces brasiers ardents que le souffle du Seigneur, & sa colère ont allumés pour ses vengeances éternelles, j'aurois souffert autant de siècles, & mille fois au-delà, l'éternité seroit-elle finie pour moi? non: & pourquoi? parce que c'est l'éternité, & que l'éternité n'a point de fin. On peut absolument sçavoir le nombre des étoiles du Ciel, des gouttes d'eau dont la mer est composée, des grains de sable qu'elle jette sur ses bords: mais de mesurer dans l'éternité le nombre des jours, des années, des siècles, c'est à quoi l'on ne peut atteindre, parce que ce sont des jours, des années, des siècles sans nombre; disons mieux, parce que dans l'éternité il n'y a proprement ni jours, ni

années, ni siècles, & que c'est seulement une durée infinie.

Voilà encore une fois à quoi je m'attache, & sur quoi je fixe mes regards. Car je m'imagine que je vois cette éternité, que je marche dans cette éternité, & que je n'en découvre jamais le bout. Je m'imagine que j'en suis enveloppé & investi de toutes parts; que si je m'élève, si je descends, de quelque côté que je me tourne, je trouve toujours cette éternité, qu'après mille efforts pour m'y avancer, je n'y ai pas fait le moindre progrès, & que c'est toujours l'éternité. Je m'imagine qu'après les plus longues révolutions des tems, je vois toujours au milieu de cette éternité une ame réprouvée dans le même état, dans la même désolation, dans les mêmes transports: & me substituant moi-même en esprit à la place de cette ame, je m'imagine que dans ce supplice éternel je me sens toujours dévoré de ce feu que rien n'éteint, que je répands toujours ces pleurs que rien ne tarit, que je suis toujours rongé de ce ver qui ne meurt point, que j'exprime toujours mon désespoir par ces grincemens de dents, & ces cris lamentables qui ne peuvent fléchir le cœur de Dieu. Cette idée de moi même, cette peinture me saisit & m'épouvante. Mon corps même en frémit, & j'éprouve tout ce qu'éprouvoit le Prophète royal, lorsqu'il disoit à Dieu: Seigneur, pénétrez ma chair de votre crainte, & de la crainte de vos jugemens: *Confige timore tuo carnes meas;*

Ps. 118, à judiciis animi tui timui. Heureuse dis-

position contre tous les assauts des plus dangereuses tentations & tous les charmes des plaisirs les plus engageans. Dans le faiblessement où je suis, quoique le Christianisme puisse exiger de moi, il n'y a rien à quoi je ne sois déterminé, & que je n'entreprenne de pratiquer. Car j'en conçois la nécessité, & je la conçois par la vûë de l'éternité. De sorte que la foi par cette vûë de l'éternité, & par la grace qui l'accompagne, exerce sur moi comme un empire absolu. Elle me réduit aux devoirs les plus rigoureux de la justice chrétienne; elle m'encourage à vaincre toutes les difficultez qui s'y rencontrent, & à me faire pour cela de salutaires violences; elle tient en bride toutes mes passions, elle m'instruit, elle me gouverne, elle m'affujettit pleinement à Dieu.

Mais l'éternité est incompréhensible, & le moyen de craindre ce que l'on ne comprend pas? Et moi, mon cher Auditeur, je vous répons: le moyen de ne le pas craindre? Elle est incompréhensible cette éternité malheureuse: il est vrai; mais c'est par là qu'elle est plus terrible. Si je la comprenois je la craindrois moins, parce qu'elle seroit bornée, puisque je ne puis rien comprendre que de borné. Si je la comprenois, elle auroit un terme dans sa durée aussi-bien que dans mon esprit, & dès-la j'en devrois être moins effrayé, parce que je pourrois espérer de parvenir à ce terme, & que dans l'état de damnation il me resteroit encore une ressource. Mais un mal si grand, qu'il en est incom-

cevable, c'est ce qui jette dans toutes les facultez de mon ame une terreur dont je ne puis revenir. En effet, dès que c'est un mal que je ne conçois pas, il est donc au-dessus de tous les maux que je conçois : & quand je les verrois tous réunis dans un même sujet pour le tourmenter, les comprenant tous, je concludrois qu'ils sont donc tous, quoique rassemblez, infiniment au-dessous de ce mal que je ne puis comprendre. D'où je tirerois encore cette conclusion, qui en est la suite nécessaire, que quand il faudroit souffrir tous les autres maux, je devrois sans hésiter, & même avec joye, y consentir, pour me délivrer d'un mal que tous les maux ensemble ne peuvent égaler. Or à combien plus forte raison dois-je donc me soumettre à une légère pénitence, dois-je donc me résoudre à quelques efforts & à quelques sacrifices qu'on me demande, dois-je donc me captiver à quelques exercices très soutenables & très pratiquables, pour rendre ma conduite plus régulière selon Dieu, & pour vivre en chrétien.

Voilà comment doit raisonner tout homme sage, & qui conserve encore dans son cœur quelque semence de religion. Voilà comment il raisonnera, & ce qu'il conclura inmanquablement, lorsqu'il fera sur l'avenir une sérieuse réflexion, & qu'il suivra de bonne foi les premiers sentimens qu'inspire la vûe d'une éternité de malheur. Mais on ne conclut rien, & l'on ne se porte à rien, parce qu'on n'y pense point, ou qu'on n'en a de tems en tems

qu'une réminiscence vague & superficielle. On pense assez, & l'on ne pense même que trop, à tout ce qui pourra arriver dans le cours des années que l'on se promet de passer sur la terre. On n'est que trop attentif aux revers, aux contretiens, aux disgrâces, aux pertes qui peuvent déranger les affaires & renverser la fortune. On n'examine que trop ce que l'on deviendra dans la suite de l'âge, & l'on ne prend sur cela que trop de précautions & trop de mesures. A force même de s'en occuper & de s'en remplir l'esprit, on se forme mille chimères dont on se laisse vainement agiter, & l'on se charge de mille soins réels & pénibles, pour prévenir des maux imaginaires, qu'une timide prévoyance fait envisager. Cependant on vit dans le plus profond oubli de son sort éternel : on y demeure tranquille & sans inquiétude ; la vie coule, l'éternité s'approche ; & comme ces victimes qui alloient, les yeux bandés, à l'autel où elles devoient être immolées, on va se jeter en aveugle dans le précipice. Hé ! mes Frères, sommes-nous chrétiens ? sommes-nous hommes ? Sommes-nous chrétiens, & où est notre foi ? Sommes-nous hommes, & où est notre raison ? Quand donc penserez-vous à cette éternité, si vous n'y pensez pas maintenant ? sera-ce dans l'éternité même ? Oüi, vous y penserez alors, vous y penserez durant toute l'éternité : mais sera-t'il tems d'y penser ? mais comment y penserez-vous ? mais quel tourment sera pour vous cette pensée ? & de

quels regrets ferez-vous déchirez ? quels reproches vous ferez-vous à vous mêmes, de n'y avoir pas plutôt pensé ? C'est pour cela que nous vous en rappellons si souvent le souvenir : & que ne puis-je pour la réformation du monde & pour son salut, faire à chaque heure du jour retentir dans toutes les contrées de l'univers cette seule & courte parole : éternité ! Ce seroit assez pour y opérer les plus grands miracles de conversion.

Non seulement on ne pense point à l'éternité malheureuse, mais je sçais où en est venu, par un excès d'aveuglement, & où en vient encore tous les jours le libertinage du siècle : jusqu'à se jouer d'une si utile pensée, jusqu'à regarder avec mépris une homme qui en paroît touché & qui en veut profiter, jusqu'à dire de lui par la plus scandaleuse dérision : il craint l'enfer. Car tel est le langage d'une infinité de mondains. Ah ! mes chers Auditeurs, vous raillez tant qu'il vous plaira : je ne l'en craindrai pas moins, cet enfer. Je le crains, & que ne suis-je assez heureux pour vous faire part de ma crainte. Je le crains souverainement, je le craindrai constamment, & plaise au Ciel que je le craigne efficacement. Je le crains souverainement, parce que ma crainte doit être proportionnée à son sujet ; & puisque cet enfer que je crains, est le souverain malheur, je ne le craindrois pas autant que je dois si ce n'étoit pas une crainte souveraine. Je le craindrai constamment ; & pour ne perdre jamais cette crainte, je
la

la renouvellerai sans cesse par la méditation & par une vûë fréquente des jugemens de Dieu. Tant que je vivrai en ce monde, quelques vertus que j'aye pratiquées, je ne sçaurai jamais avec assurance si devant Dieu je suis digne d'amour ou de haine, si je mérite ses récompenses éternelles, ou ses vengeances. Quand même j'aurois lieu d'être en repos, sur le passé & sur le présent au milieu de tant de pièges qui m'environnent, & après des chûtes si étonnantes dont on a été plus d'une fois témoin, je ne pourrai jamais me répondre de l'avenir : & dans cette double incertitude, ma plus sûre sauve-garde sera la vigilance & la crainte. Enfin, l'une des plus grandes graces que je puisse obtenir du Ciel, c'est que ma crainte soit efficace. Car il y a une crainte de l'enfer stérile & infructueuse, comme il y a un désir inutile du salut. On craint & on désire, ou l'on croit désirer & craindre : mais on veut en même-tems que ce désir ni cette crainte ne coutent rien. Crainte réprouvée ! En craignant je dois agir, je dois me corriger, je dois m'avancer, je dois me perfectionner, je ne dois rien omettre de tout ce qui peut me garantir du malheur où je crains de tomber.

Tels sont mes sentimens, & puissent-ils ne s'effacer jamais de mon esprit. Si l'impie les traite de foiblesse & de timidité superstitieuse, je préférerai ma foiblesse à toute sa prétendue force. Il rira de ma simplicité, & moi j'aurai pitié de sa folie, lorsqu'il ne craint point ce qu'ont craint tant d'hommes mille fois plus sages & mieux instruits que lui ; de son insensibilité, lorsqu'il prend si peu de part à

une affaire qui le touche de si près, & qu'il s'intéresse si peu au plus grand de tous ses intérêts; de sa témérité & de son audace, lorsqu'il s'expose si légèrement & de sang froid à une éternelle réprobation, & qu'il n'a point de peine à en courir tout le risque. S'il s'endurcit aux avis charitables que je voudrois sur cela lui donner, & si malgré les plus fortes remontrances il demeure dans son obstination, à l'exemple de ces Anges qui se retirèrent de Babilone, je l'abandonnerai à son sens réprouvé, & je penserai à moi-même. Je leverai les mains vers Dieu, & je lui ferai la même prière que le Prophète: *Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam.* Ne perdez pas, Seigneur, ne perdez pas mon ame avec les impies. Sauvez-la par votre miséricorde. Aidez-moi à la sauver moi-même par mes œuvres. C'est une ame immortelle, c'est mon unique: ah! mon Dieu, dès qu'elle seroit une fois perdue, elle le seroit pour jamais. Préservons-nous, mes chers Auditeurs, d'une telle perte. Chacun y est pour soi; & de toutes les affaires, il n'en est point qui nous soit plus propre ni plus particulière que celle-là. Le succès en dépend de Dieu, & de nous. Dieu de sa part ne nous manquera pas, ne manquons pas à sa grace, & disposons-nous par la parfaite observation de ses commandements, à recevoir sa gloire dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

Psal. 25.

S E R M O N
 POUR LE
 VINGTIE'ME DIMANCHE
 A
 APRE'S LA PENTECOTE.

*Sur le zèle pour l'honneur de la
 Religion.*

Credidit ipse, & domus ejus tota.

*Il crut en Jesus-Christ, & toute sa mai-
 son crut comme lui. En Saint Jean
 chap. 4.*

C'EST d'un Père de famille que l'Evan-
 gile nous produit aujourd'hui l'exem-
 ple: Touché du miracle que le Sauveur du
 monde venoit d'opérer en sa faveur, &
 ayant embrassé la loi de cette Homme-
 Dieu, il la fait encore embrasser à ses
 Domestiques, & ne croit pas pouvoir
 mieux employer son pouvoir qu'à lui sou-
 mettre toute sa maison: *Credidit ipse, &
 domus ejus tota.* Ce n'est pas qu'il use de
 violence, ni que d'une autorité absoluë
 il entraîne des esprits rebelles, & arra-
 che d'eux, pour ainsi parler, une foi con-

148 SUR LE ZELE POUR L'HONNEUR
trainte & forcée. En matière de Religion
tout doit être libre & pleinement volon-
taire, & Dieu réprouvoit un culte où le
cœur n'auroit point de part. Si donc cette
heureule famille s'attache désormais à Jesus-
Christ, & en suit fidèlement la doctrine,
c'est qu'elle y est engagée par l'exemple de
son chef, c'est qu'elle y est animée par ses
sages remontrances, c'est que le témoigna-
ge de ce nouveau chrétien est une instruction
pour elle qui l'éclaire, qui la convainc, &
que de l'honneur qu'il rend à la foi elle ap-
prend elle-même à l'honorer. Car ce fut là
sans doute, mes chers Auditeurs, la grace
prévenante & extérieure dont Dieu se ser-
vit, tandis qu'il agissoit intérieurement
dans les ames, & qu'il y répandoit les
rayons de sa lumière. Si ce Maître n'eût pas
crû, ou si dissimulant sa foi, il n'eût pas
eû l'assurance de s'en déclarer, tant de su-
jets, soumis à son obéissance & témoins de
conduite, seroient demeurez dans les té-
nèbres de l'infidélité: mais parce qu'il ne se
contenta pas de croire, & qu'il parla selon
sa créance, qu'il s'expliqua hautement,
qu'il confessa Jesus-Christ de bouche &
par œuvres, sa conversion seule fut le
principe de toutes les autres conversions:
Credidit ipse, & domus ejus tota. Or voilà
le zèle que je voudrois allumer dans vos
cœurs. Voilà, Chrétiens, par où je vou-
drois corriger mille scandales que nous cau-
sons à notre Religion, & qui la déshono-
rent. Je vais vous faire comprendre ma
pensée: mais pour vous la bien dévelop-
per, j'ai besoin de l'assistance du Saint Es-

prit, & je la demande par l'intercession de Marie : disons lui, *Ave.*

Nous avons tous une obligation indispensable & naturelle d'honorer notre Religion, comme nous en avons une d'honorer notre Dieu. Ces deux obligations sont fondées sur le même principe, & l'une est une suite nécessaire de l'autre. Dieu & la Religion, dit Saint Thomas, ne se peuvent séparer. Car Dieu est la fin dernière que nous cherchons, & la Religion est le moyen qui nous lie à cette fin. Comme il est donc impossible d'aimer la fin sans aimer le moyen, aussi est-il impossible d'honorer Dieu sans honorer la Religion. Voilà le plus noble zèle que nous puissions jamais concevoir, & celui de tous auquel nous sommes le plus étroitement engagez. C'est le plus excellent & le plus noble, parce que faire honneur à la Religion, c'est le faire à Dieu même. Or quel avantage pour une créature, qu'elle soit capable de faire honneur à son Dieu ! C'est celui auquel nous sommes le plus étroitement engagez, parce que le premier de tous les devoirs, comme les payens même l'ont reconnu, regarde la Divinité & la Religion. L'amour de la patrie, la foi conjugale, la piété des enfans envers leurs pères, le lien des amitez les plus intimes, tout cela est fort, & ce sont de grandes obligations : mais tout cela doit céder à l'obligation dont je parle, & plutôt que d'y manquer, il faut être prêt de renoncer à tout le reste.

Qu'est-ce que notre Religion ? C'est un pré-

150 SUR LE ZELE POUR L'HONNEUR
cieux héritage que nous avons reçu de nos
ancêtres, comme ils l'avoient eux-mêmes
reçu de Dieu. C'est à nous de le conserver
& de le maintenir avec honneur. Moïse,
Josué & les autres conducteurs du peuple de
Dieu, pouvoient tout sur lui quand ils l'in-
téressoient par cette considération. Allons,
disoient-ils, généreux Israélites, c'est pour le
Dieu d'Abraham qu'il faut combattre ; c'est
le Dieu d'Isaac & de Jacob qui vous com-
mande de marcher ; c'est le Dieu de vos pè-
res qui nous envoie pour vous témoigner
combien il se tient offensé de vos supersti-
tions. A cette parole du Dieu de leurs pères,
ils se sentoient émus ; ils obéissoient sans
replique, ils brisoient leurs idoles ; les ar-
mées entières se mettoient sur pied, & se
présentoient à l'ennemi. Quoi donc, de-
mande Saint Chrysostôme, est-ce que Dieu
étoit pour eux quelque chose de plus, parce
qu'il avoit été le Dieu d'Abraham, ou que
leur Religion étoit plus sainte, parce qu'elle
avoit été celle de leurs pères ? Non, répond
ce saint Docteur : mais cependant cette vue
du Dieu de leurs pères réveilloit en eux les
plus purs sentimens de leur foi. Se regardant
comme les successeurs d'Abraham, d'Isaac,
& de Jacob, ils avoient honte d'avoir dé-
géné de leur piété ; & ce seul motif leur
inspiroit le zèle de ces grands Patriarches,
je veux dire, le zèle de la vraie Reli-
gion.

Je ne suis, Chrétiens, ni un Moïse, ni un
Josué, pour prétendre la même autorité sur
vous : mais j'en ai une autre en vertu de mon
ministère, qui ne m'autorise pas moins à

vous parler de la part de Dieu ; & c'est par un mouvement particulier de son esprit que je viens vous solliciter pour les intérêts de votre Religion & de la mienne : me promettant au reste bien plus de vous , que jamais Moïse n'eut droit d'attendre du peuple Juif. Car c'étoit un peuple grossier & incrédule , un peuple insensible aux bienfaits de Dieu , un peuple léger & inconstant : & moi j'espère trouver en vous un peuple docile , qui fera touché des scandales dont la Religion de Jesus-Christ est déshonorée , & qui conspirera avec moi pour les retrancher du Royaume de Dieu , & de son Eglise : *Et colligent de regno ejus omnia scandala.* Il ne s'agit ici que des scandales qui attaquent spécialement la Religion , & voici le dessein de ce discours. Je suppose deux qualitez essentielles dont je vous ai déjà entretenus , & que nous reconnoissons , comme chrétiens , dans notre Religion , sçavoir , la vérité & la sainteté. La vérité de sa doctrine , & la sainteté de sa morale. Or de là je tire deux conséquences , qui vont partager ce discours. Notre Religion est vraie ; donc nous devons tous l'honorer par la profession de notre foi , c'est la premiere partie. Notre Religion est Sainte ; donc nous devons tous l'honorer par la pureté de nos mœurs , c'est la seconde partie. Voilà où se réduit ce zèle dont j'ai entrepris de vous entretenir , & ce qui me donnera lieu de combattre bien des désordres , que nous ne pouvons assez déplorer dans le christianisme. Donnez-moi votre attention.

Matth.
c. 13.

I. C'Est une décision de l'Apôtre, que pour
 PAR- acquérir la justice chrétienne, & pour
 TIE. parvenir au salut, il faut deux choses : croire
 dans le cœur, & faire au dehors profession
 de sa créance. Professer la foi, & ne l'avoir
 pas dans le cœur, ce seroit hypocrisie : mais
 aussi l'avoir dans le cœur, & n'oser pas dans
 les rencontres & dans les sujets où son hon-
 neur le demande, la produire au dehors, &
 en faire une déclaration publique, ce seroit
 pour elle un outrage, puisque ce seroit la
 désavouer dans la pratique, & en rougir :

Tertull. *Corde creditur ad justitiam ; ore autem con-*
fessio fit ad salutem. Il est donc d'un devoir
 essentiel à l'égard de tout chrétien, de join-
 dre pour honorer sa Religion, à la soumis-
 sion de l'esprit, la confession de la bouche ;
 & tel a été l'hommage que lui ont rendu si
 hautement & avec tant d'éclat les premiers
 fidèles. Rien n'a plus contribué à sa gloire,
 que la sainte liberté de ces parfaits chrétiens
 à la reconnoître & à la publier. Voulez-vous
 sçavoir comment au milieu des plus violen-
 tes persécutions, bien loin de déchoir en au-
 cune sorte, & de rien perdre de sa splen-
 deur, elle s'est toujours soutenue & toujours
 élevée ? C'est, répond Saint Cyrille, qu'elle
 recevoit alors de grands & d'illustres témoi-
 gnages. Les Empereurs pensoient la détrui-
 re en exerçant toute leur sévérité contre
 ceux qui la professoient, & c'étoit justement
 le moyen de l'établir. Ils travailloient par-
 là, sans le vouloir, à son accroissement,
 parce qu'ils lui procuroient autant de té-
 moins, qu'ils condamnoient de prétendus

criminels. Chaque confession lui coûtoit un martyr, mais chaque martyr lui attiroit une troupe de nouveaux défenseurs.

Ecoutez l'excellente raison qu'en donne Tertullien. C'est, dit-il, que l'incébranlable & admirable constance des fidèles dans la profession de leur foi, étoit une leçon sensible & convaincante pour les payens: *Illa ipsa, quam exprobratis, obstinatio confitendi, magistra est.* Et en effet, ces idolâtres, tout

attachez qu'ils étoient à leurs superstitions, voyant dans le christianisme qu'ils persécutoient, une telle fermeté, se sentoient portez à examiner le fond de cette Religion prêchée avec tant de zèle, défendue avec tant de force, avouée avec tant d'affurance & au péril même des plus cruels tourmens & de la mort: *Quis enim contemplatione ejus non concutitur ad requirendum quid intus in re sit!* Par cette recherche & cet examen qu'ils en faisoient, ils apprenoient à la connoître; & c'étoit assez qu'ils la connussent pour la révéler & pour l'embrasser: *Quis autem ubi requisivit, non accedit?* Voilà, conclut Tertullien, ce qui augmentoit tous les jours le nombre des disciples de Jesus-Christ, & ce qui donnoit tant de lustre & tant de crédit à la loi qu'ils professoient. Mais au contraire, qu'un d'eux eût fait une fausse démarche, & se fût démenti dans une malheureuse occasion, que la crainte des hommes & leurs menaces l'eussent ébranlé, qu'une espérance humaine l'eût tenté & surmonté, qu'il eût honteusement disparu pour ne pas répondre & ne pas rendre raison de sa foi, ou qu'obligé de paroître, il eût, par une lâche dis-

Tertull.

Idem.

Idem.

simulation, caché ce qu'il étoit, ah! la honte en réjaillissoit jusques sur la face de l'Eglise; la peine qu'elle en ressentoit lui étoit plus douloureuse que les rouës & que les croix, & comme disoit Saint Cyprien, la foiblesse des membres faisoit languir le corps & lui causoit les plus tristes défaillances: *In*

Cyprian.

prostratis fratribus, & nos prostravit affectus.

Or il est vrai, mes Frères: ces tems d'une persécution ouverte & générale, ont cessé, & nous ne sommes plus appelés devant les tribunaux, ni exposés aux arrêts des tyrans. On ne nous fait plus un crime d'être chrétiens, & même on nous en feroit un de ne l'être pas. Mais ne nous flattons point de cette paix: car à le bien prendre, cela veut dire que nous ne sommes plus en pouvoir d'honorer autant notre Religion, que l'ont honorée ces glorieux Athlètes, qui eurent le courage & le bonheur de signer leur foi de leur sang. Cependant sans être en état de l'honorer comme eux, il y a un témoignage qu'elle attend de nous: & parce que souvent nous lui refusons ce témoignage si juste & si raisonnable, qu'arrive-t'il? C'est qu'au lieu de lui faire tout l'honneur que nous pourrions au moins lui procurer, nous la déshonorons par nos scandales & la décrétons. Si je puis bien vous développer ce mystère d'iniquité, vous en gémirez avec moi, & vous apprendrez à en réparer les suites funestes. Suivez-moi, je vous prie.

Oùi, Chrétiens, la profession de notre foi, & l'honneur qu'en retire la Religion, est pour nous d'un devoir tellement rigou-

reux, que nous n'y pouvons manquer fans en devenir responsables, & à Dieu, & à l'Eglise, & à toute la société des fidèles. Trois preuves exprimées en trois mots, & fondées sur la doctrine de Saint Thomas. Expliquons-les. Car quand Dieu a voulu instituer une Religion sur la terre, il n'a pas prétendu qu'elle y demeurât obscure & dans les ténèbres. Parce qu'elle devoit servir à sa gloire & qu'elle n'étoit même établie que pour sa gloire, il ne suffisoit pas qu'elle fût toute intérieure & renfermée dans le secret des âmes; mais il falloit qu'elle fût visible, il falloit qu'elle parût au jour & au plus grand jour, afin que par son éclat elle contribuât à relever la grandeur du maître à qui elle nous foumet, & qu'elle nous propose comme l'objet de notre culte. Or elle ne peut ainsi paroître, qu'autant que nous la professons; & de-là ces exercices publics qu'elle nous fait pratiquer, de-là ces sacrez mystères qu'elle nous fait célébrer, de-là ces solemnitez & ces fêtes qu'elle nous fait observer, de-là ces pieuses assemblées où elle nous appelle, & ces augustes cérémonies où elle nous fait assister; de-là ces prières communes, ces louanges divines qu'elle nous fait réciter, de-là tout cet extérieur de Religion que nous devons accompagner de l'esprit, & qui nous donnant une haute idée du service de Dieu nous attache plus étroitement à Dieu même; & nous excite à le glorifier. Si donc nous voulons nous borner à une fausse obéissance du cœur, & que nous dépouillions notre Religion de ces apparences & de ces dehors, si nous craignons de la faire voir, nous l'ob-

156 SUR LE ZELE POUR L'HONNEUR
scurcifions, nous la retenons captive dans
un honteux silence ; toute vraye qu'elle est,
nous en altérons, non pas la vérité qui est
toujours la même, mais la foi qui a divers
dégrés, & qui peut être plus ou moins vive,
La rache se communique, elle s'étend en
quelque sorte jusques à Dieu, & par-là
nous lui dérobons une partie de la gloire
qu'il avoit en vûë, & dont nous lui som-
mes redevables.

Il n'est donc pas surprenant que Dieu par
un commandement exprès nous oblige de
nous faire connoître sur le point de la Reli-
gion, de parler ouvertement & sans dégui-
sement, d'ajouter aux paroles tout ce qui
peut dans la pratique découvrir & mettre en
évidence notre foi, d'en rehausser par cette
confession les avantages, & d'en confirmer
la vérité. Mais ce n'est pas tout, poursuit
l'Ange de l'Ecole, & cette même confession
de la foi que la lumière céleste a gravée dans
notre sein, l'Eglise par un autre précepte, a
droit encore de nous la demander, & en ef-
fet nous la demande, comme une ratifica-
tion de la promesse faite pour nous dans no-
tre baptême, & de l'engagement contracté en
notre nom. Cette pensée est solide, compre-
nez-là. Sur les sacrez fonds de baptême nous
avons fait à l'Eglise un serment d'obéissance,
& nous nous sommes présentés pour être
admis parmi ses enfans, & au nombre des
fidèles. A la face des Autels nous avons so-
lemnellement reconnu la vérité de la loi où
nous voulions être agrégez, pour y vivre, &
pour y mourir. Nous avons renoncé au dé-
mon, au monde, à la chair, pour nous dé-

voüer à Jesus-Christ, pour porter le joug de Jesus-Christ, pour être revêtus de Jesus-Christ. Tout cela en présence du ministre qui nous a conféré la grace, en présence des spectateurs, les uns garents, & les autres seulement témoins de notre protestation authentique & irrévocable. Voilà comment nous avons reçu la foi dès la naissance: mais après tout ce n'étoit point nous proprement alors qui agissions, nous qui parlions, nous qui nous engagions, & qui répondions. On répondoit pour nous, on parloit pour nous, on agissoit pour nous. L'Eglise a bien voulu se contenter de ce premier engagement; elle l'a accepté, mais à une condition: c'est que dans la suite il seroit ratifié, & par qui? par nous-mêmes: & par où? non point tant par un aveu de l'esprit, quoique nécessaire, que par un aveu de la bouche, par un aveu déclaré, publié, notifié à tout le monde chretien, Sans cela, sans une telle profession, nous révoquons tacitement ce que nous avons dit par le ministère de ceux qui nous ont prêté leur voix pour nous faire entendre; nous les démentons, & nous nous démentons nous-mêmes. Du moins nous rendons notre foi suspecte, & nous faisons cette injure à la Religion, où l'Eglise nous a associéz & incorporé, de ne plus oser prendre son parti, ni lui marquer notre attachement, dès que notre raison développée peut en discerner la vérité, & que nous nous trouvons en état de l'honorer par notre propre témoignage.

Le mal va encore plus avant, & nous violons une troisième & dernière obligation,

c'est celle de l'exemple que doit chaque fidèle à toute la société chrétienne dont il est membre. Car nous ne sommes tous qu'un même corps en Jesus-Christ, & ce qui fortifie ce corps mystique, ce qui lui donne une sainte vigueur, ce qui soutient la foi qui en est l'ame; ce qui la fait fleurir, c'est l'édification commune que l'un reçoit & qu'il rend à l'autre. Ce sont ces dehors de Religion qui frappent les yeux, & qui font d'autant plus d'impression sur les cœurs que nous nous sentons naturellement excitez à imiter ce que nous voyons. Touché de cet extérieur, on conçoit pour la Religion même un profond respect. L'impiété est forcée de se taire, & la vérité triomphe. Mais par une règle toute contraire, que ce culte visible & apparent commence à s'abolir, tout commence à languir. On ne sçait presque plus ce que c'est que la Religion. Les libertins s'en prévalent, les fidèles en sont troublez: qu'est-ce que la foi? dit-on, & y en a-t'il encore dans le monde? *Filius hominis veniens, putas fidem inveniet in terra?*

Luc, c. 18

Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, les principes évidents & incontestables, d'où le docteur Angélique a tiré, comme une conséquence infaillible, l'important devoir que je vous prêche. Devoir général, & qui nous regarde tous. Mais devoir particulier pour vous, Grands de la terre. Un grand par son élévation est plus en état de faire honneur à sa Religion; de même aussi que sa grandeur & la distinction de son rang, par un malheur qui en est inséparable, le met en pouvoir de nuire davantage à la Religion, & de lui

porter des coups plus mortels. Devoir particulier pour vous, Pères & Mères : un père & une mère, par l'autorité qu'ils ont dans leur famille, sont plus capables d'y entretenir l'esprit de Religion, & par conséquent en deviennent beaucoup plus criminels s'ils ne prennent pas soin de l'y conserver, & que par un abandon total des œuvres religieuses ils le laissent peu à peu se détruire, soit dans eux-mêmes, soit dans ceux que le Ciel leur a soumis. Devoir particulier pour vous, à qui la réputation, l'érudition, le génie, donnent, sans autre droit, un certain crédit dans le monde : il ne faut souvent qu'une parole d'un homme de ce caractère, pour maintenir ou pour affaiblir la foi & la Religion dans des esprits prevenus en sa faveur, & disposez à l'écouter. C'est ce qu'avoit si bien compris le Prophète Royal, & ce que nous devons nous-mêmes conclure, en disant comme lui : *Credidi, propter quod locutus sum.* J'ai crû, & je ne m'en suis pas tenu là. Je n'ai point cherché à déguiser mes sentimens, ni ma créance; je n'ai point eû peur qu'on en fût instruit & qu'on les connût: mais dans la persuasion où j'ai été, & où je suis encore, que je devois cet hommage à la vérité, & cette reconnoissance au bienfait du maître qui me l'a révélée, je m'en suis expliqué dans tous mes discours, & dans toute ma conduite : *Propter quod locutus sum.*

Telle étoit la fidélité de ce saint Roi : mais par une prévarication contre laquelle les prédicateurs de l'Evangile ne peuvent trop fortement s'élever, & qui doit exciter toute

l'ardeur de leur zèle, que faisons-nous ? Ah ! mes Frères, que ne puis-je vous le représenter dans toute son étendue, & dans toute son horreur ! Au lieu d'honorer notre foi en la professant selon les règles d'une Religion pure & sincère, nous la deshonorons par des scandales dont le Christianisme, qui est pour nous en cette vie le Royaume de Dieu, se trouve rempli. Scandales de toutes les sortes : les uns directs, & ce sont des scandales de libertinage & d'irréligion : les autres indirects, & ce sont des scandales d'indifférence, de lâcheté, de respect humain en matières de Religion. J'entre dans un fonds de morale que je n'entreprends pas d'épuiser, puisqu'il est presque inépuisable : mais la simple exposition que je vais faire des désordres du siècle, je dis de ce siècle malheureux où nous vivons, suffira pour vous toucher, & vous convaincra mieux que tous les raisonnemens.

Scandales de libertinage & d'irréligion. Je ne prétends point ici parler de ces scandales énormes qui n'éclatent que trop souvent, lorsque dans l'excès & dans la licence d'une débauche sans ménagement & sans égard, des impies font gloire de traiter avec profanation les choses de Dieu, de parler insolument de nos mystères, de se jouer des plus horribles sacrilèges, & d'employer ce qu'il y a de plus saint & de plus divin à leur divertissement. Cela s'est vu, Chrétiens, & Dieu veuille que ces anatêmes qui ont été au milieu de nous, pour user du terme de l'Écriture, n'ayent pas attiré sur nos têtes les malédictions & les fléaux dont nous sommes continuellement affligés. Peut-être en por-

tons-nous la peine sans le sçavoir. Quoi qu'il en soit, de telles impiétez & leurs auteurs ont plutôt besoin d'être réprimez par la sévérité des loix, que par les salutaires avis des ministres évangéliques: & malheur à ceux qui revêtus d'une puissance légitime pour arrêter ces scandales, les laissent impunis; malheur à ceux par qui Dieu en doit être vengé, & par qui il ne l'est pas: car il sçaura bien se venger lui-même, & sur eux-mêmes. C'étoit à eux d'être les protecteurs & les défenseurs de la cause de Dieu; mais parce qu'une molle connivence, qu'une considération toute humaine les a retenus, c'est à eux que Dieu demandera raison de sa cause abandonnée & de ses intérêts trahis. Cependant le comble du scandale, n'est-ce pas de voir quelquefois des libertins si scandaleux & si diffamez, aspirer encore après cela aux premiers rangs, & peut être aux premiers rangs de cette même Religion qu'ils ont prophanée avec tant de mépris & tant d'outrage: voulant porter jusques sur le faiste de la dignité une tache qui ne s'effacera jamais, une flétrissûre qui les exposera toujours aux reproches que le libertinage même pourra leur faire & leur fera, & qui par-là les rend presque absolument incapables d'être dignement & utilement ce qu'ils travaillent néanmoins à devenir.

Je ne veux point non plus parler de ces abominations de désolation qui paroissent tous les jours dans le lieu saint, c'est-à-dire, de ces irrévérences qui se commettent à la face des autels, à la vûe des prêtres du Dieu vivant, aux yeux de tout un peuple assemblé

& humilié devant le Seigneur, comme si l'on avoit entrepris de venir insulter Dieu même dans sa propre maison; comme si son sanctuaire étoit destiné aux plus sales entretiens, aux plus criminelles libertez, aux plus indignes adorations. Scandale qui par une espèce de providence ne se voit plus que dans l'Eglise chrétienne & parmi nous: Dieu, dit excellemment saint Augustin, ayant, ce semble, voulu de notre impiété même nous faire une preuve de la vérité de notre Religion; puisque c'est la seule dont le démon tâche de rompre le culte, & s'efforce de pervertir les pieuses pratiques. Pourquoi la seule? il n'est pas difficile d'en concevoir la raison; Car de toutes les Religions c'est la seule où le vrai Dieu est servi; & l'intérêt de ce capital ennemi de Dieu, est que tous les autres cultes, quoique faux & superstitieux, soient religieusement observez, parce que ce sont ses ouvrages, & qu'il y est lui-même adoré. Encore une fois, ce n'est point de tout cela que je parle. Ce sont plutôt des monstres que des scandales, & sans que je m'arrête à vous en faire d'affreuses images, il ne faut que le moindre sentiment du Christianisme pour les détester.

Je passe donc à d'autres, où nous tombons avec moins de peine, que nous évitons avec moins de soin, à quoi peu à peu l'esprit du siècle nous familiarise, que nous nous figurons assez innocents, & dont quelquefois nous nous piquons jusqu'à en faire vanité, quoiqu'en effet ce soient des scandales & des scandales d'irréligion. Examinons la conduite du monde, & nous aurons bien-tôt

appris à les connoître. Scandales d'irréligion : remarquez cecy , s'il vous plaît , scandales d'irréligion : ce sont mille railleries des choses saintes , où l'on s'égayé , & dont on s'applaudit. On raille de tout : on raille des personnes de piété , & cela détourne les esprits foibles de la voye de Dieu. On raille des pasteurs des ames , & des vicaires de Jesus-Christ , & cela les empêche de glorifier Dieu dans leur ministère. On raille des prédications , & des prédicateurs , & cela fait que la divine parole est abandonnée , & qu'elle n'opère rien. On raille les dévotions de l'Eglise sous ombre de crédulité , de simplicité , d'imagination & de vision dans les peuples qui les pratiquent , & cela tourne au mépris de l'Eglise même qui les autorise. On raille de certaines sociétez , de certaines indulgences , sous prétexte des abus qu'on y découvre , ou que l'on croit y découvrir : au lieu d'imiter saint Augustin , qui tout Evêque qu'il étoit , n'osoit souvent s'élever contre un abus , de peur que la substance même de la chose n'en fut altérée ; car c'est ainsi qu'il s'en déclare dans une de ses lettres. On raille de la fréquentation des sacremens , & de-là vient que ces sources de graces , & ces remèdes salutaires sont négligez.

Scandale d'irréligion ; c'est cette malignité dont tant d'Esprits aujourd'hui sont préoccupés contre l'Eglise. Car vous en verrez qui là-dessus ont un fonds de chagrin & d'amertume , dont ils ne sçauroient se défendre. A peine peuvent-ils souffrir que l'Eglise soit dans l'éclat où elle est maintenant : ses revenus les choquent , sa juridiction leur

déplaît. Ils voudroient qu'elle fût aussi dépendante des puissances temporelles, aussi pauvre, & aussi abjecte dans le monde, qu'elle l'étoit du tems des premiers Césars : c'est à dire, qu'elle fût aussi esclave sous les chrétiens qui sont ses enfans, qu'elle l'étoit sous ses persécuteurs & ses ennemis. Nouveaux Hérodes, dit saint Bernard, qui laissent Jesus Christ en paix dans l'obscurité de son berceau, mais qui sont jaloux de le voir puissant & exalté dans les progrès & l'exaltation de son Epouse : *Alter herodes, qui christum non in cunis habet suspectum, sed in Ecclesiis invidet exaltatum.* Entendez-les parler de l'Eglise, il n'y a rien qu'ils ne défigurent. S'y consacrer pour vacquer à Dieu, c'est paresse ; s'y établir, c'est ambition & intérêt, Qu'un Ecclesiastique ou un Religieux s'oublie en quelque rencontre, vous diriez qu'ils en triomphent. Qu'il y ait eû quelque chose à censurer dans un homme constitué en dignité, dans un souverain Pontife, c'est sur quoi ils sont sçavants & éloquents. Toujours disposez à raisonner sur ce que l'Eglise ordonne, & jamais à le favoriser, n'ayant d'esprit que contre l'Eglise, & jamais pour l'Eglise, n'étant attentifs qu'à borner son autorité, sans être dociles à s'y soumettre.

Scandale d'irreligion, c'est cette témérité si dangereuse & si ordinaire avec laquelle les hommes sans étude, sans lettres, sans nulle teinture des sciences divines s'énoncent hardiment sur tout ce qu'ils ne goûtent pas dans notre créance, ou qui n'est pas conforme à leur sens dans l'Écriture, quoique les seules raisons humaines,

Bern.

dit saint Augustin, dussent leur rendre cette créance & cette Ecriture vénérables, & cela, Chrétiens, parce qu'ils sont du nombre de ceux que décrivait l'Apôtre saint Jude, qui blasphément tout ce qu'ils ignorent: *Quicumque ignorant, blasphemant.* Au lieu qu'ils devroient dire: du moins je porterai ce respect à ma foi & à ma Religion, de ne condamner jamais ce que je n'entendrai pas, & d'en accuser plutôt mon ignorance, que de m'en prendre à celui dont les ténèbres valent mieux pour moi que toutes les lumières de mon esprit. Scandale d'irréligion; ce sont ces livres contagieux & ces ouvrages où la foi est artificieusement corrompue, où la vertu est traduite en ridicule, où la crainte de l'enfer & des jugements de Dieu est représentée comme une foiblesse: Ouvrages reçus avec une estime générale, lus avec une avidité insatiable, recitez dans tous les cercles, & proposez pour des modèles. En vérité peut-on dire alors qu'il y ait de la Religion dans le monde? Le peut-on penser? Scandale d'irréligion: ce sont ces liaisons avec des gens connus pour être des incrédules & des athées. Liaisons dont les plus vertueux, ou ceux qui passent pour tels, ne se font point de scrupule. Liaisons fondées sur cela seul, que ce sont des esprits agréables, qu'ils divertissent & qu'ils plaisent, qu'ils brillent dans les conversations, & qu'on les écoute volontiers sans se soucier du péril où l'on expose sa conscience & sa foi; sans se mettre en peine de l'avantage qui en revient à l'impiété, quand on voit que pour n'avoir point de Religion on n'en est

Jud.
v. 19.

pas moins estimé ni moins recherché. Ah !
 Chrétiens , où est ce zèle du Roi Prophète,
 lorsqu'il protestoit si hautement à Dieu qu'il
 n'auroit jamais de commerce avec les im-
 pies, & que jamais il ne leur donneroit le
 moindre accès auprès de sa personne, parce
 qu'il craignoit de paroître en quelque sorte
 les approuver & les autoriser : *Odivi Ecclē-*

*Psal. 52. sicut malignatum, & cum impiis non se-
 debo.*

Poursuivons, & ne nous lassons point
 d'un détail toujours abrégé, quelque étendu
 d'ailleurs qu'il puisse être. Scandales d'irréli-
 gion : ce sont ces entretiens où se débitent
 mille maximes formellement opposées à la
 morale de l'Évangile ; par exemple, que rien
 n'est plus cher que l'honneur, & qu'il ne faut
 jamais souffrir une injure ; que chacun, par
 rapport aux biens temporels, doit penser
 à soi, & se pourvoir comme il peut ; qu'on
 n'est heureux qu'autant qu'on est riche, qu'au-
 tant qu'on est puissant & accrédité, qu'on
 jouit des commoditez & des douceurs de la
 vie ; qu'il y a un âge pour la retraite, & un
 autre pour le plaisir ; que certaines fautes ne
 sont point de si grands péchez ; qu'il n'est pas
 à croire que Dieu s'en tienne si grièvement
 offensé, ni qu'il les punisse si sévèrement.
 Maximes toutes mondaines, mais dont on se
 prévient, auxquelles on se conforme, que
 l'on répand, que l'on suit, malgré les ana-
 thêmes du Fils de Dieu, qui les a tant de
 fois foudroyées & prosrites. Enfin scandales
 d'irréligion : ce sont ces nouveautez, ces
 erreurs qu'on veut introduire au dépens de
 la saine doctrine. Erreurs qui n'éclatent pas

tout à coup, mais qui se glissent secrètement & par degrés. On les couvre d'un voile de Religion & de réforme. On les insinüe dans des discours publics, dans des conférences particulières, dans des libelles & des écrits. On leur donne un air de régularité, d'austérité, de pur christianisme, qui impose & qui engage. Elles ont bientôt leurs fauteurs, sur tout parmi le sexe, plus facile à séduire, & plus sujet à s'entêter. Elles ont bientôt leur parti; & ce parti croît, s'avance, lève la tête, se soutient par ses intrigues, ses artifices, ses discours; désole le champ du père de famille en y semant la zizanie, & cause dans le troupeau de Jesus-Christ les schismes & les divisions. Ce ne sont point là des phantômes; & plut au Ciel que tout ce que j'en pourrois dire ne fût qu'imaginaire & en idée!

Or je vous demande, mes chers Auditeurs, si tout cela, & tout ce que je passe, ne sont pas des scandales, & des scandales directement contraires à cette profession simple, soumise, droite & ouverte qui déshonore la Religion? Et combien d'autres aurois-je encore à vous reprocher? Scandales indirects, je veux dire scandales d'indifférence, scandales de négligence, scandales de complaisance, scandales de respect humain, & d'une servile dépendance. Quelle matière à de nouvelles réflexions: Elle est infinie, & je suis obligé de la renfermer en peu de paroles.

J'appelle scandale d'indifférence, une froideur mortelle, & une malheureuse neutralité sur ce qui touche les intérêts de la Reli-

gion. Qu'il s'éleve quelques différens sur des questions importantes, où la vraye foi est attaquée, des gens demeurent tranquillement à l'écart, & ils ne prennent point, disent-ils, de parti; ils ne sont, ni pour l'un, ni pour l'autre; se flattant de suivre en cela l'avis du grand Apôtre, qui reprenoit les chrétiens de Corinthe, d'être les uns pour Paul, & les autres pour Apollo: mais ne faisant pas attention à ce qu'ajoûtoit le même Apôtre, qu'ils devoient être pour Jesus-Christ., & par conséquent que si Paul soutenoit la doctrine de Jesus-Christ, s'il combattoit pour l'Eglise de Jesus-Christ, ils devoient nécessairement se tourner du côté de Paul, & le seconder. Cependant on se tient en paix; on entend tout, & l'on ne s'attache à rien. Que la Religion soit en danger, Que l'Eglise de Jesus-Christ soit humiliée, qu'elle soit méprisée, qu'elle soit insultée; on n'est nullement émû; & c'est, à ce qu'il semble, une sagesse, une discrétion, un esprit de dégagement. Comme si dans la cause de Dieu tout homme, selon le mot de Tertullien, n'étoit pas né soldat. Comme si jamais il étoit permis à des enfans de rester neutres entre leur mère & ses ennemis; à des sujets, entre leur prince légitime, & des peuples révoltez; à des chrétiens, à des catholiques, entre l'Eglise & des rebelles qui lui déchirent le sein. J'appelle scandale de négligence un omission habituelle & presque universelle de tout ce qui est du culte de Dieu: & que peut-on en effet juger de la Religion d'un homme à qui l'on ne voit jamais pratiquer nul exercice de Religion? Point de prière,

prières, ni en commun, ni en particulier; point d'abstinences ni de jeûnes, quoiqu'ordonnez par l'Eglise; point de confessions, de communions, pas même souvent au tems de la Pâque. Or vous sçavez combien cet état est fréquent, & dites-moi quel vestige de christianisme on y peut reconnoître. J'appelle scandale de complaisance, une damnable facilité à prêter l'oreille aux paroles licencieuses de quelques amis d'une foi très suspecte, & peut-être tout à fait perduë. Ce n'est pas qu'on se plaise à ces sortes de conversations; mais par une criminelle condescendance on paroît s'y plaire. On voit assez ce qu'on auroit à répondre; mais on craindroit de se rendre fâcheux & critique. On se persuade pouvoir tout accorder à la liberté, & à l'enjouement de l'entretien. On consent à tout, ou l'on semble y consentir, dès qu'on n'y résiste pas, & tout fidèle qu'on peut être, on passe pour impie avec les impies. J'appelle scandale de respect humain, & d'une servile dépendance, cette lâche timidité qui nous ferme la bouche en la présence d'un maître, d'un grand à qui l'on a vendu son ame & sa Religion; ces vûës de fortune par où l'on se laisse entraîner dans un parti que l'on sçait être le parti de l'erreur; ces ménagemens au moins & ces réserves pour ne le pas choquer, & ne s'en attirer pas la disgrâce.

Hé, Seigneur, si dans la naissance de votre Eglise, & dans ces premiers tems où elle eut à livrer tant de combats, & à essuyer tant de persécutions, elle n'avoit point eu d'autres défenseurs, que seroit-elle devenue?

Si les premiers chrétiens eussent été des indifférents, des négligents, de faux complaisants, des sages & des politiques mondains, auroient-ils sacrifié leurs biens, & répandu leur sang pour l'honneur de la Religion ! En combien d'occasions l'auroient-ils trahie, non pas toujours en se déclarant contre-elle; mais en ne se déclarant pas pour elle, mais en dissimulant, mais en se taisant; car, dit saint Chrysostôme, il ne faut pas seulement réputer pour traître à sa Religion, celui qui l'abandonne ouvertement en appuyant le mensonge, mais celui qui ne la confesse pas hautement en soutenant la vérité : *Non enim solus ille proditor est veritatis, qui mendacium loquitur, sed qui veritatem, cum oportet, non confitetur.* Soyons de bonne foi, mes Frères, & puisque nous sommes chrétiens, soyons-le pleinement, en faisant gloire de l'être. C'est ne l'être qu'à demi, que de ne le vouloir pas paroître. Appliquons-nous à nous-mêmes le juste reproche que faisoit aux Juifs le Prophète Elie : *Usquo quò claudicatis in duas partes?* Que ne vous déterminez-vous à l'un ou à l'autre; & comment, par un monstrueux assemblage de Religion & d'infidélité, prétendez-vous être tout ensemble au Seigneur & à Baal ? Si le Seigneur est notre Dieu, que ne le reconnoissez-vous sans déguisement; & s'il ne l'est pas, que ne le désavouez-vous absolument ? *Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum.* Tel est, mes chers Auditeurs, la disjonctive que l'Eglise vous propose encore aujourd'hui, ou que je vous propose en son nom. Choisissez: mais que dis-je, & y a-t'il

Chrysost.

1. Reg.
t. 18.

Ibid.

là-dessus une autre résolution à prendre, que de nous dévoïer plus fortement que jamais à l'excellente & divine foi où nous avons été élevez, & de lui rendre tous les hommages qu'elle attend de nous ? Respectons la Religion & tout ce qui a quelque rapport à la Religion : car il n'y a rien pour nous de plus grand ni de plus sacré. Professons-là avec assurance, & ne rougissons jamais d'une si glorieuse confession. Dieu, dit saint Ambroïse, ne nous a pas donné la honte & la pudeur pour un tel sujet, & ce seroit bien mal l'employer que de la faire servir contre lui-même. Notre foi est aveugle, (c'est la pensée de Zénon de Vérone) elle doit donc être moins sujette à rougir : & comme elle ne voit pas ce qu'elle croit, elle doit aussi nous fermer les yeux à toutes les considérations du monde, quand il s'agit de repousser les scandales qui l'offensent. Ne nous contentons pas de l'honorer comme vraie, par une profession libre & publique : mais puisqu'elle est sainte, honorons-la par la pureté & la sainteté de nos mœurs. Autre devoir dont j'ai à vous parler dans la seconde partie.

Que notre Religion soit sainte, & même de toutes les Religions la plus sainte, disons mieux, & même de toutes les Religions l'unique vraiment & parfaitement sainte, c'est un principe, Chrétiens, que j'ai déjà établi dans un discours exprès sur cette matière, & qui, selon mon dessein, ne demande point ici de nouvelles preuves pour vous en convaincre. Elle est sainte

II.
PAR-
TIE,

dans son auteur, sainte dans ses maximes, sainte dans ses préceptes & ses conseils; sainte dans ses mystères, sainte en tout: car c'est ainsi que le Saint Esprit nous l'a représentée toute pure & sans tâche, & voilà l'idée que je vous en ai donné moi-même & que vous en avez dû concevoir. Ceci donc posé, j'ajoute une autre vérité non moins certaine, ni moins indubitable, que de toutes les qualitez & de toutes les prérogatives qui relèvent la Religion de Jesus-Christ que nous professons, il n'en est point de plus excellente, ni par conséquent de plus glorieuse, que sa sainteté; pourquoi? parce que c'est par sa sainteté qu'elle est digne de Dieu; parce que c'est sa sainteté qui la rend agréable à Dieu; parce qu'entre tous les témoignages, nul autre que sa sainteté, ne montre plus infailliblement, ni même si infailliblement, qu'elle est de Dieu. Dans cette Religion Dieu a renfermé tous les dons: le don des miracles, le don des langues, le don de prophétie, le don de science, le don de sagesse, & les autres, dont saint Paul nous fait le dénombrement: mais avec ces dons, si ce n'étoit une Religion sainte, dès-là elle seroit réprouvée de Dieu; & indépendamment de ces dons, elle seroit toujours selon le gré de Dieu, dès qu'elle seroit sainte. D'où il s'ensuit que ce qui honore davantage la Religion, c'est ce qui fait plus éclater sa sainteté, parce que c'est ce qui la rend plus vénérable.

Or il est constant que ce qui fait plus paroître la sainteté de notre Religion, c'est la sainte vie de ceux qui la professent. Car pour

appliquer ici la figure de l'Évangile, on juge de l'arbre par ses fruits: s'il produit de bons fruits on connoît que c'est un bon arbre: *Arbor bona facit fructus bonos*. La sainteté des effets marque la sainteté du principe qui les opère; & il faut qu'une Religion soit sainte pour avoir le vertu de sanctifier. Ce n'est pas après tout qu'elle ne puisse être sainte en elle-même, sans que ceux qui en portent le nom & qui s'en déclarent les sectateurs, acquièrent la même sainteté. Car bien qu'ils y soient attachez par un engagement de parole & de foi, la perversité de leur cœur peut les en détacher dans la pratique par une criminelle & volontaire corruption de mœurs. Ils peuvent croire ses vérités, ils peuvent admirer ses maximes, ils peuvent même désirer sa perfection d'un désir inefficace & de pure complaisance, tandis qu'entraînez par le poids de la nature & emportez par l'ardeur des passions auxquelles ils se laissent gouverner, ils vivent tout autrement qu'ils ne croient, & suivent des maximes toutes contraires. Le désordre de leur vie vient de leur volonté qui se dérègle, & non point de leur Religion, qui n'en est en soi pas moins parfaite: & voilà la juste & solide réponse à ceux qui voudroient s'en prendre à la Religion chrétienne des vices qui régneront parmi les chrétiens. Tout cela est incontestable: mais enfin il faut toujours avouer que ce qui donne plus de lustre à la sainteté d'une loi, c'est la sainteté de ceux qui l'ont embrassée. Être saint & paroître saint, ce sont deux choses toutes différentes. D'être sainte, c'est ce que la loi évangélique a de son fonds,

ou ce qu'elle a reçu de Dieu : mais de paroître sainte , d'être estimée sainte , d'être révérée comme sainte , c'est ce qu'elle peut recevoir de nous & de notre sainteté : comment ? parce que notre sainteté sera le témoignage visible & irréprochable de la sienne.

Si donc , mes chers Auditeurs , nous voulons l'honorer sous cette précieuse qualité de sainte , qui lui est si légitimement acquise , & qui fait un de ses plus beaux ornements , nous ne le pouvons mieux qu'en travaillant à notre propre sanctification. Et c'est pour cela que saint Paul recommandoit tant aux fidèles de se rendre irrépréhensibles dans toute leur conduite ; & de faire en sorte que les payens & les idolâtres ne trouvassent rien à censurer en eux , persuadé qu'il étoit , que rien ne releveroit davantage la gloire du Christianisme , & ne contribueroit plus à le répandre dans toutes les parties du monde. C'est pour cela qu'il exhortoit si expressément ces mêmes fidèles à pratiquer le bien , non seulement devant Dieu , mais devant les hommes , afin que l'honneur en réjaillit sur la Religion qui le leur enseignoit , & qu'elle en devint plus respectable. C'est pour cela que tous les Pères de l'Eglise se sont tant appliquez à entretenir dans ceux qu'ils instruisoient , l'innocence & la pureté de la vie , & à n'y rien souffrir contre l'édification publique : ayant en vûë , outre le salut de chaque particulier , l'avantage qu'en tireroit tout le corps de la Religion , & le crédit où elle s'établirait. C'est pour cela que toutes les nouvelles sectes , toutes les hérésies , ont toujours affecté un air de réforme & un ex-

térieur de régularité, par où elles se font infinuées dans les esprits, & elles ont fait de si tristes progrès.

Aussi quand saint Augustin, parlant aux infidèles, vouloit exalter la Religion chrétienne, & leur en donner une haute idée, il leur faisoit considérer les chrétiens : & voilà ce qui tant de fois a touché les plus grands ennemis de l'Evangile, & ses plus cruels persécuteurs. Quand ils voyoient parmi le troupeau de Jesus-Christ tant d'équité & de droiture, tant de candeur & de bonne foi, tant de piété & de retenue, tant d'union & de charité, tant de force, de patience, de désintéressement, tant de vertus, ils ne pouvoient refuser à une Religion qui formoit de tels hommes, les éloges qui lui étoient dûs, & que leur arrachoit comme malgré eux, la vérité dont ils étoient témoins. Voilà par où tous les saints l'ont honorée, tant de saints ecclésiastiques, tant de saints religieux, tant de saints solitaires, tant de saints de tous les états & de toutes les conditions. Nous avons la même foi, nous en avons reçu les mêmes avantages, nous en attendons les mêmes récompenses : qui peut nous dispenser d'avoir pour elle le même zèle, & de lui procurer le même honneur ?

Mais qu'est-il arrivé dans le cours des siècles, & que voyons-nous dans le nôtre, plus qu'on ne le vit jamais ? C'est que nous avons dégénéré, & que nous dégénérons tous les jours de cette première sainteté, qui faisoit autrefois fleurir le christianisme, & dont ses défenseurs se servoient pour en inspirer l'estime, & pour l'autoriser. Regardez,

176 SUR LE ZELE POUR L'HONNEUR
disoit Tertullien pour sa justification & pour celle de ses frères attaquez de toutes parts & exposez à route la violence des tyrans, regardez comment nous vivons, & vous ne mépriserez pas ce que nous croyons. Il n'y a entre nous ni fraude, ni injustice, il n'y a ni traîtres, ni scélérats. Vous avez dans vos prisons des Chrêtiens, mais leur seul crime, c'est le nom qu'ils portent & la profession qu'ils en font. Hors de là que pouvez-vous dire contre eux, & de quoi les pouvez-vous accuser? Nous nous assemblons, mais seulement pour invoquer notre Dieu; & nos prières presque continuelles sont suivies des exercices d'une sainte pénitence. Du reste, quel tort faisons-nous à personne, & quelle charité même n'exerçons-nous pas envers tous? A quels devoirs manquons-nous? Jugez donc, concludoit cet ardent Apologiste, jugez par notre vie qui nous sommes, & de ce que nous sommes, jugez quelle doit être cette foi par qui nous le sommes. Telle étoit la règle qu'il donnoit pour bien connoître la Religion Chrêtienne, & pour en faire voir l'excellence. Mais à s'en tenir maintenant & précisément à cette règle, au lieu que c'étoit alors la gloire de la Religion, n'en seroit-ce pas, dans l'état présent du Christianisme, la honte?

Je l'ai dit, & je ne puis trop le répéter, ni trop fortement vous l'imprimer dans l'esprit: il y a, selon la belle remarque de Tertullien & celle d'Arnobé après lui, il y a entre les fausses Religions du Paganisme & la Religion Chrêtienne, cette différence essentielle, que dans le Paganisme ceux qui

étoient bons & vertueux , ne l'étoient point par Religion , puisqu'au contraire les Religions Payennes ne portoient qu'aux vices , & en donnoient dans leurs prétendues divinités les exemples. De sorte que tous les défordres qui se commettoient parmi les Payens , on pouvoit les attribuer à leur Religion : ou plutôt à leur superstition , sans lui pouvoir rien attribuer de toutes les vertus qui se pratiquoient. Mais par un privilège directement opposé , tout ce qui se fait de bien dans le Christianisme , doit tourner à l'honneur de la Religion Chrétienne , puisque c'est elle qui l'ordonne & qui le persuade ; & rien de tout ce qui se fait de mal , ne doit tourner à sa confusion , puisqu'elle est la première & la plus rigoureuse à le défendre & à le condamner. C'est ainsi , mes Freres , qu'il en devoit être : mais nous sçavons néanmoins que par la malignité des esprits , il en va tout autrement. On a toujours voulu , & l'on veut toujours , quoi qu'injustement , que notre foi soit responsable de notre mauvaise conduite. Et quel avantage en effet pour les libertins lorsqu'ils voyent au milieu du peuple Chrétien & parmi nous les trahisons & les perfidies , les inimitiez & les vengeances , les débauches & les impudicitez ? Je dis parmi nous ; car prenez garde , s'il vous plaît , qui sont ceux qui scandalisent la foi que nous professons , & qui la déshonorent par les excès & les déréglemens de leur vie. Sont-ce les Hérétiques ? Dès qu'ils se sont séparés de la Communion , elle n'entre plus en rien de tout ce qui vient de leur part , & n'y prend plus d'intérêt. Elle ne se glorifie point , dit

Tertullien de leurs bonnes œuvres & de leurs vertus apparentes ; mais aussi depuis le grand scandale qu'ils lui ont causé en l'abandonnant , de quelque manière qu'ils se comportent , ils ne sont plus capables de lui en

Tertull. causer d'autres. *Nec vitius inquinatur , nec virtutibus coronatur.* Il n'y a que nous , mes chers Auditeurs , qui puissions dans l'opinion des hommes la relever ou la rabaisser , la couronner de gloire ou la charger de confusion. Soyons saints comme elle & selon elle , la voilà dans le plus haut point de son crédit. Mais si nous violons toutes ses règles , mais si nous traitons son culte avec de scandaleuses irrévérences ; mais si nous allions , ou si nous prétendons allier la pureté de sa morale avec la contagion du siècle , avec les excès de la passion , avec les cupiditez de la chair , avec le goût du plaisir & des voluptez sensuelles , c'est alors qu'elle tombe dans le mépris , & si j'ose dire , dans l'ignominie.

Or n'est-ce pas là que nous la réduisons ? N'est-ce pas à quoi nous l'exposons ? & n'est-il pas à craindre qu'il en soit de l'Eglise de Jesus-Christ , comme il en fut de Jérusalem , lorsque ses ennemis la trouvant toute dépeuplée & déserte , lui faisoient les plus cruelles insultes. *Haccine est urbs perfecti accoris ?* Est-ce là cette Eglise jadis si florissante & si belle ? Cette Eglise qui remplissoit le monde de l'éclat de ses vertus , & de l'odeur de sa sainteté ; cette Eglise qui sanctifioit les villes , les Provinces , les Empires ; cette Eglise qui consacroit les solitudes & les déserts , qui formoit les Apôtres , les Martyrs , les Confesseurs , les Vierges ! *Haccine est ?* est-ce là

Thren.
f. 2.

elle, & en quel état l'appercevons-nous ? Qui l'a ainsi défigurée, & quels traits y pouvons-nous découvrir de son ancienne splendeur ? *Facti sunt Filii perdiri.* Ses enfans, *Ibid. c. 2.* qu'elle avoit élevez dans son sein ; qu'elle avoit instruits à son école, quelle avoit éclairé de toutes ses lumières & pourvus de ses secours les plus puissans, sont devenus des enfans de perdition. *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus.* Elle avoit toujours combattu le péché comme son ennemi capital, elle l'avoit tant de fois vaincu & banni des cœurs où il s'étoit établi : mais il a repris sur elle tout l'avantage qu'elle lui avoit enlevé. Il a répandu son venin sur tout ce qu'elle avoit de plus cher, de plus sacré, & qu'elle conservoit avec plus de soin. Il n'a pas même épargné les Ministres de ses Autels, & la dépravation est générale. Faut-il s'étonner qu'elle en ressente une si vive douleur, & qu'elle soit plongée dans l'amertume ! *Et ipsa oppressa amaritudine.* Elle adresse sur cela ses plaintes à son Dieu & à son époux ; elle lui représente sa peine : Voyez, Seigneur, lui dit-elle, considérez l'affliction où je suis, & le décri où m'ont mis ceux-là mêmes que je portois entre mes bras & à qui j'avois communiqué vos dons les plus précieux pour en profiter. *Vide, Domine, & considera quoniam facta sum vilis.* Mais tandis qu'elle gémit & qu'elle se plaint, elle est toujours en butte aux railleries & aux sanglants outrages des impies, des athées, des partisans de l'hérésie, qui ne l'envifagent qu'avec dédain, & qui se joüent de ses plus pieuses observances. *Viderunt eam & derisa-*

180 SUR LE ZELE POUR L'HONNEUR
runt sabbatha ejus : quoniam viderunt ignomi-
niam ejus.

Voilà, dis-je, ce que nous attirons à l'Eglise du Dieu vivant, & voilà à quoi nous ne donnons que trop d'occasion. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des ames fidelles, dont la piété, dont la vie régulière & sainte peut faire honneur à la Religion : & à Dieu ne plaise que je leur refuse les justes éloges qui leur sont dus. Il y en a dans le Clergé, il y en a dans le Cloître, il y en a même parmi les Grands & parmi les petits. Car il a été de la bonté de Dieu de ne pas laisser prendre au vice un empire si universel, que la ruine de son peuple fut entière ; & il a été de sa sagesse & de son adorable providence, pour la conviction des uns & pour leur condamnation, de conserver toujours dans le Christianisme, & dans tous les ordres, dans tous les rangs du Christianisme, certains exemples. C'est la consolation de l'Eglise, & là-dessus nous pouvons lui dire comme le Prophète disoit à

Ijai. c. 4. Jérusalem : *Consolamini, consolamini* : Sainte Mere soutenez-vous dans votre affliction, & consolez-vous. Malgré vos pertes, voici encore de dignes enfans qui vous restent, & qui peuvent en quelque sorte vous dédommager : *Consolamini*. Mais que dis-je, Chrétiens, & qu'est-ce que cette consolation, si nous observons bien deux choses : premièrement, la multitude presque infinie de pécheurs qui deshonnorent leur foi, & qui sans la renoncer peut-être d'esprit & de cœur, la renoncent dans la pratique & par leurs actions criminelles ; secondement, l'injustice des hommes, sur-tout des ennemis de la

vraye Religion , qui ferment les yeux à tout ce qu'il y a d'édifiant pour n'en être point touché ; parce qu'ils ne le veulent pas être ; & qui ne les tiennent ouverts qu'aux scandales , dont ils font le sujet de leurs discours injurieux , & où ils appliquent toute leur réflexion.

Car ne dois-je pas aujourd'hui reconnoître dans le Christianisme , ce que le Prophète Royal avoit déjà depuis si long-tems reconnu dans le Judaïsme ? & faut-il qu'un Prédicateur de l'Évangile en soit réduit à faire publiquement cet aveu : *Omnes declinaverunt*. Tous se sont égarez ; ils ont tous quitté les voyes de la sainteté qu'on leur avoit tracées & où ils étoient appellez , pour s'engager dans leurs voyes propres , dans la voye de leur ambition , dans la voye de leur intérêt , dans la voye de la passion qui les domine. Oüi tous , ils se sont ainsi livrez au péché , *Omnes* : c'est-à-dire , qu'entre eux le plus grand nombre est celui des pécheurs ; c'est-à-dire que pour un juste qui se sépare de la multitude , nous pouvons compter mille pécheurs : c'est-à-dire , que par tout & quelque part que nous portions la vûë , rien presque ne se présente à nous que des pécheurs. Pécheurs de tout âge , de tout sexe , de tout caractère & de toute espece. Pécheurs superbes & orgueilleux , pécheurs mercénaires & avares , pécheurs dissimulez & vindicatifs , pécheurs vio'ens & emportez , pécheurs malins & médifans : ainsi des autres. *Omnes declinaverunt*. Encore s'ils sçavoient dans leur iniquité se prescrire de certaines bornes , & demeurer dans les limites d'une certaine

psal. 13.

pudeur : mais y a-t'il rien dans les plus sales passions de si infect & de si honteux où ils ne se laissent entrainer ? N'est-ce pas là même de tous les vices, celui qui leur est devenu le plus commun, celui où ils se plongent plus promptement, celui où ils vivent plus habituellement, celui dont ils reviennent plus rarement, celui dont ils rougissent moins, dont ils se font moins de scrupule & moins de peine, dont ils se glorifient quelquefois plus hautement ? *Corrupti sunt.*

Ibid.

Je n'oserois m'expliquer davantage, & je les renvoye au témoignage de leur conscience pour penser en eux-mêmes (si cependant il n'est pas plus à propos qu'ils effacent absolument de leur esprit ces infames idées, à moins que ce ne soit un sentiment de pénitence qui leur en retrace un souvenir général) pour penser, dis-je, en eux-mêmes & pour se dire à eux-mêmes en quels abîmes de corruptions & à quelles abominations, la sensualité qui les gouverne les a conduits

Ibid.

Abominabiles facti sunt. Ah ! mes Freres, Jesus-Christ notre Législateur & notre maître fut moqué, fut insulté, fut outragé dans sa passion : mais comme nous la renouvelons par le péché cette passion si ignominieuse, je puis bien conclure avec l'éloquent Salvien, que nous en renouvelons tous les opprobres, & qu'ils retombent sur la sainte Loi que ce divin Sauveur est venu vous enseigner. *In*

Salv.

nobis opprobrium patitur Christus.

Il est vrai & il en faut toujours convenir, que parmi tant d'yvraye semée dans le champ de l'Eglise, il y a quelque bon grain. Je sçais qu'il se trouve encore dans la Religion

Chrétienne quelques Chrétiens capables d'en soutenir l'honneur. Mais est-ce sur eux que le libertinage attache ses regards ? Est-ce au bien qu'ils font, est-ce aux exemples qu'ils donnent & aux vertus qu'ils pratiquent, que le monde se rend attentif ? Dans une société, dans une compagnie, un homme scandaleux fait plus d'impression sur les esprits que tous les autres ensemble, quelque règlez qu'ils puissent être.

Finissons, mes chers Auditeurs & fasse le ciel que ce discours rallume tout votre zèle pour le soutien de votre foi & pour sa gloire. C'est ainsi que sans passer les mers & sans porter l'Évangile à des peuples éloignez, vous pouvez participer au ministère des Apôtres. Ne détruisons pas dans le sein de l'Eglise, ce que d'autres bâtissent au milieu de l'idolâtrie, & tandis que des ouvriers infatigables vont chercher des Nations barbares & leur inspirer le respect de nos saints Mystères, ne les avilissons pas dans l'esprit même des infidèles, & ne leur donnons pas lieu d'en être moins touchés. Nous sommes si sensibles à l'honneur d'une famille où nous avons pris naissance, si sensibles à l'honneur d'un corps où nous avons été associés comme membres : ne le serons-nous point à l'honneur d'une Religion, où nous avons été si heureusement régénéré, à qui nous nous sommes si étroitement engagez, par qui nous avons reçu tant de graces, & dont nous attendons encore une couronne immortelle ? Car si nous sommes, selon l'expression de l'Apôtre, par la sainteté de nos mœurs, la joye & la cou-

184 SUR LE ZELE POUR L'HONNEUR , &c.
ronne de notre Religion , *Gaudium meum est
corona mea* , elle sera la nôtre ; & autant que
nous l'aurons honorée en cette vie , autant
ferons-nous glorifier dans l'éternité , que je
vous souhaite , &c.



S E R M O N

P O U R L E

VINGT-UNIE'ME DIMANCHE

APRE'S LA PENTECOSTE.

Sur le pardon des injures.

Tunc vocavit illum Dominus suus, & ait illi : serve nequam, omne debitum dimisi tibi, quoniam rogasti me : nonne ergo oportuit & te misereri conservi tui, sicut & ego tui misertus sum ? Et iratus Dominus ejus, tradidit eum tortoribus.

Alors son maître le fit appeller, & lui dit : méchant serviteur, je vous ai remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en avez prié. Ne falloit-il donc pas avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous ? Sur cela le maître indigné le livra aux exécuteurs de la justice. En saint Matthieu ch. 18.

JA M A I S reproche ne fut plus convaincant ; ni jamais aussi châtement ne fut plus juste. Pour peu que nous ayons de lumière & de droiture naturelle, il n'y a personne qui ne sente toute la force de l'un, & qui

n'approuve toute la rigueur de l'autre. Car que pouvoit répondre ce serviteur impitoyable, & si dur à se faire payer sans délai une somme de cent deniers, lors même que son maître touché pour lui de compassion & ayant égard à sa misere, venoit de lui remettre jusques à dix mille talens ? Si donc, irrité d'une telle conduite, le Maître ne diffère pas à punir ce misérable ; s'il le traite comme ce malheureux a traité son débiteur, & s'il le fait enfermer dans une obscure prison, c'est un arrêt dont l'équité se présente d'abord à l'esprit & dont la raison est évidente. Voilà, mes chers Auditeurs, la figure, & dès que nous en demeurons là, nous n'y voyons rien qui nous surprenne, ni rien qui ne soit conforme aux loix d'une étroite justice. Mais laissons la figure, & faisons-en l'application. Jésus-Christ l'a faite lui-même dans notre Evangile, & il y a sans doute de quoi nous étonner. Car c'est ainsi, dit le Fils de Dieu que votre Père céleste se comporte-

Matth.
5. 18. ra envers vous : *Sic & pater vester cœlestis faciet vobis.* Quelle menace, & à qui parle le Sauveur du monde ? à vous, Chrétiens, & à moi, si nous ne pratiquons pas à l'égard du prochain la même charité que ce Dieu de miséricorde a tant de fois exercée en notre faveur, & qu'il exerce encore tous les jours ; si dans les offenses que nous recevons du prochain, nous nous livrons à nos ressentimens & à nos vengeances : si nous ne pardonnons pas, si nous ne remettons pas libéralement toute la dette, ou si nous ne la remettons pas sincèrement & de bonne foi, *Sic & Pater vester cœlestis faciet vobis, si non*

remiseritis unusquisque proximo suo de cordibus vestris. De là , mes Frères , vous jugez de quelle importance il est de vous exhorter fortement au pardon des injures. Or c'est ce que j'entreprends aujourd'hui. Matière d'une conséquence infinie. Matière où je n'aurois pas la confiance de m'engager , si je ne comptois , Seigneur , sur l'onction divine & l'efficace toute-puissante de votre parole. Soutenez-moi , mon Dieu dans un sujet où votre grace m'est plus nécessaire que jamais. Je la demande par la médiation de Marie. *Ave.*

SI je parlois à des Payens où en Philosophe , je pourrois trouver dans les principes mêmes de la prudence du siècle , de quoi réprimer les faillies de la vengeance , & de quoi condamner les excès d'une passion aussi-aveugle qu'elle est violente & emportée. Mais du reste , mes chers Auditeurs , convenons qu'avec toutes les preuves de la philosophie humaine , je discourerois beaucoup & j'avancerois peu ; & que les plus spécieux raisonnemens n'aboutiroient tout au plus qu'à satisfaire votre curiosité , & non point à convaincre vos esprits , ni à toucher vos cœurs. Il faut donc prendre la chose de bien plus haut , & c'est à la Religion que je dois avoir recours. Il faut vous parler , non en sage du monde , mais en Prédicateur de Jésus-Christ. Il faut pour vous soumettre , employer l'autorité de Dieu même ; & pour vous engager , vous proposer un intérêt éternel. Appliquez-vous , s'il vous plaît , à mon dessein , que j'explique en deux mots. Je viens vous entretenir d'un des plus grands

commandemens de la Loi ; & afin de vous en persuader solidement la pratique , je viens établir deux propositions , qui partageront ce discours , Dieu a droit de nous ordonner en faveur du prochain , le pardon des injures que nous en avons reçues : c'est la première proposition & la première partie. Si nous refusons au prochain ce pardon , nous donnons à Dieu un droit particulier de ne nous pardonner jamais à nous-mêmes : c'est la seconde proposition & la seconde partie. Prenez garde, mon cher Auditeur. Voulez-vous disputer à Dieu son droit ? je vais le justifier. Prétendez-vous que Dieu vous pardonnant , après que vous n'aurez pas pardonné , se relâche ainsi de son droit ; c'est de quoi je vais vous détromper. Il n'est point ici question de belles paroles , ni des agrémens de l'éloquence Chrétienne : mais il s'agit de vous faire vivement comprendre deux des plus grandes vérités. Commençons.

I.
PAR-
TIE.

JE l'avouë , Chrétiens : le pardon des injures est difficile , & il n'y a rien dans le cœur de l'homme qui n'y répugne. C'est ce que le Christianisme a de plus sublime , de plus héroïque , de plus parfait. Pardonner sincèrement & de bonne foi , pardonner pleinement & sans réserve , voilà , dis-je , à en juger par les sentimens naturels , la plus rude épreuve de la charité , & l'un des plus grands efforts de la Religion. Mais après tout je soutiens que Dieu a droit de l'exiger de nous , & je dis qu'il l'exige en effet : comment cela ? comme maître , comme père , comme modèle , comme Juge. Comme maître par

la loi qu'il nous impose, comme père par les biens dont il nous comble, comme modèle par les exemples qu'il nous donne, & comme juge par le pardon qu'il nous promet. Tout ceci est d'une extrême importance: n'en perdez rien.

Pardonnez les injures & aimez ses ennemis, c'est un précepte, mes chers Auditeurs, fondé sur toutes les loix divines, & aussi ancien que la vraie Religion. Dans la loi de nature, dans la loi écrite, dans la loi de grâce, cet amour des ennemis a été d'une obligation indispensable: & quand on disoit aux Juifs vous aimerez votre prochain & vous haïrez votre ennemi, ce n'étoit pas Dieu qui le disoit, remarque saint Augustin, mais ceux qui interprétoient mal la loi de Dieu. Ce n'étoit pas une tradition de Moïse, mais une tradition des Pharisiens, qui corrompant la loi de Moïse, croyoient que le commandement d'aimer le prochain, leur laissoit la liberté de haïr leurs ennemis. Jesus-Christ n'a donc point établi une loi nouvelle, lorsqu'usant de toute sa puissance de Législateur, il nous a dit, aimez vos ennemis & pardonnez-leur: mais il a seulement renouvelé cette loi, qui étoit comme effacée du souvenir des hommes; il a seulement expliqué cette loi, qui étoit comme obscurcie par l'ignorance & les grossières erreurs des hommes; il a seulement autorisé cette loi, qui étoit comme abolie par la corruption où vivoient la plupart des hommes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, poursuivoit le Sauveur du monde, que faites-vous en cela plus que les Publicains; & si vous

n'avez de la charité que pour vos frères , qu'y a-t'il là qui vous relève au dessus des Payens ! Toute votre charité alors ne peut être digne de Dieu , ni telle que Dieu la demande , puisque ce n'est point une charité furnaturelle , mais une charité purement humaine. Et voilà pourquoi, conluoit le Fils de Dieu , il vous est ordonné d'aimer jusques à vos ennemis , de remettre à vos ennemis les offenses que vous pensez en avoir reçues , de conserver la paix avec vos ennemis & même de la rechercher. Ainsi l'a-t'on dû de tout tems , & ainsi le devez-vous maintenant , en vertu de l'ordre que je vous intime , ou que je réitère & que je vous fais entendre dans les termes les plus formels. *Ego*

Matth. c. 5. autem dico vobis , diligite inimicos vestros.

Or supposé ce précepte , je prétends , Chrêtiens , que Dieu a un droit incontestable de nous y assujettir , parce qu'il est le maître ; & par consequent que nous sommes indispensablement obligez de nous y soumettre & d'y obéir , pour reconnoître là-dessus , aussi-bien que sur tout le reste , notre dépendance , & pour rendre à son souverain pouvoir l'hommage que nous lui devons. Précepte appuyé sur les raisons les plus solides & les plus sensibles ; mais quand il s'agit de l'autorité de Dieu & de l'absoluë soumission qu'il attend de nous en qualité de souverain être , ce seroit en quelque sorte lui faire outrage que de vouloir traiter avec lui par raison. Il commande c'est assez. Il dir ,

Rom. c. 9. Ego autem dico vobis ; il n'en faut pas davantage. Et qui êtes-vous en effet , ô homme , pour entrer en discussion avec votre Dieu :

& vous appartient-il de raisonner sur ses adorables & suprêmes volontez ? *O homo, tu quis es, qui respondeas Deo ?*

Quelle est donc d'abord la réponse la plus courte & la plus décisive pour renverser toutes vos excuses, & pour détruire toutes les prétendues justifications dont votre vengeance tâche à se couvrir ? la voici, & comprenez-la. C'est que Dieu veut que vous pardonniez, & que vous pardonniez de cœur ; c'est-à-dire, que vous ne vous contentiez pas de garder certains dehors, & de ne vous porter à nul éclat ; mais que vous bannissiez de votre cœur toute animosité volontaire & tout ressentiment. Dieu le veut, & je vous l'annonce de sa part : *Ego autem dico vobis*. A cela vous ne pouvez plus rien répliquer qui ne tombe de lui-même. Mais ce sacrifice me coûtera bien cher : dès qu'il est nécessaire, il n'y a point à examiner s'il vous coûtera beaucoup, où s'il vous coûtera peu, puisqu'il n'y a rien, de quelque prix qu'il puisse être, que vous ne deviez sacrifier à Dieu. Mais c'est un effort au-dessus de la nature : aussi n'est-ce pas selon la nature qu'on l'exige de vous, mais selon la grace qui ne vous manquera pas, & qui est assez puissante pour vous soutenir. Mais j'y sens une répugnance que je ne puis vaincre, & le moyen que je me fasse une pareille violence ? Abus, répond saint Jérôme : quand Dieu vous l'ordonne, la chose dès-là vous est possible, puisque Dieu n'ordonne rien d'impossible. Et qu'y a-t'il, ajoute le même saint Docteur, de plus possible pour vous, que ce qui dépend de vous & de votre volonté ?

Il n'y a point ici , comme à l'égard de bien d'autres préceptes , à alléguer , ou la distance des lieux , ou la fortune , ou l'âge , ou la santé , ni le reste. Mais que dira le monde ? il dira que vous êtes Chrétien , & que vous vous comportez en Chrétien , il dira que vous êtes soumis à Dieu , & votre fidélité l'édifiera. Ou s'il ne pense , ni ne parle de la sorte , quoi qu'il pense & quoi qu'il dise , vous mépriserez ses jugemens & ses discours , & vous vous souviendrez que c'est à l'ordre de Dieu & non aux idées du monde que vous devez vous conformer. Mais on me traitera d'esprit foible , & il y va de mon honneur : votre plus grand honneur est de renoncer en vûe de Dieu à tout honneur mondain , & l'aête le plus héroïque de la vraie force est de triompher ainsi tout à la fois & de vous même & du siècle profane. Mais cet homme se prévaudra de mon indulgence , & n'en deviendra que plus hardi à m'attaquer : peut-être sera-t'il touché de votre Religion ; ou s'il ne l'est pas , & qu'il en devienne plus mauvais pour vous , vous en deviendrez meilleur devant Dieu , à qui seul il vous importe de plaire. Ah ! Chrétiens , que notre amour propre est fécond en subtilitez pour se justifier , & pour se soustraire impunément à la loi de Dieu ! Si j'entreprendois de découvrir tous ses artifices , c'est une matière que je ne pourrois épuiser : mais fût-il mille fois plus artificieux & plus subtil , il faudra toujours qu'il plie sous l'empire dominant du maître , qui nous interdit toute haine , & qui s'en est déclaré si expressement par ces paroles *Ego autem dico vobis , diligite inimicos vestros.* Mais

Mais ce n'est point, après tout, par une obéissance pure & par une soumission forcée, qu'il prétend nous engager à l'observation de sa loi. Il veut que la reconnaissance y ait part, & le pardon qu'il sollicite pour le prochain, c'est encore plus comme bienfaiteur & comme père, qu'il s'y intéresse, que comme Législateur & comme maître. S'il nous commandoit d'aimer nos ennemis & de leur pardonner pour eux-mêmes, son précepte pourroit nous paroître dur & rigoureux. Car il est vrai qu'à considérer précisément la personne d'un ennemi qui s'élève contre nous, nous n'y trouvons rien que de choquant, rien qui ne nous pique & qui ne soit capable d'exciter le fiel le plus amer. Mais que fait Dieu? Il se présente à vous, mon cher Auditeur; & détournant vos yeux d'un objet qui les blesse, il vous ordonne de l'envisager lui-même. Il ne vous dit pas: c'est pour celui-ci, c'est pour celle-la que je vous enjoins de leur pardonner; mais il vous dit: c'est pour moi. Il ne vous dit pas: pardonnez-leur, parce qu'ils le méritent; mais il vous dit: pardonnez-leur, parce que je l'ai bien mérité moi-même. Il ne vous dit pas: ayez égard à ce que vous leur devez; mais il vous dit: ayez égard à ce qui m'est dû, & à ce que je leur ai cédé. Ce fut ainsi que les enfans de Jacob touchèrent le cœur de Joseph leur frere, qu'ils avoient si indignement vendu, & qu'ils obtinrent de lui le pardon de l'attentat même le moins pardonnable, où leur envie les avoit portez contre sa propre personne. Votre père, lui dirent-ils, & le nôtre, nous a chargez de

vous faire une demande en son nom : c'est que vous ne pensiez plus au crime de vos frères, & que vous oubliiez l'énorme injustice qu'ils ont commise envers vous. *Pater*

Gen. c. 50. *tuus praecepit nobis ut hac tibi verbis illius diceremus : obsecro ut obliviscaris sceleris fratrum tuorum, & peccati, atque malitia quam exeruerunt in te.* Au souvenir de Jacob, de ce père que Joseph aimoit & dont il avoit été si tendrement aimé, ses entrailles s'émeurent, les larmes lui coulerent des yeux ; & bien loin d'éclater en menaces, & de reprocher à ces frères parricides leur barbare in-

Ibid. humanité, il les rassura, *Nolite timere* ; il prit lui-même leur défense, & les excusa en

Ibid. quelque manière, *Vos cogitastis de me malum, sed Deus vertit illud in bonum* ; il se fit leur

Ibid. soutien & leur protecteur : *Ego pascam vos & parvulos vestros.*

Or, Chrêtiens, ce n'est point au nom d'un père temporel, ni au nom d'un homme comme vous, c'est au nom du Père celeste, au nom d'un Dieu créateur, d'un Dieu rédempteur que je m'adresse à vous. Combien de fois peut-être vous retraçant l'idée de ses bienfaits, vous êtes-vous écriez comme David, dans un renouvellement de piété & de zèle : *Quid retribuam Domino pro omnibus que retribuit mihi* ? Que vous donnerai-je, ô mon Dieu, pour tout ce que vous m'avez donné ; & que ferai-je pour vous, Seigneur, après tout ce que vous avez fait pour moi ? Combien de fois avez-vous désiré l'occasion où vous pûssiez par une marque solide lui témoigner votre amour ? N'en cherchez point d'autre, que celle-ci ; & dès que vous par-

Psal. 115.

donnerez pour Dieu, comptez avec assurance que vous aimez Dieu. Je ne sçais si vous concevez bien toute ma pensée : elle est vraie, elle est indubitable ; & pour une ame encore susceptible de quelque sentiment de Religion, je ne vois rien de plus engageant ni de plus consolant. Expliquons-nous. La plus grande consolation que je puisse avoir sur la terre, est de pouvoir croire avec toute la certitude possible en cette vie, que j'aime Dieu, & que je l'aime, non d'un amour suspect & apparent, mais d'un amour réel & véritable ; car autant que je suis certain de mon amour pour lui, autant suis-je certain de son amour pour moi & de sa grace. Or de tous les témoignages que je puis là-dessus souhaiter, il n'en est point de moins équivoque & de plus sûr, que de pardonner à un ennemi, pourquoi ? parce qu'il n'y a que l'amour de Dieu & le plus pur amour qui me puisse déterminer à ce pardon. Ce n'est point la nature qui m'y porte, puisqu'il la combat directement ; ce n'est point le monde, puisque le monde a des maximes routes contraires. D'où il s'ensuit que Dieu seul en est le motif, que le seul amour de Dieu en est le principe ; & qu'en disant à Dieu : je vous aime, Seigneur, & pour preuve que je vous aime, je remets de bonne foi telle injure qui m'a été faite, je suis, en parlant de la sorte, à couvert de toute illusion.

Et quelle onction, mes chers Auditeurs, n'accompagne point ce témoignage secret qu'on se rend à soi-même ? J'ai sujet de penser que j'aime mon Dieu, & que je l'aime vraiment. Je fais quelque chose pour mon

Dieu, que je ne puis faire que pour lui, & par conséquent que je fais purement pour lui. Quel goût ne trouve-t'on point en cette réflexion ? Mais le mal est que sans regarder jamais Dieu dans l'homme, nous ne regardons que l'homme même ; & de là ces longues & vaines déclamations sur l'indignité du traitement qu'on a reçu, sur l'audace de l'un, sur la perfidie de l'autre, sur mille sujets qu'on défigure souvent, qu'on exagère, qu'on représente avec les traits les plus noirs. Hé ! Chrétiens, qu'il en soit comme vous le dites, & comme il vous plaît de l'imaginer : j'y consens. Mais ne comprendrez-vous jamais que ce n'est point là de quoi il s'agit ? Que quand nous vous exhortons à pardonner, nous ne prétendons pas justifier à vos yeux le prochain, puisque s'il étoit innocent il n'y auroit point de pardon à lui accorder. Que voulons-nous donc ? c'est que vous vous éleviez au-dessus de l'homme ; c'est que vous donniez à Dieu ce que vous refuseriez à l'homme ; c'est que vous pensiez que Dieu se tiendra honoré, glorifié, & si j'ose dire, obligé de ce que vous ferez en faveur de l'homme. Du moment que vous vous ferez bien imprimé dans l'esprit cette vérité fondamentale & essentielle, y aura-t'il effort qui vous étonne, ou qui doive vous étonner, & vous arrêter ?

Allons plus avant, & si pour nous exciter encore & nous régler, il nous faut un grand exemple, Dieu lui-même, comme modèle, nous en servira & nous convaincra par la vûe de ses miséricordes envers nous & par la douceur de sa conduite. Car nous avons

beau nous plaindre , & relever nos droits ; il n'y a jamais eu , ni jamais il n'y aura de réplique à l'argument que Dieu nous fait aujourd'hui sous la figure de ce maître de l'Evangile : *Omne debitum dimisi tibi ; nonne ergo oportuit & te misereri conservi tui ?* J'aime mes ennemis , & je leur pardonne ; je vous ai vous-même aimé , & combien de fois vous ai-je pardonné ? ne devez-vous donc pas m'imiter en cela & pardonner comme moi ? Raison qui nous ferme la bouche , & qui nous accable du poids de son autorité , & pour l'examiner à fond , prenez-la , mon cher Auditeur , dans tous les tours qu'il vous plaira. Considérez y les offenses de part & d'autre , & comparez la personne qui les reçoit , celle qui les fait , le pouvoir & la manière de se venger , l'intérêt qui se trouve à pardonner , la fin que l'on peut dans l'un ou dans l'autre se proposer ; pesez , dis-je , exactement tout cela , & en tout cela vous verrez , comment l'exemple d'un Dieu vous condamne , & que c'est assez de ce seul exemple , si vous ne le suivez pas , pour vous rendre criminels. Delà vos vengeances vous paroîtront pleines d'injustice , de foiblesse , de lâcheté , d'aveuglement , d'ingratitude envers Dieu , & d'oubli de vous-mêmes. Toutes ces considérations sont dignes de vous , & demandent une attention particulière.

Car pour en venir au détail , nous sommes piqués d'une injure , & quelquefois nous nous en prenons à Dieu même : mais combien lui-même en souffre-t'il tous les jours , & en a-t'il souffert ? Nous ne pouvons supporter qu'un homme se soit attaqué à nous ,

Matth;
c. 18.

& qu'il nous ait outragés ; mais Dieu nous fait voir des millions d'hommes, ou plutôt tous les hommes ensemble qui se soulèvent contre lui & qui le deshonnorent. Nous avons peine à digérer que tel & tel depuis si longtemps nous rendent de mauvais offices ; mais Dieu nous répond que depuis qu'il a créé le monde, le monde n'a pas un moment cessé de l'insulter. Il nous est fâcheux d'avoir un ennemi dans cette famille, dans cette compagnie, mais Dieu en a par toute la terre. A quoi sommes-nous si sensibles, & sur quoi faisons-nous paroître tant de délicatesse ? sur une parole souvent mal entendue, sur une raillerie mal prise, sur une contestation dans l'entretien, sur une vivacité qui sera échappée, sur un mépris très-léger, sur un air froid & indifférent, sur une vaine prétention qu'on nous dispute, sur un point d'honneur. Car voilà, vous le sçavez, voilà ce qui fait naître parmi les hommes les plus grandes inimitiez, & même parmi ces hommes si jaloux de passer dans le monde pour sages & pour esprits forts. Mais, dit saint Chrysostôme, à regarder les inimitiez des hommes dans leur principe, qu'elles sont frivoles ! Et qu'y a-t'il de comparable à tout ce qui s'est fait & à tout ce qui se fait contre notre Dieu : aux impiétez, aux sacrilèges, aux imprécations & aux blasphèmes ; aux prophanaçons de ses Autels, de son nom, de ses plus sacrés Mystères ; aux révoltes perpétuelles & les plus formelles contre sa loi. Mais encore qu'est-ce que ce souverain Maître, créateur de l'Univers ? & qu'est-ce que de foibles créatures, qu'il a formées de sa main & ti-

rées du néant? Si donc, vils esclaves, nous nous récrions si hautement en toutes rencontres & sur les moindres blessures, n'a-t'il pas droit de nous confondre par son exemple, & de nous dire : *Omne debitum dimisi tibi : nonne ergo oportuit & te misereri ?* Moi la grandeur même, moi digne de tous les hommages, mais exposé à toute l'insolence des pécheurs, & à tous les excès de leurs passions les plus brutales, j'oublie en quelque sorte pour eux, & la supériorité de mon être, & l'innombrable multitude, la grieveté, l'énormité de leurs offenses. Moi-même je leur tends les bras pour les rappeler, moi-même je leur ouvre le sein de ma miséricorde pour les y recueillir, moi-même je les préviens de ma grace & leur communique mes plus riches dons. C'est ainsi que j'en use, tout Dieu que je suis. Mais vous, ennemis irréciliables, vous n'écoutez que la vengeance qui vous anime & la colère qui vous transporte. Mais vous, hommes, vous voulez traiter dans toute la rigueur, des hommes comme vous ; *Nonne oportuit & te misereri conservi tui ?* Mais vous, sans vous souvenir de votre commune origine, qui vous égale tous devant mes yeux, vous prétendez vous prévaloir de je ne sçais quelle distinction humaine, pour exagérer tout ce qui se commet à votre égard, & pour le mettre au rang des fautes irrémisibles ; mais vous, mesurant tous vos pas & craignant de rien relâcher de vos droits, plus imaginaires que réels, vous passez les années & quelquefois toute la vie dans des divisions scandaleuses, plutôt que de faire une dé-

Marche : & pour une occasion , pour un moment où votre frère a manqué , vous demandez des réparations qui ne finissent point. Mais vous, comptant pour beaucoup de ne pas porter les choses à l'extrémité, vous demeurez dans une indifférence qui ne témoigne que trop l'éloignement & l'aliénation de votre cœur. Sont-ce là les règles de la charité que je vous ai recommandée & dont j'ai voulu être le modèle ?

Malheur à nous , mes Frères , si nous ne nous conformons pas à ce divin exemplaire. Le péché originel de l'homme a été de vouloir être semblable à Dieu : mais ici Dieu non seulement nous permet , mais nous conseille , mais nous exhorte , mais nous ordonne d'être parfaits comme lui. Comment accorder ensemble l'un & l'autre ? Rien de plus aisé , répond saint Augustin expliquant cette apparente contradiction. Le premier péché de l'homme a été de vouloir être semblable à Dieu en ce qui regarde la prééminence de cet être suprême ; c'est-à-dire , qu'il a souhaité d'être grand comme Dieu , éclairé comme Dieu , indépendant comme Dieu. Or c'étoit-là un orgueil insupportable , & une criminelle présomption. Mais la perfection est de ressembler à Dieu par l'imitation de sa sainteté & de ses vertus ; je veux dire , d'être charitable comme Dieu , miséricordieux comme Dieu , patient comme

Matth. c. 5. Dieu : Estote perfecti sicut pater vester caelestis perfectus est.

Je dis plus , & je soutiens , mon cher Auditeur , que cet exemple doit avoir sur vous d'autant plus d'efficace , qu'il vous est per-



sonnel. Concevez bien ceci. Je ne vous ai parlé qu'en général de tout ce que Dieu reçoit d'outrages de la part des hommes, & de tout ce qu'il leur remet si libéralement & si aisément ; mais que seroit-ce si de toutes les personnes qui composent cet Auditoire, prenant chacun en particulier, je lui mettois devant les yeux tout ce qu'il a fallu que Dieu dans le cours de sa vie lui pardonnât, & tout ce qu'il se flatte en effet que Dieu lui a pardonné ? Que seroit-ce si je présentois à ce mondain toutes les abominations d'une habitude vicieuse, où il s'est livré à ses désirs les plus déréglés ; où sans retenue & sans frein, il s'est abandonné aux plus honteux débordemens ; où mille fois révolté contre sa propre conscience il a étouffé la voix de Dieu, qui se faisoit entendre à lui, il a rejeté la grace de Dieu qui l'éclairoit & qui le pressoit, il a foulé aux pieds la loi de Dieu qui l'importunoit & qui le gênoit, il a raillé des plus saints mystères de Dieu dont la créance le condamnoit & dont l'idée le fatiguoit & le troubloit ; il a sacrifié Dieu & tous les intérêts de Dieu à l'objet périssable qui l'enchantoit & le possédoit ? Que seroit-ce si parcourant tous les autres états, j'appliquois cette morale à l'impie, à l'ambitieux, à l'avare (car il n'y a que trop lieu de croire que dans cette assemblée il se trouve de toutes ces sortes de pécheurs) que seroit-ce, dis-je, mon cher Frère, si je vous retraçois le souvenir de toutes vos iniquitez & que je raisonnasse ainsi avec vous : voilà ce que Dieu a toléré, voilà sur quoi il a usé à votre égard de toute son indulgence, voilà

ce qu'il a cent fois oublié pour vous rapprocher de lui & pour se rapprocher de vous. Par où jamais pourrez-vous vous défendre de suivre un exemple si puissant & si présent ! Or ce que je vous dirois, Dieu vous le dit actuellement dans le fond de l'ame : *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi.* Méchant serviteur, c'est spécialement à vous que j'ai tout remis, *Tibi.* Je pouvois vous perdre, & je me suis employé à vous sauver ; je pouvois vous bannir éternellement de ma présence, & je vous ai recherché ; vous étiez pour moi dans une indocilité, dans une insensibilité, dans une dureté de cœur, capable de tarir toutes les sources de ma miséricorde, & rien ne les a pû épuiser. De quel front & par quelle monstrueuse opposition, un débiteur à qui l'on a fait grace, & grace sur des dettes accumulées & dont il seroit accablé, peut-il poursuivre avec une sévérité inexorable l'acquit d'une dette aussi légère que celle qui vous intéresse ? *Omne debitum dimisi tibi ; nonne ergo oportuit & te misereri conservi tui ?*

Mais peut-être, Chrétiens, doutez-vous de ce pardon de la part de Dieu & par rapport à vous. Car qui sçait s'il est digne d'amour ou de haine ? & qui peut être certain de la rémission de ses péchez ? Hé bien si vous craignez de ne l'avoir pas encore obtenuë, je viens vous enseigner le moyen infallible de l'obtenir, en vous faisant considérer Dieu comme juge ; & s'il y a une vérité qui doive faire impression sur vos cœurs, n'est-ce pas celle-ci, par où je conclus cette première partie ? Il est vrai, tel est en cette vie notre

fort, & l'affreuse incertitude où nous nous trouvons : nous sçavons que nous avons péché, & nous ne sçavons si Dieu nous a pardonné. Les plus grands saints ne le sçavoient pas eux-mêmes ; & des pénitens par état, après avoir passé de longues années dans les plus rigoureux exercices d'une mortification accablante, saisis néanmoins de frayeur, se demandoient les uns aux autres, comme nous l'apprend saint Jean Climaque : ah ! mon Frère, pensez-vous & puis-je penser que mes péchez devant Dieu soient effacez ? Si des saints étoient pénétrez de ce sentiment, quel doit être celui de tant de pécheurs ? Or dans le sujet que je traite, j'ai de quoi les tirer de cette incertitude qui les trouble ; j'ai de quoi leur donner l'assurance la plus solide & la plus ferme, puisqu'elle est fondée sur la parole même de Dieu, sur l'oracle de la vérité éternelle. Car c'est Dieu qui nous l'a dit ; & s'il nous ordonne de le pardonner, c'est en ajoutant à son précepte cette promesse irrévocable & si engageante ; je vous pardonnerai moi-même : *Dimittite & dimittimini.* En deux mots quel fonds d'espérance, & quel motif pour animer notre charité ! Il n'y a là ni ambiguité ni équivoque, il n'y a point de restriction ni d'exception : tout y est intelligible, tout y est précis & formel. Remarquez-le bien. Dieu par la bouche de son Fils ne nous dit pas : pardonnez, & je vous pardonnerai certains péchez ; mais de quelque nature qu'ils puissent être, vos péchez vous seront remis, *Et dimittimini.* Il ne nous dit pas : pardonnez, & je vous pardonnerai plusieurs péchez ;

mais leur nombre, selon l'expression du Prophète, fut-il plus grand que celui des cheveux de votre tête, tous vos péchez en général vous seront remis, *Et dimittemini*. Il ne nous dit pas : pardonnez, & après un temps marqué pour satisfaire à ma justice, je vous pardonnerai; mais du moment que vous aurez pardonné, vos péchez dès-là vous seront remis, *Et dimittemini*. Tellement, Chrétiens, que dès que je pardonne & que je pardonne en vûe de Dieu & par amour pour Dieu, je puis autant compter sur le pardon de mes péchez, que sur l'infailibilité de Dieu & sur son inviolable fidélité. Rempli de cette confiance, je vais à l'autel du Seigneur, & sans oublier le respect dû à cette infinie Majesté, j'ose lui parler de la sorte : je suis pécheur, & je le reconnois en votre présence, ô mon Dieu; mais tout pécheur que je suis, vous me recevrez en grâce, parce que selon vos ordres, j'ai moi-même fait grace. Dans le sacrifice que je viens vous présenter, je n'ai point d'autre victime à vous offrir que mon cœur & que son sentiment. Je vous l'immole, Seigneur, & c'est une hostie digne de vous, puisqu'elle est purifiée du feu de la charité. Et si vous rejettiez cette hostie, j'en appellerois à votre parole. Et si vous m'imputiez encore quelque chose après l'avoir racheté par cette hostie, je dirois, Seigneur, & vous me permettriez de le dire, ou que vous m'avez trompé, ou que vous avez changé. Or ni l'un ni l'autre ne vous peut convenir.

N'en doutez point, mon cher Auditeur; quand vous aurez fait un pareil effort, &

que vous adresserez à Dieu une telle prière, il vous écoutera, il vous répondra dans le secret du cœur, ce qu'il fit entendre à Magdelaine, en la renvoyant : allez en paix, vos péchez vous sont pardonnez : *Remittuntur tibi peccata ; vade in pace.* Le Ministre de la pénitence, témoin d'une disposition si sainte, & comptant sur toutes les autres qui s'y trouvent renfermées, prononcera sans hésiter la sentence de votre absolution, & répandra sur vous toutes les bénédictions du Ciel. Vous vous retirerez content de Dieu, & content de vous-même. Or à toutes ces conditions & par tous ces titres, dites-moi si Dieu n'a pas droit d'exiger de vous le pardon qu'il vous ordonne & dont il vous a fait une loi. Mais vous, dès que vous ne le voulez pas accorder ce pardon si légitimement dû & si expressément enjoint, ne donnez-vous pas à Dieu un droit particulier de ne vous pardonner jamais à vous-même ? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

C E que nous craignons communément le plus, & ce qui nous seroit dans la vie plus fâcheux & moins soutenable, c'est, Chrétiens, qu'on nous traitât comme nous traitons les autres, qu'on nous jugeât comme nous jugeons les autres, qu'on nous poursuivît, & nous condamnât comme nous poursuivons & condamnons les autres. Notre injustice va jusqu'à ce point, de ne vouloir rien supporter de ceux avec qui nous sommes liez par le nœud de la société humaine, & de prétendre qu'il nous passent

II.

PARTIE.

tout , qu'ils nous cèdent tout , qu'en notre faveur ils se démettent de tout. Si par un retour bien naturel , ils se comportent envers nous selon que nous nous comportons envers eux ; s'ils s'élevent contre nous , de même que nous nous élevons contre eux , & s'ils nous font ressentir toute la rigueur qu'ils ressentent de notre part , nous en paroissions outrez & désolés. Mais à combien plus forte raison devons nous donc craindre encore davantage , que Dieu ne se serve pour nous de la même mesure dont nous nous servons pour le prochain : c'est-à-dire , qu'il ne devienne aussi implacable pour nous , que nous le sommes pour nos Frères , & que le pardon que nous ne voulons pas leur accorder , il ne nous l'accorde jamais à nous-mêmes ? Or c'est justement à quoi nous nous exposons par notre inflexible dureté & par nos inimités , En ne voulant pas nous conformer à sa conduite , nous l'obligeons de se conformer à la nôtre ; & nous obstinant à ne rien pardonner nous lui donnons un droit particulier de ne nous pardonner jamais. Comment cela ? le voici. Parce qu'alors nous nous rendons singulièrement coupables , & coupables en quatre manières. Observez-les. Coupables envers Dieu , coupables envers Jesus-Christ Fils de Dieu , coupables envers le prochain , substitué en la place de Dieu , & coupables envers nous-mêmes. Coupables envers Dieu , dont nous violons un des préceptes les plus essentiels ; coupables envers Jesus-Christ Fils de Dieu , que nous renonçons en quelque sorte dès que nous renonçons au caractère le plus dis-

tinctif & le plus marqué du Christianisme ; coupables envers le prochain , substitué en la place Dieu , & à qui nous refusons ce qui lui est dû , en conséquence du transport que Dieu lui a fait de ses justes prétentions ; enfin coupables envers nous-mêmes soit en nous démentant nous-mêmes , & la prière que nous faisons tous les jours à Dieu , soit en prononçant contre nous-mêmes , par cette prière , notre propre condamnation. Quelle ample matière , & quel nouveau fonds de morale ? Ecoutez-moi , tandis que je le vais développer.

Car il ne faut point se persuader , Chrétiens , qu'il vous soit indifférent de pardonner ou de ne pardonner pas , & que devant Dieu vous en soyez quittes pour lui représenter la justice de vos ressentimens & de vos vengeances , par la griéveté des injures qui vous offensent. Tout offensez que vous pouvez être , Dieu vous défend de suivre les mouvemens de votre cœur aigri & envenimé , & quelque violente que soit la passion qui vous anime , il veut que vous l'étouffiez : pourquoi ? parce qu'il s'est réservé à lui seul le droit de vous venger & de vous faire justice , quand il lui plaira , & selon qu'il lui plaira : *Mihi vindicta est ergo retribuam.* Il ne prétend pas que sans sujet & sans égard on s'attaque à vous , ni que le tort que vous recevez demeure impuni : mais parce que s'il vous permettoit d'être vous-mêmes les Juges & les exécuteurs de la juste satisfaction que vous pouvez attendre , tout le lien de société seroit bientôt rompu & toute la charité éteinte dans le monde , pour la maintenir

Rom. 12.

cette société qu'il a établie, & pour conserver entre les hommes cette charité si nécessaire, il vous ordonne de lui abandonner votre cause, de vous en reposer sur lui, & de réprimer jusqu'au moindre sentiment qui vous porteroit aux dissensions & à une fatale désunion. Précepte si exprès & d'une obligation si étroite, qu'il entend même que sur le point de lui présenter tout autre sacrifice, vous quitterez l'Autel, vous y laisserez la victime, & vous irez avant toute chose vous réconcilier avec votre ennemi. Sans cela, quelque présent que vous apportiez à son sanctuaire & que vous ayez à lui mettre dans les mains, il le rejette & le réprouve. Que faites-vous donc, mon cher Auditeur, quand par une division scandaleuse ou par une secrète aliénation, vous séparez ce que Dieu avoit uni, & vous troublez la paix dont il étoit le garant & le sacré nœud? Outre l'ennemi visible que vous avez sur la terre & que vous aigrissez encore davantage, vous en suscitez contre vous un autre dans le ciel, mais plus puissant mille fois & plus redoutable, tout invisible qu'il est: c'est Dieu même. Or se rendre ainsi coupable & condamnable aux yeux de Dieu, n'est-ce pas l'autoriser spécialement à vous punir, & à vous punir sans rémission?

Non, Chrétiens, tant que vous serez inflexible pour vos frères, n'espérez pas que Dieu jamais se laisse fléchir en votre faveur. Vous vous prosternerez à ses pieds, vous gemirez devant lui, vous vous frapperez la poitrine & vous éclaterez en soupirs pour le toucher: mais la même dureté que vous avez à l'égard

d'un homme comme vous, il l'aura envers vous ; & malgré vos gemissemens & vos soupirs, n'attendez de lui d'autre réponse que ce foudroyant anathème : point de miséricorde à celui qui n'a pas fait miséricorde, *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* Il est vrai que dans son Eglise ^{Jacob 2.} il y a un tribunal de miséricorde pour les pécheurs & pour le pardon de leurs péchez, & qu'il a revêtu ses Ministres de son pouvoir pour vous absoudre : mais ce pouvoir par rapport à vous est suspendu, dès que vous voulez fomenteur dans votre ame le mauvais levain qui l'envenime, & le Ministre alors doit vous dire en vous renvoyant : *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* Il est vrai qu'à la mort Dieu commande aux Prêtres de redoubler leurs soins pour votre secours, & de vous communiquer abondamment & libéralement toutes les graces qu'ils ont à dispenser. Mais s'ils ne peuvent vous engager à une réunion sincère & de cœur, & s'ils n'en ont de solides témoignages, il leur défend à ce moment même, à ce formidable moment, de vous faire part des remèdes spirituels dont une telle disposition vous rend indignes, & plutôt que de vous les appliquer en cet état, il veut qu'ils vous laissent mourir sans Sacramens & en réprouvez, afin que sa parole s'accomplisse : *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* Ah ! combien de pécheurs sont ainsi passés au jugement de Dieu ; & si plusieurs ont consenti dans cette extrémité à de prétendues réconciliations, combien sous de trompeuses apparences sont

morts aussi ennemis qu'ils l'étoient depuis de longues années ? Car il est certain que de toutes les passions il n'en est point qui s'imprime plus profondément que la haine, ni qu'il soit plus difficile de déraciner. On a vu des Chrétiens après avoir enduré pour l'Évangile de cruels supplices & triompher de tous les efforts des Tyrans, s'oublier eux-mêmes à la vue d'un ennemi ; & sur le point de consommer leur victoire, céder à un ressentiment, & perdre avec soi la couronne du martyr.

Je ne m'en étonne point, puisque rien n'est plus directement opposé à l'esprit de Jésus-Christ, que l'esprit de vengeance & les aversions qui l'entretiennent dans un cœur. Autre sujet de la colère & de l'indignation de Dieu. Car entre les caractères de la loi Évangélique, un des plus propres, & je puis dire le premier, c'est cette charité, qui sans distinction d'amis & d'ennemis, nous lie tous ensemble, & ne fait de tous les cœurs qu'un même cœur, & de toutes les âmes qu'une même âme. Cette charité qui va jusqu'à bénir ceux qui nous chargent de malédictions, jusqu'à prier pour ceux qui nous persécutent & qui forment contre nous les plus injustes entreprises, jusqu'à les embrasser, jusqu'à les secourir dans leurs besoins, jusqu'à les aider de tout notre pouvoir. Cette charité que pratiqua sur la croix le Fils de Dieu, notre Sauveur & notre divin exemplaire, lorsque s'adressant à son Père, il prit la défense des Juifs qui poursuivoient sa mort, des Juges qui l'avoient condamné, & de ses bourreaux mêmes qui l'outrageoient encore après

l'avoir crucifié : *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt.* Voilà, dis-je, la perfection de la loi de grace; voilà le précepte que Jesus-Christ semble avoir eû plus à cœur, le précepte qu'il a spécialement adopté comme son précepte, auquel il s'est particulièrement attaché, sur lequel il a plus fortement insisté; voilà à quoi il veut qu'on nous connoisse en qualité de Chrétiens: *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis.* 13.

Quand donc contre toutes les règles de cette charité si hautement & si expressément recommandée, nous nous éloignons les uns des autres, & que nous vivons dans une guerre, ou déclarée, ou d'autant plus dangereuse & plus mortelle, qu'elle est couverte. Quand à la première atteinte qui nous blesse, nous nous récrions, nous nous emportons, nous ne pensons qu'à rendre reproche pour reproche, médisance pour médisance, mal pour mal, quel qu'il puisse être. Quand retenus par un respect tout humain & par une modération feinte, nous conservons cependant au fond de notre ame un venin qui l'empoisonne, & qui ne manque pas de se répandre dans l'occasion, quoique subtilement & sans bruit. Quand nous nous consumons de réflexions, de desirs, d'envies, que nous inspire une secrète malignité & qui ne tendent qu'à la satisfaire. Quand nous nous laissons préoccuper des idées communes, que nous nous faisons une gloire d'avoir vengé une injure, que nous regarderions comme un opprobre de n'en avoir pas effacé la tache, que nous aurions honte de n'en avoir pas eû raison par quel-

que voye que ce soit : n'est-ce pas alors renoncer Jesus-Christ , sinon de bouche , au moins d'effet , puisque c'est renoncer une des maximes fondamentales de la sainte Religion qu'il nous a prêchée ? N'est-ce pas rougir de Jesus-Christ , puisque c'est rougir de sa morale & de l'observation de sa loi ? Or ne nous y trompons pas , & comprenons bien deux choses : premièrement , qu'il n'y a point d'autre Médiateur par qui nous puissions obtenir la rémission de nos péchez , que Jesus-Christ ; secondement ; que quiconque aura renoncé Jesus-Christ , Jesus-Christ le renoncera ; & que quiconque aura rougi de Jesus-Christ devant les hommes , Jesus-Christ devant son Père rougira de lui. Par conséquent , que si nous ne pardonnons comme Jesus-Christ & selon la loi de Jesus-Christ , nous ne pouvons compter sur sa médiation , ni espérer par ses merites l'abolition de nos offenses ; mais si ce n'est pas par lui que nous l'avons , par qui l'aurons-nous ?

Chose étrange ! mes chers Auditeurs , Nous sommes Chrétiens , ou nous prétendons l'être. En vertu de la profession que nous en faisons , nous n'avons pas une fois recours à Dieu pour implorer sa grace , que ce ne soit au nom de Jesus-Christ , comme frères de Jesus-Christ , comme membres de Jesus-Christ. Et cependant nous prenons des sentimens tout opposés à ceux de Jesus-Christ , nous tenons une conduite toute contraire à la sienne , nous le désavouons & nous le deshonurons , en désavouant son Evangile & deshonorant le Christianisme , où par une vocation particulière il nous a spécialement

appelez. Autrefois le signe des Chrétiens & la gloire du Christianisme, c'étoit l'esprit de paix qui régnoit entre eux ; c'étoit, comme je l'ai dit, ce concours unanime de tant de volontez dans une même volonté, & de tant d'intérêt dans un même intérêt : tellement que de toute une multitude, il ne se faisoit, pour ainsi dire, qu'un même homme. Les Payens le remarquoient, & c'est ce qui les étonnoit, ce qui les édifioit, ce qui les charmoit. Qu'y avoit-il en effet de plus admirable & de plus grand ? Ils voyoient parmi des gens de tous les pays & de tous les caractères une concorde que rien ne troubloit. Ils voyoient des Martyrs endurer sans se plaindre, & même avec joye, les faulces accusations, les calomnies atroces, les ignominies publiques, tout ce qu'il y a de plus outrageant & de plus diffamant. Ils voyoient ces généreux soldats de Jesus-Christ & ces fidelles imitateurs de sa charité, pardonner à leurs tyrans toute la fureur qui les animoit contre eux, & embrasser ceux qui les tourmentoient, qui les déchiroient, qui les brûloient. C'étoit-là le triomphe de la Religion : mais en voici le scandale. C'est que parmi les successeurs de ces Chrétiens si patients & si charitables, il ne se trouve presque plus de patience dans les injures ni de charité. On voit des Disciples de Jesus-Christ en de perpétuelles contestations & en des désordres éternelles. On employe toutes les considérations divines & humaines pour les adoucir & pour les accommoder ; mais souvent on y perd ses soins, & l'on n'y peut réussir. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est

que par la plus funeste de toutes les illusions, ce sont quelquefois les plus Chrétiens en apparence & les plus déclarez pour la piété, qui gardent dans le cœur plus d'amertume & plus de fiel. Ils viennent à l'Autel de Jesus-Christ, ils participent au Sacrement de Jesus-Christ ; ils prêchent la plus sévère morale de Jesus-Christ ; & cependant ils roulent dans leur esprit mille projets de la vengeance la plus vive & la plus pure. Et cependant ils forment mille intrigues & mille cabales, non point seulement contre quelques particuliers, mais contre des sociétés, contre des corps entiers, pour les noter, pour les décrier, pour les ruiner. Et cependant il n'épargnent ni le sacré ni le prophane, ni l'artifice ni le mensonge, pourvu qu'ils puissent parvenir à la fin qu'ils se proposent, d'humilier, de confondre, de perdre quiconque ose les contredire, & ne donne pas aveuglement dans leurs idées, ou plutôt dans leurs erreurs. Encore prétendent-ils agir en cela pour Jesus-Christ, & défendre la cause de Jesus-Christ : comme si cet Homme-Dieu, ce Dieu de charité, qui pour la défense de sa propre personne ne proféra pas une parole, autorisoit dans eux, sous le vain prétexte de sa gloire, les plus aigres sentimens, les plus iniques préjugés, les plus noires médisances & les plus injustes pratiques. Mais revenons. De ne vouloir pas pardonner, c'est se rendre coupable envers Dieu, coupable envers Jesus Christ Fils de Dieu, & je dis encore coupable envers le prochain, substitué en la place de Dieu : troisième raison qui engage Dieu à nous juger nous-mêmes.

mes selon toute la sévérité de sa justice & sans indulgence. Car quelque puisse être cet homme contre qui vous vous tournez & pour qui vous vous montrez si intraitable, il est revêtu de tous les droits de Dieu & c'est de lui que Dieu vous a dit, ce que l'Apôtre saint Paul disoit à son Disciple Philémon au sujet d'Onésime : Recevez-le comme moi-même, & usez-en avec lui comme vous en devez user avec moi-même : *Suscipe illum sicut me.* Il vous a déplu dans une occasion, il s'est échappé à votre égard, & c'est une dette dont vous pourriez lui demander compte. Mais cette dette je la prends sur moi; & pour une juste compensation, je lui transporte celles que je pourrois à meilleur titre exiger de vous. Car souvenez-vous que vous vous devez vous-même à moi, & que j'ai sur vous un droit absolu & sans réserve. *Si autem aliquid nocuit tibi, aut debet, hoc mihi imputa; ego reddam, ut non dicam tibi quod & te ipsum mihi debes.* C'est ainsi, dis-je, que Dieu s'en est expliqué, & c'est ainsi que votre frère, tout redevable qu'il vous est, a droit d'attendre de votre part un traitement favorable & une remise entière. Mais vous, violant tous ses droits, vous n'êtes occupé que des vôtres. Vous les relevez; vous les exagérez, vous les redemandez avec hauteur & une exactitude, que vous appelez droiture, justice, équité; mais que j'appelle moi, inhumanité, que j'appelle cruauté, que quelque fois même je puis appeler férocité. Car qui ne sçait pas quels sont les emportemens d'une passion de vengeance? On se croit tout permis, & l'on ne garde nulles mesures. Dans

Philem.
v. 7.

Ibid.

la fausse idée que l'on se forme d'une offense que l'imagination grossit & que notre délicatesse fait croître à l'infini, quoi qu'on dise, quoi qu'on entreprenne; quoi qu'on exécute, ce n'est jamais trop. Pour un trait, on en renvoye mille autres; pour un mot, on en vient à mille discours remplis d'invectives les plus injurieuses, & qui n'ont point de fin: pour une fois & pour un moment, on passe les années & souvent toute la vie à butter sans cesse un homme, à le chagriner, à le traverser, & s'il est possible, à le désoler, & à l'accabler: pourquoi? parce qu'aveuglez d'un amour propre qui ne se prescrit point de bornes, nous nous infatuons de nos prétendus droits, & nous perdons tout souvenir du droit réel & solide que Dieu a transmis au prochain.

Après cela, mes chers Auditeurs, allez à l'Autel faire la prière que le Sauveur vous a lui-même tracée. Allez aux pieds de Dieu prononcer contre vous-mêmes l'arrêt le plus foudroyant. Allez à la face de ce Dieu de majesté vous démentir vous-mêmes, vous condamner vous-mêmes, & vous rendre enfin coupables envers vous-mêmes. C'est la dernière preuve par où je finis, & dont vous devez être touchés. Nous disons tous les jours à Dieu: Seigneur, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui

Matth. 6. 6. nous ont offensés; *Dimitte nobis, sicut & nos dimittimus.* Nous le disons, mais si nous comprenons le sens de cette prière, & que nous ayons l'ame ulcérée d'un ressentiment qui la pique, & qu'elle n'ait pas encore guéri, cette prière de sanctification devient pour

Pour nous une prière d'abomination; & je soutiens que nous ne la devons proférer qu'en tremblant; que nous la devons regarder comme une sentence de mort, & comme l'anathême le plus terrible qui puisse tomber sur nos têtes. Et en effet, n'est-ce pas ou nous démentir nous-mêmes, ou nous condamner nous-mêmes? Nous démentir nous-mêmes, si nous pensons d'une façon & que nous parlions de l'autre; si ne voulant pas sincèrement & de bonne foi que Dieu mette cette égalité parfaite entre son jugement & le notre, nous osons néanmoins lui tenir un langage tout opposé. Nous condamner nous-mêmes, si consentant à ce que Dieu ne nous pardonne qu'autant que nous pardonnerons, nous ne pardonnons pas; & si pour rentrer en grace auprès de lui, nous ne remplissons pas une condition, sans laquelle nous semblons conséquemment lui demander qu'il nous réproûve.

Car qu'est-ce à dire : pardonnez-nous, mon Dieu, de même que nous pardonnons, lorsque réellement & dans la pratique nous ne pouvons nous résoudre à pardonner? *Dimitte nobis, sicut & nos dimittimus.* Faites-y, mon cher Frère, toute l'attention nécessaire, & je m'assure que vous en ferez saisi de frayeur. C'est dire à Dieu : Seigneur, comme je porte dans mon sein une aversion que rien n'en peut arracher, ayez pour moi la même haine; & comme je ne veux jamais voir cet ennemi, ni qu'il me voye, ne souffrez pas que moi-même je vous voye jamais dans votre Royaume. Travaillez à ma perte, comme je travaille à la sienne; &

couvrez-moi dans l'enfer d'une confusion éternelle, comme je voudrois sur la terre le combler d'opprobre : *Sicut & nos.* C'est dire à Dieu : ne me pardonnez pas mieux, Seigneur, que je pardonne ; & comme cette réconciliation où l'on m'engage n'est qu'apparente, ne vous réconciliez point autrement avec moi. Je suis toujours ennemi ; soyez toujours le mien. Malgré la parole que j'ai donnée, je n'attends, pour me venger, que l'occasion qui me manque : fervez-vous pour vous venger de moi, de toutes celles qui se présenteront & qui ne vous manqueront pas : *Sicut & nos.* C'est dire à Dieu de même, Seigneur qu'il me fuffit, ou que je veux qu'il me fuffise, en pardonnant, de ne point agir contre la personne, & que du reste je ne prétends la gratifier en rien, l'aider en rien, abandonnez tous mes intérêts & ne prenez part à aucune chose qui me concerne. Privez-moi de tous vos dons, & refusez-moi toute faveur, tout secours, tout bien : *Sicut & nos.* Est-ce ainsi, mon cher Auditeur, que vous l'entendez ? Du moins c'est ainsi que vous le dites, & c'est ainsi que Dieu dans son jugement l'accomplira. Quelle horreur ! ah ! pensez y, Chrétiens : quelle conviction & quelle horreur ! quand Dieu, en vous rejetant de sa

Luc. c. présence, vous dira : *De ore tuo te judico.* Il ne faut point d'autre Juge que vous-même. L'arrêt de ma justice qui vous éloigne de moi, vous paroît rigoureux, il vous confirme, il vous désespère. Mais c'est vous-même qui l'avez dicté, & vous l'avez eu cent fois vous même dans la bouche. De

quoi pouvez-vous vous plaindre ? Je suis la règle que vous m'avez marquée : je vous pardonne comme vous avez pardonné ; ou plutôt, parce que vous n'avez jamais pardonné, ne comptez jamais que je vous pardonne. Retirez-vous. *De ore suo te iudico.*

C'est à vous, mes Frères, à le bien méditer, ce funeste arrêt, & c'est à vous à prendre sur cela votre parti. Car il n'y a point de tempérament, point de milieu : ou pardon de votre part, ou de la part de Dieu affreuse réprobation. Choisissez de l'un ou de l'autre. Mais quoi ! voudrois-je donc à ce prix me donner une satisfaction si vaine ? M'est-il donc si important de réparer une injure, que je veuille qu'il m'en coûte mon éternité, mon salut, mon ame ? En poursuivant un ennemi & en le haïssant, ne seroit-ce pas être mille fois encore plus ennemi de moi-même ? & en repoussant un mal, ne seroit-ce pas m'attirer le plus grand de tous les maux, le souverain mal ? Comment en jugerai-je à la mort, & comment en jugerai-je tant d'autres ? Oserois-je mourir alors dans l'état d'inimitié où je vis ? & ne seroit-ce pas un scandale pour le monde même, qui malgré ses faux principes sur les injures, par la contradiction la plus sensible & par le témoignage qu'il se trouve forcé de rendre à la vérité, condamneroit lui-même un mourant assez endurci pour emporter avec lui son ressentiment dans le tombeau. Or pourquoi ne pas faire maintenant & utilement ce qu'il faudra faire nécessairement un jour & peut-être sans fruit ? Car qu'est-ce

220 SUR LE PARDON DES INJURES.
que ces réconciliations de la mort ? & que
peut-on se promettre de ce qui n'est souvent
qu'une cérémonie & qu'un usage ? S'il y a
quelques difficultez à surmonter & quelques
victoires à remporter sur moi , j'en serai
bien dédommagé par l'onction divine qu'on
y goûte. Jamais Joseph ne ressentit plus de
consolation , que lorsqu'il embrassa ses frè-
res qui l'avoient vendu. Il en pleura , non
pas de douleur , mais de la joye la plus dou-
ce & la plus solide. Quoi qu'il en soit ,
Chrétiens , nous sommes pécheurs (car voi-
là toujours où il en faut revenir) & pé-
cheurs en toutes manières. Comme pé-
cheurs , nous avons un besoin infini que
Dieu nous pardonne. Pardonnons ; & espé-
rons tout de sa miséricorde dans le tems &
dans l'éternité bienheureuse , où nous con-
duise , &c.



UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

S E R M O N

POUR LE

VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECOSTE.

Sur la Restitution.

Reddite quæ sunt Cæsaris , Cæsari ; & quæ
sunt Dei, Deo.

*Rendez à César ce qui appartient à César, &
à Dieu ce qui appartient à Dieu. En Saint
Matth. ch. 22.*

C'Est l'oracle que Jesus-Christ , la sagesse
incréée , prononce en notre Evangile ,
pour confondre la prudence humaine dans
la personne de ses ennemis. Les Pharisiens ,
ces prétendus réformateurs , lui firent , de
concert avec quelques gens de la Cour d'Hé-
rodes , une question à laquelle il sembloit
ne pouvoir répondre , sans se rendre crimi-
nel. Ils lui demanderent s'il étoit juste &
même permis de payer le tribut établi dans
la Judée par l'Empereur Romain : *Licet cen-* *Matth.*
sum dare Cæsari , an non ? Si par sa réponse *c. 22.*
il eût approuvé cette nouvelle imposition ,
c'étoit choquer directement les intérêts des

Juifs , à qui les Pharisiens prêchoient sans cesse qu'étant le peuple de Dieu , ils ne pouvoient s'affujettir aux loix des hommes comme les autres nations de la terre. Mais d'ailleurs s'il eût répondu favorablement pour l'exemption du peuple , c'étoit s'exposer à être traité de séditieux par les Hérodiens , qui suivant les mouvemens de la Cour & du Sénat de Rome , à l'exemple d'Hérodès leur souverain , s'efforçoient par tout de publier , que puisque les Romains par leurs armes maintenoient le repos de la Judée & en étoient les protecteurs , on ne pouvoit sans injustice leur refuser une telle reconnoissance & un tribut si raisonnable. Vous sçavez , Chrêtiens , quelle fut la décision du Sauveur du monde , lorsque prenant la pièce de monnoye qu'on lui avoit présentée & y voyant l'image de Tibère : allez Hypocrites , dit-il , rendez à César ce que vous confessez vous-mêmes être à César , & rendez à Dieu ce qui est à Dieu. Réponse qui confondit la malice des hommes sans engager l'innocence du Fils de Dieu , qui donna tout à César , sans rien ôter au peuple , & dont les ennemis mêmes de Jesus-Christ conçurent de l'admiration , *Et audientes mirati sunt* : mais en sorte , remarque saint Jérôme , qu'avec ce sentiment d'admiration qui devoit les attacher à cet homme-Dieu , ils remportèrent néanmoins tout leur endurcissement & toute leur infidélité. *Infidelitatem cum admiratione reportantes.*

21id.

Hieron.

Mon dessein est de vous expliquer , mes chers Auditeurs , cette divine réponse & cette importante maxime de notre adora-

ble Maître, parce qu'elle contient un des devoirs les plus essentiels de la justice Chrétienne. Je ne m'arrêterai point aux mystiques interprétations de quelques Pères & de quelques Prédicateurs après eux. Je m'en tiens à la lettre, & dans le sens le plus naturel, je viens vous dire avec Jesus-Christ: *Reddite*, rendez-vous mutuellement, mes Frères, ce que vous vous devez les uns aux autres. Soyez pour le prochain aussi fidèles, que vous voulez qu'il le soit pour vous, & si par usurpation vous aviez attenté sur ses droits, que votre premier soin soit de les réparer par une prompte & légitime restitution. *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari*; après cela vous pourrez rendre à Dieu ce qui lui appartient: *Et quæ sunt Dei, Deo*.

Mais que dis-je? & quel ordre! N'est ce pas à Dieu que nous devons d'abord penser? & dans la concurrence, ne doit-il pas être satisfait préférablement à tout autre? Les intérêts du prochain peuvent-ils entrer en parallèle avec les siens, & toute réparation dûë à sa justice, ne tient-elle pas le premier rang entre nos obligations? D'où vient donc que Jesus-Christ paroît établir un ordre tout contraire? Ce n'est pas, répond le Docteur angélique saint Thomas, que l'intérêt du prochain doive l'emporter sur l'intérêt de Dieu; mais c'est que l'intérêt de Dieu est nécessairement renfermé dans l'intérêt du prochain, & qu'il n'est pas possible que nous nous acquittions auprès du prochain, sans nous acquitter par là même auprès de Dieu, qui en est le protecteur & comme le tuteur. Ainsi, Chrétiens, souffrez que je me

borne précisément à ces paroles : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari*, rendez à César ce qui appartient à César, & que je vous parle aujourd'hui de la restitution par rapport aux biens de la fortune. Je me promets beaucoup de cette matière. Elle est morale, elle est instructive, elle est capable de remuer les plus secrets ressorts de vos consciences. Demandons les lumières du S. Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

Saint Chrysostôme, parlant des injustices qui se commettent contre le prochain, & en particulier des usurpations soit violentes soit frauduleuses, dont la société humaine est continuellement troublée, a fait une réflexion bien solide, quand il a dit que l'injustice étoit de tous les désordres du monde celui que l'on condamnoit, que l'on détestoit, que l'on craignoit le plus dans les autres; mais en même-tems que l'on négligeoit, que l'on toléroit, que l'on fomentoit davantage en soi-même. Il est étrange, disoit ce saint Docteur, de voir le soin avec lequel nous nous précautionnons contre la mauvaise foi des hommes à notre égard, & cependant le peu de défiance que nous avons de notre mauvaise foi envers eux. Nous sommes vigilants & attentifs pour empêcher que ceux qui traitent avec nous, ne nous fassent le moindre tort; & à peine pensons-nous jamais au tort que nous leur faisons. Quoique la charité nous oblige à croire que notre prochain est équitable, la prudence nous fait prendre des mesures avec lui, comme s'il

n'avoit nulle équité ; & parce qu'il peut être injuste , nous nous gardons de lui comme s'il l'étoit en effet. Au contraire , quoique la connoissance que nous avons de nous mêmes , nous convainque qu'il y a dans nous un fonds inépuisable d'iniquité , l'amour propre qui nous aveugle , fait que nous ne nous en défions presque jamais : & néanmoins , ajoute saint Chrysostôme , il est évident que l'iniquité dont on use envers nous , nous est bien moins préjudiciable , que celle dont nous usons envers autrui , puisque dans les maximes du salut , c'est un mal sans comparaison plus grand de tromper que d'être trompé , de faire l'injustice que de la souffrir , de dépouiller le prochain que d'être dépouillé soi-même. Le monde n'en juge pas de la sorte : mais la foi qui est notre règle , établit ce point de morale comme une vérité infailible dont il ne nous est pas permis de douter. Il s'ensuit donc qu'un homme Chrétien qui veut vivre selon les principes de la loi de Dieu , doit avoir plus de délicatesse pour ne pas blesser les intérêts de son frere , que pour conserver les siens propres ; & que sa principale étude ne devoit pas être de se préserver de la mauvaise foi de ceux qui l'approchent , mais de préserver ceux qui l'approchent & de se préserver soi-même de la sienne. Cette conséquence passeroit même dans le paganisme pour indubitable ; jugez si elle peut être contestée dans la Religion de Jesus-Christ. Or voilà , mes chers Auditeurs , l'important secret que je dois aujourd'hui vous découvrir , pour vous faire prendre selon Dieu une conduite

sure & pour vous mettre à couvert de la rigueur de ses jugemens : cette exactitude de conscience, cette fidélité inviolable, cette horreur de tout ce qui ressent l'injustice. Et si vous m'en demandez la raison, la voici avec le précis & l'abregé de tout ce discours.

C'est que je remarque quatre choses qui doivent nécessairement produire en nous ces saintes dispositions. La facilité de s'approprier injustement le bien d'autrui, c'est la première; & la difficulté infinie de restituer ce bien quand on en est une fois saisi, c'est la seconde. L'impuissance fausse & prétextée dont on se pare communément, lorsqu'il s'agit de cette restitution, c'est la troisième; & la véritable impossibilité de se sauver sans cette restitution, c'est la dernière. Prenez garde, Chrétiens; si de ces quatre choses ainsi proposées, vous en ôtiez une seule; c'est-à-dire, s'il étoit rare & extraordinaire dans le monde de s'emparer, contre les loix de la conscience, du bien du prochain; ou qu'après s'en être emparé, la restitution en fût aisée; si la difficulté de la faire alloit jusqu'à l'impossible, ou du moins que l'obligation n'en fût pas absolument indispensable, j'avoue que le péché dont je parle, n'auroit pas des suites si pernicieuses ni si funestes pour le salut. Mais quand j'avance tout à la fois ces quatre propositions également constantes, rien de plus aisé que de se trouver devant Dieu coupable d'une injustice, & rien de plus difficile que de la réparer: rien de plus faux que l'impossibilité prétendue par la plupart des hommes de faire cette répara-

tion, & rien de plus vrai que l'impossibilité du salut sans cette réparation : ah ! Chrétiens, il n'y a point d'homme, pour peu qu'il soit engagé dans le commerce du monde, qui ne doive trembler, & qui ne doive tous les jours se citer soi-même devant le tribunal de Dieu, pour y rendre sur ce sujet un compte exact. Développons ces grandes vérités. Je traiterai les deux premières dans la première partie, & les deux autres dans la seconde. C'est tout le partage de cet entretien.

DE quelque apparence d'équité que le I. PAR-
monde se pique, & quelque raffinée TIE.
d'ailleurs que puisse être la prudence du siècle pour se garantir de l'injustice & de l'usurpation, je le répète, Chrétiens, rien n'est plus aisé ni plus commun parmi les hommes, que de se trouver, sans y penser même, chargé du bien d'autrui. Et S. Chrysostôme examinant d'où peut naître cette facilité malheureuse, a fort bien dit qu'elle vient originaiement de deux chefs : de la cupidité qui est en nous, & des occasions continuelles qui sont hors de nous. Car la cupidité qui est en nous, nous fait regarder avec jalousie le bien du prochain ; & les occasions où nous sommes, nous mettent souvent en pouvoir de le lui enlever. Or ce pouvoir joint à cette jalousie, c'est ce qui entretient dans le monde le péché d'injustice & ce qui nous le rend si facile. Ainsi raisonne ce saint Docteur ; & en effet, si dans la recherche & dans l'usage des biens de la terre nous n'agissons, ou que par le mouve-

ment de la grace , ou que par la lumière de la raison , ou même que par la simple inclination de la nature , ce péché dont le désordre est si général , ne seroit pas à craindre pour nous. Car la nature qui ne demande que le nécessaire , se contenteroit aisément du peu qu'elle a ; la raison qui fait justice à un chacun , n'auroit garde de prétendre à ce qui ne lui appartient pas ; & la grace qui porte même jusqu'à se dépouïller du sien , seroit bien éloignée de nous autoriser à prendre ce qui est aux autres. Mais aujourd'hui ce n'est ni la grace , ni la raison , ni la nature même qui nous gouverne : c'est la passion. C'est cette concupiscence dont parle l'Écriture , qui infecte tout le corps de nos actions , & pour user du terme du S. Esprit , qui enflamme tout le cercle & tout le cours de notre vie. *Inflammat rotam natiuitatis nostræ.* Or la concupiscence ne dit jamais c'est assez ; au contraire plus elle a , plus elle veut avoir ; se persuadant toujours que tout lui manque , & par un prodige d'aveuglement que saint Ambroise a remarqué , se faisant une infinité de besoins auxquels elle tâche , à quelque prix que ce soit , de satisfaire. Et parce qu'elle ne trouve pas de quoi remplir tous ces besoins imaginaires dans le peu de bien qui lui est échû selon les ordres de la Providence , Dieu même , tout Dieu qu'il est , dit saint Augustin , ne pouvant contenter un avare , que fait-elle ? Ce qu'elle ne trouve pas dans son fonds , elle le cherche dans le fonds d'autrui , & elle considère le bien du prochain comme le supplément de son indigence. Voilà le caractère de cette passion,

Jacob
c. 3.

Or pour cela il n'y a point d'artifice qu'elle n'employe, point de ruse qu'elle n'invente, point de crime qu'elle ne commette & à qui elle ne donne même une couleur de vertu. De là c'est elle qui a enseigné aux hommes l'art de pallier les usures ; c'est elle qui leur a révélé le mystère des confidences & des simonies ; c'est elle qui leur a suggéré l'usage commode des antidates & des faux contrats ; c'est elle qui leur a fait une science des chicanes les plus honteuses & de toutes les supercheries. Oüi, Chrétiens, c'est la passion du bien qui a mis en crédit tant d'espèces d'usures différentes dont les noms mêmes étoient inconnus, & que quelques-uns font présentement valoir comme des productions de leur esprit & de leur subtilité selon le mot de l'Écriture : *Multi quasi inventionem estimant fœnus.* Ce péché d'usure qui étoit condamné dans le Paganisme, a trouvé de l'appui chez les Chrétiens. La cupidité l'y a introduit ; & pour le justifier, elle l'a fait passer pour un secours de la charité, & pour un soutien nécessaire au commerce public. De peur qu'il n'effrayât les ames timorées & fidèles, elle a eu soin de le déguiser en mille façons. C'étoit, si nous l'en voulons croire, une simplicité à nos pères, d'estimer l'argent stérile de sa nature : elle a sçu le rendre fertile ; & par un miracle bien surprenant il a paru entre ses mains la chose du monde la plus fructueuse. *Hac pecuniam tanquam humum propouit*, dit Zénon de Véronne ; & voici, Chrétiens, comment les premiers Pères de l'Eglise se sont expliqués sur cette matière ; & en quoi ils ont fait confis-

Ecl. ■
29.

Zen. Ver.

ter la malice du péché, que je combats : l'avarice regarde son argent comme une terre féconde, le présentant à qui le veut, pour attirer celui d'autrui. Mais les paroles qui suivent, sont encore bien plus expressees & plus remarquables. *Eamque peregrinantiem feralem supputatione nutrire non desinit, ut summam querat, non quam commodatio dedit, sed quam pepererint armati numero dies & anni.* Pendant qu'elle proméne cet argent de main en main, elle ne cessé point de l'augmenter par une funeste supputation d'intérêts, exigeant ceci pour cela, jusqu'à ce qu'elle ait recueilli une somme, non pas égale au prêt qu'elle a fait, mais enflée du surcroît détestable que lui ont produit les années, les mois, les jours, armez, pour ainsi dire, de leur nombre, & devenus terribles par leur multitude, *Armati numero dies & anni.* Pouvoit-on dépeindre l'usure sous des traits plus forts & plus marquez ?

Il en est de même de tous les autres désordres du siècle. Car n'est-ce pas cet amour déréglé des biens temporels qui nous a appris ce secret maintenant si connu, de trafiquer & de vendre jusques dans le sanctuaire, de faire négoce du patrimoine des pauvres & des bénéfices de l'Eglise, de les exposer comme à l'enchère sous ombre de permutations, d'en tirer des tributs & des pensions sans aucun titre même apparent, d'en compter les revenus parmi les choses dont on se croit maître, d'en rechercher la pluralité & de les multiplier autant qu'il est possible ? Abus, qui crie au ciel vengeance de tant de prophana-tions & de sacrilèges ; & ce qui est encore

plus capable de nous toucher, abus, sujets aux affreuses conséquences de la restitution. N'est-ce pas, dis-je, la cupidité qui leur a donné naissance? Sçauroit-on tant de stratagèmes? & useroit-on de tant de détours, de tant de surprises & de tant de fourberies en matière de procès, si l'on n'étoit possédé de ce démon? Et tant de contrats simulez qui se font tous les jours au mépris des loix divines & humaines, les uns pour fruster de ses droits un Seigneur, les autres pour exclure un créancier, ceux-ci au préjudice d'un pupille, ceux-là contre l'intérêt du Prince & du peuple, ne sont-ce pas autant d'inventions de cette concupiscence dont le charme commence par les yeux & empoisonne bientôt le cœur? Voilà, mes chers Auditeurs, la première cause de l'extrême facilité qu'on trouve à commettre des injustices; disons mieux, voilà d'où vient la difficulté & souvent l'impossibilité morale de n'en commettre pas. Car il n'y a qu'à vivre comme l'on vit, & qu'à suivre le cours ordinaire du monde, pour être infailliblement emporté par ce torrent. Ah! Chrêtiens, qu'il est donc aisé d'y faire un triste naufrage!

Ajoutez à cela les occasions presque continuelles qui s'offrent à nous, & qui sont autant de pièges presque inévitables tendus de toutes parts à la convoitise des hommes. Car de croire qu'il n'y ait de violences & de vols que ceux qui se font dans les forêts & dans des lieux écartez, c'est une erreur trop grossière pour vous l'attribuer: & vous êtes trop éclairés pour ne sçavoir pas, que comme il y a des larcins qui n'osent se produire,

& qui donnent de la confusion, aussi y en a-t'il dont les hommes ne rougissent point, & qui se commettent dans les conditions les plus éclatantes, suivant cette parole du Philosophe, *Multi furto non erubescunt*. En effet, poursuit-il, on voit tous les jours les plus petits brigandages punis selon la sévérité des loix, pendant que les plus grands, que les plus scandaleux, que les plus énormes, se fôûtiennent non seulement avec impunité, mais avec honneur; pendant qu'ils marchent en triomphe, & qu'ils insultent en quelque façon aux larmes des misérables:

Idem. Nam & minora latrocinia puniuntur, dum magna feruntur in triumphis. Mais ne parlons point de ceux-là, Chrétiens: arrêtons-nous à nous-mêmes & reconnoissons ce qui seroit important que nous eussions sans cesse devant les yeux, que les occasions d'usurper le bien d'autrui, nous sont très-présentes & qu'elles nous assiègent de tous côtez. Telle est la nature, & telles sont les suites de la société qui est entre les hommes. Un domestique a le bien de son Maître entre les mains: s'il manque de Religion & de conscience, c'est une tentation pour lui journalière, & à laquelle il lui est difficile de résister. Un Marchand négocie, il donne & il reçoit: s'il n'est homme de probité, & s'il ne craint Dieu, c'est une matière qu'il a toujours prête pour allumer & pour satisfaire son avarice. Qu'est-ce que la plupart des charges & des emplois, sinon autant de spécieux moyens pour prendre commodément & honorablement? Qu'est-ce que la profession d'un Juge, sinon un perpétuel danger de préjudi-

cier aux intérêts des parties, dont il a les différens à terminer ? Qu'est-ce que la condition d'un Officier de guerre, sinon une espèce de nécessité de ruiner ceux mêmes dont on a entrepris la défense ? Ainsi de tous les autres états. Il y a plus, dit le Chancelier Gerson : tout homme qui doit, quelque légitime que soit l'engagement de la dette qu'il a contractée, est actuellement saisi du bien de son prochain ; & s'il n'acquitte pas cette dette dans le tems prescrit, il commence à retenir injustement ce bien ; & tandis qu'il le retient de la sorte, c'est comme s'il l'enlevoit à chaque moment ; & quoiqu'il le relâche dans la suite par un paiement ou volontaire ou forcé, le péché de l'avoir retenu n'en est pas moindre devant Dieu. Or qu'y a-t'il dans le monde de plus commun que tout cela ? D'où il faut conclure que les grands, les riches, les hommes constitués en dignité, qui semblent être les plus éloignés de l'usurpation & du larcin, sont néanmoins ceux qui s'y trouvent les plus exposés. Car ce riche mondain au milieu de sa grandeur & de sa magnificence, est chargé du bien d'une infinité de pauvres ; du bien d'un domestique qui le sert, du bien d'un artisan qui travail pour lui, du bien d'un Marchand qui le fournit : & ce bien, sans qu'il y prenne garde, est autant le sujet de ses iniquitez que de sa honte. Les pauvres peuvent lui nuire d'une façon, & il peut nuire aux pauvres de l'autre : comment ? je l'ai dit, par les occasions où l'engage même la providence.

Devez-vous donc, Chrétiens, vous éton-

ner qu'il y ait une facilité si grande à tomber dans le désordre de l'injustice ? & faut-il demander après cela pourquoi le sage, qui étoit éclairé des lumières de l'esprit de Dieu, cherchoit par tout un homme qui eût les mains nettes du bien d'autrui ; l'appellant un homme de miracles, disant qu'il vouloit faire son éloge, l'élevant jusques au ciel & le canonisant dès cette vie : *Quis est hic, &*

Eccles. 6. 31. . . laudabimus eum ? Oüi, mes Frères, reprend saint Chrysostôme, c'est un miracle de la grace, d'être tous les jours dans l'occasion & dans le pouvoir de s'emparer du bien d'autrui, & de ne se trouver jamais saisi que du sien propre. Ce qui me surprend & ce que j'ai cent fois déploré, c'est de voir des gens livrez, comme dit saint Paul, à la corruption de leurs désirs, outre ces occasions générales d'attenter sur le bien du prochain, en rechercher de particulières, s'y ingérer d'eux-mêmes, les poursuivre avec ardeur & former mille intrigues pour y parvenir. Vous sçavez, Chrêtiens, quelle est leur ambition. C'est d'avoir des deniers à manier, c'est d'entrer dans un traité, c'est d'obtenir une commission. Voilà le plus haut point de leur fortune : & vous sçavez quelle commission est la plus considérable & la plus importante dans leur estime ; celle où il y a plus d'affaires, c'est-à-dire celle où il y a plus de péril, celle où il est plus à craindre de se damner, celle où un homme, s'il veut oublier les loix de la Religion & les violer, le peut plus sûrement & plus avantageusement. Car voilà l'idée véritable de ce genre d'emplois, & voilà ce qui les distinguent :

le pouvoir de faire plus ou moins de mal.

Ah! mon cher Auditeur, que ces sentimens sont opposez au vray Christianisme! & qu'ils s'accordent peu avec la conscience! Car je vous dis, moi, que du moment que vous ambitionnez ces emplois, ces emplois sont pernicieux pour vous; & ne les connoissez-vous pas assez, pour sçavoir qu'en les exerçant vous pouvez-vous procurer mille profits injustes? & n'avez-vous pas assez d'expérience de vous-même, pour voir qu'en même-tems que vous le pourrez, vous ferez dans le danger prochain de le vouloir? Or cela étant, s'il arrivoit même que vous y fussiez destiné & appelé, ne feriez-vous pas, de bonne foi, ou du moins ne devriez-vous pas faire les derniers efforts pour les éviter, bien loin de vous y pousser? Ce sont des emplois, me direz-vous, où il faut quelqu'un, & pourquoi ne sera-ce pas moi, aussi-bien qu'un autre? Mais je vous répons ce que j'ai déjà répondu plus d'une fois sur une matière à peu près semblable, que s'il y faut quelqu'un, c'est quelqu'un qui craigne d'y être, quelqu'un qui tremble en y entrant, quelqu'un qui gémit & qui s'afflige sincèrement d'en porter la charge. Voilà celui qu'il y faut; celui-là s'y pourra sauver, & s'y comportera avec honneur. Mais c'est un emploi avantageux, & où l'on peut s'enrichir en peu de tems. Hé! n'est-ce pas pour cela même que vous devez l'appréhender, puisque c'est un oracle de votre foi, que quiconque veut devenir riche en peu de tems, ne peut guères être juste selon Dieu: *Qui festinat ditari, non erit*

innocens. Permettez-moi , mes Frères , de faire ici une réflexion. Vous en faites souvent de politiques sur les affaires du monde, En voic une chrétienne , que la politique la plus intéressée ne détruira pas. Toutes les règles de la conscience vous apprennent qu'il n'est rien de plus contraire au salut , qu'un emploi où il est aisé de s'enrichir : mais toutes les règles de la conscience n'avoient pas assez de force pour vous le faire fuir dans cette vûë. Qu'a fait Dieu ? il a permis que les considérations humaines vinsent au secours de votre devoir , & que l'intérêt même temporel vous obligéât à ne plus tant désirer ce qui se trouvoit sujet à tant de recherches & à de si tristes décadences. Je ne sçais si vous profiterez de cette leçon , mais malheur à ceux pour qui ce dernier remède de la miséricorde & de la sagesse Divine n'aura d'autre effet que d'exciter leurs murmures & de les jeter dans le désespoir. Vous m'entendez , & il n'est pas nécessaire que je m'explique davantage.

Mais revenons. C'est donc une chose très ordinaire & très facile parmi les hommes , que de commettre l'injustice sur ce qui concerne le bien d'autrui. Est-il aussi facile & aussi commun de la réparer après l'avoir commise ? Je vous le demande , Chrétiens : c'est à vous-mêmes que j'en appelle , & à ce long usage du monde que vous avez encore plus que moi. En voyons-nous aujourd'hui beaucoup qui pour satisfaire au Christianisme & à la loi de Dieu , prennent le parti de restituer un bien mal acquis ? Je ne veux que cette preuve de ma seconde pro-

position. Où voit-on aujourd'hui des exemples pareils à ceux que rapportoit saint Augustin pour l'édification du peuple de Dieu? Je veux mes Frères, disoit ce grand homme dans le livre des cinquante homélies, je veux vous faire part de ce que j'ai vû, & de ce qui m'a donné l'idée sensible d'une solide Religion. Je veux, pour exciter votre pitié lui proposer ce que fit un pauvre de Milan, réduit dans une extrême indigence des biens de la terre, mais parfaitement riche des trésors du ciel. Il avoit trouvé deux cents piéces d'or; & cette somme, en se l'appropriant, pouvoit lui tenir lieu d'une ample fortune; mais aussi lui eût-elle été la matière d'un crime. Le voilà donc dans le trouble, plus affligé d'avoir, quoiqu'innocemment, ce qui n'est pas à lui, que celui même à qui la somme appartient, de l'avoir perdue. Il s'informe, il cherche, il use de toutes les diligences pour sçavoir qui a fait cette perte; il le trouve, & transporté de joye, il lui remet tout entre les mains. Celui-ci par une juste reconnoissance lui offre vingt piéces de cette monnoye: mais le pauvre refuse de les accepter. L'autre le presse au moins d'en recevoir dix: mais le pauvre persiste dans son refus. Enfin piqué d'une si sainte générosité, le maître lui abandonne la somme entière, protestant qu'il n'y prétend rien, & moi répond le pauvre, j'y prétends encore beaucoup moins, puisque je n'ai en effet nul droit d'y prétendre. Exemple mémorable! & quel combat! mes Frères, s'écrie saint Augustin, quelle contestation! Mais où sont maintenant les imita-

teurs d'une telle fidélité ; c'est-à-dire , où font les ames délicates jusques à ce point sur l'intérêt d'autrui , qu'une chose trouvée leur soit un fardeau , dont elles ont impatience de se décharger ? Je dis un fardeau , parce qu'il leur impose devant Dieu l'obligation d'une enquête exacte & d'une fidelle restitution. Quoi qu'il en soit , où sont-elles , ces ames pleinement désintéressées ? Où voit-on , demande le même Père dans l'excellente lettre qu'il écrivoit à Macédonius , où voit-on un homme du Barreau , après avoir défendu & gagné une cause injuste , se mettre en devoir de réparer le dommage dont il est l'auteur ? Où voit-on des Juges touchez d'un remords salutaire , rendre à des parties lésées ce qu'ils leur ont enlevé par un jugement inique & de mauvaise foi ? Où voit-on des Ecclésiastiques restituer les fruits des Bénéfices qu'ils possèdent sans en accomplir les charges ? Avec cette seule figure j'aurois de quoi convaincre & de quoi confondre tous les états qui composent le monde Chrétien.

Mais je laisse ces sortes d'abus ; & voyez seulement , mes chers Auditeurs , la peine que témoignent certains riches & certains Grands du monde , quand il s'agit d'acquitter des dettes légitimement contractées ; & la violence qu'ils se font , ou plutôt qu'il leur faut faire pour arracher d'eux un payement dont ils conviennent les premiers qu'ils ne peuvent se défendre. Par combien de paroles & de vaines promesses n'éluent-ils pas les poursuites d'un créancier ? Combien de rebuts ne l'obligent-

ils pas à effuyer ? De combien de retarde-
mens & de remises ne fatiguent-ils pas la pa-
tience ? & cela , sans prendre garde aux ef-
fets terribles & aux engagemens de con-
science dont une semblable dureté est néces-
sairement suivie. Car s'il n'étoit question
que des bienféances & des raisons huma-
nes , quoiqu'il n'y ait rien même selon le
monde de plus indigne que ce procédé , je
n'insisterois pas là-dessus. Mais quand il y va
du salut éternel , si je ne m'en expliquois
avec tout le zèle & toute la force que re-
quiert la sacré Ministère que j'exerce , ce
seroit être prévaricateur. Or il y va du sa-
lut , Chrétiens , & , de quelque prétexte que
vous cherchiez à vous autoriser , la Théolo-
gie la plus indulgente & la plus commode
ne peut rien rabattre de cette décision. Ce-
pendant vous sçavez ce qui arrive , sur-tout
parmi les Grands du siècle. On traite un
homme d'importun & de misérable , parce
qu'il demande son bien , & ce misérable est
contraint de poursuivre une dette comme
s'il poursuivoit une grace , parce que c'est à
un Grand qu'il a affaire ; n'en obtenant ja-
mais d'autre réponse sinon qu'il n'y a rien
encore à lui donner , quoiqu'en même-tems
il y ait tout ce qu'il faut pour cent dépenses
superflues ; quoiqu'il y ait tout ce qu'il faut
pour le luxe , quoiqu'il y ait tout ce qu'il
faut pour le jeu , quoiqu'il y ait tout ce qu'il
faut pour le crime. Et avec cela peut-être ne
laisse-t'on pas d'affecter tout l'extérieur de
la dévotion , & de se déclarer pour la morale
la plus étroite.

Ah ! mes chers Auditeurs , souffrez que je

vous le dise ici avec douleur , voilà l'un des obstacles à la conversion les plus invincibles que les gens du monde ayent à surmonter : cette difficulté de rendre au prochain ce qui lui est dû. Voilà ce qui les endurecit , voilà ce qui étouffe dans eux les mouvemens de la grace , voilà ce qui les rend esclaves du démon & ce qui les tient si opiniâtement éloignez de Dieu. Ils viennent , disoit saint Augustin faisant le portrait & le caractère de ce genre de pécheurs , c'est-à-dire de ces usurpateurs & possesseurs du bien d'autrui , ils viennent se prosterner devant les Autels , les yeux baignez de larmes , le cœur plein d'amertume & de repentir. Ils s'accusent , ils se condamnent , & ils veulent , à ce qu'il paroît , se réconcilier parfaitement avec Dieu. Mais quand on leur parle de restituer , c'est là qu'ils commencent à se démentir & à changer de langage. Jusques-là ils écoutent le Prêtre comme le Lieutenant de Dieu , ils se foumettent à lui comme à leur Juge , ils lui obéissent comme au Pasteur & au Médecin de leur ame : quoiqu'il exige d'eux & qu'il leur ordonne , tout leur semble aisé. Mais vient-il à leur prescrire une restitution , dès-là ils le prennent lui-même à partie : & dans le désespoir de le gagner , ils en cherchent un autre plus traitable , un autre moins embarrassant , un autre qui les trompe & qui se damne avec eux. Vous diriez que le Ministre de Jesus-Christ devient en un moment leur ennemi , parce qu'il s'arme d'un zèle d'équité pour l'intérêt du prochain. Cette résistance , poursuit saint Augustin , nous force souvent à employer contre eux

eux toute la rigueur de la discipline de l'Eglise ; & quand ils s'opiniâtrent à retenir ce qu'ils possèdent injustement , nous nous faisons une loi de leur refuser ce que Dieu nous a confié & de leur retrancher l'usage des divins Mystères. *Nolentes autem reddere August.*
arguimus , increpamus , sancti altaris communione privamus. Mais hélas ! que ces remèdes sont communément foibles & impuissans ; & qu'il y en a peu qui se déterminent à restituer , pour être ensuite rétablis dans la participation du corps de Jesus-Christ , qui est le souverain bien des justes sur la terre ! D'où vient cela ? c'est qu'il n'y a rien dans le fond qui répugne davantage & qui soit plus contraire au naturel de l'homme , que de se désaisir des choses qui flatent sa cupidité. *Ingemiscimus gravati ,* disoit l'Apôtre , quoiqu'en un autre sens , *ed quod nolimus expoliari.* 2. Cor. 11. Nous gémissons sous le poids de l'iniquité qui nous accable , parce que nous ne pouvons nous résoudre à nous dépouiller de cette possession criminelle , contre laquelle il y a si long-tems que notre conscience réclame , & qu'elle ne cessera jamais de troubler par le ver intérieur qu'elle excite en nous. Hé quoi ! dit un mondain délibérant avec soi-même sur une importante restitution , faudra-t'il donc ruiner mes enfans , en leur ôtant ce qu'ils ont toujours envisagé comme l'héritage de leur père ; & tout innocens qu'ils sont de mon injustice , auront-ils la disgrâce & le malheur d'en porter la peine ? Faudra-t'il décheoir du rang que je tiens dans le monde , & d'une fortune opulente me voir réduit dans une

vie obscure ? Faudra-t'il me faire connoître pour ce que je suis , pour un ravisseur du bien d'autrui ; & en le restituant , exécuter contre moi-même un jugement si sévère ? Où prendre de quoi réparer toutes les injustices dont je me sens coupable ? Où trouver ceux qui les ont souffertes & à qui je devrois satisfaire ? Toutes ces raisons se présentent à son esprit , le jettent dans la confusion & dans le trouble , le portent à des désespoirs , lui donnent des dégoûts de sa Religion , lui en rendent l'exaétitude odieuse , le tentent de ne plus rien croire , le mettent au terme de tout risquer & de mourir impénitent , en un mot lui représentent cette restitution plus fâcheuse que la mort même , & malgré les sollicitations pressantes de l'esprit de Dieu ; lui font conclure : non je ne le puis. Vous ne le pouvez, mon cher Auditeur ? Ah ! plût à Dieu que cette parole fût sincère & véritable ; & qu'au lieu de l'extrême difficulté dont je conviens , elle signifiât dans vous une impuissance absoluë ! Quelque déplorable que fût votre sort , votre salut du moins seroit hors de risque ; car si vous n'aviez pas de quoi satisfaire les hommes , vous auriez de quoi contenter Dieu. Mais la question est de justifier cette impuissance dont vous vous prévaluez , & je vais vous faire voir qu'il n'est rien de plus faux que le prétexte de cette impossibilité alléguée par la plupart des hommes en matière de restitution , comme aussi rien n'est plus vrai que l'impossibilité réelle du salut sans la restitution. C'est le sujet de la seconde partie.

JE le dis, Chrétiens, & il est vrai, que cette II.
 impuissance qu'alléguent les hommes du PAR-
 siècle pour se dispenser de restituer le bien TIE.
 d'autrui, est presque toujours chimérique, vaine, mal fondée, & qu'elle ne subsiste que dans les idées de l'amour propre & du propre intérêt. En voulez-vous être convaincus ? Appliquez-vous, Car il n'y a pour cela qu'à examiner les prétendues raisons que j'ai déjà marquées & les excuses que l'esprit du monde ne manque pas de suggérer à ses partisans, pour les entretenir dans une erreur aussi grossière que l'est celle dont j'entreprends de vous détromper. Raisons qui se détruisent d'elles-mêmes, & qu'il suffit d'exposer dans une simple vûë, pour vous en faire d'abord comprendre le peu de solidité.

Car que dit l'un ? que s'il restituë, il ruine sa famille : voilà le premier prétexte & le plus apparent. Mais ne vaut-il pas mieux ruiner ses enfans, que de les damner ? C'est la réponse de saint Chrysofôme, qui dans un mot devoit fermer la bouche à l'iniquité du siècle. Je vais plus avant & je soutiens que bien loin de ruiner ses enfans en restituant un bien mal acquis, on les ruine tout à la fois, & on les damne en ne restituant pas : ce qui revient au même principe. Et en effet, reprend éloquemment saint Chrysofôme, cet héritage d'autrui que vous possédez & qu'une tendresse malheureuse vous fait réserver pour vos enfans, changera-t'il de nature entre leurs mains ? Cesse-ra-t'il d'être à autrui, parce que vous les

en aurez injustement pourvûs ? L'obligation de le rendre s'éteindra-t'elle dans votre personne ? Ne passera-t'elle pas de vous à eux & n'en seront-ils pas les héritiers , aussi-bien & encore plus que de la chose même que vous leur voulez conserver ? De là jugez lequel des deux doit être leur ruine : de leur ôter ce bien , ou de le leur laisser. Car si vos enfans se trouvent plus consciencieux & plus Chrétiens que vous , s'ils ont assez de courage pour faire ce que vous n'avez pas fait , & pour restituer ce que vous vous ferez opiniâtré à retenir , que leur laissez-vous ? la peine d'une restitution onéreuse , jointe au danger d'une affreuse tentation. Et s'ils sont assez durs & assez aveugles pour vouloir suivre votre exemple , en ne restituant pas ce que votre ambition ou votre avarice a usurpé sur le prochain , que faites-vous ? vous les rendez complices de votre péché , & par l'amour le plus cruel vous les enveloppez avec vous dans le malheur de votre éternelle réprobation. Quoi donc ! ajoute S. Chrysostôme , espérez-vous que votre mauvaise foi leur servira de caution auprès de Dieu ? Voudriez-vous que Dieu , qui est la sainteté & l'équité même , fit prospérer dans vos enfans l'impie qu'il a eû en horreur & qu'il a détesté dans vous ? Et si par des ressorts secrets de sa Providence il permettoit qu'une succession aussi mal établie que celle-là fût suivie de quelque prospérité , n'est-ce pas cette prospérité même qui devroit vous faire trembler , & vous tenir lieu de la plus funeste de toutes les malédictions ? Par conséquent rien de plus frivole que la crainte d'u-

ne prétendûe ruine de vos enfans. Ce n'est point proprement les ruiner , que de les réduire à l'état où ils doivent être, Mais avançons.

Un autre dit : je suis obligé de maintenir mon état ; & du moins dans ma condition je puis garder ce qui m'est nécessaire pour une honnête médiocrité. Et moi je réponds que le premier devoir d'un Chrétien est de restituer , & non pas de maintenir son état ; & que si l'état à quelque chose d'incompatible avec la restitution, non seulement vous n'êtes plus obligé de le maintenir , mais que la loi de Dieu indispensable est que vous y renonciez. Et qu'est-il nécessaire , mon cher Auditeur , que vous mainteniez ainsi votre état dans le monde ? Il est nécessaire que Dieu soit obéi , & que chacun ait le sien ; mais il est indifférent que vous occupiez telle place , & que vous soyez plus ou moins élevé. Vous ne pouvez satisfaire à telles dettes en soutenant la dépense de votre maison. Hé bien , retranchez cette dépense , diminuez ce nombre de domestiques , réglez votre table , soyez plus modeste dans vos habits , passez-vous de cet équipage dont tant de personnes plus qualifiées que vous ont scû en effet se passer. Vivez dans la simplicité & la retraite , & faites tout cela dans cet esprit de justice qui est l'ame du Christianisme. Voilà en quoi consiste la vraie piété ; & hors de là , tout ce que vous faites pour Dieu , n'est qu'hypocrisie , toutes vos dévotions sont autant d'abus. Il vous est impossible de réparer le tort que vous avez fait , si vous ne prenez la résolution de vous cacher

déformais & de vous ensevelir dans les ténèbres. Ce parti vous coûtera, j'en conviens; mais il n'y a point de Théologien qui ne vous y condamne; & en vous y condamnant vous-même, vous ne ferez rien de pur conseil ni de surérogation. Descendez d'un rang où le péché vous a fait monter, & bornez-vous à celui où la Providence vous a fait naître. Il n'est rien de plus raisonnable ni de plus conforme à toutes les règles de la probité naturelle & chrétienne. Je n'en veux que votre propre témoignage, & jugez-en par vous-même. Car dites-moi quel sentiment vous auriez d'un homme, qui tenant en ses mains votre bien, refuseroit de le remettre dans les vôtres, parce qu'il le croiroit nécessaire à l'entretien de sa condition? Ne lui diriez-vous [pas qu'il a bonne grace de vouloir s'entretenir dans sa condition à vos dépens; & de quelque manière qu'il pût l'entendre], ne lui représenteriez-vous pas que votre bien est votre bien, & qu'il ne vous a pas été donné pour servir de ressource à sa mauvaise fortune? Or appliquez-vous cette réponse, & vous reconnoîtrez que le prétexte de votre état n'est donc pas un titre solide que vous puissiez opposer au précepte étroit & rigoureux de restituer le bien d'autrui.

Mais s'il faut que je restituë, je n'aurai pas même le nécessaire à la vie. C'est la difficulté que se propose saint Augustin dans l'explication du Pseaume cent vingt-huitième. Observez, je vous prie, la décision de ce Père, qui fut par excellence le casuiste, ou pour mieux dire, l'oracle de son tems,

& qui mérite bien d'être encore celui de notre siècle. *Audet aliquis dicere, non habeo aliud unde vivam.* Quelqu'un me dira, il ne me reste pour vivre que ce seul secours & je n'en ai point d'autre : abus, reprend le saint Docteur. Car un voleur public & un enchanteur pourroient tenir le même langage, quand on les presse de renoncer à leurs infames pratiques, puisque l'un & l'autre est en possession de ne subsister que par le larcin ou par les maléfices. *Hoc est mihi latro, hoc est maleficus diceres.* Mais on leur peut répondre que s'il est vrai qu'ils en soient venus à cette extrémité, il y a une Providence en qui ils sont obligez de se confier ; & que ce n'est point dans ces commerces d'iniquité, mais dans la piété des fidèles, qu'ils doivent chercher le soulagement de leur misère. Je dis le même à tout Chrétien chargé d'une restitution. Ce n'est point sur le bien d'autrui surpris par artifice & retenu par violence, qu'il doit compter pour avoir de quoi fournir à ses besoins : mais c'est sur le bon usage des talens de l'esprit, qu'il a reçus de Dieu ; c'est sur la santé dont il jouit, utilement employée ; c'est au défaut de tous les deux, sur la charité publique qui ne lui manquera jamais. Qu'il ait recours à ces moyens ; j'y consens & je l'y exhorte. Il peut s'en faire un mérite & une vertu ; mais il ne peut sans crime retenir un bien qui n'est point à lui.

L'honneur a quelque chose en cette matière de plus délicat ; & il y en a qui se croient dans l'impuissance de restituer, parce qu'ils se persuadent ne le pouvoir faire

sans se dèshonorer. Combien sont assez préoccupés de l'amour d'eux-mêmes, pour prétendre que le moindre degré de ce qu'ils appellent leur réputation, doit l'emporter alors sur les plus notables & les plus essentiels intérêts du prochain? Or il faut être ou bien peu éclairé, ou bien mal intentionné, disoit le Chancelier Gerson, pour entrer dans ce sentiment. Bien peu éclairé, si l'on ignore par combien de voyes secrètes on peut faire une restitution sans hasarder sa réputation. Bien mal intentionné, si les connoissant, on n'est pas en disposition de les prendre.

Mais enfin, dit-on, de quelque diligence que je puisse user, où trouverai-je toutes les personnes à qui je suis redevable? & quelque disposé que je sois à restituer, comment satisferai-je à tant de particuliers que j'ai trompez? Comment dédommagerai-je toute une ville, toute une Province dont la dépouille m'a enrichi? Je conviens, mon cher Auditeur, que la restitution est plus ou moins difficile selon les conjonctures & la situation différente des choses. Je conviens qu'il y a des affaires tellement embarrassées que l'on n'y peut presque rien démesler. De vouloir là-dessus m'engager dans une discussion exacte, c'est un détail qui ne peut être propre de la chaire, parce qu'il est infini & qu'il va bien au-delà des bornes d'un discours. Il me suffira de vous tracer quelques règles générales, & il ne tiendra qu'à vous de vous les appliquer. La première est d'exciter en vous & de concevoir un vrai désir de réparer, autant qu'il dépendra de vos

soins , tous les dommages que vous avez causez. Dès que vous le voudrez bien , que vous en aurez bien compris la nécessité , & que vous ferez dans une ferme résolution de ne rien épargner pour cela , il vous viendra dans l'esprit assez de manières & assez d'expédiens que je ne puis vous suggérer & qu'une bonne volonté vous fera bientôt imaginer. La seconde est de les chercher , ces expédiens & ces moyens ; de les chercher , dis-je , de bonne foi , & d'y donner toute l'attention que demande l'importance du sujet. Bien des embarras dès-lors & bien des obscuritez où vous ne pensiez pas pouvoir pénétrer , commenceront à s'éclaircir , & peut-être verrez-vous s'évanouir tout à coup tous les obstacles qui vous arrêtoient. La troisième est de poser pour principe & de vous bien convaincre , que l'obligation de restituer n'est point indivisible , que ce que vous ne pouvez accomplir dans toute son étendue , il le faut au moins faire en partie & selon les facultez présentes ; que ce qui ne se peut dans un tems , se peut dans l'autre , & qu'il y a plus d'une façon de compenser le tort qu'a reçu le prochain. La quatrième , c'est de s'adresser à un homme intelligent , sage & droit ; de lui donner une juste connoissance de votre état , de lui exposer les faits simplement & fidèlement , de ne point chercher à le prévenir ni à le gagner en votre faveur , mais de lui laisser une liberté entière , pour prononcer selon les vûes d'une prudence éclairée & selon les loix de l'équité chrétienne. Avec de telles dispositions & de telles mesures , je prétends

que ce qui ne vous sembloit pas auparavant praticable , vous le deviendra , vous le paroitra ; & que vous jugeant vous-même dans la justice , vous soufcrirez sans résistance à l'arrêt de votre condamnation. Mais parce que la cupidité nous domine ; & que malgré les plus belles démonstrations d'un désir véritable de restituer , on ne le veut que de bouche & qu'en apparence , sans le vouloir réellement & de cœur , qu'arrive-t'il ? On se contente d'un examen superficiel , & la moindre difficulté qui naît , on la prend pour une impuissance absoluë. On étouffe mille retours de la conscience , on écarte mille réflexions qu'elle présente , & on les traite de scrupules. Dès qu'on ne peut satisfaire à tout , on conclut de ne satisfaire à rien. On n'en veut croire nul autre que soi-même , ou si l'on veut bien s'en rapporter à quelqu'un , ce n'est que dans la pensée d'en tirer une décision favorable , & que pour se confirmer dans l'idée de cette impossibilité imaginaire dont on se flate. D'où il s'ensuit que voulant toujours restituer , ou disant toujours qu'on est dans le dessein de le faire aussi-tôt qu'on le pourra , on ne le fait jamais , parce qu'on ne pense jamais le pouvoir.

Cependant , mon cher Auditeur , point de salut sans la restitution , & c'est la dernière vérité par où je finis. Car de toutes les obligations à quoi le salut est attaché , il n'en est point de plus étroite que celle-ci , ni qui souffre moins d'adoucissement , de tempérament , d'accommodement. Obligation rigoureuse , dit l'Ange de l'Ecole , soit à l'égard des hommes Ministres de Dieu , soit à

l'égard de Dieu même. A l'égard des hommes Ministres de Dieu, parce qu'ils n'en peuvent jamais dispenser ; à l'égard de Dieu, parce que s'il le peut, il ne le veut pas. Remarquez s'il vous plaît, ce que je dis. Dieu a donné aux hommes qui sont ses Ministres sur la terre, une puissance presque sans bornes. Ils peuvent en vertu de la juridiction qu'ils exercent, considérée dans sa plénitude, dispenser des loix de l'Eglise les plus saintes, absoudre des censures les plus foudroyantes, relever des sermens les plus authentiques, faire cesser l'engagement des vœux les plus solennels, effacer les crimes les plus énormes, remettre les peines & les satisfactions les plus légitimement imposées. Ils ont, dis-je, tous ces pouvoirs en mille rencontres. Mais s'agit-il de restituer ? chose étonnante, Chrétiens ! Ces hommes que l'Ecriture appelle des Dieux & qu'elle traite de tout-puissans, ne peuvent plus rien. Ces clefs données à saint Pierre n'ont pas la vertu d'ouvrir le ciel à quelque usurpateur que ce soit, tant qu'il se trouve volontairement chargé du bien de son prochain, & l'Eglise à qui il appartient de lier & de délier en tout le reste, nous fait entendre que là-dessus elle a les mains liées elle-même. Ce n'est pas assez ; mais selon de très sçavans Théologiens, après le Docteur Angélique, Dieu même à notre égard & à proprement parler, ne peut user sur cela de dispense. Il peut bien, disent-ils, comme Seigneur absolu de toutes choses, transporter la propriété & le domaine de mon bien à celui qui me l'a ravi, parce que je n'ai rien dont Dieu

ne soit le maître plus que moi-même. Mais s'il ne fait pas ce transport & tandis que ce bien est à moi, Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut dégager quiconque me l'a enlevé, de l'obligation de me le rendre : pourquoi ? parce que cet obligation est nécessairement enfermée dans la loi éternelle & invariable de la souveraine justice. Je sçais que d'autres Théologiens raisonnent plus simplement, & prétendent que ce pouvoir qui est en Dieu de transporter le domaine d'un bien mal acquis, est le même en effet que le pouvoir de dispenser en matière de restitution. Quoi qu'il en soit, je soutiens que Dieu, quand il auroit ce double pouvoir, ne veut se servir en notre faveur & au préjudice de l'équité ni de l'un ni de l'autre : qu'il ne l'a jamais voulu, & que jamais il ne le voudra : car c'est l'oracle du Saint Esprit & un arrêt prononcé par le grand Apôtre, que l'injustice n'entrera pas dans le Royaume céleste. *Neque fures, neque avari, neque rapaces regnum Dei possidebunt.*

Arrêt fondé sur les principes les plus incontestables, & loi tellement nécessaire, que sans cela le monde ne seroit plus, selon l'expression de l'Évangile, qu'une retraite de voleurs. Car si l'on pouvoit sans nulle restitution ni nulle volonté d'en faire, après avoir usurpé le bien d'autrui, rentrer en grace avec Dieu & prétendre à la possession de son Royaume, ne seroit-ce pas une des plus fortes tentations pour ceux mêmes à qui il reste quelque fonds de Religion ? Quelle sûreté y auroit-il parmi les hommes ? & dans la pensée que chacun pourroit impuné-

ment garder ce qu'il auroit , quoiqu'injustement , enlevé , y a-t'il véxations & iniquitez où l'on ne se portât ? Et certes , si dans le systême présent & dans l'impossibilité actuelle où se trouve tout Chrétien , de se sauver sans restituer ou sans le vouloir ; le Christianisme est néanmoins encore rempli de fraudes , de concussions , d'usures , de chicanes ; si malgré ce frein de la restitution & de sa nécessité irrémissible , il y a toutefois tant de négoce criminels , tant de profits illégitimes , tant de conventions simoniaques , tant de jugemens vendus , tant de mystères abominables & de stratagèmes pour s'enrichir aux dépens du prochain , que seroit-ce si l'on se voyoit affranchi de ce devoir & qu'on eût , sans y avoir satisfait quelques espérances d'être favorablement reçu de Dieu & mis au nombre de ses prédestinez ?

Je n'ignore pas ce que quelques-uns , moins éclairés , auront à me répondre : qu'indépendamment de toute injure faite à l'homme , la contrition seule , & à plus forte raison jointe avec le Sacrement de pénitence , suffit pour se réconcilier pleinement avec Dieu. Oui , mon cher Auditeur , c'est assez pour cela d'un cœur contrit. Mais comment contrit ? non point seulement en paroles ni en apparence ; mais touché d'une contrition sincère , d'une contrition solide & chrétienne. Or je prétends , & c'est un point universellement reconnu , qu'une véritable contrition renferme comme une partie essentielle la volonté efficace de restituer , puisqu'elle renferme essentiellement la volonté efficace & le pro-

pos de rétablir toutes choses, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain, dans le même état qu'elles étoient avant le péché. Supposons donc, tant qu'il nous plaira, un homme qui se frappe devant Dieu la poitrine, qui gémit aux pieds d'un Ministre de Jesus-Christ, qui se refuse toutes les douceurs de la vie, & qui châtie son corps par toutes les austérités de la mortification, qui s'expose aux tourmens les plus rigoureux & au plus cruel martyre : si cependant, injuste possesseur d'un bien à quoi il n'a nul droit & qu'il sçait appartenir à un autre, il n'est pas actuellement & volontairement déterminé à s'en défaire, je dis que sous ces dehors & sous le beau masque de pénitence, dont il se couvre, il n'est rien moins que pénitent, ou que ce n'est qu'un faux pénitent. Je dis que dans une telle disposition, s'il approche du Sacrement de l'Autel, c'est un sacrilège & un prophanateur. Je dis que si la mort vient à le surprendre, il meurt en impié, & que c'est un réprouvé.

Voilà, Chrétiens, ce que nous enseignons sur cette matière la sainte foi que nous professons, & voilà les pensées avec lesquelles je vous renvoye. S'il y a dans cette assemblée quelque Auditeur sur qui ces vérités n'ayent point fait encore une assez forte impression, je n'ai plus rien à lui dire que ce que disoit saint Grégoire à un homme du monde. Ah! mon cher Frère, lui écrivoit ce grand Pape, considérez, je vous prie, que ces richesses que vous avez amassées par des voyes criminelles, vous abandonneront un jour; mais que les crimes que vous avez

commis en les amassant, ne vous abandonneront jamais. Souvenez-vous que c'est une extrême folie de laisser après vous des biens dont vous n'aurez été maître que quelques momens, & d'emporter avec vous des injustices qui vous tourmenteront éternellement. Ne soyez pas si insensé que de transférer à des héritiers tout le fruit de votre péché, pour vous charger de toute la peine qui lui est due, & ne vous engagez pas dans l'affreux malheur de brûler vous-même en l'autre vie, pour avoir élevé en celle-ci des étrangers & des ingrats. Ainsi parloit ce saint Docteur, & j'ajoute avec saint Augustin, *Redde pecuniam; perde pecuniam, ne perdas animam.* Rendez, mon Frère, rendez cet argent qui ne vous appartient pas; perdez-même, s'il est nécessaire, celui qui vous appartient, pourquoi? afin de ne pas perdre votre ame qui appartient à Dieu & qui a coûté tout le sang d'un Dieu. Car il n'y a point de tempérament à prendre, ni de milieu. Il faut perdre l'un, ou l'autre: votre ame, si vous voulez conserver cet argent; ou cet argent, si vous voulez sauver votre ame. Or entre, l'un & l'autre y a-t'il à balancer? & si vous délibérez un moment, en faudra-t'il davantage pour vous condamner au jugement de Dieu?

C'est ce que l'Apôtre saint Jacques nous a représenté dans une belle & vive image, lorsque s'adressant à ces riches engraissez de la substance du prochain, & les supposant entre les mains de Dieu comme de malheureuses victimes, que ce souverain Juge immole à sa justice, il leur fait ces reproches,

- Jacob. c.* si amers & si désolans. *Agite nunc, divites ;*
5- plorate ululantes in miseriis vestris. Allez maintenant, Riches avarés, pleurez, poussez de hauts cris, & reconnoissez l'affreuse misère où vous êtes tombez par votre insatiable convoitise. Que sont devenus ces trésors dont vous étiez si avides, & qui étoient les fruits de votre iniquité ? Vous craigniez tant de les laisser échapper ; & malgré toutes les remontrances qu'on vous faisoit, malgré tous les remords de votre conscience qui vous remettoit devant les yeux vos injustices, vous ne pouviez vous résoudre à les réparer. Aveugles, vous ne pensiez pas que la mort vous les enleveroit ces biens si injustement possédez : mais vous voyez en quelle pauvreté elle vous a réduits : *Divitiæ vestra putrefacta sunt ; aurum & argentum vestrum aruginavit.* Encore s'il ne vous étoit point arrivé d'autre malheur que de les perdre. Mais la perte même que vous en avez faite & que vous ne pouviez éviter, puisque c'étoient des biens périssables & que d'ailleurs vous étiez vous-mêmes mortels, c'est ce qui rend contre vous le plus convaincant & le plus sensible témoignage. Car d'avoir sacrifié votre ame, cette ame immortelle, à des biens passagers & sur quoi il y avoit si peu à compter : voilà le dernier degré de l'aveuglement & le plus grand de tous les désordres : *Et*
Ibid. *erugo eorum in testimonium vobis erit.* Qu'avez-vous donc fait en accumulant revenus sur revenus, profits sur profits ; en prenant de toutes parts & à toutes mains, & ne vous dessaisissant jamais de rien ? Vous l'éprouvez à présent, &
Ibid. vous le sentirez pendant toute l'éternité. *The-*

aurizastis vobis iram in novissimis diebus. Vous vous êtes fait un trésor de colère pour le jour redoutable des vengeances divines. Vous avez suscité contre vous autant d'accusateurs, qu'il y a eû de malheureux que vous avez tenu dans l'oppression & dont la ruine vous a enrichis. N'entendez-vous pas leurs cris qui s'élèvent au trône du Seigneur? Du moins il les entend, & c'est assez. Oui, il entend les cris de ces Domestiques, dont vous exigiez si rigoureusement les services, & à qui vous en refusiez si impitoyablement la récompense; les cris de ces Marchands, qui vous revêtoient, qui vous nourrissoient, qui vous entretenoient de leur bien, & qui n'en ont jamais touché le juste prix; les cris de ces ouvriers qui s'épuisoient pour vous de travail, & qui n'ont jamais eû de vous leur salaire; les cris de ces Créanciers que vous avez fatiguez par vos délais, arrêtez par votre crédit, privez de leurs plus légitimes prétentions par vos artifices & vos détours; les cris de ces orphelins, de ces pupilles, de ces familles entières: le Seigneur encore une fois, le Dieu d'Israël les entend, ces cris; & qui vous défendra des coups de sa justice irritée, & des foudres dont son bras est armé pour vous accabler?

Ecce merces operariorum qui messuerunt regiones vestras, que fraudata est à vobis, clamat: & clamor eorum in aures Domini sabaoth introivit.

Ibid.

Il n'y a, mes Frères, qu'une restitution prompte & parfaite, qui puisse vous préserver de ces foudroyants anathêmes, que Dieu, vengeur des intérêts du prochain, est

258 SUR LA RESTITUTION.
prêt à lancer sur vos têtes. Je dis une restitution prompte : car je vous l'ai déjà fait entendre , & je ne puis trop vous le redire : dès le moment que vous pouvez satisfaire , il ne vous est pas permis de différer ; & c'est , non seulement un abus , mais un péché , de remettre comme quelques-uns à la mort , ce qu'on peut accomplir pendant la vie. Je dis une restitution parfaite , sans réduire les gens à des compositions forcées & à des accommodemens auxquels ils ne consentent que par contrainte & parce qu'ils craignent d'être frustrés de toute la dette. Renouvellez , mon Dieu , parmi votre peuple cet esprit de droiture & d'équité , cet esprit de désintéressement qui est le vrai caractère du Christianisme où vous nous avez appelés. Ne souffrez pas que des biens aussi vils & aussi méprisables que le sont tous les biens de la terre , nous fassent oublier les biens de la gloire & de la béatitude céleste que vous nous préparez. Que nous serviroit de gagner tout le monde , si nous venions à vous perdre & à nous perdre nous-mêmes ? Mais au contraire quand nous serions dépouillés de tout en cette vie , ne seroit-ce pas toujours la souveraine félicité pour nous de mériter ainsi votre grace , & de vous posséder dans la vie éternelle , où nous conduise , &c.

S E R M O N

P O U R L E

VINGT-TROISIE'ME DIMANCHE
APRE'S LA PENTECOSTE.

*Sur le désir & le dégoût de la Com-
munion.*

Dicebat enim intrâ se : si tetigero tantum
vestimenrum ejus, salva ero.

*Elle disoit en elle-même : si je puis seulement
toucher sa robe, je serai guérie.*
En saint Matth ch. 9.

C'Est le juste raisonnement de cette fem-
me affligée d'une longue infirmité, qui
l'avoit réduite dans une extrême langueur &
dont elle souhaitoit d'être guérie. Témoin
des miracles qu'opéroit le Sauveur du mon-
de, elle conclut qu'il ne seroit pas moins
puissant pour elle que pour les autres, &
qu'elle n'en devoit pas moins attendre de
secours. Elle porta encore sa confiance plus
loin, & ne crut pas même nécessaire d'ex-
poser à cet Homme-Dieu sa peine, de lui
adresser sa prière, ni qu'il prononçât en sa

faveur une seule parole : car , dit-elle , le voyant au milieu d'une foule de peuple qui l'environnoit de toutes parts , si je puis seulement pénétrer jusqu'à lui , & si j'ai le bonheur de toucher le bord de sa robe , c'est assez ; j'éprouverai bientôt les effets de cette divine vertu dont il donne tous les jours de

Math. si éclatants témoignages : *Si tetigero tantum vestimentum ejus , salva ero.* Elle ne se trompa pas , Chrétiens : ses espérances furent remplies , le Fils de Dieu répondit à son attente ; & vous sçavez combien , en lui rendant la santé du corps , il loua hautement &

Ibid. releva le mérite de sa foi : *Confide , filia , fides tua te salvam fecit.* Or si les seuls vêtements de Jesus-Christ eurent une telle efficacité , que ne peut point pour la sanctification de nos ames , cet adorable Sacrement , où nous recevons Jesus-Christ même présent en personne ; où sa chair sacrée , son sang précieux , nous servent de nourriture & de breuvage ; où par l'union la plus réelle & la plus intime , il demeure en nous , & nous communique en quelque manière tout son être & toute sa divinité ? N'est-il donc pas bien surprenant , mes Frères , qu'au lieu de le chercher avec plus d'empressement encore & plus d'ardeur que ne le chercha cette malade de notre Evangile , nous nous tenions si long-tems éloignez de lui ; qu'étant sujets à tant de foiblesses , & ne pouvant ignorer nos infirmités spirituelles & nos besoins , nous ayions si peu recours au remède le plus prompt & le plus puissant ; que la participation du corps de notre Dieu qui nous est permise & où nous sommes invitez , que l'u-

sage de la Communion nous devienne si rare, & que nous imaginions autant de prétextes pour nous en retirer, que nous devrions marquer de zèle pour en approcher ? C'est l'abus que je voudrois corriger dans le Christianisme, & que j'entreprends aujourd'hui de combattre, après que nous aurons demandé les lumières du Saint Esprit, & que nous aurons salué Marie, en lui disant, *Ave.*

ENtre les différentes dispositions où nous sommes à l'égard du sacrement de Jesus-Christ & de l'usage que nous en devons faire, il y en a deux auxquelles je m'attache dans ce discours & dont j'ai dessein de vous entretenir : l'une est le désir de la communion, & l'autre le dégoût de la communion. Désir de la communion, directement contraire à ce mortel dégoût, où tombent tant d'ames mondaines, & qui leur fait négliger l'aliment le plus salutaire, & ce pain de vie descendu du ciel, pour être sur la terre notre soutien dans les voies de Dieu. Dégoût de la communion, non moins formellement opposé à ce saint désir dont les ames chrétiennes & pieuses sont animées, & qui en fut toujours le vrai caractère. Prenez garde, mes chers Auditeurs : ce n'est point précisément de la fréquente communion que je viens vous parler ; Je vous en ai déjà fait voir les avantages, & bien d'autres avant moi vous les ont représentés. Mais ce que je viens examiner avec vous, ce sont les deux principes à quoi nous pouvons communément attribuer, ou la piété des uns que nous voyons communier souvent, ou la né-

gligence des autres qui communient si rarement, Parce que ceux-là sont touchez d'un certain goût pour la communion, parce qu'ils s'y sentent portez d'un désir secret qui les y attire, il ne manquent nulle occasion de se présenter à la table du Seigneur, & se feroient une des plus sensibles peines d'en être privez. Et comme ceux-ci, ou par la dissipation du monde qui leur dessèche le cœur, ou par une passion particulière qui les possède, ont perdu tout sentiment de piété, & que cette viande céleste dont ils devroient se nourrir, leur est devenue insipide, ils passent les années entières sans y prendre part, & voudroient même autoriser leur conduite par des excuses aussi frivoles qu'elles sont apparentes & spécieuses. Or ces deux sortes de chrétiens ont besoin d'instruction: les premiers sur le désir de la communion, qu'ils font paroître, & où l'on ne peut trop les confirmer; ce sera le sujet de la première partie: les seconds, sur le dégoût de la communion où ils vivent & qui leur fait abandonner cette source de graces; ce sera le sujet de la seconde partie. Matière qu'on ne vous a peut être jamais bien développée, & qui n'est guères commune dans la chaire évangélique. Donnez y, je vous prie, toute votre attention.

I.
PAR-
TIE.

Toute ame chrétienne doit désirer la communion, & rien n'est plus utile pour nous ni plus efficace que ce désir, dès qu'il n'exécède point la mesure qui lui convient, & que nous sçavons le contenir dans les justes limites qu'une prudence évangélique lui pre-

scrit. Observez, s'il vous plaît, ce que je dis, qui se réduit à ces trois points : le premier que nous devons tous désirer la communion, & vous en comprendrez aisément les raisons ; le second, que ce désir nous est très salutaire, & vous en verrez les fruits ; le troisième, que ce désir néanmoins doit-être conduit par la sagesse de l'Evangile, & vous apprendrez à le régler. Ainsi les motifs de ce désir, les avantages de ce désir, les règles de ce désir. Voilà sur quoi j'ai d'abord à m'expliquer & à vous donner tout l'éclaircissement nécessaire.

Je prétends donc & j'avance que toute ame chrétienne doit désirer la communion, pour quoi ? par ce grand motif où tous les autres sont renfermez, sçavoir que toute ame chrétienne doit désirer souverainement & par-dessus toutes choses d'être unies à Jesus-Christ, puisque c'est en Jesus-Christ qu'elle trouve tous les biens. Car c'est en lui qu'elle trouve sa nourriture, sa force, sa consolation, son espérance, toutes les lumières & tous les secours pour marcher dans le chemin du salut & pour arriver à ce bienheureux terme. D'où il s'ensuit, que par amour, que par intérêt, mais un intérêt solide & tout spirituel, rien n'est plus à souhaiter ni à rechercher pour elle dans la vie, que cette union étroite qui l'attache à son Sauveur & qui la fait entrer en participation de tous ses trésors. Or ce qui nous unit réellement, intimement, substantiellement à Jesus-Christ, c'est la communion. Celui qui mange ma chaire demeure en moi, & moi je demeure en lui : *Qui manducat meam carnem, in me* Joan. c.

264 SUR LE DESIR ET LE DEGOUST
manet & ego in illo. Union si singulière,
qu'elle ne peut être suppléée en ce monde
par nul autre sacrement ; & de là cette
maxime universelle des Pères & de tous
les maîtres de la vie intérieure & dévote,
que par rapport à ce lieu d'exil où nous
sommes, & pendant que nous y sommes,
le plus grand mal que nous ayions à crain-
dre, est d'être séparés du corps de notre Dieu,
comme notre plus grand bien est de le rece-
voir.

Tout cela, mes chers Auditeurs, est évi-
dent : mais vous me demandez si ce désir de
la communion peut convenir à un pécheur
dans l'état actuel de son péché. Car dans cet
état il est indigne de communier. Il est vrai,
dit saint Chrysostôme, cette indignité peut
bien être une raison pour ne pas appro-
cher de la communion ; mais elle ne peut,
ni ne doit jamais être une raison pour ne
pas désirer la communion. Autre chose est
de communier en effet, & autre de le désirer
seulement & dans la manière que nous de-
vons l'entendre. De communier en effet, ce
seroit pour un pécheur, tant qu'il est encore
dans la disgrâce de Dieu, & dans l'engage-
ment du péché, un sacrilège & une prophana-
tion. Par conséquent la table du Seigneur
lui est interdite alors, & il doit s'en exclure
lui-même. Mais tout exclus qu'il est de cette
sainte table, il peut désirer d'y être rappelé,
d'y être rétabli, d'y être admis tout de nou-
veau, non point avec son péché, mais après
s'être lavé & purifié de la tache de son
péché. Touché de son malheur & de la triste
disette

disette où il languit, il peut entrer dans le même sentiment que l'enfant prodigue, & se dire à lui-même : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus ! ego autem hic fame pereo.* Combien d'ames sur qui Dieu peut être n'a jamais répandu ses graces avec autant d'abondance que sur moi, parce qu'elles ont été fidelles & qu'elles ont profité du peu de talens qu'elles avoient reçus, s'avancent, s'entretiennent, & pour ainsi parler, s'engraissent dans la maison du Père céleste, tandis que je péris de faim ! Il peut en faisant de solides réflexions sur le funeste abandonnement où il vit, & regrettant les dommages infinis que lui cause l'éloignement de la communion, s'écrier avec les paroles de David : *Quando veniam & apparebo ante faciem Dei.* ! Serai-je donc toujours banni de la présence de mon Dieu & de son sanctuaire ! Quand viendra le temps où je pourrai paroître devant lui parmi les conviez, & prendre place comme eux à son festin ? A quoi tient-il, & ne ferai-je point pour cela quelque effort ? Voilà, dis-je, comment le pécheur peut souhaiter la communion, & comment même il la doit souhaiter. Ainsi, soit que je sois positivement indigne de la communion, ou que je ne le sois pas, il me convient toujours de la désirer. Si je n'en suis pas absolument indigne, ce désir contribuera toujours de plus en plus à m'en rendre digne. Et si mon indignité est expresse & absoluë par le péché qui me domine & qui régné en moi, ce désir au moins me préservera d'un endurcissement total & sera toujours une ressource pour moi.

Il y a plus encore, & fondé sur la maxime que je viens d'établir, je soutiens même que plus un homme est pécheur, plus il doit désirer la communion, & la preuve en est convaincante. Parce que plus il est pécheur, plus il est malade; plus il est foible, plus il est éloigné de Dieu: or plus il est malade, plus il doit désirer ce qui peut le remettre dans une santé parfaite; plus il est foible, plus il doit désirer ce qui peut réparer ses forces perduës; plus il est éloigné de Dieu, plus il doit soupirer après Dieu pour le retrouver & pour se rejoindre à lui. Dès-là donc que la communion est le remède le plus efficace dont nous puissions user, dès que c'est contre nos foibles le secours le plus puissant que nous puissions employer, dès que c'est le scéau de notre réunion avec Dieu; plus nos playes sont profondes & nos maladies dangereuses, plus devons-nous avoir d'ardeur pour approcher du médecin dont nous attendons notre guérison; & plus nous nous trouvons loin de Dieu, plus devons-nous aspirer vers l'autel, où il veut bien encore se communiquer à nous & nous réconcilier pleinement avec lui.

Il faut pour cela des dispositions, je le fais; mais voici les avantages de ce désir que je voudrois allumer dans vos cœurs. Car pour passer maintenant à l'autre article que je me suis proposé, je dis deux choses, que je vous prie de bien comprendre. Premièrement, que le désir est lui-même la première disposition que nous devons apporter à la communion, & secondement que ce même désir est encore le principe & le mobile de toutes les autres dispositions que demande la

communion. Expliquons-nous. C'est la première disposition : je ne dis pas que c'est une disposition suffisante , mais encore une fois que c'est de toutes les dispositions la plus convenable & la première. En effet , le sacrement que nous recevons dans la communion, en quelle qualité & pourquoi nous est-il donné? comme l'aliment & la nourriture de l'ame. C'est un pain , *Panis quem ego dabo* ; c'est une viande , *Caro mea verè est cibus* ; c'est un breuvage , *Sanguis meus verè est potus*. Voilà comment Jesus-Christ l'a institué , & comment il nous l'a fait entendre dans les termes les plus formels. Or une viande ne profite jamais mieux , & n'est même communément utile & saine au corps , que lorsqu'on la prend & qu'on la mange avec appétit. Ainsi en est-il de cette viande divine qui nous est distribuée par les mains des Prêtres. Le goût qu'on y trouve , la sainte avidité qui nous la fait rechercher ou du moins désirer , est un signe de la préparation du cœur à en tirer le fruit qu'elle peut produire. Et parce que ce fruit dépend de la grace de Dieu , j'ajoute que c'est encore pour Dieu une espèce d'engagement à nous accorder cette grace & à la verser sur nous dans toute son abondance : pourquoi cela ? parce que cette faim , que cette soif de la Communion , si j'ose m'exprimer de la sorte , est un honneur particulier que nous rendons au Sacrement de Jesus-Christ , puisque c'est un témoignage de l'estime que nous en faisons , & de la haute idée que nous en avons conçue. De là cette invitation du Sauveur du monde , que je puis bien appliquer à mon sujet : *Si quis si-*

Joan c.

6.
Ibid.
Ibid.

Joan. c.

7.

rit, veniat ad me ; celui qui se sent pressé de la soif, qu'il vienne à moi. Plus il sera altéré, plus je répandrai sur lui ces eaux vivifiantes dont mon Sacrement est la source intarissable. De là cette effusion de tous les dons célestes que fait ce même Sauveur sur l'ame affamée, selon le mot du Prophète.

Psal. 106. Animam esurientem satiavit bonis. Il n'épargne rien pour elle ; & plus il voit croître sa faim, plus il prend plaisir à la rassasier. De là aussi ce redoublement, cette vivacité de désir, ce nouveau feu dont une ame quelque fois est embrasée. Une communion bien loin de l'éteindre, ne sert qu'à l'enflammer davantage, & c'est en cette ame que s'accomplit toute la parole du S. Esprit : *Qui edunt me, adhuc esurient.*

Ecles.

Mais, Chrétiens, je vais trop loin : revenons. Outre que le désir est lui-même la première disposition pour bien communier, c'est encore le principe & comme le mobile de toutes les autres dispositions que demande la communion. Car quand je désire sincèrement & efficacement une fin, dès-là je suis déterminé à tous les moyens qui sont nécessaires pour y parvenir. Si donc je désire de bonne foi la communion, ce seul désir m'engage à ne rien négliger de tout ce que ma Religion exige de moi pour participer dignement au divin mystère.

Je sçais, par exemple, que de toutes les dispositions, la plus essentielle est la pureté de la conscience, & que je ne puis avec un cœur ou corrompu par l'intérêt, ou enflé par l'orgueil, ou amolli par la sensualité, ou aigri par le ressentiment & la vengeance, ou

flétri de quelque autre sorte que ce soit , m'unir à un Dieu qui est la sainteté même , & le saint des saints : que fais-je , si c'est un vrai désir qui me porte à la communion ? Ne voulant pas profaner le Sacrement , & ne voulant pas non plus l'abandonner , je conclus que je dois rentrer en moi-même , & purifier mon ame de tout ce qui pourroit blesser l'œil du Seigneur au moment qu'il daignera la visiter. C'est-à-dire , je conclus que je dois me dessaisir de ce bien qui ne m'appartient pas ; que je dois réparer ce dommage dont je suis l'auteur , & que j'ai injustement causé ; que je dois rabattre cette hauteur d'esprit qui me rend en mille occasions fier & impérieux , vain & méprisant , colère , violent , emporté ; que je dois réprimer cette ambition , qui dans le cours de ses entreprises me fait violer tant de devoirs & commettre tant d'injustices ; que je dois renoncer à cet attachement , pardonner cette injure , me réconcilier avec cet ennemi , sur-tout me réconcilier avec Dieu , & pour cela avoir recours au tribunal de la pénitence , par une confession exacte & accompagnée de tous les sentimens & de toutes les résolutions qui en font le mérite.

Je sçais que pour un fréquent usage de la communion , ce n'est point assez d'une vie exempte de certains vices grossiers , & du reste remplie de mille imperfections , lâche , tiède , négligente ; mais que cette communion fréquente suppose la ferveur de la piété , la fidélité aux moindres devoirs , la pratique des vertus. Si donc mon désir , sans se borner à quelques communions éloignées

les unes des autres , m'inspire de les réitérer aussi souvent que je le pourrai & que mon état me le permettra , quelles sont les saintes conséquences que je tire ? Voulant communier souvent & voulant communier utilement je conclus que je dois sanctifier ma vie & la conformer au nombre de mes communions : c'est-à-dire , je conclus que je dois vivre dans la retraite & la séparation du monde , parce que la fréquente communion ne peut s'accorder avec une vie mondaine & dissipée ; que je dois renouveler sans cesse l'ardeur de ma dévotion & m'adonner sans relâche à tous les exercices du Christianisme , parce que la fréquente communion ne peut convenir avec une vie paresseuse & inutile ; que je dois , autant qu'il est possible veiller à la garde de mon cœur , en régler tous les mouvemens , en modérer toutes les passions , en déraciner les plus légères habitudes , en bannir tout ce qui n'est pas selon le gré de Dieu , & selon la perfection de sa loi , ou du moins le vouloir ainsi & y travailler , parce que la fréquente communion ne peut compatir avec des imperfections où l'on s'entretient volontairement , & dont on ne prend ni l'on ne veut prendre nul soin de se défaire ; que je dois être humble , charitable , patient , mortifié , assidu à la prière & à toutes les œuvres pieuses , ou du moins que je dois m'appliquer à le devenir , parce que la fréquente communion est le prix de tout cela , de même aussi que tout cela est communément le fruit de la fréquente communion. Voilà encore une fois ce que je conclus , & à quoi le désir de la communion me détermine.

Or par là ce désir n'est-il pas pour nous comme un principe de sanctification ; & en quelques égaremens que nous soyons tombez , tant que nous conserverons ce désir ; ne sera-ce pas toujours un fond d'espérance pour notre retour à Dieu & pour notre conversion : D'où vous jugez , mes chers Auditeurs , ou vous devez juger avec moi , de quelle conséquence il est de ne laisser pas éteindre ce désir dans le Christianisme , mais de le réveiller incessamment dans les cœurs & de l'y faire croître. Voici néanmoins l'abus de notre siècle : qu'il me soit permis de m'en expliquer aujourd'hui , & de le déplorer en votre présence. Au lieu de nourrir dans les âmes ce désir de la communion ; au lieu de le rallumer continuellement parmi les fidèles & de le redoubler , on le ralentit , on le refroidit , & l'on vient peu à peu à l'amortir tout-à-fait & à l'anéantir. Comment ? en ne représentant jamais la communion au peuple Chrétien que sous des idées & des images effrayantes ; en ne lui retraçant dans l'esprit & ne lui mettant devant les yeux que l'excellence du Sacrement , que l'indignité de l'homme , que le danger d'une mauvaise communion & les suites malheureuses qu'elle traîne après soi ; en exagérant les dispositions requises pour communier dignement , & les proposant dans un degré de perfection où il est d'une extrême difficulté & presque impossible d'atteindre. Car n'est-ce pas là que tendent ces maximes outrées d'une morale prétendue sévère ? Maximes que l'on débite dans les entretiens particuliers , que l'on fait entrer dans les dis-

cours publics, dont on compose d'amples volumes & que l'on appuie de citations sans nombre & souvent sans fidélité. Mais surtout, maximes dont se laissent préoccuper, ou pour mieux dire, infatuer des âmes foibles, d'autant plus aisées à séduire qu'elles sont moins instruites du fond des choses & moins capables de s'en instruire par elles-mêmes : donnant en aveugles à tout ce qui porte un caractère de rigueur ; suivant sans réflexion & sans modération les premiers sentimens d'une timidité naturelle & mal réglée ; ne distinguant ni l'illusion, ni la vérité ; n'écourant rien là-dessus, & ne pouvant presque revenir de leurs préjugés contre la communion.

Cependant qu'arrive-t'il de là ? c'est que la plupart, si je puis rapporter ici cet exemple, raisonnent à l'égard de la communion, comme les Disciples de Jesus-Christ raisonnèrent à l'égard de l'état du mariage, lorsque ce divin Maître leur en marqua les engagements. S'il en est de la sorte, lui dirent-ils, il vaut donc mieux demeurer libre & ne se point lier à de telles conditions : *Si ita est, non expedit nubere.* Voilà justement ce qu'on dit : puisqu'il y a tant à craindre en communiant, il est donc plus à propos de s'abstenir de la communion & de n'en avoir pas un usage si fréquent. Puisque la communion demande des dispositions si relevées & si parfaites, quand serai-je parvenu-là, & le plus sûr pour moi n'est ce pas de rendre mes communions plus rares, & d'attendre le tems que je m'y croirai assez préparé ? On le

Matth.
6. 19.

dit, & on le fait. Cette crainte de la communion en détruit le désir. D'un jour à un autre il diminue. On le perd enfin ; & n'ayant plus ce désir, on n'a plus l'aiguillon le plus piquant pour nous exciter à la pénitence & à la réformation de nos mœurs, pour nous tenir dans une vigilance perpétuelle sur nous-mêmes, pour nous tirer de nos lâchetés & de nos tiédeurs.

Vous me direz que ce n'est pas là l'intention de ceux qui s'énoncent en des termes si forts sur la communion ; qu'ils n'en combattent pas le désir, & qu'au contraire ils l'approuvent & le louent : mais que pour l'honneur de Jesus-Christ & l'avancement des âmes, ils ne se proposent autre chose que d'arrêter & de prévenir les excès où ce désir mal conçu pourroit nous mener. Ah ! mes chers Auditeurs, n'examinons point ici les intentions ; c'est à Dieu à en juger : mais peut-être si nous voulions là-dessus entrer dans une sérieuse discussion trouverions-nous que ces intentions si pures en apparence & si saintes ne sont rien moins que ce qu'elles paroissent. On a certains principes touchant la fréquentation du Sacrement de nos Autels. On voudroit contre les vœux de Jesus-Christ, contre la pratique des premiers fidèles, contre la conduite des plus habiles Maîtres dans les voyes de Dieu, retrancher le pain aux enfans, selon l'expression de l'Ecriture : c'est-à-dire, qu'on voudroit abolir dans l'Eglise les fréquentes communions ; & pour y réussir, il n'y a point de plus sûr moyen que d'inspirer aux âmes l'éloignement de la communion : par où ? par

ces menaces qu'on leur fait entendre , par ces peintures qu'on leur trace , par ces frayeurs dont on les remplit. Quoi qu'il en soit , & sans pénétrer davantage dans les desseins qu'on peut avoir , je m'en tiens à l'effet , & je n'en puis assez gémir. Car ce qui s'ensuit inmanquablement de là , c'est ce que nous voyons , je veux dire qu'on vit dans une indifférence mortelle à l'égard de la communion , & qu'on va jusqu'à se faire devant Dieu un prétendu mérite de cette indifférence & une vertu.

Ce n'est pas que j'approuve tout désir de la communion , & comme il n'y a rien de si saint en soi qui ne puisse être sujet à l'illusion, dès que nous ne le prenons pas dans les vûes ni selon l'esprit du Christianisme , je n'ai point de peine à convenir que dans le désir dont je relève ici les avantages , il y a des égaremens à craindre & des écueils à éviter. C'est un désir réglé que je demande. Or un désir réglé , n'est point un désir présomptueux qui nous ôte le sentiment de notre bassesse , & qui nous fasse aller à l'Autel du Seigneur avec un orgueil de Pharisien : Ce n'est point un désir aveugle , qui n'examine rien , & qui ne soit accompagné de nulle réflexion sur nous-mêmes & de nulle connoissance de nous-mêmes. Ce n'est point un désir précipité , dont le premier mouvement nous emporte , sans accorder à une juste & solide épreuve de soi-même le tems nécessaire. Ce n'est point un désir volage & capricieux , que l'humeur gouverne , & qui soit sujet à de bisarres & de perpétuelles vicissitudes. Ce n'est point un désir frivole

& visionnaire, qui par la plus chimérique alliance prétende concilier ensemble la communion, & une vie lâche, une vie molle, une vie toute naturelle. Ce n'est point un désir opiniâtre & entêté, qui ne se conduise que par ses idées & qui les suive avec obstination, ne prenant conseil de personne & ne voulant dépendre de personne. Car voilà les désordres qu'il y auroit à condamner dans le désir de la communion, & que je condamne en effet moi-même. Mais un désir humble, mais un désir éclairé ou demandant à l'être, mais un désir prudent & sage, mais un désir docile & soumis, en un mot un désir Chrétien: ah! mes Frères (je parle à vous, Ministres de Jesus-Christ) c'est ce que nous ne pouvons entretenir avec trop de soin parmi le peuple de Dieu & dans son Eglise. Or vous sçavez si c'est là toujours le soin qui vous occupe, & si par une pratique toute contraire, on ne tourne pas aujourd'hui ses soins à ralentir toute l'ardeur que le premier esprit de l'Evangile avoit là-dessus excitée dans les ames.

Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, c'est ici que vous pouvez vous appliquer l'avis de saint Bernard. Si le guide que vous avez choisi, dit ce Père, pour vous diriger dans les sentiers de la justice & dans le chemin de la perfection Evangelique, vient à se relâcher envers vous & à vous mener par une voye trop douce, ne perdez rien des sentimens de votre pénitence; & par des exercices volontaires & libres, suppléez à ceux qui ne vous sont pas ordonnez. C'étoit la maxime de ce saint Docteur; & sui-

vant cette maxime , je vous dis moi : quel-
 que spécieuse que puisse être la direction que
 vous recevez , du moment qu'elle va à re-
 froidir votre zèle pour la communion , te-
 nez-la dès-lors pour suspecte ; & si vous ne
 voulez pas encore l'abandonner , du moins
 vous-mêmes , avec le secours de la grace &
 par toutes les considérations que la Religion
 vous fournit , travaillez chaque jour à re-
 nouveler dans votre cœur ; ce que peut-
 être on cherche secrètement à y détruire.
 Quelque leçon qu'on puisse vous faire ; &
 en quelques termes qu'on puisse s'exprimer
 pour vous peindre à vous-mêmes comme
 pécheurs , comme indignes de la table d'un
 Dieu si saint , dites toujours avec le Pro-
 phète Royal : *Quemadmodum desiderat cer-*
vus ad fontes aquarum , ita desiderat anima
mea ad te , Deus. Il est vrai , Seigneur , &
 je le reconnois devant vous : je ne suis que
 foiblesse & que misère. Mais dans la con-
 noissance de mes foiblesse & de mes misè-
 res , que dois-je souhaiter plus ardemment
 que de trouver en vous mon soutien & le
 remède à mes maux. ? Plus donc je sentirai
 mes besoins , plus j'aspirerai vers celui qui
 y peut subvenir ; & le cerf pressé de la soif
 ne court pas aux fontaines d'eau vive avec
 plus d'ardeur , que je soupirerai sans cesse
 après l'heureux moment où je pourrai re-
 cevoir mon Dieu & le placer dans mon
 sein. *Sitivit anima mea ad Deum fortem vi-*
vum. C'est le Dieu fort , & sans lui mon ame
 languit dans une triste défaillance dont il
 n'y a que lui qui la puisse relever. C'est le
 Dieu vivant & le principe de la vie , &

Psal. 41.

Ibid.

fans lui mon ame demeure dans un état de mort, d'où il n'y a que lui qui la puisse retirer. *Fuerunt mihi lacryma mea panes die ac nocte, dum dicitur mihi: ubi est Deus tuus.*

Ibid.

Dès que je me vois éloigné de ce Dieu d'amour, il me semble que mon cœur s'élève contre moi, & qu'il me demande, où est ton Dieu? où sont ces heureux momens où tu goûtois à sa table les douceurs de cette viande divine qu'il te présentoit? Et dès que je crois pouvoir encore être admis à cette table sacrée, & qu'on m'annonce que j'y puis aller tout de nouveau, c'est pour moi la plus agréable parole, & je la reçois comme un homme affamé qu'on appelle à un repas délicieux: *In voce exultationis & confessionis, sonus epulantis* Puissiez-vous, Chrétiens, vous maintenir toujourns dans ces sentimens, & vous préserver ainsi de ce dégoût de la communion dont j'ai à vous parler dans la seconde partie.

Ibid.

LE croiroit-on qu'une ame pût se dégoûter de cette nourriture céleste qui n'est autre que Dieu même, & pourroit-on jamais se persuader qu'un pain capable de faire les délices des Anges, devint insipide aux hommes & qu'ils eussent de la peine à en user? C'est néanmoins ce que nous ne voyons que trop dans le Christianisme; & c'est peut-être le déplorable état de bien des personnes qui m'écoutent. Etat qui leur doit causer une affliction mortelle, & dont je voudrois aujourd'hui leur représenter assez vivement le malheur, pour les engager à en sortir & à ne rien négliger sur cela de tous les moyens

II.
P A R -
T I E.

que la sagesse Evangélique peut leur fournir. La plus dangereuse marque d'une santé, ou déjà altérée, ou qui commence à s'altérer, c'est le dégoût des viandes les plus saines & les plus propres à exciter l'appétit. On se croit dès-lors atteint de quelque maladie secrète; on juge qu'il y a dans le corps quelque mauvais levain, & l'on employe tous les secours de l'art pour ne le laisser pas invétérer, & pour en prévenir les effets. Or voilà comment nous devons raisonner & comment nous devons agir avec plus de sujet, au regard de l'aliment de nos ames. Perdre le goût de la communion, c'est un des signes les plus à craindre pour nous; & n'être point touché de se voir dans ce dégoût, y vivre avec indifférence & sans inquiétude, c'est le comble de l'endurcissement, & le témoignage certain d'une conscience, ou absolument dérégée, ou sur le point de tomber dans un dérèglement entier & de se perdre.

Expliquons-nous toutesfois, Chrétiens, & comprenez d'abord de quelle sorte de dégoût je prétends parler. Il y a un dégoût de la communion qui vient de Dieu, & il y en a un qui vient de nous-mêmes & de notre fonds. L'un, qui n'est qu'une épreuve de Dieu, ou qu'un châtiment passager de Dieu; & l'autre, qui procède d'une mauvaise disposition de notre cœur & d'une indifférence habituelle & volontaire pour les choses de Dieu. Epreuve de Dieu: car c'est ainsi que Dieu de tems en tems traite même les ames fidelles. Afin de leur donner lieu de se faire mieux connoître à lui, & de

lui prouver leur fidélité, il leur ôte certains sentimens d'une dévotion tendre & certains goûts qu'elles trouvoient à la communion. Il veut qu'elles ne viennent à lui que pour lui, & parce qu'il seroit à craindre que l'abondance des consolations divines ne les accoutumât à se chercher elles-mêmes dans la fréquentation des saints Mystères, autant que Dieu, il les laisse dans un état d'aridité & de sécheresse où il semble que tout le feu de leur amour soit amorti, & où elles ont besoin de toute la force chrétienne pour ne se pas troubler & ne pas succomber. Or dans cette disposition, une ame doit en effet se tenir aussi tranquille qu'elle le peut être; contente de tout ce qui plaît à Dieu, toujours également assidue & constante à s'approcher de Dieu, toujours attentive sur elle-même & dans une continuelle vigilance pour ne manquer à rien de tous ses devoirs & de toutes ses pratiques envers Dieu; du reste se confiant en Dieu, & se persuadant bien que si Dieu l'épure de la sorte, ce n'est que pour la rendre plus digne de ses faveurs & pour la mieux disposer à recevoir ses plus intimes communications.

Châtiment de Dieu, mais châtement passager. Je dis châtement, & c'est une conduite assez ordinaire de Dieu, il punit les infidélitez d'une ame & ses fragilitez, par la soustraction de ces graces particulières & de ces attraits dont elle étoit vivement touchée. Mais j'ajoute, châtement passager: car ce n'est pas pour abandonner cette ame que Dieu la châtie; mais pour la corriger, mais pour l'engager à se reconnoître, mais

280 SUR LE DESIR ET LE DÉGOÛT
pour lui faire prendre, en l'aidant à se relever, une ferveur toute nouvelle. Du moment qu'elle a satisfait, qu'elle a rempli la mesure de sa pénitence, qu'elle s'est retournée vers Dieu, qu'elle le réclame & qu'elle le rappelle, il ne tarde pas à revenir; où s'il se fait encore attendre, il revient enfin, pour répandre ses dons sur elle avec plus d'effusion que jamais, & pour lui rendre tout ce qu'il lui avoit enlevé. Cette épreuve, Chrétiens, ce châtement ont leurs peines, ils ont leurs dangers, & nous devons même communément demander à Dieu, que s'il a, ou à nous éprouver, ou à nous punir, ce ne soit point par le dégoût, de la communion. Mais outre ce dégoût, que nous pouvons plus attribuer à Dieu qu'à nous-mêmes, il y en a un autre mille fois plus pernicieux & dont la source est dans nous. Dégoût si commun dans le monde, & dans le monde Chrétien! Voilà celui dont je veux ici vous entretenir. Tâchons à en découvrir le principe, voyons-en les suites funestes, & apprenez enfin quels en sont les remèdes. Tout ceci mérite votre attention.

Dans les maladies de l'ame comme dans celles du corps, il est d'une extrême importance de connoître d'abord le principe qui les a formées. Or il ne faut point chercher d'autre principe de ce dégoût dont il est maintenant question, que le relâchement de la vie. Je sçais qu'on l'impute à des causes moins prochaines & plus apparentes: aux soins du monde, aux inquiétudes du monde, aux distractions du monde. Je sçais

qu'à l'exemple des conviez de l'Évangile, on dit : *Villam emi* ; j'ai un bien à cultiver & à faire valoir : *Uxorem duxi* ; j'ai un ménage à conduire, & une maison à régler : *Juga boum emi quinque* ; Je suis dans un trafic, dans un cours d'affaires, qui m'occupe tout entier ; & le moyen avec cela de fréquenter le Sacrement de Jésus-Christ, & d'y apporter la préparation convenable ? Dès que j'y veux penser, l'ennui me saisit, & mon esprit malgré moi me porte ailleurs. J'en conviens, mon cher Auditeur : mais comment ces soins temporels, comment ces embarras & ces mouvemens du monde vous inspirent-ils le dégoût de la communion, si ce n'est par le relâchement de vie où ils vous font tomber ? Dans cette dissipation perpétuelle où l'on vit, on oublie aisément Dieu & tout ce qui a rapport au culte de Dieu. On n'est attentif qu'aux choses du monde, qu'aux vanitez du monde, qu'aux divertissemens du monde, qu'aux intérêts du monde, qu'à toutes les scènes différentes qui se passent dans le monde & à la part qu'on y peut avoir. On n'est touché que de cela, on en est rempli & possédé. Or comme le cœur livré à un objet, devient indifférent pour tous les autres, on perd peu à peu toutes les bonnes dispositions où l'on étoit à l'égard de la piété. On ne s'affectionne plus aux exercices du Christianisme. On n'a plus qu'une foi languissante, qu'une espérance incertaine, qu'une charité lâche & tiède, & c'est alors que l'on conçoit de l'éloignement pour la communion & qu'on s'en fait une peine.

Luc. c.

Ibid.]]

Ibid.

Car voici ce qui arrive. On conserve encore assez de Religion pour ne vouloir pas communier indignement, & l'on est toujours assez éclairé pour voir que la communion ne peut s'accorder avec la vie relâchée que l'on mène. Cependant on aime cette vie aisée & commode, cette vie sensuelle & délicate, cette vie dissipée & mondaine; & tout ce qui est capable de la troubler, paroît insupportable. Ainsi la communion n'est plus qu'une gêne, & ne présente plus à l'esprit qu'une idée fâcheuse & rebutante. On dit ce que les Juifs disoient de la manne: *Anima nostra nauseat super cibo isto* Pourquoi tant de communions? Cela est bon pour les personnes retirées & dévotes par profession: mais je n'en suis pas encore là, & je ne me sens point encore appelé à une si grande retraite ni à une régularité si scrupuleuse. On prête volontiers l'oreille à ces discours si ordinaires & si spécieux sur l'extrême facilité avec laquelle des Directeurs trop indulgens ou prétendus tels, permettent l'usage de la sainte table. On approuve ces maximes étroites & rigoureuses, qui vont à exclure presque tous les fidèles de la communion fréquente; & afin de pouvoir vivre du reste avec plus de liberté, on se déclare sur ce point pour le parti de la morale sévère. Car à l'ombre de cette morale sévère, on est en repos. On n'a plus tant à veiller sur soi-même, plus tant à s'étudier soi-même. On n'a plus tant de reproches à soutenir au fond du cœur sur l'incompatibilité de la conduite qu'on tient, & des communions qu'on fait. On a pris le

Num. c.
21.

plus court qui étoit de se retrancher la communion, & de s'affranchir par là du joug d'une pratique si incommode & si embarrassante.

Ah ! mon cher Auditeur, est-ce ainsi que vous raisonnez & que vous agissiez à ces tems d'une ferveur chrétienne, où vous étiez animé de l'esprit de Dieu ? Parce que vous aviez alors du zèle pour la perfection de votre ame, & pour votre avancement dans la voye du salut ; parce que vous étiez appliqué aux devoirs de la Religion, & que vous vous faisiez un point capital de les accomplir tous & de n'en négliger aucun, la communion vous consolait, vous attiroit, vous fortifioit. C'étoit un entretien pour vous, & le plus doux entretien. Vous y trouviez Dieu, & vous l'y goûtiez. Mais depuis que ce premier feu qui vous brûloit, n'a plus eû la même ardeur, & que votre charité s'est rallentie comme celle de cet Evêque de l'Apocalypse, *Charitatem primam reliquisti* ; depuis que vous vous êtes émancipé de ces règles de conduite qui vous attachoient à certains exercices, & qui vous retenoient ainsi dans l'ordre, c'est là que vous avez pris d'autres sentimens à l'égard de la communion. Jusques-là vous en approchiez, non seulement sans peine, mais avec dévotion, mais avec onction. Jusques-là vous étiez persuadé qu'il ne falloit pas se tenir long-tems éloigné de l'Autel du Seigneur & de son divin Sacrement : mais avouez-le de bonne foi, vous avez commencé à vous en dégoûter, quand vous avez commencé à vous relâcher dans la

Apor.
c. 1.

prière , quand vous avez commencé à quitter la lecture des bons livres , à n'entendre plus si assiduëment la parole de Dieu , à n'assister plus si régulièrement à l'Office divin ni aux cérémonies de l'Eglise ; quand vous avez commencé à vous lasser des saintes pratiques & des œuvres de charité qui vous occupoient , & qu'au contraire vous avez pris goût aux bagatelles & aux amusemens du siècle , à ses assemblées , à ses conversations , à ses jeux , à ses spectacles.

Et cela est vrai par proportion dans tous les états : car si je pouvois étendre ce détail jusques à l'état ecclésiastique , jusques à l'état religieux , vous verriez que s'il y a dans l'Eglise des Prêtres , ou qui se dispensent volontiers d'offrir le Sacrifice du corps & du sang de Jesus-Christ , ou qui ne s'acquittent de cette importante fonction qu'avec une indévotion & une précipitation scandaleuse , très disposés à s'en exempter , s'ils n'y étoient engagez par un intérêt tout humain , c'est qu'il n'y a que trop de ces Ministres qui n'ont de leur profession que le caractère & l'habit , sans en avoir la sainteté & le zèle. Que s'il y a dans les Communautés & les Monastères des personnes Religieuses qui ne communient pas aussi souvent que la Règle le leur prescrit & qu'il convient à des ames séparées du monde & dévouées au service de Dieu , ou qui ne communient qu'avec répugnance & par une espèce de contrainte , ce sont communément ceux ou celles en qui l'esprit de la Religion s'est plus altéré , en qui l'on voit moins de fidélité à leurs observances , de qui l'on est moins édi-

fié dans une maison , & qui se montrent moins exacts à remplir leurs obligations. Il est donc certain que le principe le plus universel du dégoût de la communion , c'est la tiédeur & le relâchement de la vie. Or dès que ce dégoût vient d'une telle source , en faut-il davantage pour nous le faire considérer comme un mal & un très grand mal ? & quand le principe est si corrompu , que devons-nous juger de l'effet ?

Aussi quelles en sont les suites ? Plût au ciel , mes chers Auditeurs , que nous n'en eussions pas tant d'expériences ou plût au ciel que tant d'expériences que nous en avons servissent à vous instruire , & vous fissent sortir du danger le plus évident & le plus prochain où vous puissiez être d'une ruine entière. Comprenez ma pensée , & suivez-moi. Car il y a entre les maux de l'ame , comme entre les autres , une malheureuse connexion , qui fait que le mal produit par un principe , rend encore son principe plus mauvais , & contribue de sa part à l'augmenter ; ainsi , le relâchement de la vie mène au dégoût de la communion , & le dégoût de la communion , par le retour le plus naturel , mais en même-tems le plus funeste , porte à un nouveau relâchement de vie. Comment cela ? il est aisé de l'entendre. C'est que le dégoût de la communion éloigne de la communion. Un malade , qui a conçu du dégoût pour la nourriture qu'on lui présente , la rejette , quelque saine d'ailleurs qu'elle puisse être , & quelquefois s'obstine si opiniâtrément à la refuser , qu'il n'est pas possible , malgré tout ce qu'on lui dit & toutes

les raisons qu'on lui apporte, de le refoudre à la prendre. Or voilà ce qui se passe au regard de la communion. Du moment qu'une ame, bien loin de se sentir attirée à la table du Seigneur, se trouve dans une disposition toute contraire, je dis dans une disposition où d'elle-même elle s'est réduite; du moment que la communion est une peine pour elle, est une fatigue, est un sujet de combat, il est immanquable qu'elle évitera de communier le plus qu'elle pourra, qu'elle aura toujours des prétextes pour s'en abstenir, qu'elle remettra toujours d'un tems à un autre tems, & que ce sera beaucoup si elle n'en vient pas jusqu'à se contenter de la communion que l'Eglise nous ordonne une fois chaque année. Je veux croire qu'elle n'ira pas tout d'un coup jusqu'à cette extrémité. On garde d'abord certaines mesures. On retient quelques communions, & l'on en retranche d'autres. Mais enfin à force d'en omettre & d'en retrancher, on s'accoutume peu à peu à ne communier presque plus. On perd sur cela tout sentiment. On est déchargé d'un fardeau, qui tous les jours venoit plus pésant ou le paroïssoit. On est content de son état, & l'on s'en accommode.

De là que s'ensuit-il ? par rapport au corps, l'astinence des viandes contribué quelque fois à la santé : mais il en va tout autrement à l'égard de l'ame. Moins on communie, moins on a de graces, moins on a de forces, moins on a de vigilance, d'attention sur soi-même, de zèle pour son avancement; & par conséquent moins on

communie, plus on tombe dans le relâchement & dans l'oubli de Dieu. Remarquez bien tout ce que je dis. Moins on communie, moins on a de graces: pourquoi? parce qu'on se tient plus éloigné de Jesus-Christ qui est la source de toutes les graces, & qui ne les distribuë nulle part ailleurs avec tant d'abondance que dans son Sacrement. Il y a des graces attachées aux autres Sacremens, puisque c'est Jesus-Christ qui les a instituez: mais Jesus-Christ n'a pas seulement institué l'adorable Sacrement que nous recevons par la communion; il s'y est encore renfermé lui-même, & c'est pour cela que nous le regardons d'une façon plus particulière comme son Sacrement. Or quels effets de grace doit opérer Jesus-Christ même présent en personne, & qu'est-ce que de se priver d'un si riche fonds? Moins on communie, moins on a de forces: pourquoi? parce que le soutien de l'ame, c'est la communion, puisque le Sacrement auquel nous participons dans la communion, est le pain de l'ame & son aliment. Moins on communie, moins on a de vigilance, d'attention sur soi-même, de zèle pour sa perfection & son avancement: pourquoi? parce qu'on n'a plus le frein le plus puissant pour nous arrêter, l'aiguillon le plus piquant pour nous réveiller, le motif le plus pressant pour nous exciter, qui est la vûë d'une communion prochaine; parce qu'on n'est plus si fortement engagé à réprimer ses passions, à éclairer ses démarches, à péser ses paroles, à régler toutes ses actions, pour se maintenir dans une préparation continuelle à la

288 SUR LE DESIR ET LE DEGOUST
communion ; parce qu'on n'est plus touché
de ces mouvemens secrets , de ces repro-
ches intérieurs , de ces lumières divines , de
ces communications de Dieu qui sont les
fruits de la communion.

Le cœur donc se refroidit d'un jour à un
autre , Dieu se retire , le monde prend sa
place ; & comme dans une terre inculte , les
ronces & les épines , les mauvaises herbes ,
c'est-à-dire toutes les inclinations vicieuses ,
croissent & se fortifient. On les suit , on s'y
laisse conduire en aveugle , & souvent on
n'emportent - elles point une ame ? Ah !
Chrétiens Auditeurs , on en a vû des exem-
ples & l'on en voit encore qui vous feroient
trembler , si j'osois ici les produire. On a vû
dans les plus saintes sociétés des chûtes pres-
que semblables à celles de cet Ange , qui du
plus haut des cieux fut précipité au fond de
l'enfer. On a vû les sociétés elles - mêmes
toutes entières se démentir & devenir le
scandale de la Religion , par où ? par ce dé-
gout & cet éloignement de la communion.
Si l'usage de la communion s'y fût conservé
tel qu'il y devoit être , c'eût été une res-
source contre les abus qui s'y glissoient. Mais
entre les abus qui s'y sont introduits , un des
plus dangereux a été de négliger la commu-
nion , & celui-là seul a fomenté tous les au-
tres , & causé enfin une décadence totale.
Car le Prophète l'avoit ainsi prédit , lorf-
qu'il disoit à Dieu : tous ceux qui s'éloi-
gnent de vous , Seigneur , périront. *Ecce qui*
Psal. 71. elongant se à te , peribunt.

Mais à cela quel remède ? vous le voulez
sçavoir , mes Frères , & je conclus par là ce
discours

discours. Le remède , c'est de s'appliquer d'abord à bien comprendre , comme je viens de vous le représenter , & le principe ordinaire du dégoût de la communion , & ses suites. De les reconnoître dans soi , & de raisonner de la sorte avec soi-même : Je vois des personnes approcher bien plus souvent que moi de la sainte table , & y aller sans peine , y aller même avec désir & avec un désir très ardent. Si de bonne foi je veux leur rendre justice , je suis obligé d'avoüer , que ce sont aussi des personnes plus réglées & plus chrétiennes que moi. Autrefois moi-même , sur-tout à certains tems où je pensois plus à Dieu & à mon salut , je fréquentois bien davantage le Sacrement de nos Autels ; & il faut convenir que je vivois alors beaucoup mieux que je ne vis à présent , que j'avois l'esprit plus recüilli & la conscience plus délicate , que mon cœur étoit plus susceptible de certains sentimens de dévotion. Maintenant que je ne tiens presque plus aucun compte de la communion , & que je me dispense si aisément de ce saint exercice , il semble que je sois insensible à tout ce qui regarde Dieu , & comme endurci. Mais où se terminera cette langueur habituelle ? Quelle en sera la fin ? & quel en est au moins le danger ? Ces réflexions , mes chers Auditeurs , & d'autres que vous pourrez faire , sont capables de vous imprimer une juste crainte ; & cette crainte en vous faisant sentir l'importance de la communion sera peut-être assez efficace , pour vous engager à mieux user désormais d'un Sacrement si salutaire & si nécessaire.

Le remède, c'est de ne point suivre le dégoût où vous êtes, & d'agir même contre ce dégoût pour le surmonter. Voici ce que je veux dire. Un malade qui se sent du dégoût pour les viandes, & qui voit par là son corps défailir, fait effort & prend sur soi autant qu'il lui est possible, afin de s'accoutumer tout de nouveau à la nourriture dont il connoît qu'il ne peut se passer. Et en effet à force de se faire violence & de se vaincre, il se remet peu à peu dans son premier appétit & répare ses forces affoiblies. Voilà comment vous devez vous-mêmes vous comporter. Vous n'avez nul attrait à la communion: vous y avez même une répugnance actuelle. Il n'importe, communiez: car avec toute votre répugnance, vous pouvez après tout vous mettre dans la disposition essentiellement requise pour participer au divin Sacrement. Il vous en coûtera & vous aurez à combattre contre les révoltes de votre cœur: mais ce ne sera pas en vain. Dieu témoin du désir que vous lui marquerez de le retrouver, des démarches que vous ferez pour cela & des soins que vous vous donnerez, se laissera fléchir en votre faveur. Il fera descendre sur vous la rosée du ciel & l'onction de sa grace. Il vous comblera de ces bénédictions de douceur, dont il prévient ses élus, selon la parole du

Psal. 20. Prophète, Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis; & vous éprouverez ce que mille autres ont éprouvé, & ce qu'il ne tient qu'à vous d'éprouver comme eux: c'est-à-dire, qu'étant venu à la table de Jesus-Christ parle seul mouvement d'une foi pu-

re & d'une Religion sincère, mais du reste sans nulle affection sensible & sans goût, vous en sortirez remplis de consolation & plus touchez de Dieu que jamais. Car Dieu ne manque guères à se découvrir de la sorte, dès qu'on le cherche en esprit & en vérité.

Le remède, c'est de vous confier à un Ministre de Dieu, à un homme de Dieu, dont la conduite soit exempte de tout reproche & à couvert de tout soupçon; de le consulter & de l'écouter, afin que ses conseils solides & sages, vous servent de préservatif contre les égaremens & les illusions que vous auriez à craindre, si vous ne preniez pour guide que vous-mêmes & que vos vûes particulières. Instruit par vous-mêmes de vos dispositions, il vous réglera prudemment & utilement, l'ordre, le nombre, les tems de vos communions, comme un père partage le pain à ses enfans, selon la mesure qu'il sçait leur convenir. Et la nouvelle habitude que vous vous ferez, suivant ses avis, de converser avec Dieu, d'approcher de Dieu, de recevoir en vous votre Dieu, vous rendra le goût que vous aviez perdu, & rallumera tout le feu de votre première ferveur.

Enfin le remède, c'est d'avoir recours à Dieu même, de le solliciter par de fréquentes & d'humbles prières, de lui demander qu'il fléchisse votre cœur, qu'il l'attire à lui, & de lui dire avec l'Epouse des Cantiques : *Trabe me post te*, Ah ! Seigneur, personne ne peut aller à vous, si vous ne l'y attirez. Cant.

-92 SUR LE DESIR ET LE DEGOUST, &c.
cœur, & vous pouvez l'amollir. Vous pouvez dans un moment faire fondre toute la glace qui le rend si froid & si indifférent pour vous. Il ne faut qu'un rayon de votre grace. Je sçais, mon Dieu, combien je mérite peu d'avoir avec vous ce commerce intime, dont vous honorez à votre Autel certaines ames choisies. Ce n'est point encore là que j'aspire : mais du moins favorisez-moi d'un regard. Faites luire à mon esprit quelques étincelles de ces lumières vives & ardentes, qui les pénètrent & qui les ravissent hors d'elles-mêmes. Faites-moi sentir quelques-unes de ces touches secrètes & de ces divines impressions, qui les jettent en de si doux transports aux approches de votre aimable Sacrement. Serai-je toujours en votre présence comme une terre sèche & aride? Serai-je toujours lent & paresseux, lorsqu'il s'agit de paroître à votre table? *Trahe me post te* Si je vous demande que vous changiez mon cœur, c'est afin qu'il s'attache pour jamais à vous, afin qu'il ne se tourne plus que vers vous, afin qu'il ne goûte plus de plaisir qu'en vous. Notre bonheur dès cette vie est de vous posséder sous de fragiles espèces, & notre suprême félicité en l'autre, sera de vous posséder dans la splendeur de votre gloire, où nous conduise, &c.

* *
*

294 SUR LE JUGEMENT DE DIEU.
fermis, & soutenus dans les voyes de la piété chrétienne : & c'est par là même, mes chers Auditeurs, que je puis me promettre avec le secours de la grace, ou de vous retirer de vos égaremens, si vous vous êtes laissé malheureusement séduire & entraîner par la passion ; ou de vous établir dans une sainte persévérance, & de vous attacher plus fortement que jamais aux devoirs d'une vie pieuse & réglée, si vous avez eû jusqu'à présent le bonheur de l'embrasser & de la suivre. Et il est vrai qu'entre les motifs qui nous détachent du péché & qui nous portent à Dieu, le plus efficace est la crainte des jugemens éternels, quoique ce ne soit pas le plus pur & le plus relevé. Car étant aussi dominez que nous le sommes par l'intérêt propre, quelle impression doit faire sur nos cœurs le souvenir d'un Juge, qui par son arrêt irrévocable doit décider de notre destinée bienheureuse, ou malheureuse pour l'éternité toute entière ? Plut au ciel, Chrétiens, que je fusse en état un jour de prendre votre défense auprès de ce Juge tout-puissant, & de vous rendre son jugement favorable ! Mais puis-je mieux vous disposer à y paroître avec assurance, qu'en vous apprenant à le craindre de bonne heure & utilement ? C'est ce que je me propose dans ce discours ; & pour cela nous avons besoin de l'assistance du Saint Esprit. Demandons-la par l'intercession de la Vierge que nous honorons comme l'espérance & le refuge des pécheurs, & disons lui : *Ave.*

Comme il n'y a que Dieu qui soit absolument ce qu'il est, & qui sans prendre d'autres qualitez ni d'autres titres, se distingue de tous les êtres, en s'appellant l'Être par excellence, *Ego sum qui sum*, aussi n'y a-t'il que le jugement de Dieu, je dis ce jugement où tous les hommes doivent comparoître devant le tribunal de Dieu, qui dans le langage de l'Écriture, & même dans la manière commune de nous exprimer, s'appelle singulièrement & à proprement parler, jugement. Concevez bien la raison qu'en apporte saint Chrysostôme, & qui va faire tout le partage de cet entretien. C'est qu'il n'y a, dit ce Père, que le jugement de Dieu qui soit parfait. Tous les autres jugemens sont des jugemens défectueux, c'est-à-dire, ou faux, ou incertains, ou lâches & capables d'être affoiblis par la passion : ce qui faisoit dire à saint Paul qu'il lui importoit peu d'être jugé par les hommes, *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer*, ajoutant que quelque soin qu'il eût d'examiner toute sa vie, il n'osoit pas se juger soi-même, *Sed neque meipsum judico*, parce que les jugemens qu'il pouvoit faire de soi, ou que les hommes en faisoient, n'étoient que des jugemens trompeurs ; & qu'être jugé de la sorte, c'étoit ne pas l'être. C'est donc Dieu seul qui juge, poursuivoit ce grand Apôtre, *Qui autem judicat me, Dominus est*, parce qu'il n'y a que Dieu dont le jugement soit accompagné de ces deux qualitez qui font les jugemens certains & irréprochables, sçavoir d'une vérité infallible & d'une équi-

1. Cor.
c. 4.

Ibid.

Ibid.

té inflexible. D'une vérité infaillible, en sorte que Dieu comme souverain Juge ne peut être trompé; & d'une équité inflexible, qui dans l'exercice de cette fonction de Juge le rend incapable d'être gagné. Or voilà, Chrétiens, ce qui nous doit inspirer une sainte horreur du Jugement de Dieu. Tout le reste en comparaison, quelque affreux d'ailleurs qu'il puisse être, n'est rien: mais d'avoir à soutenir le jugement d'un Dieu essentiellement véritable & inviolablement équitable, ou plutôt d'un Dieu qui est la vérité & l'équité même, c'est ce que je ne puis assez craindre, parce que je ne puis jamais assez le comprendre. Telle est néanmoins l'idée que j'entreprends aujourd'hui d'imprimer fortement dans vos esprits: & parce qu'un contraire ne paroît jamais mieux que lorsqu'il est opposé à son contraire, je veux pour l'édification de vos âmes vous représenter le jugement que Dieu fera de nous, par opposition à celui que nous faisons maintenant de nous-mêmes, ou que nous donnons sujet aux autres d'en faire. Ainsi la vérité infaillible du jugement de Dieu opposée à nos erreurs & à nos hypocrisies, ce sera la première partie. L'équité inflexible du jugement de Dieu opposée à nos faiblesses & à nos relâchemens, ce sera la seconde partie. La conséquence infinie de l'une & de l'autre demande toute votre attention.

I. IL est de la providence, Chrétiens, que
PAR- nous paroissions un jour ce que nous
TIE. sommes, & que nous cessions enfin de
 paroître ce que nous ne sommes pas: &

j'ose dire que Dieu manqueroit au premier de tous les devoirs dont il se tient comme responsable à soi-même , s'il souffroit que la vérité demeurât éternellement obscure , cachée , déguisée. Il faut qu'il lui rende une fois justice , & qu'après s'être lassé , pour ainsi dire , de la voir dans les ténèbres de l'aveuglement & du mensonge où les hommes la retiennent , il l'en fasse sortir avec éclat , suivant cette admirable parole de Tertullien ; *Exurge veritas , & quasi de patientia erumpe.* Or c'est pour cela que le jugement de Dieu est établi. Nous l'outrageons cette vérité , & s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte , nous lui faisons violence en deux manières. Car au lieu d'user avec fidélité des lumières qu'elle nous présente , nous la corrompons au dedans de nous par des erreurs criminelles , & nous la falsifions au dehors par des hypocrisies affectées ; c'est-à-dire , que nous ne voulons , ni nous connoître , ni être connus ; qu'un de nos soins est de nous tromper , & l'autre de tromper le public. Voilà l'état de notre désordre ; & Dieu par une conduite toute opposé & par le zèle de la vérité , entreprendra de nous détromper de nos erreurs , & de lever pour jamais le masque à nos hypocrisies ; d'effacer les fausses idées que nous aurons données aux autres de nous , & de détruire dans nous celles que nous aurons conçûes de nous-mêmes , de dissiper malgré nous ces nuages par où la passion nous aura ôté la vue salutaire de ce que nous étions , & de répandre dans tous les esprits une évidence plus que sensible de ce que nous

Tertull.

aurons été. Voilà ce que Dieu se proposera , & ce qui nous rendra son jugement souverainement redoutable. Ne perdez rien , s'il vous plaît , d'une matière si importante.

Nous nous aimons , Chrétiens , jusqu'à être idolâtres de nos vices : mais ce qui est bien étrange , & ce qui paroîtroit d'abord incroyable , si l'expérience ne le vérifioit ; par le même principe que nous nous aimons , nous craignons mortellement & nous évitons de nous connoître ; pourquoi ? en voici la belle raison que donne saint Augustin : parce que nous sçavons qu'en nous connoissant , nous serions obligez de nous haïr , & que si nous venions à pénétrer le fond de notre misère , nous ne pourrions plus soutenir l'amour propre qui nous possède & qui régné dans notre cœur. De là vient que par un instinct secret de cet amour , nous nous éloignons de cette connoissance de nous-mêmes , & que dans la vie il n'est rien pour l'homme de plus fâcheux ni de plus importun , que de rentrer dans soi-même , de faire réflexion sur soi-même , de s'étudier & de se juger soi-même , parce que tout cela ne peut aboutir qu'à l'humilier & par conséquent qu'à troubler la possession où il est de se flatter & de se complaire en lui-même. Tout cela néanmoins est de l'ordre ; & c'est une chose monstrueuse , dit saint Chysostôme , qu'une créature intelligente , ne se connoisse jamais , & un dérèglement énorme que ne se connoissant jamais , elle s'aime toujours injustement.

Qu'arrivera-t'il donc ? appliquez-vous , mes chers Auditeurs , à comprendre le myf-

SUR LE JUGEMENT DE DIEU. 299
tère de la vérité de Dieu. Le premier effet de son jugement sera de nous rappeler à cette connoissance odieuse & mortifiante de nous-mêmes, & de nous forcer enfin à convenir avec nous de ce que nous sommes, pour s'autoriser ensuite à agir contre nous dans toute l'étendue de ce qu'il est. Dans le cours d'une prospérité humaine, dira-t'il à ce mondain, dans le tumulte & le bruit du monde où mille objets t'ébloüissoient, te charmoient & occupoient toute ton attention, tu ne te voyois pas; & parce que tu ne te voyois pas, tu n'avois pour toi-même que de vaines complaisances. Mais parce que pour ne te pas voir, tu te plaisois à toi-même & tu nourrissois dans ton cœur une secrète estime de toi-même, je déchirerai le bandeau qui t'aveugloit, & il est de ma justice que je te confonde par toi-même, en te représentant à toi-même. Tu verras ton crime, non plus pour y remédier, mais pour te le reprocher; non plus pour l'expier par la pénitence, mais pour le ressentir par le désespoir; non plus pour en faire le sujet de ta contrition, mais de ta confusion. *Videbis factum tuum; non ut corrigas, sed ut erubescas.*

Or cette vûë, Chrétiens, est ce qu'il y aura de plus insupportable à l'homme pécheur: c'est ce qui l'accablera, & ce qui le consternerá. Et voilà pourquoi les réprouvez s'adressant, ainsi que le remarque expressément saint Matthieu, aux collines & aux montagnes pour implorer leurs secours, ne leur diront point, selon l'observation de saint Chrysostôme, aussi solide qu'ingénieuse:

montagnes , cachez-nous le visage de ce Dieu de gloire , qui nous doit juger ; collines , empêchez-nous d'appercevoir ces esprits qui doivent nous tourmenter : mais seulement , montagnes tombez sur nous , couvrez-nous , servez-nous d'un rempart éternel contre nous-mêmes. Car c'est de nous-mêmes que nous avons aujourd'hui à nous défendre , & qu'il est de notre intérêt *Luc. 6. 2.* d'éviter l'aspect : *Tunc incipient dicere montibus : cadite super nos ; & collibus : operite nos.* Et en effet , si dans ce jugement nous pouvions être à couvert de nous-mêmes , ni la présence de Jesus-Christ , quoique majestueuse ; ni celle des démons , quoiqu'effrayante , ne feroient plus capables de nous troubler.

Mais venons au détail , & pour tirer de cette première partie tout le fruit que j'en espère , entrons dans la discussion des choses. Nous avons , Chrétiens ; deux sortes d'erreurs en ce qui regarde Dieu & le salut : des erreurs de fait , & des erreurs de droit. Des erreurs de fait , qui nous ôtent la connoissance de notre propre action ; & des erreurs de droit , qui nous font même ignorer notre obligation. C'est à quoi se réduisent tous les désordres d'une conscience erronée. Or à ces deux genres d'erreurs , Dieu qui est la vérité éternelle , & qui par un privilège de son être n'est pas moins infaillible pour le fait que pour le droit , opposera cette double infaillibilité de son jugement. Infaillibilité dans les faits , pour nous confondre sur mille péchez auxquels peut-être nous n'avons jamais bien pensé. Infaillibilité dans le droit , pour nous condamner sur mille points

SUR LE JUGEMENT DE DIEU. 301
de précepte & d'obligation dont nous nous
fommes obstinez à ne vouloir jamais con-
venir. Ah ! Chrétiens que n'ai-je le zèle &
l'éloquence des Prophètes, pour vous pro-
poser ici l'un & l'autre dans toute sa force !

Nous entassons tous les jours péchez sur
péchez : mais avec cela nous vivons tran-
quilles, nous accusant à peine devant Dieu,
& ne nous avouant presque jamais coupables
devant les hommes. Pourquoi ? parce
que nous ne cherchons qu'à nous aveugler
sur tout le mal que nous commettons, par-
ce que nous ne nous le reprochons que très
rarement, parce que nous ne l'envisageons
que très superficiellement, parce que nous
ne l'approfondissons jamais, & que nous en
perdons très volontiers & très aisément le
souvenir. Que fera Dieu ? Parlez, mon
Dieu, pour vous-même, & faites-nous
connoître par les oracles que vous avez
prononcéz, quel doit être le procédé de vo-
tre justice, afin que nous le prévenions, ou
que nous soyons inexcusables. Car ce ne sont
pas mes raisonnemens, mais vos révéla-
tions toutes divines, qui en doivent in-
struire cet auditoire chrétien. Dieu, mes
chers Auditeurs, suppléera là-dessus à votre
défaut ; il recherchera ce que vous aurez né-
gligé, il approfondira ce que vous n'aurez fait
qu'effleurer ; ce qui manquera au compte
que vous vous en ferez rendu, il l'ajoutera ;
ce qui étoit demeuré comme enveloppé dans
l'embaras de vos consciences, il le débrouil-
lera. Ainsi nous l'a-t'il formellement déclara-
ré dans ses saintes Ecritures, & en des ter-
mes dont l'infidélité la plus endurcie ne peut

302 SUR LE JUGEMENT DE DIEU.
désavouer qu'elle ne soit émûë.

Oùï, mes Frères, ce jugement de Dieu succédera au nôtre, & réformera le nôtre : sur quoi ? je le répète, sur tant de péchez que notre légèreté, que notre vivacité, que notre dissipation continuelle, que notre précipitation dans l'examen de nous-mêmes, que notre ignorance volontaire fait disparaître à notre vûë. Car rien de plus commun que ces péchez inconnus : je dis inconnus même au pécheur qui les a commis ; & qui s'en trouve chargé devant Dieu. Je n'en voudrois point de preuve plus sensible que ce qui se passe au tribunal de la pénitence, s'il m'étoit permis de le révéler. Nous y voyons venir des mondains & des mondaines, après avoir été des années entières sans en approcher. Ils s'accusent au Ministre de Jesus-Christ, & toute cette accusation se termine à quelques faits, dont le récit est presque aussi-tôt achevé que commencé. Est-ce que ces pécheurs sont moins criminels, que des ames timorées, (je ne dis pas scrupuleuses,) mais que des ames sagement & solidement chrétiennes, qui dans des confessions de quelques semaines & même de quelques jours s'expliquent avec toute une autre étendue, & demandent de notre part beaucoup plus de tems pour les entendre ? Il y auroit lieu d'être surpris de cette différence, si l'on n'en découvroit pas d'abord le principe. C'est que ces hommes, que ces femmes du siècle peu en peine de se connoître, ne font presque nul retour sur eux-mêmes, & laissent échapper sans réflexion les points quelquefois les plus essentiels.

Combien de pensées, de soupçons, de jugemens, de sentimens, de paroles, d'actions, qui ne leur reviennent point dans l'esprit, parce qu'ils ne se donnent, ni le loisir, ni le soin de les rappeler? Combien de consentemens au mal qu'ils prennent pour de simples tentations? Combien de desirs formez qu'ils ne distinguent point des simples idées? Combien de haines invétérées & depuis long-tems entretenues, qu'ils traitent d'antipathies naturelles & involontaires? Combien de discours libertins qu'ils ne regardent que comme des traits d'esprits & de belle humeur? Combien de tours & de détours, de chicanes & d'artifices, de dissimulations & de supercheries, de violences & de concussions, pour profiter, pour gagner, pour s'avancer, pour s'assurer un héritage, pour s'ingérer dans un emploi? Combien, dis-je, de toutes ces injustices, & combien d'autres dont ils se sçavent bon gré, dont ils s'applaudissent, bien loin de les réputer pour des crimes, & qui ne sont dans leur opinion qu'adresse, qu'habileté, que science du monde? Voilà ce qu'ils ne font jamais entrer dans la recherche de leur vie; & quand selon le devoir de notre ministère, nous voulons être éclaircis là-dessus & qu'ils nous en rendent compte, comment répondent-ils, & pour qui passons-nous auprès d'eux?

Mais si malgré nos soins nous ne pouvons parvenir à développer ce cahos, & si nous sommes enfin obligez après avoir pris les mesures convenables, de nous en rapporter à leur propre témoignage, ils ont un Ju-

304 SUR LE JUGEMENT DE DIEU.
ge supérieur, qui de leur témoignage en appellera au sien, ou plutôt qui par son témoignage les rendra témoins eux-mêmes de toutes leurs iniquitez. C'est lorsque répandant sur eux un rayon de sa vérité, il les éclairera de toutes parts, & qu'il ne laissera rien de si obscur & de si secret, qu'il ne produise à la lumière. Voi, pécheur, voi (c'est ainsi qu'il leur parlera à chacun en particulier.) Sui par ordre tout le cours de tes années. En voilà devant toi toutes les heures & tous les momens. Voilà sans y rien ajouter & sans y rien omettre, tout ce que tu as pensé, tout ce que tu as dit, tout ce que tu as fait : voilà cette passion qui t'a dominé, & tous les excès où elle t'a porté ; voilà cet intérêt qui t'a corrompu, & toutes les usures, toutes les fourberies qu'il t'a inspirées & que tu as exécutées ; Voilà cette envie, ce ressentiment qui te dévorait, & que tu as mille fois satisfait aux dépens de la bonne foi, de l'équité, de la charité, de toute la compassion naturelle. En un mot, te voilà toi-même, & il ne tient qu'à toi de te considérer & de te contempler toi-même. Mais non, il ne tient plus proprement à toi. Car malgré toi je te forcerai éternellement à te considérer de la sorte, & à te contempler toi-même : pourquoi ? afin que tu te haïsses & que tu te détestes éternellement toi-même. Ainsi, dis-je, parlera le Seigneur ; & dites-moi, mes Frères, si vous le pouvez : quelle sera la surprise de ce pécheur & son effroi, quand d'une première vûë il viendra tout à coup à découvrir cette affreuse multitude de péchez oubliez, de péchez

SUR LE JUGEMENT DE DIEU. 305
ignorez, de péchez éloignez par la distance
des tems, de péchez comptez pour rien &
à peine remarquez, de péchez jusques-là en-
fivelis dans une confusion de faits presque
impénétrable, mais alors tellement étalez
devant lui & tellement rapprochez de lui,
que pas un ne sera soustrait à sa vûë, &
que tous se montreront à ses yeux dans
tout leur nombre & dans toute leur diffor-
mité.

Ce n'est pas que dès cette vie plusieurs ne
les connoissent : mais appliquez-vous à cet
autre article, qui s'étend encore plus loin.
Nous connoissons nos désordres, mais par
un défaut d'attention qui ne nous est que
trop ordinaire, nous n'en considérons ni
les circonstances, ni les dépendances, ni
les conséquences, ni les effets ; & de là
nous ne nous accusons qu'à demi. Or c'est
sur-tout en cela que le jugement de Dieu
doit être le supplément du nôtre, & c'est ce
que le Psalmiste comprenoit admirablement,
lorsqu'il disoit à Dieu : *Appone iniquitatem
super iniquitatem eorum* ; Ajoutez, Seigneur,
ce que vous sçavez qui a manqué à la con-
fession qu'ils ont faite de leurs iniquitez, &
tirez du fonds infini de votre sagesse, la-
quelle voit tout, ce qui doit rendre selon
vous leur jugement complet : *Apponite ini-
quitatem super iniquitatem*. Car voilà, re-
marque le Chancelier Gerson, l'un des aveu-
lemens les plus pernicioeux dans la prati-
que & dans l'usage de la vie chrétienne. On
se juge & on se condamne, mais par un
malheureux secret d'abrèger les choses, de
dix péchez qui ont été, pour ainsi dire, com-

pliquez & d'un enchaînement nécessaire entre eux, on n'en avoue qu'un, & cela parce qu'on n'envisage que la substance du péché dénuée de tout ce qui l'accompagne & de tout ce qui la suit.

On dit: j'ai trop d'amour & trop de complaisance pour ma personne; mais on ne dit pas que cet amour de sa propre personne a été suivi d'un désir défordonné de plaire; mais on ne dit pas que pour plaire, on a méprisé toutes les loix de la modestie, n'omettant rien de ce que le luxe & la vanité ont pû y contribuer; mais on ne dit pas que ce luxe & ce désir de plaire ont fait naître dans autrui des passions criminelles; passions dont on s'est bien apperçû, que l'on a excitées & qu'on a pris plaisir à faire croître, bien loin d'en rompre le cours; mais on ne dit pas que par là on a été la ruine des ames que l'on a fait périr & à qui l'on a servi de tentateur: *Appone iniquitatem super iniquitatem*. On dit: j'ai eû une attache qui m'a engagé dans des conversations trop libres; mais on ne dit pas que cette attache a refroidi peu à peu & même entièrement éteint un amour légitime & de devoir; mais on ne dit pas que cette liberté de la conversation a fuscité des querelles & des jalousies, dont la paix d'une famille a été troublée; mais on ne dit pas que cet engagement a éclaté & scandalisé le public: *Appone iniquitatem super iniquitatem*. On dit: j'ai trop aimé le jeu; mais on ne dit pas que ce jeu, outre le crime d'une vie oisive qui n'en a pû être séparé, a fait abandonner les soins les plus essentiels, a détourné des

exercices de piété & de Religion , a donné un mauvais exemple à des enfans , a autorisé des domestiques dans leur libertinage , a empêché de payer ses dettes , a causé des emporremens & des dépits contre Dieu même : *Appone iniquitatem super iniquitatem.* J'ai parlé , dit-on , peu charitablement de mon prochain ; mais on ne dit pas qu'en parlant de la sorte , on a perdu ce prochain d'honneur & de crédit ; mais on ne dit pas que cette médisance a été un obstacle à sa fortune ; mais on ne dit pas qu'on a parlé pour se venger d'une injure qu'on prétendoit avoir reçue ; on ne le dit pas , & peut-être ne se l'est-on jamais dit à soi-même. Mais Dieu vous le dira , & c'est ainsi que dans son jugement il mettra iniquité sur iniquité : c'est-à-dire , qu'outre celles que nous avons connues , il nous présentera celles , ou que nous n'avons jamais observées , ou que nous avons oubliées. *Appone iniquitatem super iniquitatem.*

Je dis que nous avons oubliées. Car nous en perdons facilement la mémoire. Mais Dieu qui se trouvera intéressé à réveiller ce souvenir & à le perpétuer , le rendra fixe & immuable : comment cela ? en nous appliquant la lumière de son entendement divin , par où ces mêmes crimes lui sont toujours présent ; & en nous l'appliquant avec des traits si marquez , qu'il ne sera jamais en notre pouvoir de les effacer. Lumière divine , prenez garde , s'il vous plaît , qui pour cela est comparée par le Saint Esprit , non pas à la parole , mais à l'écriture : *Lingua mea calamus scriba velociter scribentis* : ma langue ,

difoit le Prophète, lorsqu'elle exprime les pensées de Dieu, est semblable à la plume d'un Ecrivain. Que vouloit-il dire? Similitude admirable, répond saint Jérôme? Parce que de même qu'un Ecrivain forme des caractères qui demeurent, qui se conservent des siècles entiers, & qui représentent toujours à l'œil ce que d'abord ils lui ont fait voir, au lieu que la langue ne forme que des paroles passagères, qui cessent d'être à l'instant qu'elles sont prononcées: aussi la lumière de Dieu a-t-elle un être permanent; de sorte que lorsqu'une fois elle sera imprimée dans nos esprits, comme Dieu l'y imprimera, nous ne pourrons plus perdre l'idée des sujets de notre condamnation, & nous les verrons éternellement écrits dans Dieu même. *Lingua mea calamus scriba velociter scribentis.* Et voilà, mes Frères, dit S. Bernard, ce que Dieu vouloit nous déclarer dans ce passage du Deutéronôme; quand après avoir fait le dénombrement des péchez de son peuple, il concluoit ainsi: *Nonne hæc condita sunt apud me, & signata in thesauris meis?* Tout cela n'est-il pas comme en réserve chez moi, & tout cela n'est-il pas comme scellé dans les trésors de ma justice? Voyez-vous, Chrétiens, la conduite de Dieu à notre égard? Si par un esprit de pénitence nous conservions maintenant le souvenir de nos désordres, les ayant toujours devant les yeux & les repassant dans l'amertume de nos ames, tout désordres qu'ils auroient été, nous nous en ferions devant Dieu un trésor de miséricorde: mais parce que nous les laissons volontairement échapper,

Deut. 32.

32.

Dieu les ramasse, & nous en fait un autre trésor, qui est ce trésor de colère dont a parlé l'Apôtre. Trésor qu'il nous ouvrira dans le grand jour de la manifestation. Trésor où il mettra le scéau, afin que jamais ni la négligence, ni l'oubli même involontaire n'y puissent donner la moindre atteinte, & que malgré nous, notre esprit se trouve pour ainsi dire, toujours saisi de la connoissance de nos propres actions. *Nonne hac condita sunt apud me, & signata in thesauris meis?*

Voilà ce qui concerne les erreurs de fait : mais il en est d'autres, que j'appelle erreurs de droit. En effet, l'extrémité de notre misère est que nous enlons même dans les principes, & que par un renversement qui se fait en nous aussi-bien de l'homme raisonnable que de l'homme chrétien, nous nous formons des consciences que notre raison, pour peu épurée & pour peu exacte qu'elle soit, ne peut s'empêcher de contredire : réglant nos devoirs par nos intérêts; opinant & décidant sur nos obligations selon le mouvement de nos passions; nous en rapportant à notre sens particulier au préjudice des saintes lumières que la Religion nous fournit; qualifiant les choses comme il nous plaît, traitant de bagatelles & de rien ce qui est essentiel au salut; ne jugeant de ce qui est criminel que par rapport aux idées du monde, c'est-à-dire, ne comptant pour criminel selon Dieu, que ce qui l'est selon le monde; nous figurant honnête & permis tout ce qui est autorisé par l'usage du monde; au lieu de combattre le monde par notre foi, accordant notre foi avec le monde, &

par là même l'anéantissant & la détruisant. Mais Dieu, Chrétiens, viendra par son jugement rectifier tous ces faux principes, dissiper toutes ces illusions, réformer toutes ces consciences; & ce sera, dit-il, lorsqu'après nous avoir laissé prendre notre

Pf. 74. tems, il prendra le sien, *Cum accepero tempus.* Ces consciences dont nous nous étions affurés & sur lesquelles nous nous reposions, il nous les fera paroître pleines d'injustice, de préoccupation, de mauvaise foi, & comme telles il les réprouvera. Dès cette vie il nous avoit suffisamment pourvus de règles pour nous obliger à les réprouver nous-mêmes. Car nous n'avions qu'à les confronter avec la pureté de sa loi; nous n'avions qu'à les soumettre aux jugemens de ceux qu'il avoit établis dans son Eglise pour nous conduire; nous n'avions qu'à les comparer avec les premiers jugemens que nous faisons autrefois du bien & du mal, avant que notre raison fût pervertie & obscurcie par le péché: mais parce que nous n'avons rien fait de tout cela, & qu'emportez par l'esprit du monde, nous avons toujours voulu suivre ces consciences erronées, Dieu pour nous confondre, leur opposera la sainteté, l'intégrité, l'incorruptibilité de son jugement. Et qu'aurons-nous autre chose, mes Frères, à lui répondre, que de faire en sa présence le même aveu que Job, & de le faire encore avec plus de sujet que ce saint

Job, c. 9. homme: *Verè scio quod ira sit, & quod non justificetur homo compositus Deo.* Ah! on nous le disoit, & nous l'éprouvons, Seigneur, que vos vûes sont bien différentes des nô-

tres & bien au-dessus des nôtres. Nous pouvions nous justifier à nos yeux, mais nous ne l'étions pas pour cela devant vous ; & c'est même, pour nous être tant justifiés à nos yeux, que nous devenons devant vous plus criminels. Ou plutôt, mes chers Auditeurs, sans rien répliquer & sans rien dire, qu'aurons-nous à faire autre chose, que de demeurer dans un triste & morne silence, confus, interdits, effrayez, appercevant par tout les titres d'une juste & affreuse réprobation, & ne pouvant les déguiser, ne pouvant les éluder, ne pouvant les détruire ni les réfuter, parce que nous ne pourrions éteindre cette lumière éternelle de la vérité, qui nous percera de toutes parts, & nous retracera incessamment l'odieuse peinture de nous-mêmes.

Je serois infini, si pour l'accomplissement de mon dessein & pour la conclusion de cette première partie, je voulois maintenant dans une nouvelle image vous exposer comment Dieu, vérité toujours infallible, non content de nous faire connoître à nous-mêmes pour nous détromper de nos erreurs, nous fera encore connoître aux autres pour confondre nos hypocrisies. Hypocrisie, caractère de notre siècle, ou pour mieux dire, caractère de tous les siècles où le libertinage a régné, puisque le libertinage, quelque déterminé qu'il puisse être, ne se soutiendrait jamais, s'il ne se couvroit du voile de la Religion. Hypocrisie, compagne inséparable de l'hérésie, & qui a fomenté toutes les sectes, puisqu'il n'y en a pas une qui ait osé se produire sans être re-

vêtuë des apparences d'une spécieuse réforme. Hypocrisie, qui sous prétexte de perfection vas à la destruction, & qui sous ombre de ne vouloir rien de médiocre dans le culte de Dieu, anéantis visiblement, quoiqu'insensiblement, le culte de Dieu. Hypocrisie, qui sous l'austérité des paroles, caches les actions les plus basses & les plus honteuses, & qui sous le masque d'une fausse régularité, insultes à la véritable & solide piété. Hypocrisie, qui par un raffinement d'orgueil déguisé sous le nom de zèle, condamnes tout le genre humain, fais de la médisance une vertu, n'épargnes pas les puissances établies de Dieu, & n'as de charité pour personne. Hypocrisie, qui pour parvenir à tes fins, remues toutes sortes de ressorts, formes toutes sortes d'intrigues, employes toutes sortes de moyens; ne trouvant rien d'injuste dès qu'il te peut être utile, ni rien qui ne soit permis dès qu'il sert à ton avancement & à ton progrès: c'est-là, c'est à ce tribunal que tu comparoïtras & que Dieu pour l'honneur de la vérité révélera toute ta honte. Lui-même il nous le dit, mais avec des expressions dont j'aurois peine à user, si elles n'étoient consacrées. *Ostendam gentibus nuditatem tuam & regnis ignominiam tuam.* Oûi, je découvrirai à toute la terre ton opprobre, c'est-à-dire, tes artifices, tes fraudes, tes impostures, tes cabales, tes abominations d'autant plus ignominieuses pour toi, qu'elles auront été plus secrètes pour le monde. *Ostendam*: tout cela sera connu, & par là non seulement je me satisferai, mais je satisferai tout l'Univers. Tu sédui-

Nabum.
6. 3.

fois

SUR LE JUGEMENT DE DIEU. 313

fois les peuples, tu leur imposois, tu te les attachois par une vaine montre de probité, de simplicité, de sévérité, tu recevois leur encens, & tu te repaissois de leurs éloges. Or je produirai au grand jour tous ces mystères d'iniquité & toute cette turpitude. On la verra, & tu auras à soutenir tous les regards de tous ceux que tu as trompez : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, & regnis ignominiam tuam.* Voilà, Chrétiens, la menace, & jugez de l'effet. Que dis-je ! & qui peut l'imaginer & le concevoir ? Je vous le demande : qui peut concevoir de quelle confusion seront couverts tout à coup & accablez, tel peut-être, & telle qui sont ici présents ; qui portant au fond de leur cœur de quoi les diffamer, lèvent la tête néanmoins avec plus de confiance & plus d'orgueil ; qui dans un moment se tiendroient perdus sans ressource, si ce qu'ils cachent avec tant de soin & sous de si beaux dehors, venoit à être scû, non pas du public, mais seulement de cette personne en particulier ou de cette autre ; qui ne trouveroient point alors d'assez épaisses ténèbres ni de retraite assez profonde où se précipiter & s'abîmer : ah ! je le répète, & qui peut penser quelle sera pour eux l'ignominie de cette révélation authentique & solennelle où ils se verront comme donnez en spectacle à toutes les créatures intelligentes ; où tout ce qu'il y aura eû de plus lâche, de plus indigne, de plus malin, de plus sale & de plus corrompu dans leurs déguisemens, dans leurs sentimens, dans leurs menées & leurs fourberies, dans leurs plaisirs & leurs brutales voluptez, sera tiré des ombres qui l'envelop-

poient & mis sous les yeux de tous les hommes ; où devenus les objets du mépris le plus général, ils seront sur-tout témoins de la surprise & de l'indignation de ceux qu'ils auront trompez ; de ceux qui les croyoient tels qu'ils paroïssent & qu'ils s'étudioient de paroître , droits , sincères , désintéressez , réglez , vertueux , honnêtes ; mais qui commenceront à les connoître tels qu'ils étoient , sans foi , sans retenue , sans pudeur , sans charité , sans équité , sans Religion. Je ne puis vous donner d'idée parfaite de cette infamie , & rien de tout ce qui se passe dans le monde n'en peut approcher. Un homme est décrié , sur la terre & noté : mais il disparaît ; mais il n'est flétri que dans une société , que dans un quartier , que dans une ville , que dans une certaine contrée ; mais la tache enfin s'efface avec le tems : au lieu que l'Hypocrite démasqué à ce jugement redoutable , sera forcé malgré lui de demeurer en vûë ; que l'image de son hypocrisie sera gravée dans tous les esprits , & qu'éternellement cette image & sa honte subsistera.

Le remède , mes Frères , & le plus assuré préservatif que nous ayons & dont nous puissions présentement nous servir , c'est d'être de bonne foi avec nous-mêmes pour travailler à nous bien connoître ; & de l'être avec les autres , pour vouloir aussi sincèrement nous faire bien connoître à qui nous le devons , je veux dire , aux Ministres de la pénitence. Connoissons-nous nous-mêmes , afin de nous remplir d'une sainte haine de nous-mêmes , & de nous exciter à la réformation de nous-mêmes. Et faisons-nous bien

SUR LE JUGEMENT DE DIEU. 315
connoître aux Médecins spirituels de nos
ames, afin qu'ils puissent mieux nous traiter,
& qu'ils s'appliquent avec plus de fruit à la
guérison de nos infirmités. Effuyons à leurs
pieds & avec toute l'humilité chrétienne une
confusion particulière & salutaire. Deman-
dons à Dieu qu'il répande sur eux & sur
nous sa vérité, & souhaitons que ce soit cer-
te souveraine vérité qui nous conduise par
leur ministère. Sans cela nous avons tout à
craindre de cette vérité infaillible que rien
ne trompera, & de cette équité inflexible
que rien ne corrompra, comme il me reste
à vous faire voir dans la seconde partie.

JL y a une Loi rigoureuse de justice, &
nous ne pouvons douter que cette loi ne
soit dans Dieu, pour corriger un jour les re-
lâchemens & les abus infinis de notre a-
mour propre. Quelque lumière que nous
ayons, Chrétiens, pour faire le discernement
intérieur de nos consciences dont je
viens de vous parler, rarement avons nous
le courage qui seroit nécessaire pour procé-
der contre nous-mêmes, pour nous traiter
aussi sévèrement que nous nous sommes sin-
cèrement & véritablement connus. Nous
nous condamnons, (prenez garde, s'il vous
plaît, à ces trois pensées auxquelles je ré-
duits toute cette seconde partie) nous nous
condamnons; mais en même-tems nous
nous faisons grace & nous voulons qu'on
nous ménage, jusques dans le tribunal le
plus saint où nous nous soumettons à être
jugés, qui est celui de la pénitence. Nous nous
reconnoissons pécheurs devant Dieu, mais en

II:
PAR-
TIE.

416 SUR LE JUGEMENT DE DIEU.
même tems nous considérons ce que nous sommes selon le monde, & nous prétendons qu'on y doit avoir égard, tirant un avantage secret de la qualité de nos personnes & de la différence de nos conditions. Nous nous avouons coupables & punissables; mais en même-tems nous nous alléguons à nous mêmes notre foiblesse ou plutôt notre délicatesse que nous croyons devoir épargner, & pour laquelle nous exigeons des autres qu'ils ayent de la condescendance & de la douceur. Trois effets de l'amour de nous-mêmes, trois désordres qui entretiennent l'impénitence des hommes du siècle dans le cours de la vie; trois relâchemens de l'esprit chrétien, à quoi il faut que l'équité inflexible du jugement de Dieu serve de correctif: & voici comment. Car Dieu, mes chers Auditeurs, nous jugera sans nous faire grace; il nous jugera, non seulement sans distinguer nos qualitez, mais les employant contre nous-mêmes; il nous jugera sans consulter notre délicatesse; & il fera même de notre délicatesse le sujet principal de la rigueur de son jugement. Encore un moment de réflexion.

Nous nous faisons grace en nous jugeant, & Dieu ne nous fera nulle grace. Voilà de tous les points de la Religion, celui qui nous paroît le plus terrible, & qui néanmoins est le mieux établi. Car c'est ainsi que le Saint Esprit a défini en propres termes le jugement de Dieu: *Judicium sine misericordia*. Un jugement sans miséricorde: pourquoi? pour l'opposer à cette miséricorde pernicieuse dont nous aurons usé dans les jugemens que nous

Jacob. 6.

2.

SUR LE JUGEMENT DE DIEU. 317
faisons de nos personnes. Telle est en effet ,
Chrétiens, la fausse maxime qui nous préoc-
cupe. Parce qu'il s'agit de nous-mêmes, nous
croyons avoir un droit naturel de nous juger
favorablement ; & c'est au contraire pour
cela que nous ne sçaurions y apporter un
zèle trop rigide. S'il étoit question de juger
les autres, ce seroit par ce principe de bé-
nignité qu'il s'y faudroit prendre, & à peine
y auroit-il quelque danger de la porter trop
loin & d'en abuser. Mais dès que nous som-
mes nous-mêmes nos juges, le grand écueil
à éviter, c'est cet esprit de douceur & de
modération, que l'amour propre nous ins-
pire, & qu'il ne manque jamais d'autoriser
de mille prétextes spécieux. Voilà cepen-
dant où nous allons toujours. Nous voulons
que les Prêtres qui sont les Lieutenans de
Dieu, & qui président de sa part à ce juge-
ment secret de nos âmes dans le Sacrement
de la Pénitence, deviennent en cela les
complices de notre lâcheté. A force d'être
indulgens comme nous le sommes envers
nous-mêmes, nous les obligeons en quelque
sorte à le devenir, c'est à-dire, à nous ac-
corder ce qui nous est commode, & à nous
dispenser de ce qui nous mortifie : & il arrive
tous les jours, par une prévarication indigne,
mais qui est celle de notre siècle, que lors
même que nous nous scandalisons en géné-
ral de la trop grande facilité des Ministres de
l'Eglise, nous l'entretiens en particulier par
cent manières artificieuses, dont nous nous
servons pour les faire entrer dans nos pensées
& dans nos intérêts; & que ne trouvant point
pour autrui de Confesseurs assez sévères,

nous en formons pour nous-mêmes des plus indulgens & des plus accommodans. Car de là vient l'espèce de nécessité où nous les mettons de garder avec nous tant de mesure, d'imaginer tant d'adouciffemens, de chercher tant de tempéramens; & cela au préjudice de la sainte fonction qui leur est confiée, & qu'ils n'ont pas la force de soutenir, parce que nous en avons trop pour arrêter leur zèle & pour l'énerver.

Mais Dieu, Chrétiens, qui est le premier Juge, & au tribunal duquel non seulement nos crimes, mais les jugemens de nos crimes doivent être rapportez, confondra tout cela par ce jugement suprême dont le caractère est d'être sans miséricorde, *Judicium sine misericordia*. La raison est, dit saint Augustin, que ce sera la seule justice alors qui agira. Elle agit dès à présent, mais elle n'agit pas toute seule, ou plutôt c'est la miséricorde qui agit par elle & dans elle. Car cette justice même que Dieu exerce contre nous dans la vie, est souvent une de ses miséricordes les plus spéciales, puisqu'il est certain que Dieu ne nous punit point en ce monde, précisément pour nous punir; mais qu'il ne nous punit que pour nous convertir, que pour nous sanctifier, que pour nous instruire, & qu'ainsi ses châtimens dans les principes de la foi sont des bienfaits & des faveurs. Mais dans son jugement il n'écouterà que sa justice, il ne suivra que sa justice, il n'aura égard qu'aux droits de sa justice, parce que nous aurons négligé les dons de sa miséricorde, & que nous en aurons épuisé toutes les sources. Je dis plus: sa miséricor-

SUR LE JUGEMENT DE DIEU. 319
de négligée, méprisée, outragée ne servira
qu'à aigrir sa justice, & par où? par le témoigna-
ge qu'elle rendra contre nous, bien loin de s'in-
téresser pour nous : *Judicium sine misericordia.*

Ah! Chrêtiens, que nous serviront alors ces
graces prétenduës que nous aurons comme
extorquées des Vicaires de Jesus-Christ? ces
condescendances qu'ils auront eues pour
nous, de quel usage nous seront-elles? Dieu
les ratifiera-t'il? conformera-t'il son juge-
ment au leur? ce qu'ils auront délié sur la
terre, le déliera-t'il dans le ciel? le pouvoir
des clefs qu'il leur a donné, va-t'il jusques-
là? Non non, mes chers Auditeurs, cela
ne peut être. Dieu veut bien qu'ils soient
des Ministres de miséricorde, mais d'une
miséricorde sage & ferme, & non point
d'une miséricorde aveugle & molle; mais
d'une miséricorde qui retranche les vices &
les habitudes criminelles, & non point d'u-
ne miséricorde qui les flate & qui les foment-
te; mais d'une miséricorde qui mette à cou-
vert sa cause & l'honneur de son nom, &
non point d'une miséricorde qui l'outrage
& le deshonne. Car une telle miséricorde,
une miséricorde foible, timide, disposée à
tout accorder, ne sauvera pas le pécheur &
perdra le Ministre: tellement que l'un & l'autre
ne doit s'attendre de la part de Dieu qu'à
un jugement sans miséricorde: *Judicium sine
misericordia.*

Autre abus qui résulte de celui-ci. Nous
tirons avantage de nos qualitez; & parce
que nous nous voyons dans des rangs de
naissance & de fortune que le monde respec-
te, nous voudrions que Dieu nous respectât

aussi ; & nous le prétendons si bien , que quand les Substituts de sa justice , qui sont les Prêtres de la loi de grace , entreprennent de nous juger selon les régles communes & générales du Christianisme que nous professons , nous le trouvons mauvais : exigeant de leur discrétion qu'ils ne nous confondent pas avec les ames vulgaires , & mesurant leur prudence par la distinction qu'ils font de ce que nous sommes. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent entre les Ministres de la pénitence & nous ? Mais voyons comment elles se passeront devant Dieu. Si je vous disois que l'un des titres dont Dieu se glorifie davantage dans l'Écriture , est d'être un Dieu sans égard aux conditions des hommes ; que c'étoit la louange particulière que les Pharisiens mêmes attribuoient à Jesus-Christ , confessant en sa présence que dans les jugemens qu'il portoit , il ne considéroit point les personnes , *Non enim respicis personam hominum* ; & qu'en effet jusqu'au sujet de sa mère , c'est-à-dire , de la plus auguste de toutes les créatures , cet Homme Dieu s'est hautement déclaré tel , ne l'ayant jamais élevée dans le monde , & pour lui donner place dans sa gloire , ne l'ayant jamais partagée selon sa dignité , mais selon ses mérites & ses œuvres , *Laudent eam opera ejus*. Si je vous le disois , je ne vous dirois que ce que vous avez cent fois entendu , & cela seul devoit renverser toutes vos prétentions imaginaires , fondées sur la différence de vos états. Mais je vous dis aujourd'hui quelque chose de plus fort , & quoi ? c'est que la différence de vos conditions & de

Matth.
c. 22.

Prov. c.
11.

vos états, bien loin de vous être avanta-
geuse, est justement ce qui rendra Dieu plus
sévere & plus inflexible contre vous. Qui
nous l'apprend ? lui-même par ces paroles
de la Sageffe, que vous devriez écouter com-
me autant de tonnerres & qui ont fait la
conversion de tant de grands du monde. *Au- Sap. c. 6.*
dite ergo vos qui continetis multitudines, &
placetis vobis in turbis nationum. Quia hor-
rendè & cisè apparebit vobis ; quoniam judi-
cium durissimum his qui præsunt. Sçachez
donc, vous qui commandez aux nations &
qui vous plaisez dans la foule des peuples où
vous êtes honorez, sçachez que ce Dieu de
majesté se montrera bientôt a vous, mais
d'une manière qui vous doit saisir de frayeur.
Car pour ceux qui sont dans l'élévation, il
ne peut y avoir qu'un jugement inexorable
& rigoureux, *Quoniam judicium durissimum*
his qui præsunt. De vous en marquer les rai-
sons, ce seroit un soin superflu, puisque vo-
tre expérience vous les fait assez voir : ce
mépris de Dieu dans lequel vivent les Grands
de la terre, cet oubli de leur dépendance,
cette ostentation de leur pouvoir, & sans
parler du reste, cette dureté de cœur envers
ceux qui leur sont soumis, ne justifie que
trop la Providence sur la sévérité avec la-
quelle Dieu les jugera.

Quoi qu'il en soit, voilà l'arrêt que la Sa-
geffe éternelle a prononcé. *Exiguo conceditur Sap. c. 6.*
miseriçordiis ; potentes autem potenter tormen-
ta patientur. S'il doit y avoir de la douceur
dans le jugement de Dieu, c'est pour les
foibles & pour les petits ; mais les Grands
& les puissans du siècle, à proportion de

leur grandeur , y doivent être plus rudement frappez. Je me suis donc trompé , quand j'ai dit que Dieu ne distingueroit point nos qualitez : Ah ! mes chers Auditeurs , vous paroîtrez encore dans son jugement tout ce que vous êtes , & vous y porterez toutes les marques de ces dignitez éclatantes dont vous aurez été revêtus : mais c'est ce qui allumera la colère de Dieu , & ce qui lui fera lancer sur vos têtes de plus terribles anathêmes. Votre souhait alors sera que Dieu voulût bien ne vous point distinguer , & qu'il vous jugeât comme les derniers des hommes ; mais c'est ce que la loi inviolable de son équité ne lui permettra pas. Il faudra malgré vous que vous soyez jugez en Grands , parce qu'il faudra que vous soyez punis de même. Ainsi l'ont été les Pharaons , les Balthasars , les Antiochus. Ils étoient Princes , & voilà pourquoi Dieu dans l'écriture a fulminé contre eux des arrêts qui nous font encore frémir. Or vous devez compter que leur destinée sera la vôtre ; & que vivant comme eux , ce qui s'est accompli dans eux , s'accomplira infailliblement en vous : pourquoi ? parce que la loi est sans exception : *Quoniam judicium durissimum his qui praesunt.*

Troisième & dernier abus : nous nous supposons délicats , & parce qu'il nous plaît de l'être , nous nous faisons un droit & même une obligation de nous épargner ; & ce qui est selon Dieu lâcheté & impénitence , nous l'érigeons en devoir. Non seulement nous nous ménageons sans scrupule , mais nous nous ferions volontiers un

scrupule de ne nous ménager pas ; & quoi-
 que l'Ecriture nous dise , de cette nécessité
 indispensable de crucifier sa chair & ses sens ,
 nous nous prévalons de la plus légère in-
 commodité & du moindre besoin que nous
 sentons ou que nous croyons sentir. Encore
 si cette délicatesse ne s'étendoit qu'à certai-
 nes pratiques volontaires de la pénitence
 chrétienne , & à certains exercices de notre
 choix & moins expressément ordonnez :
 mais ce qu'il a de bien déplorable , c'est
 qu'on s'en sert comme d'une dispense uni-
 verselle à l'égard des observances mêmes les
 plus étroites & des préceptes les plus com-
 muns & les plus formels. Abstinenances &
 jeûnes , ce sont des commandemens qu'on
 tient impraticables ; & si les Ministres de
 l'Eglise , dépositaires de ses loix & chargez
 de les faire observer , veulent entrer là-
 dessus dans une sérieuse discussion , & ne
 s'en rapportent pas d'abord à nous , on les
 regarde comme des gens indiscrets & peu
 versez dans l'usage ordinaire de la vie. De
 quoi ils ont encore plus lieu de gémir , c'est
 que ce sont les riches & les opulens du sic-
 cle qui font plus valoir leur prétenduë déli-
 catesse ; comme si l'abondance où ils vivent ,
 altéroit leurs forces , & qu'au milieu de tout
 ce qui peut flater le corps & l'entretenir , ils
 fussent absolument hors d'état de supporter
 ce que d'autres dans des conditions labo-
 rieuses soutiennent avec constance & avec
 fidélité.

De la nul soin de satisfaire à Dieu : mais
 Dieu néanmoins doit être satisfait , & veut
 être satisfait. Que fera-t'il donc ? parce que

notre délicatesse nous aura empêché de le satisfaire, il se satisfera lui-même par l'équité incorruptible de son jugement. Mais dans un jugement si équitable, cette délicatesse que nous alléguerons ne sera-t'elle pas une excuse légitime ? Chose étrange, mes chers Auditeurs, que l'homme, veuille se justifier devant Dieu par cela même pourquoi Dieu se prépare à le condamner, & que sa rémérité aille jusqu'à ce point, de se couvrir de son propre désordre pour se dérober au juste châtiment qui lui est dû. Car nous nous fondons sur notre délicatesse pour nous rassurer contre le jugement de Dieu ; & c'est sur notre délicatesse même que Dieu non jugera : comment ? en nous reprochant, ce qui n'est que trop réel & que trop vrai, & en nous faisant voir que c'étoit une délicatesse affectée, que c'étoit une délicatesse outrée, par conséquent que c'étoit une délicatesse criminelle, & que bien loin de modérer l'arrêt de notre condamnation, elle en doit d'autant plus augmenter la rigueur, qu'elle aura été la source de plus de péchez, & qu'en même-tems elle nous aura servi de prétexte pour nous décharger de toute peine & de toute réparation.

Aussi, Chrêtiens, écoutez le formidable arrêt que le Seigneur a prononcé dans l'Écriture, & qu'il prononcera encore plus hautement & avec plus d'éclat ; *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* Que l'oïveté, la paresse, les aises & les plaisirs de la vie, soient la règle & la mesure de la damnation & du tourment. Car c'est ainsi qu'il exterminera, comme autrefois, & bien

Apoç. c.
16.

SUR LE JUGEMENT DE DIEU. 325
plus même qu'autrefois, tous les effeminez
d'Israël. C'est ainsi qu'il se tournera contre
eux, & qu'il se dédommagera avec usure
de la satisfaction volontaire qu'il attendoit
de leur part, & qu'ils lui auront refusée. *Ab-*
stulit effaminatos de terrâ. 3. Reg.
c. 15.

Sur cela, mes chers Auditeurs, je finis
par un avis important que j'ai à vous don-
ner; mais qui pourroit être pour vous un
scandale, si vous & moi nous ne le prenions
dans le vrai sens où il doit être entendu.
Car je vous dis: aimez-vous vous-mêmes,
mes Frères, & si vous voulez, aimez votre
chair; j'y consens. Ce n'est point précisé-
ment l'amour de vous-mêmes, ni l'amour de
votre corps que Dieu condamne, puisque
personne, selon la parole du S. Esprit, ne hait
proprement sa chair: *Nemo carnem suam odio*
habuit. Aimez-la donc encore une fois, cette Ephes.
c. 5.
chair, mais aimez-la d'un amour solide &
chrétien, & non d'un amour terrestre & dé-
réglé: c'est-à-dire, aimez-la pour l'autre
vie, & non pour celle-ci. De tous les maux
épargnez-lui le plus grand, qui est le sup-
plice éternel dont elle est menacée & où vo-
tre mollesse la conduit. Or vous ne l'aime-
rez jamais de cet amour sage & véritable,
qu'en la haïssant dans ce monde: je veux
dire, qu'en l'affligeant, qu'en la renonçant,
qu'en la soumettant, qu'en arrêtant ses ré-
voltes, qu'en réprimant ses appétits, qu'en
l'immolant & la sacrifiant. Ce langage lui
semble dur, & elle y répugne: je le sçais,
& je ne m'en étonne pas, puisqu'il s'agit
de la dompter, & de la crucifier avec tous
ses desirs sensuels. Mais combien mille fois

Matth.
25.

lui fera plus dure cette sentence que Dieu prononcera contre elle : allez au feu , & au feu éternel : *Discedite in ignem æternum* : Hé quoi , mondain voluptueux , femme idolâtre de votre chair , vous l'aimez cette chair & vous l'exposez au coup le plus sensible & le plus accablant dont elle puisse être frappée ! Vous l'aimez , & vous l'exposez à des flammes allumées du souffle même de Dieu ! vous l'aimez , & vous l'exposez à une éternité de souffrances , & de quelles souffrances ! Voilà ce que j'appelle l'amour , non seulement le plus aveugle , mais le plus insensé. Voilà ce qui me touche pour vous d'une compassion d'autant plus vive , que je vous vois plus amateurs de vous-mêmes & plus susceptibles des moindres impressions de la douleur. Traitons-nous maintenant , mes chers Auditeurs , traitons-nous avec toute la sévérité évangélique , si nous voulons que Dieu dans son jugement nous traite avec toute sa bonté paternelle. Ne nous faisons grace sur rien , afin qu'il nous fasse grace sur tout. Armons-nous contre nous-mêmes d'une inflexible équité , afin qu'il ne prenne à notre égard que des sentimens de miséricorde. Préfervons-nous de son jugement par le nôtre ; ou parce qu'il faut nécessairement paroître au jugement de Dieu , tâchons par la rigueur du nôtre , de mériter ce jugement de faveur , qui mettra les élus de Dieu dans la possession d'une félicité éternelle , que je vous souhaite , &c.

H O M E L I E

S U R

L'EVANGILE

D E

L'AVEUGLE-NE.

Præteriens Jesus vidit hominem cæcum à
nativitate.

*Jesus passant vit un homme qui étoit aveugle
depuis sa naissance. En saint Jean ch. 9.*

DE tous les faits qu'ont rapporté les Historiens sacrez & dont ils ont composé leurs saints Evangiles, nous pouvons dire, Chrétiens, qu'il n'en est point où ils se soient étendus dans un plus long détail, ni qu'ils nous ayent représenté avec des traits plus vifs, que la guérison miraculeuse de cet aveugle-né, à qui le Sauveur du monde ouvrit les yeux, & en qui il voulut faire éclater sa gloire. Il semble que le fidelle Evangéliste qui nous en fait aujourd'hui le récit, ait pris à tâche de n'en pas omettre une circonstance; & la peinture qu'il nous en trace, est si naturelle & si sensible, que nous croyons en lisant ce miracle, y être

*C'est
l'Evan-
gile du
Mecredi
de la
quatrième
se-
maine de
Carême,
où l'on
pourra
dans la
suite
placer
cette Ho-
mélie,
qui est
restée
des Ser-
mons
du Père
Bourda-
louë.*

328 HOMELIE SUR L'EVANGILE
présens nous-mêmes & voir tout ce qui s'y
passe. Je ne puis donc, ce me semble, mes
chers Auditeurs, mieux contenter votre
piété, qu'en suivant de point en point dans
ce discours, tout l'Evangile de ce jour, pour
en tirer, comme dans une simple Homélie
les instructions salutaires qui se présenteront
& qui serviront à l'édification de vos ames.
Or dans toute la suite de cet Evangile je re-
marque sur-tout deux sortes de personnes
qui s'y distinguent, & qui doivent particu-
lièrement occuper notre attention. Nous les
entendrons parler, mais du reste tenir deux
langages bien différens. Nous les verrons
agir, mais avec des sentimens bien oppo-
sez. D'une part, c'est l'aveugle même, gué-
ri par Jesus Christ, & bénissant à haute
voix son bienfauteur: mais d'autre part, ce
sont les Pharisiens ennemis de Jesus-Christ,
& piquez d'une mortelle envie contre ce
Dieu Sauveur. Touché de la plus juste recon-
noissance, & se faisant un devoir indispen-
sable de confesser & de publier la vérité, à
la gloire de cet Homme Dieu, qui vient
d'opérer en sa faveur un prodige si merveil-
leux, l'aveugle reconnoît de bonne foi &
déclare avec assurance le bienfait qu'il a re-
çu, en nomme l'auteur, en marque tou-
tes les particularitez, & se reprocheroit
comme un crime & une monstrueuse infi-
délité, non seulement de rien dire qui pût
obscurcir ce miracle, mais de rien taire de
tout ce qui en peut rehausser l'éclat. Voilà
comment s'explique un cœur droit: & par
une règle toute contraire, voici, dans l'ex-
emple des Pharisiens, comment se laissent

aveugler des cœurs préoccupez, des cœurs envenimez ; en un mot, qui exprime encore mieux ma pensée, des cœurs intéressez. Car selon les vûes de ces faux Docteurs de la Loi, il étoit de leur intérêt de rabaïsser les œuvres de Jesus-Christ & de le décréditer, parce que lui-même par ses œuvres il diminueoit leur crédit : & c'est pour cela que malgré l'évidence du miracle fait dans la personne de l'aveugle-né, ils ne peuvent jamais se résoudre à en convenir, & qu'ils en prennent même occasion de calomnier le Fils de Dieu & de le traiter de pécheur ; de là nous comprendrons d'abord en quel aveuglement l'intérêt propre est capable de nous plonger & nous plonge tous les jours comme les Pharisiens, ce sera la première partie. Et nous apprendrons ensuite du témoignage de l'aveugle, à dissiper par les lumières de la foi les ténèbres de l'erreur, & à confondre le mensonge par une sainte confession de la vérité, ce sera la seconde partie. Pour vous faire bien entendre l'un & l'autre, j'ai besoin des graces du ciel & je les demande par l'intercession de Marie :
Ave.

C'Est une chose étonnante, & qui sert à l'infidélité, que les miracles du Sauveur du monde ayant été aussi éclatants & aussi publics que nous l'apprenons de l'Evangile, il se soit trouvé, non seulement des hommes, mais des sages & des sçavans, tels qu'étoient les Pharisiens, qui n'en ayent pas été persuadez, & qui se soient aveu-

I.
PAR-
TIE.

glez jusqu'à ce point, que de n'en vouloir pas reconnoître l'auteur, de lui disputer sa mission & de s'opposer à sa prédication. Car enfin, me direz-vous dans une juste surprise : quel aveuglement, quelque affecté & quelque obstiné qu'on le suppose, pouvoit résister à la conviction sensible de tant de prodiges, que cet Homme-Dieu faisoit dans la Judée, à la vûe d'un million de témoins ? Mais en un mot, Chrétiens, j'ai répondu à cette difficulté, par la proposition que j'ai avancée, quand j'ai dit, que l'intérêt dont les Pharisiens étoient préoccupés, & qui fut leur passion dominante, avoit été la source de ce désordre. Car si la prévention de l'intérêt propre peut bien aveugler les hommes, dans les choses mêmes qui tombent sous les sens, & qui n'excèdent pas la raison humaine, comme nous le voyons tous les jours, que ne peut-elle point dans celles qui sont du ressort de la foi, tel qu'étoit en particulier le discernement du véritable Messie ; c'est-à-dire, dans celles, où la raison ne suffisant pas, il faut que la grace agisse ; où le mystère de la prédestination s'accomplit ; où par un secret jugement, Dieu a droit de rétirer ses lumières, & où le châtimement le plus commun dont il use, selon la doctrine des Pères, sur-tout de saint Augustin, est de repandre des ténèbres sur les cupiditez injustes de notre cœur ? *Spargens pannos ca-*

Aug. *citates super illicitas cupiditates.* Voilà, Chrétienne Compagnie, ce qui a fait méconnoître aux Pharisiens la lumière même, je veux dire le Verbe envoyé de Dieu, & ce qui a produit en eux à l'égard de Jesus-Christ cet

aveuglement terrible , mais volontaire , que nous avons peine à concevoir. C'étoient des esprits intéressez , pleins d'une malheureuse ambition qui les possédoit , jaloux de l'autorité qu'ils s'étoient acquise , ou plutôt qu'ils avoient usurpée sur les peuples ; & parce qu'ils en tiroient selon le monde de grands avantages , déterminez à tout pour la maintenir. Dès que Jesus-Christ parut , ils le regarderent comme un homme contraire à leurs desseins , comme l'ennemi de leur hypocrisie , comme le destructeur de leur secte ; & de là vient qu'ils se firent un intérêt de le ruiner & de le perdre. Car c'est pour cela , dit l'Evangéliste , qu'ils avoient conspiré , & résolu que quiconque le reconnoitroit pour le Christ , seroit chassé de la synagoge : *¶...n enim conspiraverant , ut si quis eum confiteretur esse Christum , extra synagogam fieret.* Joan. 8. 9. Cet intérêt qu'ils avoient devant les yeux , cette politique à laquelle toute leur conduite se rapportoit , cette envie de dominer & de régner , voilà ce qui les aveugla , voilà l'origine d'où procéda la malice & l'iniquité de tous les jugemens qu'ils formerent , soit de la personne du Sauveur , soit de ses miracles. Commençons par sa personne ; & dans un exemple aussi authentique que celui-ci , apprenons combien il est dangereux de suivre en aveugle le mouvement d'une passion au préjudice de la vérité.

Le crédit du Fils de Dieu étoit incommode aux Pharisiens , & se trouvoit opposé à leurs intérêts. Il n'en falloit pas davantage pour le décrier dans leur estime , & pour leur

faire croire de lui tout ce que l'averfion la plus violente, & la haine la plus envenimée fut capable de leur fuggérer. En effet, Jeſus-Chriſt paſſoit pour un Prophète, pour un homme de Dieu, & ils étoient convaincus que c'étoit un pécheur. *Nos ſcimus quia hic homo peccator eſt.* Nous le ſçavons, diſoient-ils, que cet homme eſt un méchant & un hypocrite; & l'assurance que nous en avons, nous oblige à rendre ce témoignage contre lui. Mais cet homme, leur répondoit-on, eſt exaucé de Dieu, mais cet homme fait des miracles, mais cet homme eſt irréprehenſible dans ſes mœurs: il n'importe, c'eſt un pécheur & nous le ſçavons, *Nos ſcimus.* Mais pourquoi le ſçavoient-ils? parce qu'ils vouloient que cela fût, & qu'il étoit de leur intérêt qu'on le crût de la forte. Or en ceci leur intérêt étoit la règle de leur jugement, & ce qu'ils vouloient étoit uniquement ce qui les perſuadoit. Si le Sauveur du monde ſe fût déclaré pour eux, s'il eût été de leur parti, s'il ſe fût conformé à leurs maximes, il eût eû leur approbation: & ſans être ni plus juſte, ni plus ſaint qu'il l'étoit, ils l'auroient canonisé. Mais parce qu'il condamnoit leurs erreurs, mais parce qu'il révéloit le myſtère de leur fauſſe piété, mais parce qu'il défabuſoit le peuple ſéduit par l'apparence de leur Religion, & par leur pernicioſe doctrine; quoiqu'il fit, c'étoit un pécheur & un homme de mauvaſe vie: *Nos ſcimus quia hic homo peccator eſt.*

Excellente idée, Chrétiens, de la malignité de l'eſprit du monde! Qu'eſt-ce qui nous aveugle pour l'ordinaire dans nos opi-

nions & dans nos préjugez contre le prochain? Je vous l'ai dit, l'intérêt qui nous domine. Nous jugeons des hommes, non point par le mérite qui est en eux, mais par l'intérêt qui est en nous; non point sur le piéd de ce qu'ils sont, mais de ce qu'ils nous sont; non point pour les qualitez, bonnes ou mauvaises, qui leur conviennent, mais par le bien ou le mal qui nous en revient. Car de là naissent les injustices énormes que nous commettons à l'égard de leurs personnes. De là les entétemens en faveur des uns, de là les déchaînemens biffarres contre les autres, de là les censures odieuses des plus dignes sujets, de là les louanges outrées des sujets les plus médiocres, de là les préférences iniques de ceux-ci & les exclusions de ceux-là, de là ces abus, presque infinis que déplorait David, & qui lui faisoient conclure que les enfans des hommes n'étoient que vanité; que leurs balances, c'est-à-dire, celles de leur estime ou de leur blâme, étoient des balances trompeuses, & qu'eux-mêmes par leurs défirs & leurs prétentions intéressées, ils travailloient sans cesse à s'aveugler & à se tromper. *Verum tamen vani filii hominum, mendaces filii hominum in stateris, ut decipiant ipsi de vanitate in idipsum.* Psal. 61.

Rien de plus vrai, Chrétiens, & c'est ce que notre expérience propre nous découvre tous les jours. Qu'un homme soit dans nos intérêts, ou que nous ayons intérêt à le faire valoir, dès là nous nous figurons qu'il vaut beaucoup. Sans autre titre que celui-là, il est dans l'étenduë de notre idée, pro-

pre à tout & capable de tout. Au contraire que l'intérêt nous aliène de lui, si nous nous en croyons, il n'est plus rien & ne peut plus rien. Cette passion d'intérêt nous le dépeint tel que nous le voulons, nous le contrefait, nous le déguise, nous cache les défauts qu'il a, ou nous fait voir ceux qu'il n'a pas, nous diminuë ses perfections ou nous les augmente, nous les représente sous autant de caractères différens, qu'il y a de différentes faces dans l'intérêt qui nous fait agir. Pourquoi un père tombe-t'il dans l'aveuglement le plus grossier sur le sujet de ses enfans? parce que son grand & essentiel intérêt est dans ses enfans. Pourquoi n'aperçoit-il pas en eux ce qui les rend ou méprifables ou insupportables à tout le monde? parce qu'il a lui seul un intérêt en eux que tout le monde n'a pas. Pourquoi approuve-t'il jusqu'à leurs folies & à leurs extravagances? parce que leurs extravagances & leurs folies ont du rapport à son intérêt. C'est ainsi que l'intérêt corrompt & affoiblit la raison.

Mais cet affoiblissement & cette corruption de la raison par l'intérêt, paroît encore bien plus dans l'opposition de deux intérêts contraires. Car que ne peut point l'aliénation des esprits & des cœurs pour nous prévenir des erreurs les plus visibles au désavantage d'un ennemi? & dans quelle disposition ne nous met-elle pas de ne pouvoir plus lui rendre justice, parce que nous sommes déterminoz à le désapprouver & à le condamner? Il s'est attiré notre disgrâce, cela suffit. Avec cela, en vain feroit-il des mira-

cles, ses miracles mêmes nous le feroient paroître odieux: en vain posséderoit-il toutes les vertus; les vertus les plus sincères prennent dans notre imagination la couleur & la teinture des vices les plus honteux. S'il est dévot, nous le regardons comme un séducteur; s'il est honnête & obligeant, nous le traitons de lâche & de flatteur; s'il est réservé, nous l'accusons de dissimulation & de fourberie; s'il est ouvert, c'est, à ce qu'il nous semble, imprudence & inconfidération. Il a beau se distinguer par le mérite de ses actions, cet intérêt au travers duquel nous l'envisageons, nous défigure & noircit à nos yeux les actions les plus saintes. Les autres ont beau lui donner des louanges, cet intérêt qui nous préoccupe, nous fait juger que tous les autres se trompent, & qu'il n'y a que nous qui le connoissons. En même-tems qu'on lui applaudit, comme les femmes d'Israël applaudissoient à David, cet intérêt dont nous sommes dominez, nous envenime contre lui de même qu'il envenima Saül.

Et voilà, Chrétiens, encore une fois le caractère de tous les esprits ambitieux, surtout de ceux qui selon l'expression de Saint Ambroise, se sentent piquez de l'aiguillon de l'envie. *Quibus ambitionis stimulus invidia est.* Comme l'ambition & l'envie ont pour objet, le plus délicat de tous les intérêts qui est la gloire, aussi ont-elles une malignité plus subtile pour aveugler l'homme dans toutes les occasions où cet intérêt d'honneur & de gloire se trouve en compromis. De là vient que par une fatalité, ou plutôt par une

Ambr.

indignité que nous ne pouvons nous reprocher assez, il ne nous est presque pas possible de conserver des sentimens équitables pour ceux qui prétendent avoir mêmes rangs que nous, pour ceux qui sont en état de nous les disputer, beaucoup moins pour ceux qui les obtiennent, & qu'on nous préfère. Pourquoi cela? parce que l'intérêt est comme un nuage entre eux & nous, que notre raison n'a pas la force de dissiper. Nous jugeons sainement de tout ce qui est au-dessus ou au-dessous de notre sphère, j'entends de ceux qui par leur élévation ou par leur obscurité, ne peuvent être des obstacles à nos entreprises; mais de ceux que la concurrence des mêmes honneurs & la poursuite des mêmes droits nous suscite pour adversaires, nous en jugeons d'une manière pitoyable & la plus déraisonnable.

Caractère non seulement des esprits ambitieux, mais des esprits factieux, auprès de qui, comme remarque Tertullien, être de leurs adhérens, c'est le souverain mérite; n'en être pas, c'est le souverain décri: *Ubi ipsum illis esse, promereri; non esse, demereri est.* Si vous êtes dévoüez à leur parti, ne vous mettez plus en peine d'acquérir de la capacité, de la probité, de la piété: votre dévoüement vous tiendra lieu de tout le reste. Caractère particulier de l'hérésie, dont le propre, selon l'observation de saint Augustin, a toujours été d'élever jusqu'au ciel les auteurs & les sectateurs, & d'abaisser jusqu'au néant ceux à qui Dieu inspiroit le zèle de l'attaquer & de la combattre. Et ce caractère est admirablement exprimé dans

les Pharisiens de notre Evangile , qui tout corrompus qu'ils étoient , ne parloient d'eux-mêmes qu'en termes honorables ; & tout éclairé , tout sanctifié qu'étoit ce pauvre qui les contredisoit , n'avoient pour lui que du mépris. Car pour nous , lui disoient-ils , nous observons inviolablement la Loi , nous sommes les véritables disciples de Moÿse , nous maintenons les traditions dans leur pureté : *Nos Moÿsi discipuli sumus.* Mais vous , vous êtes un misérable , chargé de péchez , & qui bien loin de pouvoir nous instruire , n'êtes pas digne de recevoir nos leçons , *In peccatis natus es totus , & tu doces nos.* Or ils ne le méprisoient de la sorte , & il n'étoit un misérable dans leur opinion , que parce qu'il ne parloit pas comme ils vouloient , & comme il étoit de leur intérêt qu'il parlât. Voilà , dit saint Augustin , ce qui arrivoit dans les schismes qui se sont formez entre les fidelles , & qui ont divisé l'Eglise de Dieu. La manière des hérésiarques étoit de s'ériger eux-mêmes premièrement , & puis leurs partisans & leurs associez , en hommes rares & extraordinaires. Tout ce qui s'attachoit à eux devenoit grand , & ce seul titre d'être dans les intérêts du parti , étoit un éloge achevé. Il n'y avoit parmi eux , à les entendre , que des génies sublimes , que des prodiges de science & de vertu. Ils s'appelloient , sans hésiter , les vrais disciples des premiers Pères de l'Eglise , & étoient seuls en droit de dire : *Nos Moÿsi discipuli sumus.* C'étoit chez eux que se trouvoit la ferveur de l'ancienne discipline , & la solidité de l'esprit chrétien.

Joan

c. 2.

Ibid.

Hors de chez eux , ils ne voyoient rien qui ne leur fit pitié. Les plus intelligens & les plus habiles du parti catholique , leur paroïssent des hommes foibles & ignorans. Tout ce qui ne les favorisoit pas , n'étoit que relâchement & que désordre. N'être pas dans leurs sentimens , c'étoit être abandonné de Dieu & réprouvé. En effet , ils le croyoient ainsi , & quoique tout cela fût autant d'illusions & de chimères , à force de souhaiter & de vouloir que ces chimères & ces illusions fussent des vérités , ils s'en faisoient des vérités & en triomphoient. Tant il est vrai , que du moment que le ressort de l'intérêt joué , la raison ne juge plus qu'au gré de la volonté aveuglée & passionnée.

Non , Chrétiens , plus d'équité quand une fois l'intérêt prévaut ; & cela est si constant , que les hommes , qui sont nez pour la société , & dont tout le commerce roule sur une bonne foi réciproque , ne reconnoissent plus cette bonne foi , & n'ont plus de créance les uns pour les autres , dès qu'ils apperçoivent dans les affaires qui se traitent entre eux , le moindre mélange d'intérêt. Quelque probité qu'ait un Juge , s'il est intéressé dans une cause , on se croit bien fondé à le récuser , & l'on ne croit point lui faire tort , d'en appeller à un autre jugement que le sien. Quelque irréprochable d'ailleurs que soit un témoin , si son intérêt se trouve joint à son témoignage , son témoignage passe pour nul. Comme si les hommes d'un commun accord , se rendoient à eux-mêmes cette justice , de confesser que quand leur intérêt est de la partie , ils ne sont plus capables de

garder les règles de la justice. Il ne faut donc pas s'étonner que les Pharisiens, s'étant fait un intérêt contraire à Jesus-Christ, s'aveuglassent sur le sujet de sa personne ; car c'étoit une conséquence naturelle, & il y eût eû du miracle, si cet aveuglement n'avoit pas été l'effet de cet intérêt. Mais il faut s'étonner de ce que la personne de Jesus-Christ étant aussi sainte & aussi accomplie qu'elle l'étoit, les Pharisiens se faisoient un intérêt de lui être contraires. Car voilà, mes chers Auditeurs, ce qui les perdit, & ce qui nous perd. Nous nous faisons des intérêts qui vont premièrement à nous aveugler, & puis par un engagement infailible à nous choquer, à nous aigrir, à nous emporter contre des gens dignes de toute notre estime, & avec qui la charité chrétienne nous devoit unir. O intérêt, que tu as perverti de jugemens au préjudice de cette divine charité, & que tu as fait de playes à cette vertu, par tes funestes impressions, dans les esprits des hommes !

Mais voyons encore ceci plus clairement dans la suite de notre Evangile, & de l'aveuglement des Pharisiens touchant la personne du Sauveur, passons à celui qui eut pour objet l'action particulière de cette Homme-Dieu & le miracle qu'il venoit d'opérer. Car c'est ici que la malignité de l'intérêt achève de se produire, & qu'elle se découvre toute entière. Prenez garde, Chrétiens : Jesus-Christ a miraculeusement guéri un aveugle-né, & ce miracle est opposé à l'intérêt de ses ennemis. Que font-ils ? quelque éclatant que soit ce miracle, ils le con-

340 HOMELIE SUR L'ÉVANGILE
teltent , & le défavoüent. Obligez enfin d'en
convenir , ils nient au moins que Jesus-
Christ en foit l'auteur. Ils le nient , dis-je ,
fans raison & contre toute apparence de rai-
son , parce qu'ils ont intérêt à le nier. Si ce
miracle les accommodoit , quelque incroya-
ble qu'il leur parût , ils le croiroient : mais
parce que ce miracle les déconcerte , quel-
que authentique qu'il puisse être , c'est dans
leur idée un miracle supposé. De là ce soin
avec lequel ils l'examinent , non seulement
dans la rigueur , mais d'une manière pleine
de malice. Car de quels artifices n'usent-ils
pas , & quelles enquêtes ne font-ils pas ? De
là cette détermination à écouter avec joye
tout ce qui semble être favorable à leur in-
crédulité , & à ne supporter qu'avec cha-
grin tout ce qui la combat & qui la con-
vainc. De là cet esprit de censure , qui les
porte à condamner ce que l'évidence de la
chose ne leur permet plus de révoquer en
doute. De là cette fausse régularité , qui les
fait chicaner sur la circonstance du jour , ne
voulant pas qu'un malade puisse être guéri
le jour du Sabat , ni que ce Sabat soit un
jour de miracles. De là cette extrémité où
le désespoir les réduit , leur faisant attribuer
plûtôt au démon ce qui est visiblement l'œu-
vre de Dieu, que de les forcer, s'ils reconnois-
soient que c'est l'œuvre de Dieu , de rendre
honneur à Jesus-Christ. De là cette condui-
te violente qu'ils tiennent envers l'aveugle
même & ses parens , les traitant avec hau-
teur , & les intimidant pour leur fermer la
bouche & leur imposer silence. Tout cela ,
parce que l'intérêt les possède , & que jusques

dans les faits publics qui devoient être naturellement moins contestez, le caractère de l'intérêt est de nous faire voir les choses, non pas comme elles sont, & comme elles se passent, mais comme il nous seroit expédient selon nos vûës, qu'elles fussent & qu'elles se passassent en effet. Or dans cette disposition de cœur, le moyen que les Pharisiens avoüassent sincèrement & de bonne foi le miracle de Jesus-Christ; & la justice elle-même, toute lumineuse qu'elle est, étoit-elle assez perçante pour entrer dans des esprits, infectez d'une telle contagion? Ceci vous surprend, & doit vous donner de l'horreur pour l'esprit d'intérêt.

Mais achevons, Chrétiens, de nous appliquer cette morale, & rougissons de ce qu'au milieu du Christianisme, cet esprit intéressé produit encore aujourd'hui les mêmes effets ou les mêmes erreurs, non plus sur ce qui regarde simplement les miracles du Fils de Dieu, mais généralement sur les points les plus essentiels & les plus incontestables de la Religion; mais sur les devoirs de la conscience les plus naturels & les mieux établis; mais, ce qui paroîtroit presque impossible, sur les faits les plus évidens qui ont rapport & à la justice & à la charité envers le prochain. Confondons-nous de ce que tout Chrétiens que nous sommes, l'intérêt sur tout cela nous rend plus aveugles, que jamais les Pharisiens ne l'ont été. Je dis sur les points les plus essentiels de la Religion: car pourquoi le libertinage va-t'il à douter de tout, & à n'être convaincu ni touché de rien? Pourquoi se fait-on secrète-

ment des systèmes de créance , ou , pour mieux dire d'impiété & d'infidélité , selon lesquels on vit ? sinon parce qu'il seroit de l'intérêt du libertin que la Religion fût éteinte , & qu'il n'y eût rien de vrai , que ce qui le flatte , & que ce qui lui plaît. Nous ne comprenons pas quelquefois comment les Payens pouvoient être si grossiers , que d'adorer des Dieux infames , incestueux , adultères , & saint Augustin nous assure qu'il le comprend bien : c'est , dit-il , qu'ils étoient intéressés à avoir des Dieux comme ceux-la , & qu'il leur étoit avantageux dans le moment qu'ils succomboient à une passion honteuse , de pouvoir s'autoriser d'un tel exemple. Voilà tout le fonds de l'idolâtrie & du Paganisme. Mais nous n'avons pas besoin de remonter si haut , & il ne faut ici que nous consulter nous-mêmes. Car quelque obstiné que soit un libertin du siècle , il ne désavoüera pas , s'il veut répondre sans déguisement , qu'il n'a commencé à douter de l'autre vie , que quand il a été de son intérêt que tout se terminât à celle-ci ; que l'enfer ne lui a paru une erreur populaire , que quand il a été de son intérêt , qu'il n'y eût plus d'enfer ; qu'il n'a traité le péché de bagatelle & de galanterie , que quand il a été de son intérêt que le péché ne fût plus péché ; & que s'il en est venu comme l'athée , jusqu'à conclure dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu , ce n'est que quand il a été de son intérêt que l'Être fut anéanti.

Je dis sur les devoirs de la conscience les plus importans & les mieux établis. Car comment & par où se forment tous les jours

tant de consciences erronées ? par l'intérêt. Proposez à quelque homme que ce soit une affaire à traiter , une question à décider , un point de conscience à résoudre , & cachez-lui l'intérêt qu'il peut y avoir , pour peu qu'il soit versé en ces sortes de matières , il vous donnera la décision la plus équitable & la plus juste , il vous convaincra par les raisons les plus sensibles & les plus palpables , il vous prescrira les règles les plus droites & même les plus étroites , il répondra à toutes vos difficultez & vous mettra devant les yeux la vérité dans toute son évidence. Mais tirez en même-tems le voile , & découvrez-lui dans cette même affaire , dans ce même point de conscience & cette même décision , quelque intérêt particulier qui le regarde , c'est alors que les objets commenceront à changer pour lui de face , & qu'ils lui paroîtront tout autre qu'il ne les avoit considérez. Ces maximes sur lesquelles il s'appuyoit , & qu'il croyoit indubitables , ne lui sembleront plus si certaines. Ces objections qu'on lui faisoit & qu'il rejettoit comme insoutenables , ne seront plus à son sens , si frivoles. Il examinera , il raisonnera , il subtilisera ; & à force de subtilitez & de raisonnemens que l'amour propre ne manquera pas de lui suggérer , il en viendra souvent à autoriser ce qu'il condamnoit d'une première vûe , lorsqu'il n'y voyoit point son intérêt engagé. Et n'est-ce pas ainsi que tant de gens dans le Christianisme , sages du reste , consciencieux & même dévots , ou passant pour l'être , ne se font nul scrupule de mille choses ,

dont le public se scandalise & a raison de se scandaliser ? On demande comment ils peuvent accorder ceci, ou cela avec la piété & avec la sévérité de leur morale sur tous les autres sujets. On ne le comprend pas : mais eux ils le comprennent parfaitement, ou pensent le bien comprendre. Ce qui troubleroit les plus relâchez & ce qui les feroit trembler, ne leur cause pas le moindre remords. Ils ont leurs principes qu'ils suivent sans inquiétude ; & à la faveur de ces principes, ils demeurent tranquilles & ne réforment rien de leur conduite ordinaire. De quelque manière que le monde puisse parler, ils se tiennent en assurance du côté de Dieu : ils vont à l'Autel, ils célèbrent les saints Mystères, ils participent aux Sacramens C'est-à-dire, qu'ils ont leurs intérêts qui leur fascinent les yeux de l'ame, & qui éteignent toutes les lumières de leur esprit, parce qu'il est infallible que par tout où l'intérêt entre, il attire après soi l'aveuglement & l'erreur.

Je dis sur les faits les plus sensibles qui ont rapport & à la justice & à la charité envers le prochain. Et en effet pourquoi nous entestons-nous de mille fausses suppositions que nous voulons soutenir pour vraies, & pourquoi appuyons-nous sur une infinité de jugemens vains & téméraires ? pourquoi nous figurons-nous que ce qui n'a jamais été pensé, a été dit ; & que ce qui a été fait évidemment, ne l'a pas été ? pourquoi comptions-nous sur nos imaginations comme sur des choses réelles ; ce qui est la source malheureuse de la plupart de nos aver-

fions , de nos inimitiez , de nos vengeances ? C'est qu'il y a dans nous des intérêts , qui occupant toute la capacité de notre cœur , ne laissent à notre esprit aucun exercice de réflexion & de raison. Il faut donc , mes chers Auditeurs , si vous voulez être des enfans de lumière , renoncer à cet intérêt qui nous empêche de connoître Dieu , qui nous ôte la connoissance de nous-mêmes , qui nous rend incapables de ce discernement si nécessaire du bien & du mal , qui nous cache la corruption de nos désirs , qui nous déguise nos intentions , qui nous fait ignorer nos obligations , & qui pour la conduite de la vie nous jette dans des abîmes d'obscurité plus déplorables & plus funestes que celles de l'enfer. Et voilà , dit saint Bernard , ce qui nous doit donner de l'horreur pour cet esprit intéressé , quand nous venons à en considérer les suites par rapport au jugement de Dieu. Car sur tout cela qu'aurons-nous à répondre à Dieu ? Ces consciences erronées nous justifieront-elles devant lui ? ces préoccupations & ces préventions nous serviront-elles d'excuses ? ces idées fausses sur lesquelles nous avons agi , diminueront-elles l'injustice & la malice de nos actions ? Dieu n'aura-t'il pas toujours droit de nous ramener au principe , & de dire à chacun de nous : il est vrai , tu as été aveuglé , préoccupé , trompé , mais tu n'as été tout cela , que parce que tu as été intéressé ; tu n'as jugé fausement & défavantageusement de ton frère , que quand l'intérêt t'a divisé de lui ; tu n'as ignoré tes propres devoirs , que quand l'intérêt t'a do-

346 HOMELIE SUR L'ÉVANGILE
miné. Or de vouloir excuser un péché par
un autre péché , c'est une présomption in-
foutenable & pleine de folie. C'est ainsi ,
dis-je , que le Fils de Dieu condamnoit les
Pharisiens dans notre Evangile , & c'est ain-
si qu'il nous condamnera , si nous nous trou-
vons coupables du même désordre. Nous ne
pouvons mieux l'éviter qu'en opposant aux
ténèbres de l'erreur les lumières de la foi , &
en confondant le mensonge comme l'aveu-
gle de notre Evangile , par une sainte con-
fession de la vérité. C'est le sujet de la secon-
de partie.

II.
PAR-
TIE. C'Est à la foi , Chrétiens , de confondre
par ses lumières l'aveuglement volon-
taire des hommes ; & c'est à elle d'opposer
le zèle de sa confession à ce faux zèle de l'in-
térêt dont les esprits mondains se préoccu-
pent , pour résister à la vérité. *Credimus* ,
disoit le grand Apôtre , *propter quod & lo-
quimur*. Nous croyons , & c'est pour cela
que nous parlons , afin que le témoignage de
notre bouche s'accordant avec la persuasion
intérieure de notre esprit , l'infidélité même
soit obligée de se rendre. Voilà , mes chers
Auditeurs , la règle qu'à suivi l'aveugle-né
de notre Evangile , pour honorer le double
miracle fait dans sa personne , c'est-à-dire ,
le miracle de sa guérison & le miracle de sa
conversion. Il a crû & il a parlé. Il a crû en
Jesus-Christ , & il a confessé Jesus-Christ.
Et je trouve que le zèle qu'il a montré dans
cette confession a eû quatre qualitez admi-
rables pour confondre l'aveuglement des
Pharisiens. Car il a été sincère , pour con-

fondre tous les artifices de leur duplicité ; généreux , pour confondre l'orgueil de leur prétenduë autorité ; convaincant , pour confondre la foiblesse de leur vaine science , ou pour mieux dire , de leur ignorance , & constant , pour confondre la dureté de leur obstination. Appliquez-vous , & dans l'exposition succincte que je vais vous faire de la victoire & du triomphe de notre foi , apprenez ce qu'elle doit faire en vous & ce que vous devez faire avec elle.

L'aveugle guéri par le Fils de Dieu , fut sincère jusqu'à la naïveté dans le témoignage qu'il rendit du miracle , dont il venoit lui-même d'être le sujet ; & c'est ce qui jeta les Pharisiens dans la confusion. Car ils eurent beau l'interroger & le questionner , pour tâcher de le surprendre dans ses paroles , il persista toujours à soutenir ce qu'ils ne vouloient pas entendre ; & par la simplicité de sa déposition , il rendit inutiles toutes les ruses dont leur esprit double & artificieux se servoit pour obscurcir la gloire du Sauveur. Oüi , leur déclara-t'il jusqu'à plusieurs fois , c'est moi qui suis cet aveugle de naissance que vous aviez vû mandier dans la place publique. Je vous l'ai dit & je vous le dis encore : cet homme que vous appelez Jesus , est celui qui a opéré dans moi cette merveille ; & puisqu'il faut pleinement vous en éclaircir , voici la manière & les circonstances qu'il y a observées. Il a pris un peu de bouë , il me l'a mise sur les yeux , il m'a commandé d'aller à la piscine de Siloë & de m'y laver. J'ai obéi à son ordre , & vous en voyez l'effet. Si ce qu'il leur disoit

348 HOMELIE SUR L'EVANGILE

cût été un mensonge & une imposture , à force de le presser & d'exiger de lui à plusieurs reprises un compte exact de la chose , ils l'auroient embarrassé ; il se seroit coupé dans ses réponses , & à peine auroit-il pû éviter de tomber en quelque contradiction. Mais parce qu'il confesse la vérité & que la vérité est toujours la même , il ne se dément point , & n'a qu'un même témoignage toujours uniforme: *Lutum mihi posuit super oculos, & lavi, & video.* Mais cet homme est un pécheur : s'il est pécheur , comme vous dites , c'est ce que j'ignore ; tout ce que je sçais , c'est qu'étant aveugle comme j'étois , je ne le suis plus. *Si peccator est , nescio : unum scio , quia cecus cum essem , modo video.* Or ce témoignage encore une fois rendoit les Pharisiens d'autant plus confus , qu'il étoit plus simple & plus naïf. Car que pouvoient-ils faire pour l'é luder ? Il s'agissoit d'un fait qui portoit en soi son éclaircissement & sa preuve. C'étoit un miracle subsistant dans la personne de ce pauvre. Ce pauvre parloit , & se produisoit. Que pouvoit la finesse & l'intrigue contre une semblable sincérité ?

Et voilà , Chrétienne Compagnie , ce qui confond encore aujourd'hui l'aveuglement de certains libertins du monde , qui dans le progrès malheureux de leur vie déréglée , en sont venus jusqu'à ne plus rien croire & à renoncer leur foi. Voilà ce qui les désespère : le récit de certains miracles , qui même humainement doivent être crus , & que la prudence la plus raffinée , la plus désante & la moins crédule , est forcée de reconnoître : le rapport d'un homme , non seulement irré-

Joan. c.
2.

Ibid.

prochable & digne de créance, mais digne même de respect, qui dit: je l'ai vû, c'est à moi que la chose est arrivée, & j'en parle par mon expérience propre. Car de prétendre, que tous ceux qui ont jamais tenu ce langage, ayent été des imposteurs ou des visionnaires; que parce qu'il y en a eû quelques-uns ou même plusieurs, il faille ainsi juger de tous les autres, & que sans discussion ni discernement il n'y ait qu'à s'inscrire en faux contre tous ces témoignages, c'est une voye bien courte pour maintenir l'impiété & l'irréligion, mais encore plus courte pour autoriser l'extravagance & la témérité. J'avouë qu'en matière de miracles, il y a eû des hommes trompez, & je veux bien même avouër qu'il y en a eû qui de dessein formé ont entrepris de tromper les autres. Dieu l'a permis de la sorte, dit Tertullien, pour l'épreuve de ses élus. Mais de se mettre en tête que tous ont été, sans exception, de l'un ou de l'autre de ces deux caractères; & que d'un si grand nombre de gens éclairez, de sages, de saints qui rapportent ces effets extraordinaires de la puissance de Dieu, & qui assurent les avoir vûs, il n'y en a pas un seul qui ait dit la vérité, c'est un sentiment, selon le Chancelier Gerson, qui tient de l'impudence, & qu'un homme qui a quelque reste de raison & de modestie, ne peut pas avancer sans rougir: En effet, quand saint Augustin dans l'excellent traité de la Cité de Dieu, raconte les miracles qui se faisoient de son tems à Carthage; quand il dit qu'il y étoit présent avec tout le Clergé de la ville,

quand il en décrit jusqu'aux moindres particularitez, il n'y a point d'esprit solide & bien sensé, qui s'avise de lui en donner le démenti, & il n'y a point d'esprit libertin qui ne soit déconcerté dans son libertinage. Car de dire que saint Augustin s'imaginait voir ce qu'il ne voyait pas; ou de le soupçonner de mauvaise foi, comme s'il avait pris plaisir à imposer au monde & à répandre des faussetez dans une matière aussi essentielle que celle-la, c'est ce que le désespoir seul de se défendre contre la vérité, peut suggérer à une ame infidelle. Cependant, c'est à quoi l'impie en est réduit. Or en être réduit-la, c'est ce que j'appelle la confusion de l'impiété.

Mais passons plus avant. Si l'aveugle de notre Evangile fut sincère dans son témoignage en faveur de Jesus-Christ, il ne fut pas moins généreux. Car il n'eut point pour les Pharisiens ces lâches égards, qu'il auroit eû infailliblement, s'il eut consulté la prudence humaine. Il ne se fit point esclave de cette autorité impérieuse, qu'ils s'arrogeoient parmi le peuple, & qui empêchoit la plupart des Juifs de se déclarer pour le vrai Messie. Il n'examina point si son procédé pourroit les choquer & leur déplaire; & sachant bien même qu'ils s'en offenseront, il ne crut pas pour cela devoir parler moins librement. Se sentant redevable à Jesus-Christ d'une grace aussi spéciale que celle qu'il en avoit reçûe, il méprisa tout, pour publier sa gloire; & le scandale même des Pharisiens lui fut un motif pour ne les pas ménager. Ses parens & ceux à qui il appartene-

noit , n'en userent pas ainsi. Comme ils vou-
 loient se conserver , ils respectèrent la Sy-
 nagogue ; & par une vaine politique , ils
 dissimulèrent l'obligation qu'ils avoient au
 Sauveur du monde , pour ne pas s'attirer la
 haine du peuple. Nous confessons , dirent-
 ils , que c'est là notre fils , & qu'il est
 né aveugle : mais de sçavoir comment il
 voit maintenant , & quel est celui qui lui a
 rendu la vûë , c'est ce qui nous est inconnu ;
 interrogez-le , il peut bien lui-même répondre
 Or c'étoit la crainte , ajoute l'Évangéliste ,
 qui les faisoit parler de la sorte. *Hac dixerunt*
parentes ejus , quoniam timebant. Mais pour
 l'aveugle sanctifié & éclairé de la lumière de
 la grace , cette crainte n'est point capable
 d'affoiblir son zèle. Sa bouche parle de la
 plénitude de son cœur. Les Pharisiens lui
 demandent , en le menaçant , quel est donc
 enfin cet homme qui lui a ouvert les yeux ;
 & lui , avec une sainte liberté , proteste que
 ce doit être au moins un Prophète & un
 homme de Dieu , *Quia Propheta est.* Ils se
 scandalisent de cet éloge ; & lui , leur sou-
 tient que cet éloge est justement dû à Jesus-
 Christ. Ils veulent encore une fois sçavoir
 pourquoi ; mais à quoi bon tant de discours ,
 reprend ce pauvre ? Ne me suis-je pas déjà
 assez expliqué , & ne devez-vous pas être
 plus que satisfaits sur ce point ? Est-ce que
 vous voulez aussi devenir ses Disciples : *Num-*
quid & vos vultis discipuli ejus fieri ? Cela
 les aigrissoit , & piquez de ces paroles , ils
 s'emportoient contre lui jusqu'aux injures :
 mais lui , ne se soucioit ni de leur aigreur ni
 de leurs injures , & il ne comptoit pour rien

*Ibid.**Ibid.**Ibid.*

d'être chargé de leurs malédictions, pourvu qu'il honorât celui qui l'avoit favorisé d'une si efficace & si salutaire bénédiction. Générosité, dit saint Augustin, qui humilioit ces esprits superbes, accoutumez à dominer & à n'être jamais contredits dans leurs plus grandes erreurs. Mais générosité qui condamne encore bien davantage la foiblesse d'un million de Chrêtiens, persuadez de la vérité, & néanmoins lâches & timides, quand il s'agit de la soutenir.

Car voilà, mes chers Auditeurs, avoüons-le ici à notre honte, voilà le désordre du Christianisme. On veut plaire à tout le monde. On ne veut choquer personne. Quoiqu'il s'agisse des intérêts de Dieu, de la Religion, de la piété, on se fait un intérêt de son peu de zèle; on ne parle qu'à demi, on observe des mesures, on ménage les esprits. Cependant le libertinage prévaut, cependant le vice s'autorise, cependant l'abus & le dérèglement passe en usage & en coutume, cependant l'erreur prend tous les jours de nouvelles forces. S'il y avoit un esprit généreux & déterminé à mépriser tout ce qui s'appelle respect humain, rien de tout cela ne tiendrait contre lui. Mais parce qu'on ne veut pas défendre la cause de Dieu à ses dépens; mais parce qu'on considère celui-ci, & qu'on appréhende celui-là, de là vient que la justice & la vérité sont opprimées par le mensonge. Qu'est-ce qui fermoit la bouche à tant de Catholiques dans la naissance des Hérésies? & qu'est-ce qui les faisoit parler d'une manière à douter presque s'ils n'en étoient pas les fauteurs? vous le sçavez: la

crainte du parti. Ils ne vouloient pas, non plus que le père & la mère de l'aveugle-né, avoir la Synagogue contre eux; & ils aimoient mieux paroître moins zèlez pour leur foi, que de s'exposer à la haine d'une faction considérable. Qu'est-ce qui a fait de tout tems des Chrétiens prévaricateurs de leur propre zèle & des sentimens que Dieu leur inspiroit? la crainte de s'attirer les impiés en s'élevant contre l'impiété. Et d'où vient encore aujourd'hui que les derniers scandales, non seulement sont soufferts avec impunité, mais sont proposez pour modèles & pour régles de conduite? c'est qu'on craint de se faire des ennemis en les combattant. Il faudroit, pour rendre témoignage à la vérité contre les erreurs qui régnerent dans chaque condition, encourir la haine de toutes les conditions. Il faudroit se résoudre à déplaire aux Ecclésiastiques, en leur faisant sur leurs devoirs des leçons odieuses, qu'ils ne veulent jamais écouter; aux Juges, en leur découvrant mille injustices dans leur justice même; à toute une Cour, en reprochant à ceux qui la composent, leurs mœurs corrompues & leurs débordemens. Il faudroit, dis-je, des hommes du caractère de notre aveugle, assez désintéressés pour vouloir bien se sacrifier à la défense de la vérité; & assez intrépides, pour aller contre le torrent de la corruption, quelque autorisée qu'elle puisse être. Or où trouve-t'on des ames de cette trempe? c'est à vous, Seigneur, à les susciter dans le monde, & dans votre Eglise.

Outre que le témoignage de l'aveugle-

né fut sincère & généreux, j'ajoute que ce fut un témoignage convaincant. Car admirez, Chrétiens, le pouvoir & la vertu de la foi, quand Dieu entreprend de la faire agir dans le sujet même le plus foible. Tout ignorant qu'est cet aveugle, il réfute les Phari- siens par leurs propres principes, & des mêmes choses qu'ils avancement pour justifier leur incrédulité il tire autant de preuves pour les convaincre. Nous sçavons, disent les Phari- siens, que Dieu a parlé à Moïse; mais pour cet homme que vous nommez Jesus, nous ne sçavons pas même d'où il est: *Hunc autem nescimus unde sit.* Ah? reprend le pauvre, animé & rempli de l'esprit de Dieu, c'est ce qu'il y a de bien étonnant que vous ne sçachiez pas d'où il est, & que ce soit lui néanmoins qui m'ait ouvert les yeux: comme leur disant, que ce miracle de Jesus-Christ parloit assez hautement pour lui; comme leur reprochant que s'ils ne le reconnois- soient à cette marque, ils n'avoient aucune connoissance des choses de Dieu; comme les forçant d'avoüer qu'après un prodige aussi visible que celui-là, leur ignorance ne pou- voit plus être que volontaire & affectée: *In hoc mirabile est, quia vos nescitis unde sit.* Et en effet l'argument étoit sans replique, & il y avoit à douter, dit saint Chrysostôme, lequel des deux miracles étoit le plus surpre- nant, ou celui de la toute-puissance du Fils de Dieu qui avoit ouvert les yeux à un aveu- gle-né, ou celui de l'endurcissement des Phari-siens qui ne vouloient pas les ouvrir à une vérité si éclatante.

Ils s'opiniâtroient à dire que Jesus-Christ

Joan.
L. 9.

ibid.

étoit un pécheur, *Scimus quia hic homo peccator est.* Mais c'est en cela, replique l'aveugle, que vous êtes livrez au sens réprouvé. Car on sçait bien que Dieu n'exauce point les pécheurs, sur-tout quand ils lui demandent des miracles en confirmation d'une erreur, puisqu'il s'ensuivroit alors que Dieu autorise le mensonge. Or, cet homme qu'on appelle Jesus, a été exaucé, comme vous voyez, pour faire ce miracle dans ma personne; & il ne l'a fait que pour confirmer qu'il étoit lui-même l'envoyé de Dieu. Il faut donc qu'il le soit véritablement ou que Dieu soit le garant de la plus criminelle & de la plus grossière imposture. Car voilà, selon saint Augustin, le sens de cette admirable parole, *Scimus quia peccatores Deus non audit;* & ce que les Théologiens enveloppent dans des raisonnemens infinis, ce pauvre le conçut en un mot: *Scimus*, nous le sçavons. Et de qui l'avoit-il appris, sinon de ce divin Maître qui dans un moment instruit les esprits soumis & dociles? Si ce miracle, poursuit-il, pressant toujours ces faux Docteurs, si ce miracle étoit une action équivoque, qui pût être diversément interprétée, votre erreur seroit excusable; mais qu'on ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance, c'est ce qu'on n'a jamais entendu, c'est ce qui n'a point d'exemple dans le cours de tous les siècles, c'est ce qui n'est point du ressort de la nature & qui ne peut partir que d'un Dieu: *A saculo non est auditum quod quis aperuit oculos cæci nati.* Qu'auroit-il pû dire de plus fort un homme consommé dans l'étude de la Religion, & que

Ibid.

Ibid.

Ibid.

pouvoit opposer à cela toute la Synagogue ?

Ah ! Chrétiens , voilà ce que le Saint Es-

prit appelle la victoire de notre foi : *Et hæc*
 1. Joan. *est victoria qua vincit mundum , fides nostra.*
 6. 5.

Voilà ce qui a rendu les Apôtres , c'est-à-dire , de simples pêcheurs , les maîtres du monde. Voilà ce qui fit triompher un Spiridion , à la vûe de tout un Concile , de l'arrogance & de l'orgeüil des Philosophes. Voilà ce qui fait tous les jours qu'une ame fidelle , avec son ignorance prétenduë , confondra le plus fier libertin & le fera taire. Mais du reste , disoit le sçavant Pic de la Mirande , étudions notre Religion , & ne nous réduisons pas volontairement en matière de Christianisme à une simplicité méprisable. Souvenons-nous que ce Christianisme doit être dans nos personnes aussi solide & aussi raisonnable contre ceux qui l'attaquent , qu'édifiant pour nous-mêmes qui le défendons. Ne tombons pas dans ce désordre , aujourd'hui si déplorable & si commun , de professer une créance & d'en ignorer les preuves essentielles. Faisons-nous un devoir de les bien comprendre ; & selon la maxime de saint Pierre d'être toujours prêts à en rendre compte. Que Dieu trouve en nous , sinon des Martyrs fervents , puisque le tems de la persécution n'est plus , au moins des Confesseurs éclairez , pour soutenir son culte contre la vaine présomption du libertinage. Car c'est , Chrétiens , à quoi nous sommes appelez ; vous demandez quelquefois ce qui pourroit vous occuper au défaut des divertissemens prophanes & des joyes du siècle. Je vous le dis : l'étude de votre Re-

ligion. A peine vous y êtes-vous jamais appliqués, & par une négligence dont vous répondrez à Dieu, à peine avez-vous une idée confuse de ce que vous croyez, c'est-à-dire, de ce qui vous fait Chrétiens. Si, bien loin d'être en état de persuader & de confirmer les autres, vous ne prenez nul soin de vous confirmer & de vous persuader vous-mêmes, comment osez-vous vous glorifier du nom que vous portez ?

Enfin l'aveugle-né fut constant dans son témoignage. Ce ne fut pas pour une fois que les Pharisiens le questionnerent, le presserent, le menacerent. Ils mirent tout en œuvre pour le forcer de se rendre & pour lui faire changer de langage. Mais autant qu'ils montrèrent d'obstination dans leur incrédulité, autant fit-il paroître de fermeté & de constance à glorifier son bienfaiteur & à confesser la vérité. Que dans le désespoir de le réduire, ces Docteurs aigris & irrités, le chassent avec ignominie de la Synagogue: *Et ejecerunt eum foras*, il endure tout & il est déterminé à tout, plutôt que de méconnoître celui à qui il doit sa guérison & lui manquer de fidélité. Que dis-je ? à ce premier témoignage il en ajoute un autre plus relevé & plus saint. Il connoissoit bien la vertu miraculeuse de cet Homme-Dieu qui l'avoit guéri, mais il ne sçavoit encore qu'imparfaitement qui il étoit. Or il faut que le Fils de Dieu par un dernier effet de sa puissance & de sa miséricorde lui éclaire les yeux de l'ame, après lui avoir éclairé les yeux du corps, & c'est ce qu'il fait dans un second entretien qu'il a avec ce pauvre. A la première paro-

Joan. 6

le de Jesus-Christ qui l'instruit de sa mission & qui lui découvre sa divinité, ce nouveau Chrétien ne délibère point, ne raisonne point, ne diffère point. Avec quelle promptitude il embrasse la sainte loi qui est annoncée ! Avec quelle soumission il croit les hauts mystères qui lui sont révélés, au moment qu'ils lui sont révélés ! Je crois, Seigneur, s'écrie-t'il : *Credo Domine*. Toutes les calomnies des Pharisiens contre Jesus-Christ, tous leurs discours ni tous leurs mauvais traitemens ne l'ont pu ébranler ; & plus inviolablement attaché que jamais à la personne de ce Sauveur qui lui manifeste ses divines perfections, il se prosterne à ses pieds & l'adore comme son Dieu : *Et procidens adoravit eum*.

*Ibid.**Ibid.*

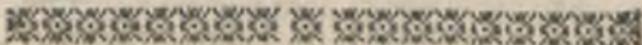
S'il n'eût pas été plus ferme que nous, il eût bientôt démenti par un indigne silence ce qu'il venoit d'affirmer par une juste confession. Car telle est tous les jours notre conduite. Le libertinage, tout mal fondé qu'il est, s'en tient néanmoins opiniâtement à ses principes, & souvent les preuves les plus claires & les plus évidentes ne l'en peuvent détacher : mais nous, en mille rencontres, quoiqu'établis sur la parole de Dieu nous cédon's aux moindres difficultez & laissons triompher l'impiété. Ce n'est pas qu'on ne se déclare d'abord & qu'on ne soutienne le parti de la Religion : mais le libertin n'a qu'à poursuivre, n'a qu'à s'élever, n'a qu'à s'expliquer d'un certain ton & avec cet ascendant que son audace lui inspire, dès qu'il ne sent qu'une foible résistance, c'est assez pour déconcerter tant de Chrétiens & pour les faire honteusement reculer. On ne veut pas

contester, dit-on, ni tourner l'entretien dans une dispute: mais pourquoi donc contestera-t'on jamais, & surquoi jamais disputera-t'on? Que dans ces derniers siècles de l'Eglise, comme dans les premiers, la saine doctrine se trouve combattue, selon l'expression de saint Paul, par des doctrines étrangères & nouvelles, *Doctrinis variis & peregrinis*; que des esprits inquiets & pré-^{Hebr. 13.} somptueux débitent leurs opinions particulières & travaillent à les répandre; qu'à force d'intrigues & de menées secrètes, ils se fassent un parti, & que ce parti commence à paroître, à lever la tête, à parler & à dogmatiser, en faut-il davantage pour entraîner les uns, ou du moins pour troubler les autres? Le seul caractère de nouveauté, qui par lui-même devoit donner un légitime soupçon, puisqu'il est directement opposé à cet esprit fixe & immuable que la Religion demande, cet attrait seul ne suffit-il pas pour engager des millions d'ames légères & incertaines, qui se laissent séduire, & à qui, en matière de foi comme en toute autre chose, le changement plaît. Inconstance plus ordinaire aux personnes du sexe, qui moins capables de raisonner, & voulant néanmoins raisonner sur-tout, sont beaucoup plus faciles à conduire dans l'erreur. Au lieu de suivre la raison qu'elles ne voyent pas, & qu'elles croient voir, elles suivent mille faux préjugés où les entretiennent l'exemple, la vanité, l'esprit de singularité, l'hypocrisie & le faux éclat de la piété. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette légèreté qui leur est si propre & si commune, pour sortir de la

bonne voye & pour se départir de la vraye créance , dès qu'elles ont une fois franchi le pas & qu'elles se sont préoccupées , ou , pour mieux dire , infatuées de certaines préventions , se tourne , par un renversement bien déplorable , dans l'obstination la plus inflexible , pour persister dans leur égarement & pour n'en revenir presque jamais. Un homme sans autorité , mais qu'elles écoutent & dont les paroles sont pour elles autant d'oracles , prévaudra dans leur estime à toutes les puissances de l'Eglise & à toutes ses décisions. On ne va pas toujours jusques là , je le sçais : mais sans aller jusqu'à cet excès , on se trouble au moins , & l'on n'a qu'une foi chancelante. Par ce qu'on entend parler d'un renversement , parce qu'on voit les esprits divisez , & que celui-là , selon la prédiction du Sauveur du monde , soutient que le Christ est d'un côté , tandis que celui-ci prétend au contraire qu'il est de l'autre , on demeure dans une dangereuse perplexité , sans règle & sans consistence. Car à quoi s'en tenir , dit-on ? A quoi , mon cher Auditeur ? à la foi de Jesus-Christ. Mais où est la foi de Jesus-Christ ? Là où est Jesus-Christ même. Mais où est-il ? Là où est son Eglise. Mais où est enfin cette Eglise de Jesus-Christ ? Là où est depuis saint Pierre , Vicaire de Jesus-Christ , par la plus invariable & la plus incontestable tradition , le siège Apostolique & la Chaire de Jesus-Christ. Au milieu des tempêtes & des orages , c'est sur cette pierre fondamentale que vous devez vous réfugier , c'est à cette Chaire que vous devez vous attacher , c'est dans cette Eglise que vous devez

HOMEL. SUR L'EVANG. DE L'AVEUGLE-NE'. 361
vez chercher la vérité dont elle est la ferme
colonne, & c'est sur cette colonne que vous
devez vous appuyer. Vous aurez des com-
bats à soutenir : les Martyrs en ont bien
soutenu d'autres, & en sont sortis victorieux.
Les plus rudes attaques ne serviront qu'à
éprouver la constance de votre foi & qu'à
l'affermir. Cette constance de votre foi en
augmentera le mérite ; & selon toute l'éten-
due de son mérite , elle sera glorifiée & cou-
ronnée dans l'éternité bienheureuse , que je
vous souhaite, &c.

Fin du quatrième Tome.



T A B L E
D E S
S E R M O N S
A V E C

L'Abbrégé de chaque Sermon.

Sermon pour le seizième Dimanche après
la Pentecôte, sur l'ambition. Page 1.

SUJET. *Il adressa ensuite aux conviez une parabole, prenant garde comment ils choisissent les premières places. C'est ainsi que l'ambition nous porte toujours à rechercher les premiers rangs & à vouloir par tout dominer. p. 1. 2. 3.*

DIVISION. L'ambition aveugle dans ses recherches, 1. partie; présomptueuse dans ses sentimens, 2. partie; odieuse dans ses suites, 3. partie, p. 3. 4.

I. PARTIE. L'ambition aveugle dans ses recherches. Comment cela? Parce qu'elle se propose dans les honneurs qu'elle recherche, 1. un prétendu bonheur, & qu'elle n'y trouve que des chagrins & des croix, 2. une véritable grandeur, & qu'elle n'y trouve qu'u-

ne grandeur vaine, & souvent même sa honte & son humiliation, p. 4. *ju'qu'à 8.*

1. L'ambition se propose dans les honneurs qu'elle recherche un prétendu bonheur, & elle n'y trouve que des chagrins & des croix. Car pour parvenir à ce phantôme de bonheur où aspire l'ambitieux, il faut prendre mille mcures, toutes également gênantes & fatigantes, pour contenter une seule passion qui est de s'élever, il faut devenir la proie de toutes les passions. Pour se pousser à cet état que l'on ambitionne, il faut surmonter mille obstacles & sourenir autant de combats qu'il y a de compétiteurs. Dans l'attente de cet état, il faut supporter des retardemens capables d'épuiser toute la patience d'un cœur, &c. Or voilà ce que l'ambition cache à l'ambitieux, & ce qu'il ne reconnoit que trop dans la suite, p. 8. *ju'qu'à 12.*

2. L'ambition se propose dans les honneurs qu'elle recherche une véritable grandeur, & elle n'y trouve qu'une grandeur vaine & souvent même sa honte & son humiliation. Grandeur vaine en elle-même : elle ne donne communément & ne suppose nul mérite réel. Vaine dans les moyens de l'acquérir : mille bassesses. Vaine dans sa durée : grandeur mortelle & passagère. Vaine dans les revers auxquels elle est sujette : chutes & décadences. Or l'aveuglement de l'ambitieux est de ne faire à tout cela nulle attention, p. 12. *ju'qu'à 15.*

II. PARTIE. L'ambition présomptueuse dans ses sentimens. L'ambitieux prétend à tout. 1. Il se croit donc capable de tout. 2. Il

se croit capable de tout, sans s'être auparavant éprouvé soi-même. p. 16. 17.

1. Il se croit capable de tout. Demandez lui s'il aura de quoi remplir tous les devoirs d'une telle charge, il vous répondra sans hésiter comme les deux enfans de Zébédée, *Nous le pouvons*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce sont les sujets les plus incapables qui se tiennent plus assurez d'eux-mêmes, & qui forment plus d'intrigues pour s'ingérer dans les premiers emplois. p. 17. *jusqu'à 19.*

2. Il se croit capable de tout sans s'être auparavant éprouvé soi-même. C'est assez qu'il ait de quoi acheter cette charge, pour croire qu'il est en état de la posséder & de l'exercer, sans avoir fait nul essai de son esprit, de ses talens, de son naturel. Il aspire même à des dignitez, dont la première condition, selon le témoignage de S. Paul, est d'être irrépréhensible. D'où saint Grégoire conclut qu'il faut donc qu'il se juge en effet irrépréhensible & sans défaut. Suivons le grand principe de la prudence chrétienne, qui est de présumer peu de soi, ou plutôt de n'en point présumer du tout. p. 19. *jusqu'à 24.*

III. PARTIE. L'ambition odieuse dans ses suites. Il y a deux sortes de grandeurs, les unes légitimes & naturelles, comme par exemple celle des Rois; les autres irrégulières, & pour ainsi dire, artificielles, comme celle de tant d'ambitieux, qui ne s'élèvent que par brigues & par machines. Nous aimons les premières, mais les autres nous sont insupportables. Pour le mieux comprendre, il n'y a qu'à considérer l'ambi-

tieux en deux états , p. 24. 26.

1. Dans la poursuite de la grandeur , lorsqu'il n'y est pas encore parvenu. Quels efforts fait-il joüer ? à quelles perfidies , à quelles iniquitez ne se porte-t-il point ? que ne sacrifie-t'il point à l'avancement de sa fortune & au succès de ses desseins ? Or est-il rien qui doive plus exciter l'envie & l'indignation du public ? p. 26. *jusqu'à 29.*

2. Dans l'usage de la grandeur , quand une fois il est arrivé au terme de ses espérances. Quelle fierté & quelle hauteur ? Et c'est ici que nous devons observer la différence de ces deux especes de grandeur , que nous avons d'abord distinguées. La grandeur legitime & naturelle , qui est celle des Princes & de ceux qui tirent de leur naissance & de leur sang leur supériorité , cette grandeur , dis-je , est communément civile , affable , douce , modeste , bienfaisante , & c'est ce qui la fait respecter & honorer. Mais l'autre qui n'a pour fondement & pour appui que l'industrie & l'artifice , est une grandeur farouche , brusque , inaccessible , méprisante , tyrannique , & c'est ce qui lui attire la haine. Bienheureux les humbles : ils possèdent tout à la fois , & le cœur de Dieu , & le cœur des hommes. p. 29. *jusqu'à 33.*

Sermon pour le dix-septième Dimanche après la Pentecôte , sur le caractère du Chrétien. *Page 34.*

SUJET. *Les Pharisiens étant assemblez , Jesus leur fit cette question: que pensez-vous du Christ ?* N'examinons point aujourd'hui

ce que c'est que le Christ, la foi nous l'apprend assez : mais voyons ce que c'est que le Chrétien qui en doit être le fidelle imitateur.

P. 34. 35.

DIVISION. Qu'est-ce qu'un Chrétien ? un homme par état séparé du monde, 1. partie ; un homme par état consacré à Dieu, 2. partie, p. 36. 37.

I. PARTIE. Un homme par état séparé du monde. Deux choses sont essentiellement requises pour faire un Chrétien : la grace ou la vocation du côté de Dieu, & une fidelle correspondance à cette vocation ou à cette grace du côté de l'homme. Or l'une & l'autre n'ont point de caractère plus marqué que celui de la séparation du monde. Voici donc comment nous devons raisonner. La grace de la vocation au Christianisme, est une grace de séparation. Ainsi nous l'a enseigné saint Augustin, après Jesus-Christ & saint Paul. Or la correspondance à une grace doit être conforme à cette grace. Par conséquent la correspondance à la grace du Christianisme doit être une correspondance de séparation, & voilà comment nous sommes Chrétiens. De là s'ensuivent trois vérités. p. 37. jusqu'à 41.

1. Il suffit précisément d'être Chrétien pour être obligé de vivre dans cet esprit de séparation du monde. Aussi dès notre baptême avons-nous renoncé au monde, & les Pères autrefois pour détourner les fidelles des vains divertissemens du siècle & de son luxe, ne leur en apportoit point d'autre raison, sinon qu'ils étoient, comme Chrétiens, séparés du monde. Ne disons donc

plus par une grossière erreur : je suis du monde, & je ne puis me dispenser de vivre selon le monde. Mais renversons la proposition, & disons en qualité de Chrétien je ne suis plus au monde, & il ne m'est plus permis de vivre selon le monde. p. 41. *jusqu'à 44.*

2. Plus un homme dans le Christianisme se sépare du monde, plus il est Chrétien; & plus il a de liaison avec le monde, je dis de liaison hors de la nécessité & de sa condition, moins il est Chrétien : pourquoi ? parce que selon la différence de ces deux états, il participe plus ou moins à cette grace de séparation qui fait le Chrétien. Chose si avérée, que ceux qui ont le plus aspiré à la perfection du Christianisme se sont retirez dans les cloîtres. p. 44. 45. 46.

3. Il est impossible qu'une ame chrétienne se convertisse & retourne véritablement à Dieu, à moins qu'elle ne soit résoluë de faire un certain divorce avec le monde qu'elle n'a pas encore fait, & il y a de la contradiction à vouloir être autant du monde & aussi engagé dans le monde qu'auparavant, & néanmoins à prétendre marcher dans la voye d'une pénitence sincère qui produise le salut. C'est le monde qui vous a perdu, vous en convenez : il faut donc pour vous sauver, que vous quittiez le monde. Je ne dis pas précisément le monde en général, mais surtout un certain monde dont vous connoissez le danger par rapport à vous. Si cette séparation vous est douloureuse, vous l'offrirez à Dieu comme une satisfaction de vos attachemens criminels. Si le monde en parle, vous mépriserez ses discours, vous vous oc-

cuperez de Dieu & des devoirs de votre état.
p. 46. jusqu'à 49.

Mais encore qu'est-ce que cette séparation du monde que demande le Christianisme ? Séparation intérieure de l'esprit & du cœur, & séparation même extérieure & corporelle. Sans la séparation intérieure de l'esprit & du cœur, l'extérieure ne sert à rien : mais aussi sans la séparation extérieure, du moins à certains tems, l'intérieure ne se peut bien maintenir. Usage des retraites. Séparons nous du monde avant que le monde se sépare de nous ; séparons nous-en tandis que cette séparation nous peut-être méritoire devant Dieu ; séparons nous-en afin que Dieu dans son jugement ne nous sépare pas de ses élus. Nous trouverons dans la retraite des consolations plus pures & plus sensibles que toutes les fausses joyes du siècle. p. 49. jusqu'à 54.

II. PARTIE. Un homme par état consacré à Dieu, sur cela trois considérations, 1. l'excellence de la consécration du Chrétien, 2. l'obligation indispensable de sainteté que cette consécration impose au Chrétien, 3. la tache particulière qui se répand, en conséquence de cette consécration, sur tous les péchez du Chrétien. p. 54. 55.

1. L'excellence de la consécration du Chrétien. C'est par l'onction du Baptême que nous sommes consacrez à Dieu, mais consacrez en différentes manières que l'Ecriture & les Pères nous ont marquées. Consacrez comme Rois, comme Prêtres, comme temple de Dieu, comme enfans de Dieu, comme membres de Dieu. p. 55. jusqu'à 58.

2. L'obligation indispensable de sainteté que cette consécration impose au Chrétien. Car il faut soutenir tous ces caractères ; & par où ? si ce n'est par notre sainteté. C'est pour cela que l'Apôtre n'appelloit point autrement les premiers fidelles que du nom de saints. C'est dans nous , selon le même Apôtre , que doit être édifié le temple de Dieu ; & comment ce temple de Dieu peut-il être édifié dans nous ? si-non par la sainteté. Si les Prêtres de l'ancienne Loi doivent être saints , à combien plus forte raison devons-nous travailler à le devenir , puisque nous offrons des victimes beaucoup plus nobles , & l'Agneau même de Dieu ? p. 58. *jusqu'à* 61.

3. La tache particulière qui se répand , en conséquence de cette consécration , sur tous les péchez du Chrétien. Car tout péché dans un Chrétien est une espèce de sacrilège , puisque c'est la prophanation d'une chose consacrée à Dieu & unie à Dieu. Vérité que saint Paul représentoit si fortement aux premiers Chrétiens. Rien néanmoins de plus ordinaire dans le Christianisme que le péché : la corruption y est générale. Qu'avons-nous donc à craindre ? C'est que Dieu qui noya le monde entier dans un déluge universel , pour punir les péchez des hommes , ne laisse le flambeau de la foi s'éteindre parmi nous. p. 61. *jusqu'à* 66.

Sermon pour le dix-huitième Dimanche après la Pentecôte, sur la rechute dans le péché. Page 67.

SUJET. *Jésus voyant leur foi, dit au Paralytique: mon fils prenez confiance; vos péchez vous sont remis. C'est ce que Dieu dit encore au pécheur pénitent: mais un des caractères de la vraie pénitence, c'est la fermeté & la persévérance. p. 67. 68. 69.*

DIVISION. Rechute dans le péché, marque d'une fausse pénitence à l'égard du passé, 1. partie; obstacle à la vraie pénitence dans l'avenir, 2. partie. p. 69. 70.

I. PARTIE. Rechute dans le péché, marque d'une fausse pénitence à l'égard du passé; si votre pénitence a été telle que vous la supposez, c'est-à-dire, une vraie pénitence, il faut que vous vous soyez engagé à Dieu par une protestation sincère de ne plus retomber dans le péché qui vous avoit attiré sa disgrâce. Cette protestation sincère a renfermé une volonté sincère. Or est-il croyable qu'un homme ait eü une volonté déterminée & absolüe de renoncer à son péché, & qu'immédiatement après, lâchement & sans résistance, il y retourne tout de nouveau? Une volonté bien résolüe est plus efficace. Ainsi raisonne saint Bernard, & avant lui Tertullien. p. 70. jusqu'à 77.

A cela on peut opposer trois choses. Car premièrement ne peut-il pas arriver que la volonté change. Il faut convenir que ce changement est possible; mais il faut en mé-

me-tems ajouter que quand les rechutes sont subites & fréquentes, il n'y a nulle vraisemblance que ce soit par un tel changement. En voici la preuve : c'est que dans tout le reste de notre conduite on ne voit point de ces légèretés si surprenantes. p. 77. 78.

Secondement on dit : nous sommes foibles, & malgré la sincérité de nos résolutions, la violence de nos passions nous entraîne. Il est vrai que nos passions sont de puissans ennemis : mais si la promesse que nous avons faite à Dieu de persévérer dans sa grace, a été véritable, elle a dû être plus forte que ces ennemis prétendus, & sa propriété la plus essentielle étoit de les pouvoir surmonter, Or comment me persuaderai-je qu'elle a eû cette vertu, lorsqu'il ne m'en paroît rien ? jugez de vous par vous-mêmes. Vous sortez d'une maladie, & vous craignez une rechute : que ne faites-vous point pour la prévenir ? Or le propos que vous avez fait d'éviter la rechute dans le péché, doit être encore plus efficace que ce désir naturel de conserver votre vie. Oseriez-vous dire qu'il l'a été ? Et ce qui doit être une dernière conviction, c'est que ces mêmes passions auxquelles vous succombez, vous sçauriez bien les vaincre & y résister, s'il s'agissoit de votre fortune & d'un intérêt temporel. p. 78. jusqu'à 84.

Mais enfin, dit-on en troisième lieu : nous avons gémi, nous avons formé des regrets & des repentirs, nous avons versé des larmes, & ne sont-ce pas là des actes de pénitence ? Faux principe. Ce sont là, si vous le voulez, des grâces, des désirs de pénitence : mais ce

n'en font pas toujours les actes. Les Juifs croyoient en Jesus-Christ, & paroissoient s'attacher à lui, voyant les miracles qu'il faisoit. Mais Jesus-Christ, remarque saint Jean, ne se fioit pas pour cela à eux, parce qu'il les connoissoit. Ceci pourra troubler bien des consciences, mais il est bon de les troubler pour les réveiller de l'assoupissement où elles sont, p. 84. *jusqu'à 92.*

II. PARTIE. Rechute dans le péché, obstacle à la vraie pénitence par rapport à l'avenir. Ce n'est pas un obstacle invincible, & quand saint Paul dit qu'il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés des lumières du salut & sont après cela retombés, se relèvent par la pénitence, nous ne devons entendre ce terme d'impossible que d'une impossibilité morale ou d'une extrême difficulté, p. 92. *jusqu'à 95.*

Quatre choses rendent la pénitence très difficile après la rechute. 1. C'est que la rechute éloigne Dieu de nous. Exemple de Samson. Après que Dalila lui eut coupé sa chevelure, il se croyoit aussi fort qu'auparavant: mais il ne sçavoit pas, remarque l'Écriture, que le Seigneur s'étoit retiré de lui. 2. C'est que la rechute fortifie l'inclination que nous avons au mal. La volonté se pervertit, & l'habitude se forme. 3. C'est que la rechute affoiblit en nous la vertu de la grace. Les plus grandes vérités ne font presque plus d'impression sur l'esprit d'un pécheur. Il les a cent fois entendues, & autant de fois néanmoins il s'est replongé dans ses premières abominations. 4. C'est que la rechute est d'elle-même & de sa na-

cure essentiellement opposée à la grace de la conversion : car elle ajoute à la malice du péché , l'ingratitude envers Dieu & le mépris. Deux caractères que Dieu a le plus en horreur , & les plus capables de l'endurcir à notre égard comme nous nous sommes endurcis pour lui. p. 95. jusqu'à 103.

Conclusion qui regarde deux sortes de personnes. 1. Que ceux qui depuis leur pénitence se sont heureusement soutenus, prennent garde à eux , & redoublent encore leur vigilance. 2. Que ceux qui sont retombés , ne perdent pas toute espérance. Leur conversion est difficile , mais elle n'est pas impossible. Parce qu'elle n'est pas impossible , il faut l'entreprendre ; & parce qu'elle est difficile , il faut faire tous les efforts nécessaires. p. 103. jusqu'à 105.

Sermon pour le dix-neuvième Dimanche après la Pentecôte , sur l'Eternité malheureuse. Page 106.

SUJET. *Alors le Roi dit à ses Officiers : jetez-lo dans les ténèbres, pieds & mains liés, C'est là qu'il y aura des pleurs , & des grinemens de dents. Ce qu'il y a de plus intolérable dans les peines de l'enfer , c'est leur éternité.* p. 106. 107. 108.

DIVISION. Voyons comment la foi doit nous confirmer dans la créance de l'éternité malheureuse , 1. partie ; & comment la créance de l'éternité malheureuse , par le plus juste retour , doit nous exciter à la pratique

des œuvres de la foi , 2. partie. p. 108.
109.

I. PARTIE. Comment la foi doit nous confirmer dans la créance de l'éternité malheureuse. 1. Elle corrige sur le sujet de cette éternité nos erreurs. 2. Elle perfectionne nos lumières. p. 109. 110. 111.

1. Elle corrige nos erreurs. Trois erreurs faussement établies sur la bonté de Dieu , sur la justice de Dieu , & sur la puissance de Dieu. Dieu est trop bon pour affliger éternellement une ame péchereuse : première erreur. C'est parce que Dieu est bon , répond Tertullien , & souverainement bon , qu'il doit haïr souverainement le mal & le punir de même. Mais sans s'arrêter à cette réponse , tenons-nous-en à la foi. La même Ecriture qui nous enseigne que Dieu est souverainement bon , nous enseigne qu'il fera souffrir éternellement les ames réprouvées. Elle ne peut errer , ni dans l'un ni dans l'autre. Donc une peine éternelle dans l'enfer peut s'accorder avec une bonté souveraine dans Dieu. Dieu est trop juste pour venger dans des siècles infinis ce qui s'est passé dans un instant : seconde erreur. On pourroit vous dire , que s'il n'y a pas entre l'éternité malheureuse & le péché une proportion de durée , il y a une proportion de malice d'une part , & de l'autre de satisfaction & de punition. On pourroit encore vous faire observer , que pour un crime d'un moment la justice humaine condamne à une prison , à un bannissement perpétuel , & même à la mort qui est une espèce de peine éternelle. Mais revenons-en toujours à la

foi. Elle nous apprend deux choses sur lesquelles elle ne nous peut tromper, sçavoir: que Dieu est juste & que ses vengeances n'ont point de terme. Par conséquent ces deux vérités ne se combattent point, & concourent parfaitement ensemble. Dieu n'est pas assez puissant pour faire que la créature subsiste une éternité entière dans les souffrances & dans les tourmens: troisième erreur. C'est la plus frivole, & la foi tout d'un coup la détruit par l'idée qu'elle nous donne de la toute-puissance de Dieu, p. 111. jusqu'à 121.

2. Elle perfectionne nos lumières. Car nous ne manquons pas de raisons pour justifier la conduite de Dieu touchant l'éternité malheureuse. La première est tirée de la volonté du pécheur, qui étoit comme l'observent saint Jérôme & saint Augustin, de résister éternellement à Dieu, si Dieu l'eût laissé vivre éternellement sur la terre. La seconde est prise, selon saint Thomas, de la nature du péché, qui ne pouvant être réparé par une âme réprouvée, doit subsister toujours & toujours avoir sa peine. La troisième est encore prise de la nature du péché qui offense une grandeur infinie: d'où saint Augustin & tous les Théologiens concluent qu'il mérite donc une peine infinie. Et comme cette peine ne peut-être infinie en elle-même & dans son essence, il faut qu'elle le soit dans son éternité. Telles sont sur l'éternité malheureuse les lumières & les productions de l'esprit de l'homme: mais voici comment la foi les perfectionne & les confirme. C'est un de ces secrets qui ne sont

connus qu'aux ames humbles & aux vrais fidelles. Car si la foi donne à toutes ces connoissances une perfection & une force particulière, ce n'est point en élevant nos esprits, mais en les abbaissant & en les foumettant à l'autorité de la parole de Dieu. C'est alors que faisant le sacrifice de notre raison, nous pouvons mieux raisonner que jamais. Ces grandes idées de la majesté de Dieu & de la malice de l'homme qui l'offense, n'étant plus affoiblies, ni par les préjugés de notre esprit, ni par les passions de notre cœur, font sans obstacle toute leur impression sur nous, & Dieu les seconde encore par sa grace & par ses communications intérieures. Les plus simples & les plus dociles ont là-dessus les vûes les plus claires & les plus relevées. Telle a été la foi des saints, & de tant de saints distinguez par l'étenduë de leur doctrine & la sublimité de leur génie. p. 121. jusqu'à 129.

II. PARTIE. Comment la créance de l'éternité malheureuse doit nous exciter à la pratique des œuvres de la foi. Pour peu que nous nous aimions nous-mêmes d'un amour raisonnable & chrétien, il n'est rien que nous devions plus craindre que cette éternité malheureuse, ni dont nous devions nous préserver avec plus de soin. Or nous ne pouvons l'éviter que par la pratique des œuvres de la foi, c'est-à-dire, par l'innocence & la sainteté de notre vie. Par conséquent croire une éternité de peines, c'est un des plus puissans motifs pour nous remettre dans la règle ou nous y maintenir, & pour nous porter à vivre en Chrétiens.

Deux qualitez particulieres de ce motif :
c'est 1. le plus universel ; 2. le plus sensible.
P. 129. 130. 131.

1. Motif le plus universel. Il seroit à sou-
haiter qu'on ne s'adonnât à ses devoirs &
aux exercices du Christianisme que par le
pur motif de l'amour de Dieu. Mais ce motif
après-tout n'est guères propre que des justes
& des parfaits. Au lieu que tous, justes, lâ-
ches, pécheurs, sont touchez de la crainte
salutaire des redoutables jugemens de Dieu
& de ses châtimens éternels. Exemples de
tant de mondains qui par là ont été conver-
tis, & de saints mêmes que cette pensée de
l'éternité a soutenus dans la tentation. p.
132. *jusqu'à* 137.

2. Motif le plus sensible. Car ce qui se fait
sentir à nous sur la terre plus vivement, c'est
la peine & même la seule idée que nous nous
en formons. Or si cela est vrai à l'égard d'un
mal passager, combien plus l'est-il à l'égard
d'un mal éternel ? L'éternité, dira-t-on, est
incompréhensible, & le moyen de craindre
ce qu'on ne comprend pas ? Mais c'est juste-
ment ce qui la rend plus terrible. Un mal si
grand qu'il est inconcevable. Voilà ce qui
doit nous saisir de frayeur, & nous faire tout
entreprendre pour nous en garantir. Le dé-
fordre est qu'on n'y pense point, & l'impie-
té même va jusqu'à regarder avec mépris un
homme qui s'occupe de cette pensée & qui
en paroît touché. Mais quoiqu'en dise le
monde libertin & impie, je la crains cette
affreuse éternité, je la crains souveraine-
ment, & plaise au ciel que je la craigne effi-
cacement. p. 137. *jusqu'à* 146.

Sermon pour le vingtième Dimanche après la Pentecôte, sur le zèle pour l'honneur de la Religion. Page 147.

SUJET. *Il crut en Jesus-Christ, & toute sa maison crut comme lui.* Parce que ce maître ne se contenta pas de croire, mais qu'il parla selon sa créance, qu'il confessa Jesus-Christ de bouche & par œuvres, il engagea toute sa maison à croire comme lui. Tel est le zèle que nous devons avoir pour l'honneur de la Religion. p. 147. 148. 149.

DIVISION. Comme Chrétiens, nous reconnoissons dans notre Religion deux qualités essentielles, la vérité & la sainteté; la vérité de sa doctrine & la sainteté de sa morale. De là suivent deux conséquences, qui doivent faire tout le fonds de ce discours. Notre Religion est vraie; donc nous devons tous l'honorer par la profession de notre foi: 1. partie. Notre Religion est sainte; donc nous devons tous l'honorer par la pureté de nos mœurs: 2. partie. p. 149. 150. 151.

I. PARTIE. Notre Religion est vraie; donc nous devons tous l'honorer par la profession de notre foi. C'est une décision de l'Apôtre, que pour acquérir la justice chrétienne & pour parvenir au salut, il faut deux choses: croire dans le cœur, & faire au dehors profession de sa créance. Voilà l'hommage qu'ont rendu à la Religion les premiers fidèles; & selon le témoignage de

Tertullien, rien n'a plus contribué à l'établir & à la répandre dans le monde, que la confiance des Martyrs à la professer hautement & aux dépens de leur vie. p. 152. jusqu'à 154.

Cette profession de notre foi & l'honneur qu'en retire la Religion, est pour nous d'un devoir si rigoureux, que nous n'y pouvons manquer sans en devenir responsables à Dieu, à l'Eglise, & à toute la société des fidèles. 1. Responsables à Dieu, qui ne doit pas seulement être honoré par un culte intérieur, mais par un culte visible & extérieur, 2. Responsables à l'Eglise, qui demande de nous & a droit de demander une confession publique, comme une ratification authentique & solennelle de la promesse faite pour nous dans notre Baptême & de l'engagement contracté en notre nom. 3. Responsables à toute la société des fidèles, à qui nous refusons l'exemple, & dans cet exemple, le soutien que nous nous devons les uns aux autres contre le libertinage. p. 154. jusqu'à 159.

Voilà de puissantes raisons; mais par la plus criminelle prévarication, au lieu d'honorer notre foi en la professant, nous la deshonorons par nos scandales. Scandales directs, & ce sont des scandales de libertinage & d'irréligion. Scandales indirects, & ce sont des scandales d'indifférence, de négligence, de respect humain en matière de Religion. 1. Scandales directs. scandales de libertinage & d'irréligion: railleries des choses saintes, préoccupation contre l'Eglise, discours & raisonnemens sur les articles de la foi, livres contagieux où la foi

est artificieusement corrompue , liaisons avec des gens connus pour être des incrédules & des athées , entretiens où se débitent des maximes formellement opposées à la morale de l'Évangile. Scandales indirects. Scandales d'indifférence : qu'il s'éleve sur des points importans quelques contestations, on dit qu'on ne prend point de parti. Scandales de négligence : on ne pratique nul exercice de Religion. Scandales de complaisance : on prête l'oreille aux paroles licentieuses de quelques amis dont la foi est très suspecte. Scandales de respect humain : on n'ose parler pour la Religion en présence d'un maître , d'un grand. Soyons avec Dieu de bonne foi , & si nous sommes à lui , faisons-le connoître. p. 159. *ju/qu'à 171.*

II. PARTIE. Notre Religion est sainte : donc nous devons tous l'honorer par la pureté de nos mœurs. Que notre Religion soit sainte , c'est un principe que nous avons déjà établi dans un autre discours. De toutes les qualitez qui la relèvent , il n'en est point de plus excellente que sa sainteté. D'où il s'ensuit que ce qui l'honore davantage , c'est ce qui fait plus éclater cette sainteté. Or rien ne fait plus paroître la sainteté de la Religion chrétienne , que la sainte vie des Chrétiens : car on ne peut mieux juger de l'arbre que par ses fruits , ni du principe que par ses effets. Ce n'est pas qu'indépendamment de notre vie , elle ne puisse être sainte en elle-même : mais c'est notre bonne vie qui la fait plus paroître sainte. Voilà pourquoi saint Paul & tous les Pères de l'Eglise ont tant exhorté les fidelles à se ren-

être irrépréhensibles dans leur conduite. Voilà ce qui a donné aux Payens mêmes une si haute estime du Christianisme. p. 171. *juſqu'à 175.*

Mais qu'est-il arrivé dans le cours des siècles ? C'est que nous avons dégénéré de cette première sainteté qui faisoit autrefois fleurir le Christianisme & dont ses défenseurs se servoient pour en inspirer l'estime & pour l'autoriser. Voilà comment nous deshonorons la Religion : car quoique dans le fonds on ne puisse ni on ne doive rien lui attribuer de tout le mal que nous commettons, puisqu'elle le condamne, il n'est néanmoins que trop ordinaire à ses ennemis d'en prendre occasion de la décrier. Ne peut-on pas dire d'elle dans l'état présent où nous la réduisons, ce qu'on disoit de Jérusalem dépeuplée & déserte : *Haccino est urbi perfecti decoris* ; Est-ce là cette Religion jadis si florissante & si belle ? p. 175. *juſqu'à 180.*

Il faut après tout reconnoître qu'il y a encore des ames fidelles & des Chrétiens réglés & pieux dont la conduite semble devoir en quelque sorte dédommager & consoler l'Eglise. Mais qu'est-ce que cette consolation, si nous avons égard à deux choses : 1. à la multitude presque infinie de pécheurs qui deshonnorent leur foi : 2. à l'injustice des hommes, sur-tout des ennemis de la vraie Religion, qui ferment les yeux à tout ce qu'il y a d'édifiant pour n'en être point touchés, & qui ne les tiennent ouverts qu'aux désordres dont ils sont témoins. Fasse le ciel que notre zèle se rallume pour l'honneur de notre foi. C'est ainsi que sans passer les

mers, nous pourrons participer au ministère des Apôtres. Nous sommes si sensibles à l'honneur d'une famille où nous avons pris naissance : ne le ferons-nous point à l'honneur d'une Religion où nous avons été régénérés ? p. 180. jusqu'à 184.

Sermon pour le vingt-unième Dimanche après la Pentecôte, sur le pardon des injures. Page 185.

SUJET. *Alors son maître le fit appeller, & lui dit: méchant serviteur je vous ai remis tout ce que vous me deviez parce que vous m'en avez prié. Ne falloit-il donc pas avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous? Sur cela le Maître indigné le livra aux exécuteurs de la justice. N'attendons pas un traitement moins rigoureux de la part de Dieu, si nous ne pardonnons pas les injures que nous prétendons avoir reçues. p. 185. 186. 187.*

DIVISION. Dieu a droit de nous ordonner en faveur du prochain le pardon des injures que nous avons reçues, 1. partie. Si nous refusons au prochain ce pardon, nous donnons à Dieu un droit particulier de ne nous pardonner jamais à nous-mêmes, 2. partie. p. 187. 188.

I. PARTIE. Dieu a droit de nous ordonner en faveur du prochain le pardon des injures que nous en avons reçues, & il l'exige en effet de nous comme maître, comme père, comme modèle, comme Juge. p. 188. 189.

1. Comme maître Il y a un précepte du pardon des injures. Précepte fondé sur les plus solides raisons : mais sans autre raison l'autorité seule de Dieu nous doit suffire, & voilà d'abord la réponse la plus courte & la plus décisive pour renverser tous nos prétextes. Dieu le veut : c'est assez. p. 189. *ju, qu'à* 192.

2. Comme père & bienfaiteur. Cet homme ne mérite pas que vous lui pardonniez ; mais Dieu qui vous le demande, le mérite pour lui, après vous avoir comblé de ses grâces. Ce n'est pas à celui-ci ou à celui-là que vous accorderez ce pardon, mais à Dieu qui veut bien se mettre en leur place. Quel avantage pour vous de pouvoir donner à votre Dieu ce témoignage de votre reconnaissance & de votre amour ! p. 193. *jusqu'à* 196.

3. Comme modèle : que ne pardonne-t'il point dans tout le monde à tant de pécheurs & que ne vous a-t'il point pardonné à vous en particulier ! Ne peut-il donc pas bien vous dire : *Omne debitum dimisi tibi ; nonne oportuit & te misereri ?* J'ai pardonné, & je vous ai pardonné : pourquoi ne pardonnez-vous pas comme moi ? p. 196. 202.

4. Comme Juge. Peut-être doutez-vous que Dieu vous ait pardonné jusques à présent. Hé bien, voici le moyen d'obtenir dans la suite le pardon de toutes vos fautes, & cette rémission dont vous ne pouvez être encore certain. Dieu en qualité de Juge, vous dit : pardonnez, & je vous pardonnerai moi-même ; *Dimittite & dimittemini.* Cette parole est précise & formelle. p. 202. *jusqu'à* 205.

II. PARTIE. Si nous refusons au prochain le pardon que Dieu nous ordonne & qu'il exige indispensablement de nous, nous donnons à Dieu un droit particulier de ne nous pardonner jamais à nous-mêmes. Car alors nous nous rendons singulièrement coupables, & coupables en quatre manières : envers Dieu, envers Jesus-Christ Fils de Dieu, envers le prochain substitué en la place de Dieu, & envers nous-mêmes. p. 205. 206. 207.

1. Coupables envers Dieu : nous violons un de ses préceptes les plus essentiels. Or comment pouvons-nous espérer alors qu'il se laisse fléchir en notre faveur ? *point de miséricorde à celui qui n'a point fait miséricorde.* p. 207. jusqu'à 210.

2. Coupables envers Jesus-Christ Fils de Dieu : nous le renonçons en quelque manière dès que nous renonçons au caractère le plus distinctif du Christianisme, qui est le pardon des injures & l'amour des ennemis. Or par là n'obligeons-nous pas ce Dieu Sauveur à se tourner contre nous & à nous renoncer ; & si Jesus-Christ notre médiateur, nous renonce, à qui aurons-nous recours ? p. 210. jusqu'à 214.

3. Coupables envers le prochain, substitué en la place de Dieu : nous lui refusons ce qui lui est dû en conséquence du transport que Dieu lui a fait de ses justes prétentions contre nous. Car Dieu lui a en effet transmis tous ses droits. p. 214. 215. 216.

4. Coupables envers nous mêmes : nous nous démentons nous-mêmes & la prière que nous faisons tous les jours à Dieu, en lui

lui disant : pardonnez-nous nos offenses , comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ainsi nous prononçons contre nous-mêmes , par cette prière , notre propre condamnation. Dieu nous répond alors : *C'est par vous-mêmes que je vous juge.* Parce que vous n'avez pas pardonné , ne comptez point que je vous pardonne. Méditons bien ce funeste arrêt , & prenons sur cela notre parti. p. 216, jusqu'à 220.

Sermon pour le vingt-deuxième Dimanche après la Pentecôte , sur la restitution. Page 221.

SUJET. *Rendez à César ce qui appartient à César , & à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Nous devons sur-tout à César , c'est-à-dire , au prochain , une juste restitution des biens que nous lui avons enlevés. p. 221. jusqu'à 224.

DIVISION. Rien de plus aisé que de se trouver devant Dieu coupable d'une injuste usurpation , & rien de plus difficile que de la réparer : 1. partie. Rien de plus faux que l'impossibilité prétendue par la plupart des hommes de faire cette réparation , & rien de plus vrai que l'impossibilité du salut sans cette réparation : 2. partie. Donc rien surquoi nous devons plus trembler & plus nous désier de nous-mêmes , que sur le sujet de la restitution. p. 224. jusqu'à 227

I. PARTIE. Rien de plus aisé que de se trouver devant Dieu coupable d'une injuste

usurpation, & rien de plus difficile que de la réparer.

1. Facilité de commettre l'injustice & de se trouver chargé du bien d'autrui. Deux raisons qu'en donne saint Chrysofôme : la cupidité qui est en nous, & les occasions fréquentes qui sont hors de nous. La cupidité est insatiable, & veut toujours avoir : de là tant d'artifices qu'elle employe, tant d'usures, de simonies, de contractz simulez. Ajoutez à cette convoitise les occasions très fréquentes de la satisfaire. Un domestique a le bien de son maître entre les mains, un marchand négocie, donne & reçoit ; un homme est dans une charge, dans une commission, où il peut prendre à son gré ; un Grand a des dettes, & par son crédit peut s'exempter de payer. Ainsi d'une infinité d'autres occasions. Ce qui redouble le péril, c'est que ces occasions si dangereuses, on les recherche bien loin de les fuir. On veut se procurer certains emplois, on veut avoir certains maniemens de deniers. Emplois avantageux selon le monde : mais bien pernicieux pour la conscience : p. 227. jusqu'à 236.

2. Difficulté de réparer l'injustice commise, & de rendre un bien dont on se trouve faisi. Où voit-on en effet des gens qui restituent de bonne foi ? Quelle peine même ne témoignent pas certains riches & certains Grands du monde, quand il s'agit d'acquitter des dettes légitimement contractées ? Voilà l'un des obstacles les plus invincibles à la conversion de tant de pécheurs. Dès qu'on leur parle de restitution, tous les bons

sentimens où ils sembloient être, se vanouissent. D'où vient cela ? c'est qu'il n'est rien dans le fond qui répugne davantage & qui soit plus contraire au naturel de l'homme, que de se dessaisir des choses qui flattent sa cupidité. Elle suggère mille prétextes que l'on écoute. p. 236. jusqu'à 242.

II. PARTIE. Rien de plus faux que l'impossibilité prétenduë par la plupart des hommes de réparer le dommage causé au prochain, & rien de plus vrai que l'impossibilité du salut sans cette réparation.

1. Impossibilité de restituer, communément fausse & prétenduë. On dit : si je restituë, je ruine ma famille ; il vaut mieux ruiner vos enfans que de vous damner, & de les damner avec vous. On dit : je dois maintenir mon état ; votre premier devoir est de rendre au prochain ce qui lui appartient. On dit : il ne me restera pas même de quoi vivre, abus, répond saint Augustin, car suivant ce principe un voleur public pourroit justifier ses larcins. Confiez-vous en la Providence ; elle y pourvoyera. On dit : je me deshonoreroi en restituant ; il y a des voyes secrètes pour faire une restitution, sans hazarder sa réputation. On dit : où trouverai-je toutes les personnes à qui je suis redevable, & comment dédommagerai-je toute une ville, toute une Province ? 1. Concevez un vrai désir de le faire, autant qu'il dépendra de vos soins. 2. Cherchez-en de bonne foi les moyens. 3. Si vous ne pouvez restituer tout, restituez une partie. 4. Consultez un homme intelligent & sage. Mais parce que la cupidité vous domine, vous vous

contentez d'un examen superficiel , & vous n'en voulez croire que vous-même. p. 243. jusqu'à 250.

2. Impossibilité réelle & absoluë du salut sans la restitution. Car la restitution , autant qu'elle dépend de nous , est d'une obligation indispensable. Ni les Prêtres n'en peuvent dispenser , ni Dieu même selon de très habiles Théologiens : mais soit qu'il le puisse ou qu'il ne le puisse pas , il est certain qu'il ne le veut pas. Sans cela le monde ne seroit plus qu'une retraite de voleurs. On me dira que la contrition seule , & à plus forte raison jointe avec le sacrement de pénitence , suffit pour se réconcilier pleinement avec Dieu : j'en conviens ; mais sans une volonté sincère & efficace de restituer , il ne peut y avoir de vraie contrition. Considérez que ces biens injustement acquis , vous abandonneront un jour , mais que les crimes que vous aurez commis en les acquérant , ne vous abandonneront jamais. Il faut , ou les perdre dès maintenant , ou perdre votre ame éternellement. Que répondrez-vous à Dieu , quand vous paroîtrez devant lui , & qu'il vous reprochera toutes vos iniquitez ? Il n'y a qu'une restitution prompte & parfaite , qui puisse vous préserver de ces anathêmes. p. 250. jusqu'à 258.



Sermon pour le vingt-troisième Dimanche après la Pentecôte, sur le désir & le dégoût de la Communion. Page 259.

SUJET. Elle disoit en elle-même : si je puis seulement toucher sa robe, je serai guérie. La seule robe de Jesus-Christ guérit cette femme affligée d'une longue infirmité : que ne peut point à plus forte raison pour la sanctification de nos ames cet adorable Sacrement, où nous recevons Jesus-Christ même par la communion ! p. 259. 260. 261.

DIVISION. Deux sortes de dispositions, ordinaires dans le Christianisme, à l'égard de la communion : désir & dégoût. Nous avons besoin d'instruction sur l'un & sur l'autre. Désir de la communion, 1. partie ; dégoût de la communion, 2. partie. p. 261. 262.

I. PARTIE. Désir de la communion. 1. Motifs de ce désir. 2. Avantages de ce désir. 3. Règles de ce désir. p. 262. 263.

1. Motifs de ce désir. Ils se réduisent tous à un motif général, où ils sont renfermez, sçavoir ; que toute ame chrétienne doit désirer souverainement & par dessus toute chose d'être unie à Jesus-Christ, puisque c'est en Jesus-Christ qu'elle trouve tous les biens. Or c'est la communion qui nous unit réellement & substantiellement à Jesus-Christ. Mais ce désir de la communion peut-il convenir à un pécheur dans l'état actuel de son péché ? oui : car tout exclus qu'il est de la

sainte table par son péché, il peut néanmoins désirer d'y être rétabli, non point avec son péché, mais après s'être lavé & purifié de cette tache. Plus même un homme est pécheur, plus il doit désirer la communion, de la manière que je le viens d'expliquer; parce que plus il est pécheur, plus il est malade & foible, & qu'il doit par conséquent plus désirer ce qui peut le guérir & le fortifier. p. 263. *jusqu'à 266.*

2. Avantages de ce désir. 1. C'est la première disposition à la communion, quoique ce ne soit pas une disposition suffisante. Le Sacrement de Jesus-Christ est une viande, & une viande ne profite jamais mieux, que lorsqu'on la mange avec appétit. Jesus-Christ se tient honoré de ce désir, puisque c'est une marque de l'estime que nous faisons de ce saint aliment qu'il nous offre. 2. C'est le principe & comme le mobile de toutes les autres dispositions. Car voulant communier & ne voulant pas d'ailleurs communier indignement, je me trouve engagé par là à ne rien négliger de tout ce qui me peut disposer à une bonne communion. Abus de notre siècle: au lieu d'exciter ce désir dans les ames, on travaille à l'y éteindre, & de là vient que l'usage de la communion est si négligé par la plupart des Chrétiens, p. 266. *jusqu'à 274.*

2. Règles de ce désir. Il faut que ce soit un désir humble, un désir éclairé ou demandant à l'être, un désir prudent & sage, docile & soumis, en un mot un désir chrétien; & non point un désir présomptueux, aveugle, précipité, volage, opiniâtre & entêté. Dès que

ce désir aura les qualitez convenables , conservons-le , quoiqu'on puisse nous dire pour l'amortir en nous & nous le faire perdre. p. 274. *jusqu'à 277.*

II. PARTIE. Dégoût de la communion. Il y a un dégoût de la communion qui vient de Dieu , & il y en a un qui vient de nous-mêmes & de notre fonds. L'un n'est qu'une épreuve de Dieu , ou qu'un châtiment passager de Dieu , & ce n'est point de quoi il s'agit ici : mais l'autre procède d'une mauvaise disposition de notre cœur , & c'est de cette sorte de dégoût qu'il est question. Voyons-en , 1. le principe , 2. les suites funestes , 3. les remèdes. p. 277. *jusqu'à 280.*

1. Principe de ce dégoût : c'est le relâchement de la vie. On quitte ses exercices de piété , on ne veut plus tant se faire de violence ni tant veiller sur soi ; on s'accoutume à une vie sensuelle & délicate , à une vie dissipée & mondaine : on l'aime , & tout ce qui est capable de la troubler , devient insupportable. De là donc l'on conçoit de l'éloignement pour la communion , parce qu'elle demande une autre vie que celle-là. Pourquoi tant de communions ? dit-on , On se retire de la sainte table , & l'on se met ainsi plus au large. On parloit & l'on agissoit tout autrement , à ces tems d'une ferveur chrétienne , où l'on étoit animé de l'esprit de Dieu. p. 280. *jusqu'à 285.*

2. Suites de ce dégoût. Comme le relâchement de la vie porte au dégoût de la communion , le dégoût de la communion , par le retour le plus naturel , mais le plus funeste , porte à un nouveau relâchement de vie.

Car ce dégoût éloigne de la communion ; & moins on communie , moins on a de graces , moins on a de forces , moins on a de vigilance , d'attention sur soi-même , de zèle pour son avancement , & par conséquent plus on se relâche. Voilà comment on a vû des personnes dans les plus saintes sociétés se dérégler ; & comment on a vû les sociétés elles-mêmes toutes entières se démentir & devenir le scandale de la Religion. p. 285. *jusqu'à 288.*

3. Remèdes de ce dégoût. 1. S'appliquer à bien comprendre le principe & les suites malheureuses du dégoût où l'on est tombé , & se faire là - dessus à soi-même d'utiles reproches. 2. Ne point suivre le dégoût où l'on se trouve , & agir même contre ce dégoût. 3. Se confier à un Directeur dont la conduite soit à couvert de tout soupçon , & prendre ses avis. 4. Avoir recours à Dieu même , & lui demander instamment qu'il fléchisse notre cœur & l'attire à lui. p. 288. *jusqu'à 292.*

Sermon pour le vingt-quatrième Dimanche après la Pentecote , sur le jugement de Dieu. *Page 293.*

SUJET. *Ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuës , avec une grande puissance & dans une grande majesté. L'Eglise commence & finit son année Evangélique par la peinture du Jugement de Dieu , parce qu'il n'y a point de pensée qui puisse plus utilement nous occuper. p. 293. 294.*

DIVISION. La vérité infaillible du jugement de Dieu opposée à nos erreurs & à nos hypocrisies, 1. partie. L'équité inflexible du jugement de Dieu opposée à nos foiblesses & à nos relâchemens, 2. partie. p. 295. 296.

I. PARTIE. La vérité infaillible du jugement de Dieu opposée à nos erreurs & à nos hypocrisies. Nous nous trompons nous-mêmes & ne voulons point nous connoître, voilà nos erreurs. Nous trompons le public & ne voulons point en être connus, voilà nos hypocrisies. Mais Dieu avec les lumières de sa vérité, nous détrompera de nos erreurs, & dévoilera nos hypocrisies. p. 396. 297. 298.

1. Il nous détrompera de nos erreurs, & il nous fera connoître nous-mêmes à nous-mêmes. Connoissance qui nous sera insupportable & qui nous consternerá. Venons au détail. Nous avons deux sortes d'erreurs en ce qui regarde Dieu & le salut : Erreurs de fait, & erreurs de droit. Erreurs de fait qui nous ôtent la connoissance de nos propres actions : mais Dieu nous les remettra toutes devant les yeux. Combien de péchez qui nous sont présentement inconnus ! soit que nous ne les ayons jamais remarquez, soit que nous les ayons oubliés. Si nous les connoissons, combien y a-t'il dans ces mêmes péchez, de circonstances, de dépendances, de conséquences, d'effets, à quoi nous ne faisons nulle attention ! Or rien de tout cela n'échappe à Dieu ; & c'est ce qu'il nous retracera avec des caractères si sensibles, que nous le verrons malgré

nous dans toute son étendue & dans toute sa difformité. Erreurs de droit qui nous font ignorer nos plus essentielles obligations : mais que fera Dieu ? il renversera tous les faux principes que nous aurons suivis ; & ces consciences que nous nous faisons , dont nous nous tenions affurez , & sur lesquelles nous nous reposions , il nous les fera paroître pleines d'injustice , de préoccupation , de mauvaise foi. Quelle sera notre surprise ! & qu'aurons-nous à dire pour notre justification ? p. 298. jusqu'à 311.

2. Il dévoilera nos hypocrisies , & nous fera connoître au monde , que nous avions trompé par de spécieux dehors. C'est l'expresse menace , qu'il nous fait par son Prophète : *Je découvrirai à toute la terre ton opprobre* , c'est-à-dire tes artifices , tes fraudes , tes impostures , tes cabales , tes abominations. Tel se croiroit perdu sans ressource , & feroit accablé de honte & de confusion , si ce qu'il cache avec tant de soin , venoit à être scû , non pas du public , mais seulement de cette personne en particulier ou de cette autre : que sera-ce lorsqu'il faudra être connu du monde entier & donné en spectacle à tout l'Univers ! Soyons présentement de bonne foi avec nous-mêmes , pour travailler à nous bien connoître ; & soyons-le avec les autres , pour vouloir aussi sincèrement nous faire connoître à qui nous le devons , je veux dire , aux Ministres de la pénitence. Voilà le meilleur préservatif & le remède le plus certain dont nous puissions user. p. 311. jusqu'à 315.

II. PARTIE. L'inflexible équité du jugement de Dieu opposée à nos foibleffes & à nos relâchemens. Trois relâchemens, lors même que nous semblons nous condamner. Car nous nous condamnons, mais en même-tems nous nous faisons grace & nous voulons qu'on nous ménage jusques dans le Tribunal de la pénitence. Nous nous reconnoissons pécheurs devant Dieu, mais en même-tems nous considérons ce que nous sommes selon le monde, & nous prétendons qu'on ait égard à la qualité de nos personnes. Nous nous avouons coupables & punissables, mais en même-tems nous exigeons qu'on ait pour notre foibleffe ou plutôt pour notre délicatesse de la condescendance & de la douceur. Or Dieu nous jugera sans nous faire grace, il nous jugera sans distinguer nos qualitez & les employant même contre nous, il nous jugera sans consulter notre délicatesse, & il en fera même le sujet principal de son jugement. p. 315. 316.

1. Il nous jugera sans nous faire grace : pourquoi ? parce que ce sera sa seule justice alors qui agira ; & que nous serviront devant lui toutes ces graces prétendues, que nous aurons extorquées des Ministres de Jesus-Christ ? p. 316. *jusqu'à 319.*

2. Il nous jugera sans distinguer nos qualitez : car il n'a acception de personne. Que dis-je ? il distinguera les conditions, mais pour juger & pour punir les Grands avec plus de sévérité que les autres. Ainsi nous le fait-il entendre dans l'Ecriture. p. 319. *jusqu'à 322.*

3. Il nous jugera sans consulter notre dé-

licatesse ; ou plutôt, c'est sur notre délicatesse même qu'il nous jugera, en nous reprochant, ce qui n'est que trop réel & que trop vrai, que c'étoit une délicatesse affectée, une délicatesse outrée, & par conséquent une délicatesse criminelle. Aimons-nous nous-mêmes ; mais aimons-nous d'un amour solide, nous traitant avec toute la sévérité Evangélique, afin d'expier nos péchez. Voilà par où nous obtiendrons miséricorde, & comment nous engagerons Dieu à nous traiter avec toute sa bonté paternelle. p. 322. jusqu'à 326.

Homélie sur l'Evangile de l'Aveugle-
né. Page 327.

SUJET ET DIVISION, *Jésus passant, sur un homme qui étoit aveugle depuis sa naissance.* Jésus-Christ guérit cet aveugle : mais les Pharisiens intéressés à rabaisser les œuvres du Fils de Dieu, contestent la vérité de ce miracle. L'aveugle néanmoins d'ailleurs la soutient & en rend hautement témoignage. De là nous comprendrons d'abord en quel aveuglement l'intérêt propre est capable de nous plonger & nous plonge tous les jours comme les Pharisiens, 1. partie : & nous apprendrons ensuite du témoignage de l'aveugle, à dissiper par les lumières de la foi les ténèbres de l'erreur, & à confondre le mensonge par une sainte confession de la vérité, 2. partie. p. 327. 328. 329.

I. PARTIE. En quel aveuglement l'intérêt

propre est capable de nous plonger & nous plonge tous les jours comme les Pharisiens. Cette passion de l'intérêt propre aveugla les Pharisiens, 1. sur la personne de Jesus-Christ, 2. sur ses miracles. p. 329. 330. 331.

1. Sur la personne de Jesus-Christ. Comme il étoit opposé aux Pharisiens & que son crédit leur donnoit de l'ombrage, c'étoit assez pour le décrier dans leur estime. Ils le traitent de pécheur, & quoiqu'on puisse leur dire, ils le croient tel & le veulent croire: *Nos scimus quia hic homo peccator est.* Excellente idée de la malignité de l'esprit du monde. Qu'est-ce qui nous aveugle pour l'ordinaire dans nos opinions & dans nos préjugés contre le prochain? l'intérêt, qui nous domine. Que ne peut point l'aliénation des esprits & des cœurs, pour nous prévenir des erreurs les plus visibles au désavantage d'un ennemi! Pouvons-nous conserver des sentimens équitables à l'égard de ceux qui prétendent aux mêmes rangs que nous? Qu'un homme soit dans notre parti, son dévouement à nos intérêts lui tient lieu auprès de nous de tout mérite; mais qu'il soit dans un parti contraire, c'est dès-lors, selon nous, le dernier des hommes. Plus donc d'équité, quand une fois l'intérêt prévaut; & c'est pour cela même que dans une cause nous avons droit de récuser un Juge ou un témoin, s'ils sont convaincus d'y avoir quelque intérêt particulier. p. 331. jusqu'à 339.

2. Sur les miracles de Jesus-Christ. Quelque éclatant que soit le miracle de cette guérison opérée dans la personne de l'Aveugle-

né, les Pharisiens ne le veulent pas reconnoître : & obligez enfin d'en convenir, ils nient au moins que Jesus-Christ en soit l'auteur, ils le nient, dis-je, sans raison, & contre toute apparence de raison, parce qu'ils ont intérêt à le nier. Cet esprit intéressé ne produit-il pas encore aujourd'hui les mêmes effets ou les mêmes erreurs? non plus sur ce qui regarde simplement les miracles du Fils de Dieu, mais généralement, 1. sur les points les plus essentiels & les plus incontestables de la Religion: un libertin ne veut rien croire, parce qu'il trouve à ne rien croire, de quoi s'affermir dans sa vie déréglée & corrompue. 2. Sur les devoirs de la conscience les plus naturels & les mieux établis. Un homme raisonnera très juste sur une question que vous lui proposerez, tant qu'il n'y sera point personnellement engagé. Il vous donnera même une décision très sévère. Mais qu'il vienne à y entrevoir quelque intérêt pour lui, il rabattra bien de cette sévérité, & trouvera des raisons pour douter de ce qui lui sembloit auparavant indubitable. 3. Sur les faits les plus évidens qui ont rapport & à la justice & à la charité envers le prochain. Pourquoi nous entestons-nous de mille fausses suppositions, que nous voulons soutenir pour vraies, & pourquoi appuyons-nous sur une infinité de jugemens vains & téméraires? c'est qu'il y a dans nous des intérêts, qui occupant toute la capacité de notre cœur, ne laissent à notre esprit nul exercice de réflexion & de raison. p. 339.

jusqu'à 346.

II. PARTIE. Comment le témoignage de

l'aveugle guéri, nous apprend à dissiper par les lumières de la foi les ténèbres de l'erreur, & à confondre le mensonge par une sainte confession de la vérité. Son témoignage en faveur de Jésus-Christ, eut quatre qualités. Il fut sincère, pour confondre tous les artifices de la duplicité des Pharisiens; généreux, pour confondre l'orgueil de leur prétendue autorité; convaincant pour confondre la foiblesse de leur vaine science; & constant pour confondre la dureté de leur obstination. p. 346. 347.

2. Témoignage sincère. La sincérité de l'aveugle alla jusqu'à la naïveté, comme on le voit par la seule lecture de l'Évangile, & c'est ce qui déconcertoit les Pharisiens. Ils eurent beau le questionner & l'interroger, parce que la vérité ne se dément jamais & qu'elle est toujours la même, ils ne purent l'embarrasser ni le faire tomber en aucune contradictions. Que pouvoient ils donc dire, & que pouvoient-ils faire pour éluder la force d'un témoignage si simple & si fidèle? Voilà ce qui confond encore aujourd'hui l'aveuglement des libertins du siècle. Voilà ce qui les désespère: le récit de certains miracles, qui même humainement, doivent être crûs, & que la providence la plus raffinée & la moins crédule est forcée de reconnoître. p. 347. *jusqu'à 350.*

3. Témoignage généreux. En vain les Pharisiens usent de menaces envers ce pauvre. Ils peuvent intimider ses parens: mais pour lui il ne craint rien & continué toujours à tenir le même langage. Générosité qui humilioit ces esprits superbes, mais qui con-

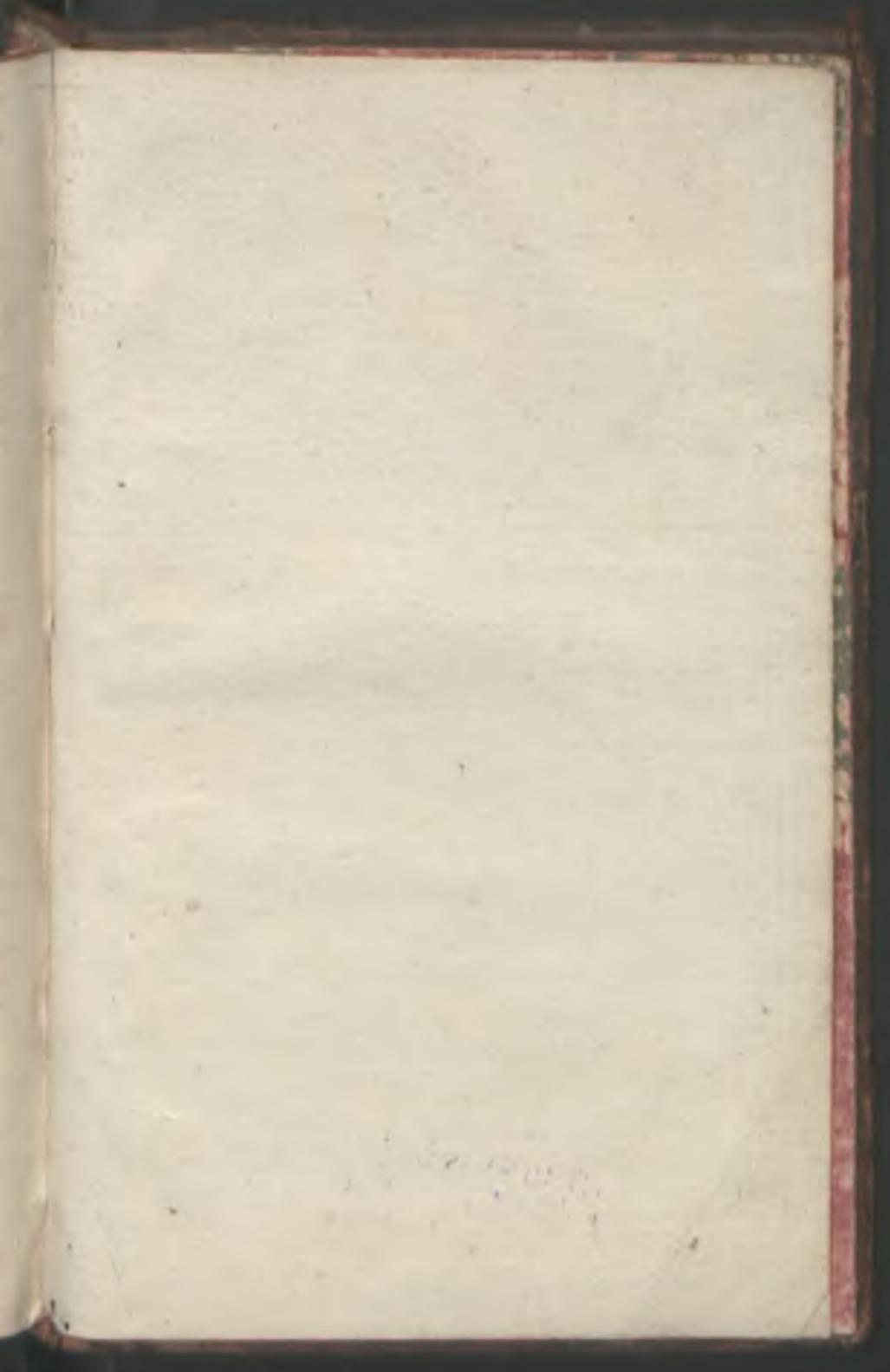


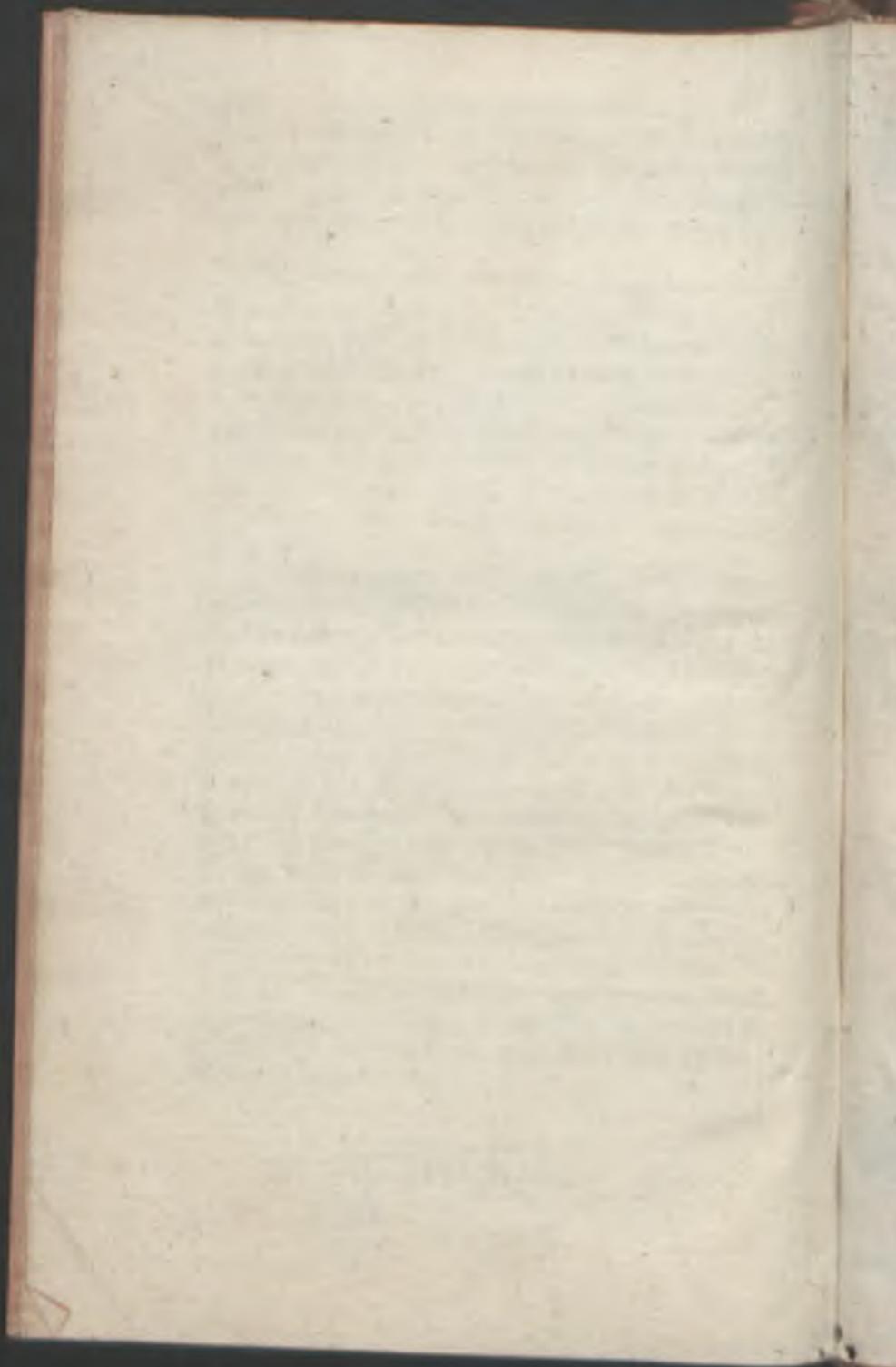
damne encore bien davantage la foiblesse d'un million de Chrétiens, persuadez de la vérité, & néanmoins lâches & timides quand il s'agit de la défendre & de l'appuyer. p. 350. *jusqu'à 353.*

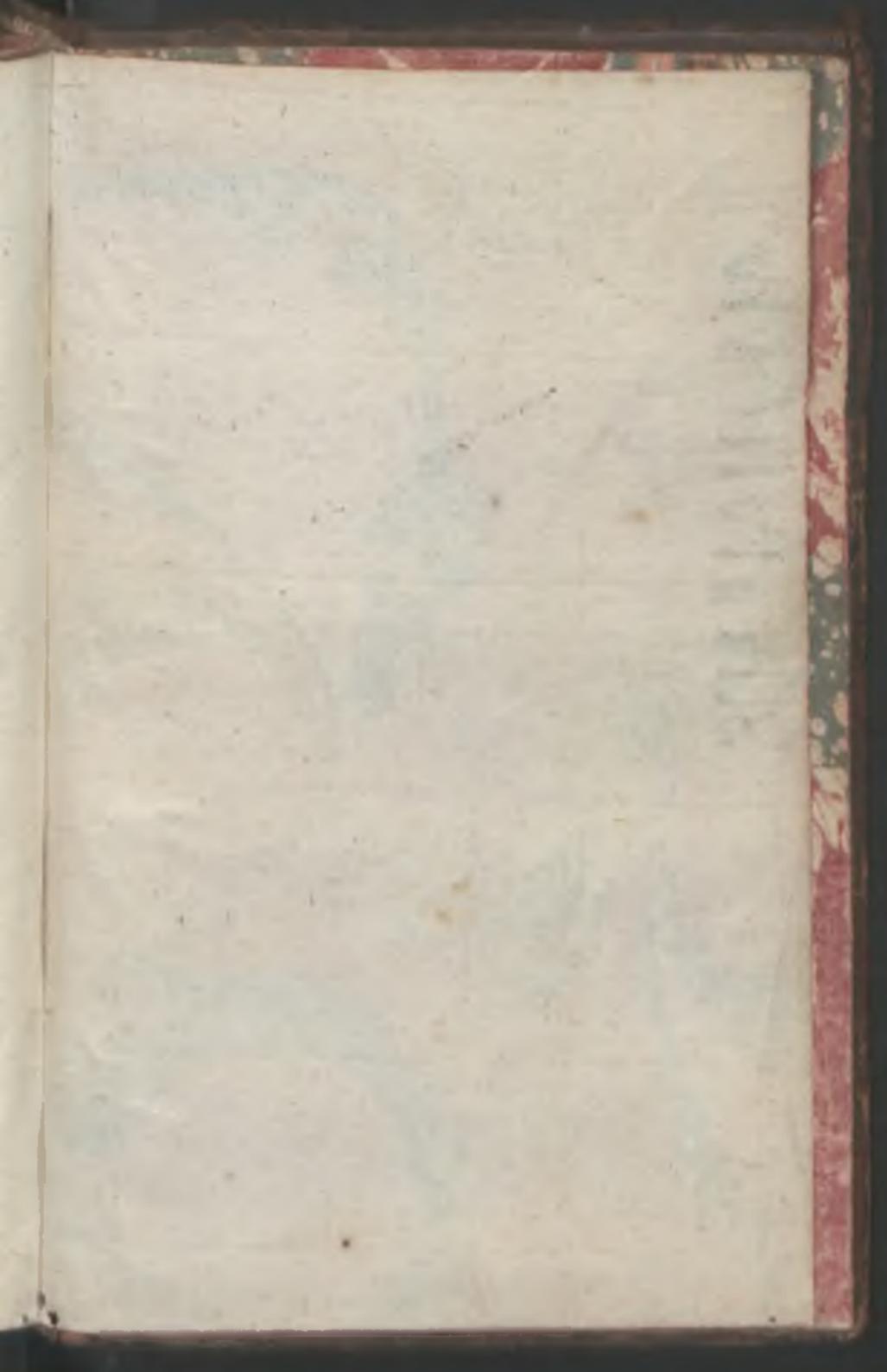
3. Témoinnage convaincant. C'est une chose digne d'admiration qu'un pauvre sans étude & sans connoissance, raisonnât contre des Docteurs d'une manière à leur fermer la bouche. Les plus sçavans Théologiens n'auroient pas fait des réponses plus solides qu'il en fit à tout ce qu'on lui objecta. Telle est la victoire de la foi, & c'est ainsi qu'elle a triomphé & qu'elle triomphe de toute la sagesse du monde. p. 353. *jusqu'à 357.*

4. Témoinnage constant. Il persiste toujours à glorifier son bienfaicteur, & à publier le bienfait qu'il en a reçu. Les Pharisiens le chassent enfin avec ignominie de la Synagogue: mais il n'en est que plus attaché à Jesus-Christ. Il l'adore comme son Dieu & embrasse sa loi. S'il n'eût pas été plus ferme que nous, il eût bientôt démenti par une honteuse & criminelle inconstance ce qu'il venoit d'affirmer par une juste confession. Nous cédonz aux moindres difficultez, & nous laissons notre foi se troubler. La nouveauté nous entraîne, & nous séduit par le vain éclat dont elle se pare. Tenons-nous-en à la foi de Jesus-Christ. Tenons-nous-en à son Eglise, puisque la foi de Jesus-Christ n'est nulle part ailleurs que dans son Eglise. p. 357. *jusqu'à 361.*













00042513

